LARMES D'EXIL

PAR

CHRISTIEN OSTROWSKI

Tu proverai sì come sa di sale
Lo pane altrui, e quanto è duro calle
Lo scendere e salir per l'altrui scale!

DANTE.

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

Se trouve aussi

A LA LIBRAIRIE DES AUTEURS

10, RUE DE LA BOURSE, 10

1867

LARMES D'EXIL

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Théatre complet, 2 volumes; chez MM. Firmin Didot, 56, rue Jacob, et à la librairie des Auteurs, 10, rue de la Bourse, 1862.

Œuvres poétiques complètes de Adam Mickiewicz, traduction française en 2 volumes, 4e édition; chez les mêmes, 1859.

Les Révolutions de Pologne, par Cl.-C. de Rulhière, édition revue sur le texte et complétée, en 3 volumes; chez les mêmes, 1861.

Les Trois Démembrements de la Pologne, par C.-A.-F. Ferrand, édition revue sur le texte et complétée, en 3 volumes; chez les mêmes, 1865.

Larmes d'Exil, recueil de poésies, 1 volume elzévir; chez les mêmes, 1867.

Essai sur l'Unité de la science ou la Mathèse, 1 volume; chez A. Franck, 69, rue Richelieu, 1849.

Légendes et Contes populaires du Sud par un homme du Nord, 1 volume; Leipzig et Librairie centrale, 24, boulevard des Italiens, 1863.

Jamby Polskie, drames et poésies, 2 volumes; Leipzig et Librairie centrale, 1863.

Hymnes et Chants nationaux polonais (1797-1867); à l'École polonaise de Paris-Batignolles, 1867.

Lettres Slaves (Orient, Pologne, Moskovie), 3e édition, augmentée de documents inédits, 3 volumes; chez Amyot, 8, rue de la Paix, 1857-1867.

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

LARMES D'EXIL

PAR

CHRISTIEN OSTROWSKI

Tu proverai si come sa di sale
Lo pane altrui, e quanto è duro calle
Lo scendere e salir per l'altrui scale!
DANTE.

PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56
Se trouve aussi
A LA LIBRAIRIE DES AUTEURS
10, RUE DE LA BOURSE, 10
1867


BIBLIOTEKA
UNIWERSYTECKA
w TORUNIU

A SES FRÈRES D'ARMES

ET

COMPAGNONS D'EXIL

C. O.

Paris, 1867.

PRÉFACES.

I.

Parmi les réfugiés polonais qui sont allés offrir à la Belgique indépendante leur épée et leur expérience de la guerre, faute d'avoir trouvé à les utiliser en France, nous citerons le jeune officier d'artillerie M. Christien Ostrowski, fils du général de ce nom, et qui vient de publier sous le titre Nuits d'Exil *un charmant volume de poésies où les sentiments les plus mâles se mêlent aux images les plus gracieuses. A peine âgé de vingt-quatre ans, M. Ostrowski a connu les grandes scènes de la guerre; il a été frappé dans ses plus chères affections par la catastrophe qui a détruit pour lui fortune, hymen, bonheur domestique, patrie; et la gloire et le malheur l'ont fait poëte, oui, grand poëte, c'est-à-dire plus vraiment poëte que ne le sont ces chantres d'infortunes à la mode, qui, dans le cours d'une vie comblée, ont eu le malheur de se très-bien porter et de voyager par le monde pour leur agrément. Lui, M. Ostrowski, a vu s'éteindre ce premier amour de jeunesse qui dans toute âme bien polonaise se confond avec l'amour du pays; il a erré d'exil en exil, et s'il s'est mis*

à chanter son désespoir, du moins ce n'est pas le désespoir de la monomanie ou de la fashion. *C'est vraiment là l'exilé de Sion pleurant aux bords des fleuves babyloniens. On est éloquent, on est vrai, quand on célèbre des infortunes et des souffrances réelles. On sera surpris, en lisant ces strophes énergiques et si polonaises par le sentiment, de les trouver si françaises par le goût et le langage. M. Ostrowski écrit une langue qui n'est pas la sienne, avec une pureté, une exactitude, une élégance simple, un respect de l'ordre logique, que beaucoup de nos bardes académiciens se piquent de laisser aux écoliers. Ces qualités du jeune poëte polonais nous ont semblé remarquables, entre autres, dans sa traduction des* Amours des Anges *de Thomas Moore, morceau considérable et qui fait passer on ne peut plus heureusement dans notre langue toutes les grâces du barde irlandais. Puissent ces lignes parvenir à l'intéressant émigré dans son séjour actuel, et annoncer à ses nouveaux hôtes un talent de poëte fait pour enrichir et honorer toute terre qui lui servira de refuge!*

ARMAND CARREL.

Le National, 27 *avril* 1836.

II.

J'ai lu avec grand plaisir l'ouvrage de M. Ostrowski; j'y ai trouvé, comme vous me l'aviez dit, une facture, une harmonie d'autant plus remarquables, qu'on s'attendait moins à les rencontrer chez un étranger. Cette harmonie instinctive, *si je puis dire, jointe à une profonde sensibilité, n'est-ce pas là ce qui fait le poëte? Ces deux qualités, M. Ostrowski me paraît les posséder à un haut degré.*

Que Français par la forme, il reste étranger-polonais-oriental quant à la pensée; c'est ainsi qu'il sera original et vrai au milieu de notre littérature contemporaine, si fausse et si monotone.

CHATEAUBRIAND.

Lettre à madame la comtesse de Lostanges, 1837.

III.

J'ai lu et relu les Nuits d'Exil *de M. Ostrowski ; c'est un beau livre, tout empreint de nobles pensées et de suaves mélodies. La patrie absente est la muse de M. Ostrowski ; elle lui inspire des chants d'une tendresse infinie, des cris de douleur et d'espoir qui doivent retentir dans tous les cœurs français. Nous avons toujours aimé et admiré la Pologne ; elle devient tout-à-fait notre sœur quand nous voyons un de ses poëtes nous parler de Varsovie en vers français. C'est un hommage qui nous honore. Les* Amours des Anges *sont une très-fidèle traduction du poëte irlandais ; je lis Moore et j'ai pu comparer. Il en est de même certainement de ses traductions du polonais.*

Le marquis de Bannes.

27 *avril* 1838.

IV.

Écrire des vers français sans être Français soi-même, c'est là une tâche maintes fois déclarée impossible, et M. Ostrowski vient pourtant de la tenter avec bonheur. Les hommes du Nord ont, il est vrai, une facilité merveilleuse à descendre, en quelque sorte, la pente et le courant des langues, que nous autres gens du Midi ou de l'Ouest, avons d'ordinaire tant de peine à remonter. Je ne sache guère d'Italiens, d'Espagnols, qui aient su faire convenablement des vers français. Le prince de Ligne, Frédéric de Prusse et plusieurs autres étrangers tournaient fort aisément le vers; et si la poésie, à proprement parler, n'avait rien de commun avec ces délassements de société, elle n'avait rien de commun non plus avec la plupart des agréables gentillesses rimées par les auteurs français du temps. A des jours plus graves, doivent répondre des essais plus sérieux et plus accentués. M. Ostrowski, fils d'un des plus nobles défenseurs de la nationalité polonaise et l'un de ces défenseurs lui-même, fort jeune, mais d'autant plus nourri des idées de rénovation poétique qui allaient à travers l'Europe, de Byron à Mickiewicz, M. Ostrowski, très-enthousiaste en particulier de l'école d'André Chénier et de Victor Hugo, a produit ses inspirations d'exilé dans des formes et avec des couleurs qui lui assignent un rang distingué dans la jeune littérature contemporaine.

Les pièces qui composent ce que l'auteur appelle Nuits d'Exil, la Chênaie, sur le Monument de Kosciuszko, le

Doute et la Foi, le Songe, le Néant, Résignation, *etc., sont remarquables par la noblesse et la tendresse des sentiments, et quelques-unes par une fraîcheur de paysage et de couleurs qu'on ne s'attendait pas à trouver dans une imagination du Nord ; la première pièce, entre autres,* la Chênaie, *a tout un parfum qu'on croirait venu d'Italie ou mieux d'Orient.*

Ce volume, à coup sûr, lui mérite les sincères encouragements de la critique française. Ce serait un beau rôle, je me le figure, et qui ne serait pas impossible à prendre, avec la facilité qu'ont les Polonais en particulier à être Français même par la langue, ce ne serait pas un rôle impraticable à un jeune poëte de cette nation, maître de notre rhythme et de notre accent, que de nous donner, dans une série de poëmes, des images vives et touchantes de cette France du Nord; que de greffer, en quelque sorte, sur notre tronc poétique un rameau qui y mêlerait sa séve, tout en gardant sa physionomie à part, quelque branche du chêne slave au front du chêne gaulois. Un de nos charmants poëtes, M. Brizeux, a fait dans son poëme de Marie, *pour le paysage et quelques-unes des traditions de la Bretagne, ce qui serait possible d'autre part, selon moi, à un poëte polonais qui épouserait la France, et qui la voudrait doter d'un apanage poétique de plus. C'est moins là un conseil que nous nous permettons d'adresser à l'aimable talent de M. Ostrowski, qu'une vue souriante que nous laissons aller sans conséquence, de nation à nation fraternelles.*

SAINTE-BEUVE.

Revue de Paris, 1838.

LIVRE Ier.

L'HERBIER.

Oh! felice chi mai non pose il piede
Fuori della nativa sua dolce terra!

PINDEMONTE.

SONNETS ET POËMES.

I.

A HÉLÈNE.

> Comme craindront de voir finir leurs jours
> Ceux qui les passeront près d'elle.
>
> ANDRÉ CHÉNIER.

Le soleil de mes jours a pâli de bonne heure;
A peine ayant cueilli les roses du matin
J'entends gronder l'orage, et déjà mon destin
S'achève, avant le soir, dans la sombre demeure!

La vie, à dix-sept ans, n'est pas ce que je pleure;
Je laisse aux plus heureux les douceurs du festin :
Mais fuir le seuil natal, pour un gîte lointain...
Sans amour ,sans patrie, il faut donc que je meure!

A toi, jeune ruisseau, le rivage odorant,
Les bosquets frémissants sous les ailes des anges;
Crains de mêler ton onde au flot noir du torrent ...

A lui la solitude et les routes étranges;
Par toi-même oublié, souffre au moins qu'en mourant,
Dans son cri d'agonie, il dise tes louanges!

1830.

II.

DANS LES ALPES DE ZURICH.

Me voici sur l'Alwys, loin de toi, mon Hélène;
Sur mon front l'infini, que sais-je?... ou le néant!
Dans la nue, à mes pieds, plane un aigle géant :
Les compagnons d'exil sont là-bas, sur la plaine.

Marchons! je touche au faîte, et je manque d'haleine...
Pour un cœur sans effroi, descendre est malséant;
Me jeter du sommet dans l'espace béant?....
A genoux et prions, car mon âme est trop pleine!

Mon Dieu! daigne accorder à cet ange si beau
Les restes d'une vie au malheur fiancée;
Et puisque de mes jours tu brises le flambeau,

O Mort! que pour moi seul l'heure soit devancée;
Et qu'Hélène du moins cueille sur mon tombeau
Ces tristes fleurs d'exil, qu'embaume sa pensée!

1830.

III.

LE RIGHI.

Que de fois, ô Righi ! sur tes crêtes sublimes
J'ai vu, nouveau Manfred, l'orbe immense des cieux
Luire à mes pieds, au fond du lac silencieux,
Et la pourpre du soir s'argenter sur tes cimes !

Souvent, le cœur brisé, le regard soucieux,
Je mesurai, d'en haut, tes profondeurs intimes ;
Déjà mon âme, en proie au frisson des abîmes,
Suivait, en y plongeant, le rayon de mes yeux.

Alors, l'image sainte et la voix maternelle
De la patrie en deuil, m'arrêtait sur le bord,
Comme l'ange gardien me couvrant de son aile ;

Aujourd'hui me voilà, naufragé loin du port,
Sondant les profondeurs de la vie éternelle,
Et n'ayant pour gardien que l'ange de la mort !

1830.

IV.

A L'ITALIE.

D'après Filicaia.

Italie ! Italie ! ô toi dont le front porte
La suprême beauté, nimbe aux divins rayons,

Sainte par ton martyre entre les nations,
Pourquoi Dieu te fit-il un présent de la sorte?

Que n'es-tu moins parfaite, ou plutôt assez forte
Pour dominer l'orgueil, vaincre les passions
De ces fils de Brennus qu'aujourd'hui nous voyons
Profaner tes splendeurs, quand ta puissance est morte?

Oh! ne plus voir tomber des Alpes, ces torrents
De canons ennemis, lourde chaîne vivante,
Et le Tibre abreuver les coursiers des tyrans!

Ne plus te voir subir leur tutelle étouffante,
Porter, même aux combats, des fers déshonorants,
Vivre esclave toujours, vaincue ou triomphante!

V.

A LA RISTORI.

Ristori, c'est la Muse au tragique idiome,
L'art ancien, retrouvé par Michel-Angelo;
Son geste embellirait la Vénus de Milo,
Sa voix du miel d'Hymète a gardé tout l'arome.

La voilà!... Ce n'est plus une ombre, un vain fantôme,
C'est Françoise elle-même aux bras de Paolo,
Telle qu'Ary Scheffer l'a peinte en son tableau,
Couvrant de sa clarté tout le sombre royaume.

Ristori, diamant de l'antique trésor,

Dans ton jeu tout nous plaît, nous ravit, nous enivre;
Parmi nous, qui t'aimons, reste longtemps encor!

Nos bravos sur le Tibre auront peine à te suivre;
Par toi l'art de Sophocle a repris son essor,
Melpomène était morte, et tu la fais revivre!

VI.

A SAPHIRA.

Ainsi, tu ne veux pas que je puisse mourir,
Quand mon pays se meurt en invoquant la France!
Qu'est-ce donc que la gloire après cette souffrance?
Mon front d'un vain laurier ne veut plus se couvrir.

Torturé par l'envie ou par l'indifférence,
Quand la tombe à mes pieds tardait trop à s'ouvrir,
Vers de nouveaux combats j'étais prêt à courir;
Ta voix me dit : « Restez, car je suis l'Espérance! »

Saphira, sois bénie, ange au front radieux,
Qui réveilles mon âme aux feux de ton génie;
Tu grandis ma pensée en l'élevant aux cieux!

Tu prêtes à mes vers ta divine harmonie :
Tous mes rêves d'amour, je les vois dans tes yeux,
Ange de l'exilé, Saphira, sois bénie!

VII.

A LADY CAROLINE.

Proscrit, je ne suis pas un poëte de cour,
Aux propos tout fleuris de mielleuses paroles;
Qui semant au hasard ses mensonges frivoles,
Blasphème en prononçant ce mot sublime : Amour.

L'Amour ! ce nom pour moi contient trois grands symboles :
Deux âmes en exil aspirant au retour,
Deux jeunes cœurs unis jusqu'à leur dernier jour,
Deux anges devant Dieu joignant leurs auréoles.

Cet idéal si pur dont je suis pénétré,
Dût sa flamme céleste embraser ma poitrine,
Oui, je saurai l'atteindre, ou sinon, je mourrai...

Mais pourquoi le chercher ? Cette extase divine,
Promesse d'un bonheur suprême, inespéré,
Ne l'ai-je pas trouvée auprès de Caroline ?

VIII.

A ANTONI DESCHAMPS.

Frère, tous les proscrits ont deux anges fidèles;
Dante les a nommés : Espérance et Malheur.
Quand je prie, à ma voix ils unissent la leur,
Quand je dors, sur ma tête ils étendent leurs ailes.

Frère, tu les connais; ta sublime pâleur
Reflète par instants leurs clartés immortelles;
Amant des visions, tu te plais auprès d'elles,
Et le monde vulgaire est pour toi sans valeur.

Frère, console-toi! dans l'époque où nous sommes,
Plus sainte que l'amour est la haine des hommes;
Mieux vaut être exilé que roi de l'univers.

Oui, pour bien concevoir le poëme de Dante,
Ce douloureux voyage à la vallée ardente,
Il fallait, comme nous, traverser les Enfers!

IX.

MALHEUR.

Malheureux le poëte au cœur d'homme, au front d'ange,
Poursuivant l'idéal, sylphe aux ailes de feu;
Malheureux le soldat, paria sans aveu,
Vendant sa liberté pour quelque leurre étrange;

Plus malheureux l'amant, après un tendre adieu,
Qui rêvait des amours sans terme et sans mélange :
Mais le plus malheureux, dans ce monde où tout change,
Est le proscrit qui meurt, doutant s'il est un Dieu.

Oh! que n'est-il tombé jeune, sur le rivage
Où ses aïeux sont morts pour le peuple en danger,
Où leurs os produiront des fils pour les venger;

Plutôt que de subir les affronts du servage,

De mendier le pain de l'avare étranger,
Et l'hospitalité, pire que l'esclavage !

X.

AU CHRIST.

O Christ, ô mon Sauveur! prosterné sous tes pas,
Ruine d'un grand peuple éteint sous les ruines,
Je porte sur mes traits tes empreintes divines,
Et j'achève aujourd'hui l'âge de ton trépas.

J'ai ton nom, j'ai souffert ton exil ici-bas ;
J'ai rougi de mon sang ta couronne d'épines :
Mais pour fermer ses yeux sur les saintes collines
Christ avait une mère ... et moi, je n'en ai pas !

Homme, du Dieu martyr si je porte l'emblème,
Dois-je aux pieds de ta croix me soumettre à ton sort,
Souffrir tous les tourments pour le peuple que j'aime?

Pardonne à mon orgueil ce coupable transport;
Proscrit, je puis braver le supplice et la mort,
Mais pour subir l'outrage, il faut être Dieu même!

XI.

TABLEAU D'HISTOIRE.

Henker, kannst du keine Lilie knicken?
Bleicher Henker, zittre nicht!
SCHILLER.

Qu'as-tu fait, ô Vanda, de ta blanche couronne?
Des trésors épanchés sur ton front de Madone?
Veuve de l'exilé,
Où sont tes bleus regards, ta chevelure blonde,
Sous les fleurs des moissons brillante comme l'onde
Sous un ciel étoilé?

Pourquoi veiller si tard? pourquoi sur cette porte
Fixer tes yeux éteints comme ceux d'une morte,
Immobile et sans voix?
Où sont tes deux enfants, heureuse et chaste épouse,
Que jadis tu montrais à ta mère jalouse,
Aux amis de ton choix?

Dieu! peut-être le tzar... je comprends ton angoisse...
Ce message de deuil, cette main qui le froisse,
Ce regard effacé...
Les enfants du proscrit vont assouvir sa haine;
Et peut-être déjà le désert les entraîne
Dans son enfer glacé!

Non, regarde... ils sont là! l'un et l'autre ils sommeillent;
Tu n'oses respirer de peur qu'ils ne s'éveillent...
Ils seront tes soutiens!

Comme deux lis jumeaux nés de la même branche,
Ils dorment enlacés sous l'aile rose et blanche
De leurs anges gardiens!

Silence!... un nom sinistre a frémi sur ta lèvre...
Tes doigts sur un poignard sont crispés par la fièvre...
Au loin, le bruit d'un char...
Sur ce poignard, du sang! du sang sur ton cilice!
Vanda, toi criminelle? Et qui fut ton complice?
C'est Satan... c'est le tzar!

Est-ce toi, radieuse enfant de Podolie,
Triste et belle pourtant dans ta mélancolie
Comme un beau soir d'été;
De deux êtres divins adorable mélange,
Les grâces de la femme et la candeur de l'ange,
Voilà ta royauté!

Est-ce toi, de pitié sublime et pur emblème,
Qu'une goutte de sang mettait hors de toi-même;
Toi qui ne pouvais voir, sans répandre des pleurs,
Ternir d'un papillon les fragiles couleurs,
Arracher un arbuste, effeuiller une rose :
Maintenant ton regard, morne et glacé, repose
Sur la couche où tes mains ont semé le trépas,
Et tu ne pleures pas!

Voyez! la porte s'ouvre, et des soldats sans nombre
Comme de noirs démons apparaissent dans l'ombre.
Un sbire au collier d'or se détache d'entre eux;
La mère, en s'éveillant comme d'un songe affreux,
Appelle ses deux fils... blême, à peine vivante,

Elle court au berceau, jette un cri d'épouvante,
Et se tait... dans ce cri toute une âme a vibré;
La voilà qui s'enfuit de son cœur déchiré!
D'un lugubre flambeau la lueur éphémère
Éclaire le poignard, les enfants et la mère;
Dans la main des soldats, qui reculent d'horreur,
On voit un ordre écrit, signé de l'empereur.
Le sbire, un Allemand, d'un œil plein d'ironie
Regarde, sans broncher, cette triple agonie;
Puis, blasphème tout bas que la mort en ce lieu
Ait devancé le tzar... car le tzar est son dieu :
« S'il allait me chasser en apprenant le crime...
Des cadavres? n'importe... il lui faut sa victime! »
Il fait signe aux soldats, et montant sur le char,
Emporte trois corps morts en offrande au dieu tzar*.

Paris, 1832.

XII.

L'AMOUR ET LA MORT.

Encore une heure, un baiser, quelques larmes,
Le coursier piaffe et le page m'attend;
Et puis, l'exil... l'exil! mot plein d'alarmes!
Puissé-je au moins tomber en combattant.
Hélène, adieu! ton amour qui m'enivre
Comme un beau rêve, hélas! doit se flétrir;
Et si pour toi je n'ai pu vivre,
Pour toi du moins je puis mourir!

* Le mari de cette malheureuse mère est aujourd'hui notre compagnon d'exil.

2

Te souvient-il quand à l'ombre du chêne,
Je t'ai juré ma tendresse et ma foi;
Puis, tu disais dans mes bras, mon Hélène :
« Jusqu'à la mort je n'aimerai que toi! »
— Jusqu'à la mort! oui, je vais la poursuivre;
Dans les combats mon sang doit se tarir,
Et si pour toi je n'ai pu vivre,
Pour toi du moins je vais mourir!

L'heure a sonné... Je quitte ce rivage;
A l'orient voici l'aube du jour.
Fuis cette terre où règne l'esclavage,
Ange exilé, remonte à ton séjour!
De nos serments que ma mort te délivre;
Voici l'étoile où nos cœurs vont s'unir...
Et si pour toi je n'ai pu vivre,
Pour toi du moins j'ai su mourir!

1832.

XIII.

AUX HEUREUX.

Ah! qu'un front et qu'une âme à la tristesse en proie,
Feignent mal aisément et le rire et la joie!

ANDRÉ CHÉNIER.

Si vous voulez d'une gaîté sincère
Dans vos foyers partager les transports,
N'invitez pas, au nom de sa misère,
L'hôte fatal naufragé sur ces bords!

Car il viendra, fantôme hostile et sombre,
Vous apporter l'effroi de son destin;
Et parmi vous s'asseyant comme une ombre,
Troubler de fiel la coupe du festin.

Voyez ce front courbé sous l'anathème,
De tous ses traits la mortelle pâleur,
Dans son regard, un éternel blasphème;
Tout semble au ciel reprocher son malheur!
A vos enfants s'il veut rendre un sourire,
Des pleurs amers s'échappent de ses yeux;
S'il veut chanter, il ne peut que maudire;
S'il veut prier, il insulte les cieux.

A son aspect, dans l'âme à peine éclose,
La gaîté fuit, comme au glas d'un mourant;
De vos bouquets voyez pâlir la rose,
Le lis fermer son calice odorant.
Des jeunes fronts disparaissent les charmes,
Vos entretiens ont perdu leur douceur;
Il a parlé, vous pleurez : et vos larmes
Comme du sang, retombent sur son cœur.

Quel est cet homme, et pourquoi donc le plaindre?
Est-ce un grand cœur brisé par le remords?
Est-ce un proscrit dont le nom doit s'éteindre?
Que vous importe et sa vie et sa mort!
La mort pour lui se nomme délivrance,
Calme réveil de son rêve agité;
Le dernier jour d'une longue souffrance,
Le premier jour de l'immortalité!

Fuyez, amis, fuyez le solitaire
Qui vous attriste et voudrait vous bénir;
Il n'attend plus de bonheur sur la terre,
Toute son âme est dans le souvenir.
C'est donc en vain qu'une foule importune
Veut le sauver au prix de son honneur;
Retirez-vous, et loin de l'infortune,
Suivez en paix le rêve du bonheur!

Liége, 1833.

XIV.

LE PRINTEMPS.

Go, take a wyfe untoe thie armes, and see,
Wynter and brownie hills wyll have a charme fore thee.
CHATTERTON.

Pourquoi nous fuir, quand la nature
Met un baiser dans chaque fleur?
Quand le ruisseau brille et murmure :
« L'amour, dit-il, c'est le bonheur! »
Pourquoi, lorsque de son haleine
Le doux printemps vient nous charmer,
Gémir sans maux, veiller sans peine?
— Besoin d'aimer!

Pourquoi pleurer, quand le ciel même
Semble sourire à nos amours?
Le rossignol chante : je t'aime!
La rose lui répond : toujours!

Pourquoi le soir, sous le vieux chêne,
En vains soupirs te consumer?
Est-une joie? est-ce une peine?
— Besoin d'aimer!

Pourquoi songer aux noirs orages,
Rêver de gloire et de combats?
Suivre des yeux, dans les nuages,
L'oiseau qui fuit bien loin, là-bas!
Pourquoi mourir, pauvre âme humaine
Qu'un seul regard peut enflammer?
Est-ce un espoir? est-ce une peine?
— Besoin d'aimer!

XV.

L'EXILÉ.

On me disait sur les bords de la Meuse :
« Jeune étranger, pourquoi verser des pleurs?
Oublie un jour ta Pologne brumeuse;
L'air est si pur, la plaine a tant de fleurs! »
Les fleurs pour moi ne doivent plus éclore;
Mon cœur est mort, comme au sein d'un reclus...
Ah! pour vous seuls je chanterais encore,
Mais l'exilé ne chante plus.

Peut-il chanter, quand le présent l'accable,
Quand le passé de sang est inondé?
L'arrêt du sort fut-il bien implacable,
Sur lui la foudre a-t-elle assez grondé?



Quand l'avenir d'un mot se décolore :
Du sol natal ses restes sont exclus...
Pour son supplice, hélas, il vit encore,
Mais l'exilé ne chante plus.

Peut-il chanter quand les rois en délire,
De sa patrie ont juré le trépas ?
Mieux vaut l'épée aujourd'hui que la lyre ;
Les insulteurs ne la briseront pas !
Quand, pauvre esclave, Hélène qu'il adore
Suivra demain les vainqueurs chevelus...
Pour la vengeance il peut souffrir encore,
Mais l'exilé ne chante plus.

Peut-il chanter des peines éphémères,
D'un jeu frivole invoquer les profits,
Lorsque le tzar brise les cœurs des mères,
Et boit leur sang dans les crânes des fils !...
Entendez-vous mugir l'airain sonore?
L'hymme de gloire et les cris des vaincus ?
Amis, voilà les chants qu'il aime encore,
Mais l'exilé ne chante plus !

Comme autrefois les martyrs d'Ibérie,
Quittant le seuil où vivaient ses aïeux
Il n'emporta de la sainte patrie,
Qu'un peu de cendre à jeter sur ses yeux...
Ils ont lutté du couchant à l'aurore,
Brisant partout les trônes vermoulus ;
Suivant leur trace, il veut combattre encore,
Mais l'exilé ne chante plus !

Il eut aussi son beau rêve de gloire,
Ce rêve seul vaut une éternité;
Car il a vu, dans un jour de victoire,
Tzars et bourreaux fuir son peuple irrité.
Bientôt après, des traîtres qu'il abhorre
Ont ressoudé les fers qu'il a rompus...
Dans son tombeau ce peuple vit encore,
Mais l'exilé ne chante plus!

On l'a revu, prodigue de sa vie,
D'un sang impur son fer était trempé;
Soudain il tombe, en criant : Varsovie!
Et bénissant le coup qui l'a frappé.
Comme l'encens sur le feu s'évapore,
L'âme s'envole au séjour des élus...
En remontant elle grandit encore,
Mais l'exilé ne chante plus!

Liége, 1834.

RÉPONSE.

Crains, frère, les plaisirs, les tourments de la haine!
Toujours maudire! oh, c'est river sa chaîne,
C'est la volupté des enfers!
Dis-nous tes souvenirs sur ta belle patrie,
Par quels exploits sa jeunesse aguerrie
Vengea ton pays dans les fers!

Ainsi que Béranger pleurant sur nos défaites,
Dis-nous ces jours où tombant sur vos têtes
La foudre épargnait des ingrats;
Pareils à vos succès, que tes chants soient rapides;

Montre-les-nous, ces soldats intrépides
Vers qui s'élançaient tous les bras!

Nous les appelions tous nos amis et nos frères!
Qu'entremêlés de longs chants funéraires,
Empreints de tristesse et d'amour,
Tes épiques récits burinent dans nos âmes
Lès dévouements trahis par des infâmes :
Chante, ami, l'espoir du retour!

Émule de Kœrner, le barde scandinave,
Chante et combats! ton destin, soldat slave,
Est loin d'égaler son malheur;
Poëte, il expirait à la fleur de son âge,
Comme Tyrtée, au milieu du carnage
Des Grecs enflammant la valeur!

Tu chanteras de même au sein de la mêlée;
Mais tu verras, vivante et consolée,
Ta patrie ouvrant le cercueil;
Contre l'adversité ton génie est sans crainte :
Et ta poitrine, où la gloire est empreinte,
Bondira de joie et d'orgueil!

O frère, paix soit faite à ta grande souffrance!
Vois dans le ciel un signe d'espérance,
Labarum de l'éternité;
Tu vaincras par ce signe : oui, le dieu qui t'inspire,
Souffle éternel résonnant sur ta lyre,
C'est le dieu de la liberté!

DE LAGRANGE, *capitaine*.

Liége, 1834.

XVI.

L'ORAGE.

Provence, adieu.
DELAVIGNE.

LUI.

Étranger, dis adieu
A Saint-Marc, à ta belle;
A genoux, prions Dieu,
Car la vague est rebelle!
Entends-tu ciel et flots
Déchaînant leur furie;
L'alcyon qui s'écrie,
Le chant des matelots :
Protégez-nous, sainte Marie!

MOI.

Le ciel dans sa fureur
Demande une victime;
Je te porte malheur
Et t'entraîne à l'abîme!
Mon sort est plus amer
Que la vague assombrie...
Fratello, je t'en prie,
Jette-moi dans la mer!
Protége-le, sainte Marie!

LUI.

Que tu sois un bandit,
Un roi de Moscovie,
Jettatore maudit,
Ton salut, c'est ma vie!
Mais le flot va s'ouvrir
Sous ma barque meurtrie...
O Bianca, sœur chérie,
Adieu, je vais mourir!
Protége-la, sainte Marie!

MOI.

O spectacle divin!
Tonnez, sombres tempêtes!
La foudre brille en vain
En passant sur nos têtes!
La mort est sans effroi,
Pour une âme flétrie...
O ma chère patrie,
Adieu, mon cœur à toi!
Protége-la, sainte Marie!

LUI.

Vois, l'orage s'endort,
Bercé par le zéphire;
Et Bianca sur le bord
M'appelle d'un sourire.
Déjà, sur le Lido,

Le soleil se marie
A Venise fleurie
Comme un Eldorado!
Bénissez-nous, sainte Marie!

XVII.

SUR SON ALBUM.

Ut pictura poesis.

Si j'étais peintre, ô ma belle Andalouse,
Je n'oserais tracer dans mon tableau
Ce doux regard dont Séville est jalouse;
Car il faudrait Rubens ou Murillo.

Mais je ferais un Océan sans bornes,
Calme et profond comme le désespoir;
A l'horizon, sous des cieux froids et mornes,
Une nacelle et l'étoile du soir.

Puis, je peindrais quelques récifs bien sombres;
Sur le sommet, un manoir espagnol
Du temps du Cid; et parmi les décombres,
Un bois de rose où chante un rossignol.

Plus haut encor, les rapides losanges
D'un trait de foudre éclairant le castel;
Et l'arc-en-ciel, auréole des anges,
Reflet de Dieu, le grand peintre immortel!

Rose, arc-en-ciel, nacelle, blanche étoile,

Ce serait toi; tempêtes, vieux manoirs,
C'est ton captif, comme dans une toile,
Triste Ariel, pris dans tes cheveux noirs!

Liége, 1835.

XVIII.

SON PORTRAIT.

It is a pretty mocking of the life.
SHAKESPEARE, *Timon.*

Pourquoi me demander ton portrait, jeune fille,
Dont je rêve la nuit?
Peut-on peindre, dis-moi, cette étoile qui brille,
Ce songe qui s'enfuit?
Si j'étais Torquato, si j'étais Michel-Ange,
Poëte et peintre roi,
Je mettrais sur ton front cette magie étrange
Qui m'entraîne vers toi.
D'un carmin transparent je rendrais de ta joue
L'admirable contour,
Quand sylphe aux yeux d'azur, le sourire s'y joue
En imposant l'amour.
De la mer tout en feu quand la vague déferle
Sur les rochers ardents,
Parfois sur le corail elle jette une perle,
Moins blanche que tes dents.
Le feston chatoyant de l'onde sinueuse
Sous les fleurs du printemps,
Ne vaut pas, jeune fée, une boucle soyeuse

De tes cheveux flottants.
J'admire de tes doigts, quand tu me fais un signe,
Le suave dessin;
La rose est moins vermeille, et le duvet du cygne
Paraît noir sur ton sein.
Mais quel peintre oserait rendre les harmonies,
L'éclat de diamant,
Le saphir velouté, les grâces infinies
De ton regard charmant?
Pardonne si, laissant ton image incomplète,
Dans mon juste courroux,
Je brise, au désespoir, pinceaux, toile, palette,
Pour tomber à genoux!
Hélas! de mon tableau j'ai perdu le modèle,
Mon rêve de bonheur...
Si tu veux, jeune archange, un portrait plus fidèle,
Regarde dans mon cœur!

XIX.

MON PORTRAIT.

And who can tell how hard it is to climb
The step, where Fames proud temple shines a far;
And who can tell how many a soul sublime,
Has felt the influence of malignant star,
And waged with Fortune an eternal war!
Check'd by the scoff of Pride, by Envy's frown,
And Poverty's unconquerable bar,
In lifes low vale remote has pined alone,
Then dropp'd into the grave, unpitied and unknown!

BEATTIE'S *Minstrel.*

Oh! puisque ni soupirs, ni prière, ô poëte,
Ne peuvent retenir ton étoile inquiète

Fuyant vers d'autres cieux,
Dût-elle raviver une peine endormie,
Laisse ta souvenance au cœur de ton amie,
Ton image à ses yeux !

Mon image, Eldjéni ? qu'est-ce donc qu'une image ?
Spectre inerte et sans âme évoqué par un mage
Aux regards des vivants ;
Des couleurs et du trait capricieux mensonge,
Plus vain que le désir, plus trompeur que le songe,
Plus léger que les vents !

Le vrai beau, l'idéal, a déserté la toile ;
Devant l'éclat de l'or j'ai vu pâlir l'étoile
Du génie et des arts ;
La débauche a conquis le livre et le théâtre :
La gloire est en exil, et la foule idolâtre
Rampe aux pieds des Césars !

O peintres couronnés ! qui de vous peut prétendre
A fixer cet éclair si brûlant ou si tendre
Aux yeux bleus d'Eldjéni ?
Comme dans un foyer qui concentre la flamme
Il faudrait réunir tous les rayons de l'âme,
Le divin, l'infini !

Si l'art de Raphaël, par un heureux mélange,
S'alliait au dessin hardi de Michel-Ange
En sublime faisceau,
Ce regard qui me suit et me charme loin d'elle,
Dont le rêve est encore un reflet plus fidèle,
Défierait leur pinceau !

Mon image, Eldjéni, puisqu'enfin tu l'exiges,
La voilà d'un seul trait, sans couleurs, sans prestiges,
Celle qui ne ment pas;
Garde-la dans ton âme, et donne une pensée
A ce triste exilé, qu'une lutte insensée
A jeté sous tes pas!

Il n'eût dès le berceau ni mère, ni patrie...
Mortes, le même jour... dès l'enfance flétrie,
Sa vie est un combat;
Dès ce jour, l'orphelin, sous la dent de harpie
D'une avide tutelle et du tzarisme impie,
Vainement se débat...

Son cœur sera brisé sous leur haineuse étreinte;
Et voyez! sur sa face, à dix ans, s'est empreinte
La pâleur du linceul...
Déjà comme un éclair brille dans sa prunelle
Une pensée unique, implacable, éternelle,
Visible pour lui seul!

Sur ses traits qu'un hiver trop hâtif décolore
Un vague souvenir par moments fait éclore
Des reflets plus touchants;
Comme les feux errants sur les tombes glacées,
Ou les fleurs d'un herbier, gardant, même effacées,
Les aromes des champs.

On dit qu'en souriant il rappelle sa mère;
Si parfois ce sourire, hôte bien éphémère,
Sur sa bouche a frémi,
Un seul mot le dissipe; et jamais le poëte

N'épancha sa douleur invisible et muette
Dans le sein d'un ami!

Jamais une parole échappée à sa lèvre
N'a trahi le secret de cette ardente fièvre
Qui le tue aujourd'hui;
Il se plaît à souffrir... la flamme du génie
Que toi seule inspirais, que le monde renie,
Doit s'éteindre avec lui!

Parfois, le cœur trop plein de sa mélancolie,
Parmi ses compagnons d'armes ou de folie
Il prend part aux festins;
Mais son âme est ailleurs... quittant l'essaim frivole,
Oubliant le présent, rêveuse, elle s'envole
Vers des jours trop lointains...

S'il porte le front haut, comme un proscrit doit faire,
C'est qu'il suit le devoir indiqué par son père,
Cœur loyal et chrétien;
Tous deux issus d'un peuple autrefois grand et libre,
Et sentant fièrement bondir dans chaque fibre
Le vieux sang des Christien...

L'âge d'or pour la gloire était mil huit cent onze;
Mais pour la liberté c'était l'âge de bronze,
Le règne du canon :
Moscou, puis les Cent-jours, Waterloo, Sainte-Hélène...
Tout un siècle en trois ans, dont chaque heure était pleine
De désastres sans nom!

Son père patriote, au jour même où sa bouche

Jeta le premier cri, déposa sur sa couche
Les armes des aïeux;
Et puis des visions pleines du bruit des glaives,
Des éclairs du combat, passaient, comme des rêves
Éblouissant nos yeux!...

Eh bien, que reste-t-il de ce songe de gloire?
L'exil, un nom sans tache, et la palme illusoire
Qui le couvre aujourd'hui;
Mais ce nom de Christien légué par son ancêtre
Lui dit qu'il doit mourir avant l'âge peut-être,
Mais libre comme lui!...

Oh! silence, mon cœur! ces souvenirs étranges,
Tristes comme la mort, feraient pleurer les anges
De douleur ou d'effroi...
A tous ceux qui m'aimaient dois-je coûter des larmes?
Hélas! tu ne peux rien sur de telles alarmes,
Que te perdre avec moi!

Mon portrait, le voici, le reflet de mon âme...
Pour toi je l'ai tracé sur la brillante trame
De mes premiers beaux jours;
Sois heureuse, et pardonne au poëte qui t'aime
Trop fier pour partager avec toi l'anathème,
D'avoir fui pour toujours!

Liége, 1836.

XX.

LUCCIOLA.

Lucciola, symbole de ma vie,
A quel soleil as-tu pris tes couleurs?
Beau diamant des bosquets de Servie,
Viens près de moi, viens sourire à mes pleurs!
O perle de Golconde
Que le sylphe Ariel
Fit tomber sur le monde
En fuyant vers le ciel!
Que ton vol se repose,
Étincelle de feu,
Colibri rose et bleu,
Sur le cœur d'une rose,
Lucciola!

Lucciola, n'es-tu pas une fée
Prêtant sa voix aux glaïeuls du ruisseau?
N'es-tu pas l'âme en exil étouffée,
Après la mort visitant son berceau?
Est-ce bien toi qui donnes
Les bleuets aux moissons,
Aux jardins leurs couronnes,
Aux forêts les chansons?
Sœur des jeunes pervenches,
A toi ce liseron
Échappé du giron
De Lucie aux mains blanches,
Lucciola!

Lucciola, j'aime tes étincelles
Quand tu parais dans le feuillage obscur,
Flamme vivante, agitant tes deux ailes,
Semant des flots de rubis et d'azur;
Et la fleur inconnue
Que tu viens embraser,
Rougissant d'être nue,
Se livre à ton baiser.
Étoile fugitive,
Changée en papillon
Sur le beau vermillon
D'une rose captive,
Lucciola!

Lucciola... vois-tu ces lueurs sombres?
Le vent du nord dans les bois a gémi;
Minuit approche, et la reine des ombres
Couvre les cieux de son voile ennemi...
Seule, jusqu'à l'aurore,
Écoutant mes refrains,
Tu brilleras encore
Sur les Monténégrins.
Telle après le naufrage,
Dans la nuit de mon cœur,
Souvenir de bonheur,
Brillera ton image,
Lucciola...

Septembre 1836.

XXI.

LA SPINAROSE.

CHANSON POLONAISE.

(Kalina.)

La Spinarose
Pimpante et rose,
Près d'une source s'éveille éclose.
La jeune aurore,
Sœur du soleil,
Baigne et colore
Son fruit vermeil.
A sa couronne de vertes branches
Pendent des grappes rouges et blanches;
Et la coquette,
Matin et soir,
Mire sa tête
Dans son miroir.

Au frais murmure
De l'onde pure
Le vent caresse sa chevelure.
Jeannot lui chante,
Quand fuit le jour,
Simple et touchante
Chanson d'amour.
Faisant sa flûte d'un petit saule,
Souvent il presse sa jeune épaule;
Quand l'écho porte,

Porte sa voix
Joyeuse et forte
Par monts et bois.

Certain dimanche,
L'arbre qui penche
Met pour l'attendre sa toison blanche.
A pareille heure,
Sa mère en deuil
Sanglote et pleure
Sur un cercueil...
La Spinarose l'aimait sans doute,
Car sa couronne tombe dissoute;
Et dans les ondes
Tout fut jeté :
Ses tresses blondes
Et sa beauté!

Paris, 1837.

XXII.

ROSE DU CIEL.

Quand de mon exil, rêve étrange,
Je sens venir les derniers jours,
Que le ciel te donne, ô mon ange,
Mon bonheur perdu pour toujours!
C'est mon espoir, ma seule envie,
Rose du ciel!
A toi tous les biens de la vie,
A toi le miel,

A moi le fiel!
Quand viendra mon heure dernière,
Après le baiser de l'adieu
Sur les ailes de ta prière
Sans effroi monter près de Dieu,
C'est mon espoir, ma seule envie,
Rose du ciel!
A toi tous les biens de la vie,
A toi le miel,
A moi le fiel!

Quand tu cueilleras, jeune et belle,
Les fleurs naissantes sous tes pas,
Que leur tristesse te rappelle
Celui qui t'aimait ici-bas!
C'est mon espoir, ma seule envie,
Rose du ciel!
A toi tous les biens de la vie,
A toi le miel,
A moi le fiel!

Quand le vent courra sur les grèves,
En effleurant tes beaux cheveux,
Revenir parfois dans tes rêves
Te parler de nos premiers vœux,
C'est mon espoir, ma seule envie,
Rose du ciel!
A toi tous les biens de la vie,
A toi le miel,
A moi le fiel!

Quand je dormirai dans la tombe,

Si mon souvenir t'attendrit,
Sentir une larme qui tombe
Sur le front glacé du proscrit,
C'est mon espoir, ma seule envie,
  Rose du ciel!
A toi tous les biens de la vie,
  A toi le miel,
  A moi le fiel!

Paris, 1838.

XXIII.

HYMNES A LA VIERGE.

POUR LES ORPHELINS POLONAIS A PARIS.

I.

Vierge d'amour, sainte Marie,
Ton peuple entier vers toi s'écrie :
Délivre-nous, protége-nous,
Demandant grâce à tes genoux!
Vierge du ciel pleine de charmes,
  Reçois nos larmes!

Entends la voix des sœurs, des mères,
Pleurant leurs fils, pleurant leurs frères;
Dans leurs cachots que ta clarté
Fasse briller la liberté!
Vierge du ciel aux palmes saintes,
  Entends nos plaintes!

Que la Pologne enfin renaisse
Pleine de force et de jeunesse,
Avec la foi du premier jour,
Son espérance en ton amour!
Vierge du ciel aux saintes larmes,
    Bénis nos armes!

XXIV.

CHANT DE GUERRE.

IMITÉ DU CHORAL DE SAINT ADALBERT.

(997.)

Ave, Maria, morituri te salutant!

2.

Vierge Marie, ô patronne des anges,
Nom glorieux inspirant nos phalanges!
De l'enfant-Dieu que ton sein mit au jour
Tourne vers nous le sourire et l'amour!
Avec la foi, garde au peuple qui t'aime
La sainte ardeur de son premier baptême;
Que l'espérance, embrasant tous les cœurs,
  Nous fasse martyrs ou vainqueurs!

Toi qu'en naissant la Pologne a nommée
Sa souveraine, exauce ton armée;
Un peuple entier te supplie à genoux :

Viens nous guider, viens combattre avec nous!
Astre immortel de nos tribus guerrières,
Porte à ton fils nos chants et nos prières;
Et que ta palme, étendant ses rameaux,
Fleurisse encor sur nos tombeaux!

O Christ! c'est donc pour nos fautes passées,
Que tes deux mains par le fer sont percées?
Le jour pâlit et les cieux ont tremblé,
Quand sur la croix ton sang pur a coulé!
Voulant mourir sur la terre où nous sommes,
Homme, tu vins t'immoler pour les hommes;
Et de ta race ayant brisé les fers,
Enchaîner le roi des enfers!

Ame d'Adam! monte avec nos cantiques
Du sombre abîme aux célestes portiques;
L'éternité, l'amour suprême à toi,
A nous l'espoir, la prière et la foi!
Le jour paraît : aux armes! voici l'heure!
Heureux celui qui s'abaisse et qui pleure,
Au nom du Christ il sera relevé;
Par lui, notre peuple est sauvé!

Accorde-nous, Vierge chaste et parfaite,
Un beau trépas, plutôt que la défaite;
A tes élus quand le ciel va s'ouvrir,
Reçois les vœux de ceux qui vont mourir!
Aux armes! Dieu promet à nos milices
Après la mort, d'immortelles délices;
Et dans sa gloire, embrasant tous les cœurs,
Nous vivrons, martyrs ou vainqueurs!

XXV.

REINE DES CIEUX.

3.

Reine des cieux, dont le divin sourire
Couvre nos champs de moissons et de fleurs,
Dans les cachots, sous le fer du martyre,
Protége-nous, console nos douleurs!
Toi dont l'amour, depuis notre naissance,
Nous a bercés de chants mélodieux,
Tu nous donnas dix siècles de puissance,
Délivre-nous, reine des cieux!

Reine des cieux, par nos cités en flammes,
Par notre peuple oublié dans les fers,
Par notre sang, par les pleurs de nos femmes,
Par tous les maux que nous avons soufferts,
Par notre exil, pleurant aux bords des fleuves
Le ciel natal, dont nos cœurs sont trop pleins,
Nous t'invoquons pour les épouses veuves,
Et pour les enfants orphelins!

Reine des cieux, sois aujourd'hui leur mère,
De l'exilé soutiens les derniers pas;
Lorsqu'il succombe à sa douleur amère,
Maudit par tous, ne l'abandonne pas!
Rends au vieillard ses rêves du jeune âge,
A nos drapeaux leur antique fierté;

Les fleurs aux champs, aux forêts leur ombrage,
Au grand peuple, la liberté!

Reine des cieux, pour des luttes prospères,
Que la Pologne appelle ses enfants;
Que des tombeaux, la cendre de nos pères
Surgisse au cri des aigles triomphants!
A son réveil, quand ses lèvres muettes
Nous béniront dans leurs premiers soupirs,
Que tes lauriers, descendant sur nos têtes,
Couronnent vainqueurs et martyrs!

Reine des cieux, daigne encor nous sourire,
Couvre nos champs de moissons et de fleurs;
Comme autrefois, sous le fer du martyre,
Protége-nous, console nos douleurs!
Toi dont l'amour, depuis notre naissance,
Nous a bercés de chants mélodieux,
Tu nous donnas dix siècles de puissance,
Exauce-nous, reine des cieux!

Paris, 29 novembre 1839.

XXVI.

PSAUME *.

Super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus dum recordaremur tui, Sion.

4.

De l'antique Israël, harpe sainte et fervente,
Viens, résonne à la voix du Sarmate indompté :
Au cœur des ennemis, viens porter l'épouvante,
A la Pologne en pleurs, un cri de liberté!

O France! exilés sur tes fleuves,
Quand tous les rois nous ont trahis,
Nous pleurons les fils et les veuves,
En nous souvenant du pays.
Suspendue au front des vieux saules,
Harpe sainte, ô toi qui consoles,
Porte nos soupirs sur les flots;
Brise de la Pologne absente,
Viens! que ton aile frémissante
Réveille un concert de sanglots!

Lorsque les tyrans et les traîtres,
Monstres déchaînés des enfers,

* Ce psaume, imité de David, devait être chanté à notre dixième anniversaire. Il a été ce jour-là même défendu par ceux qui l'avaient autorisé.

Demandaient les chants des ancêtres
A ceux qu'ils traînaient dans les fers,
Nous leurs disions : « Sous vos entraves
Pourrions-nous, courbés en esclaves,
Chanter nos hymnes radieux?
Nous avons, au seuil de vos temples,
Oublié jusqu'aux saints exemples,
Jusqu'au langage des aïeux! »

O ciel! lorsqu'un peuple sans armes
Gémit sous le fer étranger,
N'aurons-nous pour lui que des larmes?
Il faut du sang pour le venger!
Patrie! ô mon bien et ma gloire,
Si jamais je perds ta mémoire,
Puisse mon bras se dessécher!
Si jamais, Seigneur, je t'oublie,
Puissé-je à ma langue avilie
Voir ma lèvre en feu s'attacher!

Dieu clément qui vois nos supplices!
Songe à ce fleuve teint de sang,
Où le tzar avec ses complices
Étouffait ton peuple innocent!
Songe à cette nuit de massacre
Quand sous la croix qui les consacre,
Ils brisaient nos saints monuments;
A ce cri : Fauchons comme l'herbe
Ce peuple rebelle et superbe,
Brûlons tout, jusqu'aux fondements!

N'épargnons dans notre colère

Ni le prêtre au pied de l'autel,
Ni le temple, abri tutélaire
D'un Dieu qui se croit immortel!
Volant sur l'aile des tempêtes,
Que l'incendie aux mille têtes
Couvre le ciel ensanglanté;
Que les flots rougis par les flammes
Roulent des enfants et des femmes
Vers l'Océan épouvanté!

Tremble! ô fille de Babylone!
Car le Dieu vengeur de Sion
Écrit déjà sur ton pylône
L'arrêt de ta destruction!
Il viendra, porté par la foudre,
Briser ton orgueil et dissoudre
Dans la mer tes ports embrasés!
Tu crouleras, pierre sur pierre;
Et sur le rocher du tzar Pierre,
Tes enfants mourront écrasés!

Paris, 29 novembre 1840.

XXVII.

LE TROIS MAI.

CHANSON POPULAIRE.

La campagne est refleurie,
Le trois mai revient toujours;
Mais pour moi plus de beaux jours

Loin du ciel de la patrie!
    Chantons mai
    Bien-aimé,
C'est le mois de nos amours.

O trois mai! sous ton présage
Le peuple a repris ses droits;
En ce jour, au nom des lois,
Il disait : Plus d'esclavage!
    Chantons mai
    Bien-aimé,
C'est le plus heureux des mois!

O constance, bien céleste!
Sois notre ange et notre appui;
Le bonheur, perfide, a fui,
Mais la gloire, amis, nous reste!
    Chantons mai
    Bien-aimé,
Est-il un plus beau que lui!

Mais déjà l'on crie : aux armes!
Viens, ami, pressons le pas;
L'aigle blanc ne mourra pas!
Plus de craintes, plus d'alarmes!
    Chantons mai
    Bien-aimé,
C'est le signe des combats!

O Pologne! ô terre sainte!
Te voici, pays d'amour!
Sur ton sein je vis le jour

Et je puis mourir sans crainte!
Chantons mai
Bien-aimé,
C'est le mois de mon retour!

Paris, 1842.

XXVIII.

RÊVE D'ENFANT.

AUX FILLES D'EXILÉS.

Bel ange au front couronné de saphirs,
Viens, prête-moi tes deux ailes de flamme,
Pour m'envoler où vont tous mes soupirs,
A l'Orient, au berceau de mon âme!
J'ai tant pleuré ce radieux séjour,
Rêve brillant qui me charme et m'oppresse...
Car le pays où j'ai reçu le jour
Ne peut enchaîner ma tendresse!

Oh! que de fois j'ai cru voir en dormant
Les frais vallons que la Vistule arrose;
Là, chaque fleur semblait un diamant...
Moi-même étais-je une étoile? une rose?
Je ne sais plus... mais ce songe d'amour
A mon réveil m'a laissé son ivresse;
L'heureux pays où j'ai reçu le jour
Ne peut enchaîner ma tendresse...

A ces deux noms : Pologne, liberté,

D'un doux transport je ne puis me défendre;
Mon cœur bondit de joie et de fierté,
Je les aimais, avant de les comprendre!
Ma mère aussi les nommait tour-à-tour
En me donnant sa dernière caresse...
Non! ce pays où j'ai reçu le jour
  Ne peut enchaîner ma tendresse!

Ce songe enfin, le voilà sous mes yeux...
Du nord au sud quel orage s'élève?
Un cri de guerre a traversé les cieux...
Pologne, libre... hélas! ce n'est qu'un rêve!
Vivre en exil, sans espoir de retour!
Pitié, mon Dieu! tu connais ma détresse!
L'heureux pays où j'ai reçu le jour
  Peut-il enchaîner ma tendresse?

Paris, 1843.

XXIX.

DANS L'ÉGLISE DE L'ASSOMPTION.

AUX ENFANTS POLONAIS.

Harmonieux accords, échos de la patrie,
Qui vibrez dans les cœurs des proscrits à genoux,
Doux parfums exhalés du rosier de Marie,
Chants de gloire et d'amour, de quels cieux venez-vous?
Est-ce l'hymme guerrier du saint martyr des Slaves,
Qui jadis aux combats guidait nos bataillons?

Ou la voix de l'archange enseignant à nos braves
Le cri libérateur, le chant des légions?

Est-ce dans le *Stabat* du pieux Pergolèse
Le soupir que rendit la Mère aux sept douleurs,
Lorsqu'elle agonisait sous la croix de mélèze
Aux pieds du Christ mourant, inondés de ses pleurs?
Est-ce Dieu, qui parmi les célestes phalanges,
Chérubins couronnés d'un rayon de ses yeux,
A choisi les plus beaux, les plus purs de ses anges,
Pour apprendre à la terre un cantique des cieux?

Oh! qui que vous soyez, enfants aux voix divines,
Qui priez en chantant pour vos frères bannis,
Répandez vos parfums sur leurs fronts ceints d'épines,
Au nom de notre peuple, enfants, soyez bénis!
Chantez, priez toujours! que vos chants, que vos larmes,
Comme l'encens du soir montent vers le Seigneur;
Qu'ils changent dans nos cœurs enfiellés, pleins d'alarmes,
Le cri du désespoir en concert de bonheur!

Enfants nés dans l'exil, que vos mères vous aiment;
Dieu vous exaucera : l'avenir est à vous!
Déjà, sous vos accents, nos sillons se ressèment
Des plus belles moissons et des fruits les plus doux!
Ouvrez, oiseaux du ciel, vos trésors d'harmonies;
Inspirez-nous la foi, l'espérance, l'amour :
Et quand l'heure viendra, que nos voix réunies
Donnent aux exilés le signal du retour!

Paris, 1844.

XXX.

SI TU M'AIMAIS.

Si tu m'aimais comme je t'aime,
Je donnerais pour ta beauté,
Roi souverain, mon diadème,
Fils du peuple, ma liberté!
Le cœur joyeux, l'âme ravie,
Proscrit, je mettrais sous tes pas
Mon avenir, mon sang, ma vie,
Oui, tout!... mais tu ne m'aimes pas!

Si tu m'aimais comme je t'aime
D'un saint amour, illimité,
Tu serais mon plus doux poëme,
Mon laurier d'immortalité!
La gloire longtemps poursuivie,
Hélas! ne m'offre plus d'appas;
Mon seul bonheur, ma seule envie,
C'est toi... mais tu ne m'aimes pas!

Si tu m'aimais comme je t'aime...
Beppa, mon ange, en vérité,
Sans toi, que serait le ciel même
Et l'espoir d'une éternité?
Mon âme à ton âme asservie,
C'est là mon seul rêve ici-bas,
Et même au-delà de la vie,
Toujours... mais tu ne m'aimes pas!

Paris, 1844.

XXXI.

OH! DIS-MOI...

(Benedetta sia la madre.)

Oh! dis-moi, je t'en supplie,
Qui t'a faite si jolie;
Toi que j'aime à la folie,
Comme on aime sous nos cieux!
Quand le soir sous ta mantille
Tu parais, ô jeune fille,
C'est comme un rayon qui brille
Dans mon âme et dans mes yeux!

Quand tu daignes me sourire,
C'est la fleur sous le zéphire
Qui tressaille et qui respire
Les premiers parfums du jour.
Puis, quand ta voix si charmante
Dit : je t'aime! ô mon amante,
Mon cœur bat, mon sang fermente,
Et mon front pâlit d'amour!

Mais quand ton baiser m'enivre
De l'extase où je me livre,
O Beppa! je voudrais vivre
Et mourir de volupté!
N'es-tu pas, ô ma maîtresse,
Mon trésor, ma seule ivresse,

Mon seul rêve de tendresse,
N'es-tu pas l'éternité!

XXXII.

NAPOLITAINE.

Que j'envie aux vaisseaux
Leurs transparentes voiles,
A la nuit, ses étoiles,
Leur plumage aux oiseaux!
Sur la terre et sur l'onde
Tu me fuis tour à tour;
Las! je n'ai par le monde
  Que mon amour :
Saint Janvier me seconde,
Me seconde nuit et jour!

Moi, Pietro gondolier,
Si j'étais fils de prince,
Seigneur d'une province,
Noble et fier chevalier,
Et la brune et la blonde
Me paîraient de retour;
Mais je n'ai par le monde
  Que mon amour :
Saint Janvier me seconde,
Me seconde nuit et jour!

Paris, 1845.

XXXIII.

ABSENCE.

Faut-il à toi penser toujours,
Et loin de toi vivre sans cesse?
Beppa! ce cœur plein de tendresse
Doit-il survivre à nos amours?
Du rossignol la voix charmante
Dit à la rose : O mon amante,
Chanter pour toi, voilà mon sort,
Mon seul bonheur jusqu'à la mort!

Un autre amour... mot plein d'effroi!
L'oubli peut-être... affreux mystère!...
Beppa! quel autre sur la terre
Peut te chérir autant que moi?
Douter de toi serait blasphème,
Et tu comprends ma peine extrême...
T'aimer toujours, voilà mon sort;
Vivre sans toi jusqu'à la mort!

Reprends au moins ton souvenir
Si tu veux que je t'abandonne...
Beppa! devant cette Madone
Tu m'as promis de revenir!
Tu lui disais : « Vierge immortelle,
Je fais serment d'être fidèle... »
L'oubli du cœur, voilà mon sort;
C'est le linceul avant la mort!

Paris, 1846.

XXXIV.

LES SERMENTS DE SIRE ÉLOY.

Descends, descends de la tourelle,
Et prends pitié de sire Éloy!
Bayard, mon destrier fidèle
En croupe a porté mainte belle,
Mais jamais plus belle que toi!
  Bien des fois gente dame
  M'enchaîna sur ses pas;
Mais je n'éprouvai tant de flamme
Que pour toi seule : sur mon âme
Je jure... — Hélas! ne jurez pas!

Sais-tu ce qu'Éloy te destine?
Que je sois captif ou vainqueur,
Je te donne, ô ma Célestine,
Une couronne... en Palestine,
Et le royaume de mon cœur!
  Nuits d'amour, jours de fête,
  Des chansons, des combats;
Et si le diable ou son prophète
Voulait me ravir ma conquête,
Je jure.... — O ciel! ne jurez pas!

Je grisonne, barbe et moustache,
Et je suis laid comme Bertrand;
Mais, dame! ainsi que ma rondache
Le nom d'Éloy reste sans tache,

Saint Louis même est mon parent!
  Au galop, sur l'arène!
  Ne crains rien dans mes bras;
Avant qu'un payen ne te prenne,
De m'occire, ô ma souveraine,
Je jure... — Assez! ne jurez pas!

Mais tu frémis, gente madone?
Moi t'attrister? plutôt mourir!
Je suis à toi, commande, ordonne!
Te faut-il mon sang? je le donne!
Aux Armagnacs faut-il courir?
  Quel bonheur est le nôtre!
  Les beaux yeux! quels appas!
Je suis fidèle et bon apôtre;
De ne jamais aimer une autre
Je jure... — Éloy! ne jurez pas!

Paris, 1847.

XXXV.

LA ROSE AUX BOIS.

I.

Quoi, si tard dans le bois,
    Bel ange!
Entends-tu le hautbois
    Étrange?
Vois-tu le chasseur noir
    Qui chasse?

C'est le sire au manoir :
Fais place!

— Des fraises, voulez-vous,
Beau sire?
— Non, tes yeux sont plus doux,
Sans rire!
Ai chassé tout le jour,
Ma lige;
Apprends-moi, bel amour,
Où suis-je?

Ai vu le chasseur noir,
Sans doute;
Trouverai-je un manoir
En route?
Si n'encontre un chemin
Viable,
Courrai jusqu'à demain
Le diable!

— Lors, suivez ce sentier
Sous l'herbe,
Trouverez un noyer
Superbe;
Puis un bourg, un rieu,
Un hêtre,
Puis le castel. Adieu,
Mon maître! —

Il s'élance à cheval,
L'accole,

Et sonnant un signal,
S'envole.
Rose exhale un soupir
Sonore;
Que dit-elle au zéphyr?
— J'ignore.

2.

Quoi, si tard dans le bois,
Bel ange!
Entends-tu le hautbois
Étrange?
Vois-tu le chasseur noir
Qui chasse?
C'est le sire au manoir :
Fais place!

Il s'écrie en courant :
— Bergère,
Ta route est un torrent,
Ma chère!
En vain clame au secours,
Et sonne;
N'est lieu propre aux discours :
Personne!

Onc n'ai vu ni noyer,
Ni hêtre;
Voudrais-tu me noyer?
— Peut-être!
— Ton sourire moqueur

M'enchante;
Voudrais-tu de mon cœur,
Méchante?

— Non, j'ai trop de vertu,
Je n'ose...
— Comment t'appelles-tu?
— La Rose.
Mais prenez l'éclairci,
(Fit-elle);
Beau sire, adieu! — Merci,
La belle! —

Il s'envole au galop
Dans l'ombre;
Le soir dort sur le flot
Plus sombre.
Rose exhale un soupir,
Chemine;
Que dit-elle au zéphyr?
— Devine!

3.

Quoi, si tard dans le bois
Bel ange!
Entends-tu le hautbois
Étrange?
Vois-tu le chasseur noir
Qui chasse?
Non, le sire au manoir
Repasse.

Du palefroi descend
Morose;
L'appelle en menaçant :
— La Rose!
Quel chemin m'as tracé,
Faux guide?
Tombai dans un fossé,
Perfide!

Veux-tu me secourir,
Sois prompte;
Ou crains me voir mourir
De honte!
Près de toi cueillerai
Des fraises;
Et prendrons sur le pré
Nos aises.

Mon cheval meurt de faim;
Qu'il mange
Et qu'il boive au ravin,
Cher ange! —
Près d'elle vient s'asseoir,
L'implore;
Que disaient jusqu'au soir?
J'ignore!

Zéphyrant un zéphyr
Bien tendre,
Rien n'ai pu qu'un soupir
Entendre...
Chantaient-ils l'angélus?

J'en doute;
Mais ne demandait plus
La route.

XXXVI.

CONTE DE LA REINE GINÈVRE.

Laissez-moi vous conter une histoire d'amour.
Jadis était un roi qui chassait tout le jour,
Et qui dormait la nuit. Jeune et belle à merveilles,
La reine aimait beaucoup les roses, ses pareilles;
Mais l'automne avait fui, la fleuriste manquait,
Et pour son jour de fête il fallait un bouquet.
La reine au désespoir appelle ses suivantes :
« Mes roses de brillants pour des roses vivantes!
Messire louvetier, dit-elle avec des pleurs,
Songez-y bien, avant ce soir il faut des fleurs! »
Or, ce que femme veut, Dieu le veut, dit le sage.
« Où trouver, en janvier, des fleurs pour son corsage?
Revenir sans bouquet? je crains son froid accueil...
J'ai, dit-il, mon affaire, avec un juste orgueil! »
On annonce une artiste habile à faire éclore
D'un seul coup de pinceau, tout le règne de Flore.
C'était un vrai bijou. Son front blanc comme un lys
Appelle le baiser; sa bouche aux doux replis
Semble un pavot vermeil que la rosée inonde,
Et ses yeux, deux bleuets, les plus charmants du monde.
Toutes de l'admirer, de lui prendre les mains,
D'arranger ses cheveux tout fleuris de jasmins,
De dire, en l'embrassant, mille choses gentilles,

Comme c'est la coutume entre les jeunes filles.
Le louvetier sourit. Pendant un jour entier
La belle travailleuse est assise au métier;
Les roses, les œillets, les tendres pâquerettes
Naissent comme à l'envi; trois corbeilles sont prêtes,
Et la reine au travail pour la mieux disposer,
Promet de lui payer chaque fleur un baiser :
Jugez si notre artiste est ardente à lui plaire!
Aussi bien, vers le soir, implorant son salaire,
Elle apporte ses fleurs, elle en avait un cent;
Et pour chaque, reçoit, frémissant, rougissant,
Un baiser de la reine (elle avait nom Ginèvre),
Si doux que tout son cœur se répand sur sa lèvre.
La reine tressaillit, surprise quelque peu.
Lorsqu'au dernier baiser, lui payant son enjeu,
Sous son tablier rose elle sent une épée;
Elle jette un grand cri : « Ciel! vous m'avez trompée!
Messire louvetier, emportez cet enfant!
— Grâce! dit-il, je veux rester, mort ou vivant!
Si pour être à vos pieds j'employai cette ruse,
Amour seul fut mon crime, Amour soit mon excuse! »
La reine pardonna. Dans ce moment, le roi
Revenait de la chasse. On sonne le tournoi.
Dans le champ clos fleuri le beau page s'élance;
Couronné par Ginèvre après trois coups de lance,
L'artiste chevalier fut heureux en amour,
Mais il ne fit jamais de fleurs, depuis ce jour *.

* Cette légende que nous avons entendu raconter il y a... bien des années, a peut-être donné naissance à l'une des pages les plus adorables de la Divine Comédie, celle de *Françoise de Rimini.* C'est à ce titre que nous l'insérons dans ce recueil.

XXXVII.

PROLOGUE *.

Ne vous étonnez pas, Messieurs, de ce costume;
Je ne viens pas ici, selon notre coutume,
Le saxophone en main, vous dire un de ces airs
Que vous applaudissez, le soir, à nos concerts :
Guillaume Tell, Freyschütz, le Prophète, Lucie,
Cette œuvre toujours jeune et si bien réussie,
Ou Linda, chant d'adieu du cygne italien,
Dont Blankmann ** enrichit son trésor quotidien;
Non ! je vais, m'enivrant de poésie ardente
Dérouler à vos yeux une page du Dante :
Celle de Francesca, de ce couple amoureux
Dont l'histoire a produit tant d'ouvrages heureux;
A qui notre Scheffer sut donner tant de charmes
Que tous les saints du ciel sont jaloux de ses larmes.
C'est cette page enfin qu'un poëte proscrit,
Polonais de naissance et Français par l'esprit,
Immolant aux beaux-arts les sciences exactes,
Dans ses nuits d'insomnie a traduite en trois actes;
Drame où j'aurai l'honneur, artiste fantassin,
De jouer devant vous le royal assassin***.
Artiste ? et pourquoi pas? le noble art du théâtre
N'est-il pas un de ceux que la France idolâtre?

* Pour *Françoise de Rimini*, jouée par les musiciens du 72e régiment de ligne, au théâtre de Saint-Cloud.

** Chef de musique du 72e.

*** Giovanni Malateste.

N'a-t-il pas répandu son nom tout aussi loin
Que cent combats fameux dont le monde est témoin?
A ses lauriers vainqueurs toute gloire s'allie,
Comme au glaive de Mars le masque de Thalie.
Jadis, chez les Romains, je les cite au hasard,
L'histrion Roscius fut l'ami de César;
Eschyle, ce géant dont l'esprit nous domine,
Eut un frère tué le jour de Salamine,
Un autre à Marathon. Quand déjà sur les eaux
Les Perses fugitifs regagnaient leurs vaisseaux,
Le bouillant Cynégire, altéré de carnage,
Saisit une galère et la suit à la nage;
D'abord il perd un bras, puis un autre, et puis mord
La poupe avec les dents, jusqu'à trouver la mort.
Mais pourquoi rechercher de si lointains exemples?
Le génie a chez nous ses autels et ses temples;
Ici même l'écho me rappelle un beau nom :
Le grand Talma, l'ami du grand Napoléon!
C'était un fils d'Eschyle; et nous, suivant sa trace,
Nous sommes ses neveux, et de la même race.
Naguère Joanny, père noble entre tous,
Respecté du public, et des acteurs jaloux,
Le sein tout labouré par le plomb des esclaves,
Portait sous son manteau le signe aimé des braves,
L'étoile de l'honneur, quand le glaive à la main
Il disait : « Qu'il mourût! » en vrai soldat romain.
Nous ne prétendons pas, dans l'enceinte où nous sommes,
Romains d'une soirée, égaler ces grands hommes,
Ni les Talma vivants du Théâtre-Français,
Chanoines à l'engrais de paisibles succès;
Le temps nous reste à peine, entre deux exercices,
Pour fixer nos décors, aligner nos coulisses.

A l'heure où le soleil, redoublant ses ardeurs,
Dans le parc de Saint-Cloud aux vertes profondeurs
Appelle tout Paris sous l'ombre des vieux hêtres,
Nous apprenons la prose et les vers des grands maîtres;
Aussi, plus d'un quatrain sabré sans repentir,
Plus d'un geste pointu viendront vous divertir;
Nos perruques pourront vous sembler un peu drôles,
Nous n'avons peur de rien! car nous savons nos rôles :
Avantage réel, voyez le résultat,
Sur les acteurs en titre et les hommes d'État.
Pourtant, à cet essai ne jugez pas nos forces;
Nous irons *crescendo*, comme les bandits corses
Qui montrent aux marchands, dépouillés sans façon,
D'abord quelques hochets, des pierres d'Alençon,
Puis, offrent à leurs yeux, plus splendides richesses,
Les diamants conquis sur le sein des duchesses!
De même nous marchons vers la gloire, à pas lents,
Certains que le succès grandira nos talents.
Mais qu'un jour l'étranger nous appelle aux frontières;
Que des aigles d'Iéna nos aigles héritières,
En déployant leur aile au feu des bataillons,
Nous ouvrent un théâtre immense, en pleins sillons,
Alors, nous lui jouerons une autre tragédie,
Un drame à grands effets, une pièce hardie
Avec un dénouement tel qu'on s'en souviendra,
Et que la France libre en chœur applaudira!

Paris, 3 août 1852.

XXXVIII.

A Mlle PHILIPPE-BELPHÉGOR.

TRIOLETS.

Oh! le petit lutin charmant
Que ce joli monsieur Philippe!
Il chante, il vole, il se dissipe,
Il se transforme à tout moment;
Toujours plus frais qu'une tulipe,
Toujours plus vif qu'un diamant...
Oh! le petit lutin charmant
Que ce joli monsieur Philippe!

Comme la Belle au bois dormant,
Comme l'écho du Pausilippe,
Comme le Spinx devant Œdipe,
Le cœur s'éveille en le nommant!
On a beau prendre Amour en grippe,
On aime encor plus ardemment...
Oh! le petit lutin charmant
Que ce joli monsieur Philippe!

Trois fois heureux sera l'amant
Qui dans ses bras... mais j'anticipe;
Son cœur, dit-on, qui s'émancipe,
Est vierge encor de ce tourment.
Se faire aimer, c'est son principe;
N'aimer personne, est son serment...
Oh! le petit lutin charmant
Que ce joli monsieur Philippe!

XXXIX.

MIGNON,

D'APRÈS GOETHE.

Vois-tu ces champs où les citrons fleurissent?
Où les fruits d'or de l'oranger mûrissent?
Le doux zéphire embaume un ciel si pur...
Myrthe et laurier s'enlacent dans l'azur :
Les vois-tu bien? — Hélas, hélas!
C'est mon berceau; l'espoir m'attend là-bas!

Vois-tu ce toit sur ses colonnes blanches?
Autour du seuil, des roses, des pervenches;
Les grands bouleaux penchés te disant tous :
« Pauvre Mignon, reviens, reviens à nous! »
Les vois-tu bien? — Hélas, hélas!
C'est mon pays; l'amour m'attend là-bas!

Vois-tu ce mont où naissent les orages?
L'étroit sentier qui meurt dans les nuages?
Et ce grand aigle au regard dévorant...
Le rocher tombe, et sur lui le torrent!
Les vois-tu bien? — Là-haut, là-haut!
C'est mon destin... je vais mourir bientôt!

XL.

CONSOLATION.

Enfant, tu veux cesser de vivre,
Rebelle à la suprême loi !
Le jour qui sauve et qui délivre
Est-il encor si loin de toi ?

Proscrit, le ciel est ta demeure,
La terre est un exil d'un jour ;
Espère et chante encore une heure,
Et puis, remonte à ton séjour !

Bonheur, désir, tristesse, alarmes,
Tout doit rentrer dans le néant ;
Ruisseau divin, troublé de larmes,
Repose au sein de l'Océan !

XLI.

A M. JOSEPH RICCIARDI

LE JOUR DE LA CONFISCATION DE SES BIENS, PAR LE ROI DES DEUX-SICILES.

Non ! ton exil ne suffit pas ;
Il faut encore à cet infâme
Frapper tes enfants et ta femme,
Broyer ton grand cœur sous ses pas !

Honte au despote, à ses complices,
A ses bourreaux, honte et malheur!
Mais ta constance et ta valeur
Seront plus forts que les supplices.

Se maintenir, c'est leur souci;
Briser les lois, que leur importe?...
Espère en Dieu, ton âme est forte :
Ton jour viendra... le sien aussi!

Tours, 17 novembre, 1858.

XLII.

SERMENT A LA PATRIE.

De t'aimer jusqu'à la tombe,
Je te jure, ô mon pays;
Que sur moi la foudre tombe,
Si jamais je te trahis!
Dans les jours heureux ou mornes,
A toute heure, en chaque lieu,
Je te jure amour sans bornes,
Sur mon âme et devant Dieu!

Pour prouver ce que nous sommes,
Un serment ne suffit pas;
Que le ciel l'atteste aux hommes
Par ma vie et mon trépas!
Je suis fils de tes entrailles,
Ce que j'aime vient de toi;

Puisse un jour, dans les batailles,
Tout mon sang sceller ma foi!

Posen, 1863.

XLIII.

L'OFFRANDE (*).

A M[lle] JULIE W***.

Espérance, amis et frères!
Devant Dieu je vous le dis :
Si les grands nous sont contraires,
La victoire est aux petits!
Échafauds, amas de cendre,
Cris de mort d'un chef tatar,
C'est le règne d'Alexandre,
Ce sont les bienfaits du tzar!

Mais le sang de Varsovie,
De son peuple déporté,
Chez l'esclave, avec sa vie,
Va semant la liberté!
Même au cœur de l'ancien monde,
Sur le vieux sol allemand,
De ce grain que Dieu féconde,
Naît la fleur du dévoûment!

Et voyez! une âme grande,

(*) M[lle] Julie Wienbrack, fille d'un homme de lettres de Leipzig, a fait aux proscrits polonais de 1864 l'offrande de ses cheveux.

Une vierge aux chastes vœux,
Aux proscrits porte en offrande
Sa couronne de cheveux.
Comme un songe affreux s'envole,
Nos tyrans disparaîtront
Aux splendeurs de l'auréole
Que revêt ce jeune front !

Ange au nom si doux, Julie,
Sois béni de nos enfants ;
La Pologne rétablie
T'ouvre ses bras triomphants !
Aujourd'hui, chargés d'entraves,
L'âme en deuil, mais libre encor,
Sur la tombe de nos braves
Déposons ce saint trésor !

Paris, 1865.

FABLES.

XLIV.

LE BOULET ET L'ANE.

A M. A*** L***.

Sur un champ de bataille, au pied d'une redoute,
Un boulet de canon, près de finir sa route,
Roulait avec effort;
Un âne qui broutait toucha le projectile;
Le boulet rebondit aux cieux comme un reptile,
Et l'âne tomba mort.

Prends garde à tes écrits, Zoïle téméraire,
Toi, que l'homme inspiré fait toujours aboyer;
Quand il serait déjà sur le lit funéraire,
D'un vers, en te nommant, il peut te foudroyer!

Paris, 1845.

XLV.

L'ARAIGNÉE.

Dame Araignée avait dressé sa toile
Sur un bouquin pondu par un bas-bleu.
Les moucherons, que leur mauvaise étoile
  Égarait vers ce mauvais lieu,
S'y morfondaient; car la bête malsaine
  Attendait qu'elle en eût six-vingt,
Pour les manger ensuite, à la douzaine.
    Un gros moucheron vint,
  (Le *mororus*, d'après Linnée);
Et d'un seul coup de son aile d'azur
    Frôlant le livre impur,
Il déchira la toile d'araignée.
Il fallut voir la fileuse indignée,
Poussant des cris, jouant le désespoir,
Les yeux hagards et les gestes farouches :
  « Mes mouches! mes mouches! mes mouches! »
      C'était tragique à voir.
Ami frélon lui fit la remontrance :
  « Dame Arachné, consolez-vous,
Philosophons; pourquoi tant de courroux?
On a toujours des moucherons en France! »
  En effet, dans ce pays-là,
S'il en meurt dix, il en vient par centaines...
  Dame Arachné se consola.
Fermant les yeux, repliant les antennes

Un jour la bête se gonfla,
Et vomit des poisons à remplir dix volumes.
Fière de sa vengeance, elle taille des plumes,
Pour écrire une suite à son Roccabella.

Paris, 1846.

XLVI.

UN MIRACLE.

Quand les Juifs s'en allaient vers la terre promise,
L'eau jaillit d'un rocher entr'ouvert par Moïse;
De ce pieux symbole on devine le sens :
Ce rocher du désert, c'est le cœur des puissants.
L'eau, c'est la liberté, qui vaincra tout obstacle.
Mais pour la voir jaillir, que faut-il? Un miracle!

Paris, 1847.

XLVII.

LA MER ET LES VAISSEAUX.

Un jour, deux cents vaisseaux se disputaient la mer.
Voyez leurs pavillons touchant à l'empyrée,
Leur superbe carène ouvrant l'onde azurée;
Le flot captif gémit sous leur talon de fer.

Chaque enseigne au grand mât signale sa province :
Ici, l'aigle à deux becs, le hibou, le canard,

Le disque impérial couronne le renard,
Et là, deux bois dix-cors, une mitre de prince.

Les nomades volcans, armés de part en part,
Se jettent des obus, des boulets de vingt-quatre;
Sur les vergues en feu, ne cessent de combattre
L'aigle avec l'ours, le coq avec le léopard.

Soudain, gronde l'orage; et sur la mer profonde
Une voix retentit comme la voix de Dieu :
« Vous êtes tous perdus; seul je règne en ce lieu,
Car je suis l'Océan, j'environne le monde! »

Le jour vient, le soleil reparaît sur les eaux;
La mer reste la mer... mais où sont les vaisseaux?

Paris, 24 février 1848.

XLVIII.

LE SINGE ET SES ENFANTS.

Le singe, dit Buffon, cette ébauche de l'homme,
Est ingrat, jaloux, comme lui;
Paresseux, brouillon, gastronome,
Lorsqu'il va cueillir une pomme,
Il s'inquiète peu s'il prend le bien d'autrui.
Mais parmi ces défauts, dit le naturaliste,
Dont je pourrais grossir la liste,
Une seule vertu lui reste néanmoins;

Il aime ses enfants d'un amour incroyable,
Et sous ce rapport même il nous rendrait des points,
Comme nous l'apprend cette fable.

Un singe avait perdu ses enfants dans un bois.
Ils étaient dans cet âge tendre
Où l'on ne peut encor ni voir, ni bien entendre :
Les chers petits n'avaient qu'un mois!
Grande fut sa douleur... c'étaient des cris, des larmes,
A faire pleurer dix gendarmes;
Un neveu n'en ferait, certes, ni plus ni moins,
En héritant devant témoins.
Un soir, il les retrouve auprès d'un champ de seigle,
Sur un chêne, dans un nid d'aigle
(Cet aigle les avait emportés en exil) :
« Voilà mes enfants! cria-t-il,
Mes nobles rejetons, seul espoir de ma race!
Bien fin qui me les reprendra;
Jamais dans nos forêts l'aigle ne régnera! »
Cela disant il les embrasse,
Les remporte chez lui, fou de joie et d'amour,
Les met dans un lit de vieux linges,
D'oripeaux ramassés dans les bois d'alentour
(Telle est la coutume des singes),
Et puis, s'assied dessus... si bien qu'au point du jour
Avec tendresse il les appelle,
Les examine... hélas! jugez de ses transports,
Les pauvres babouins étaient morts.
Le singe se remet à pleurer de plus belle,
Le cœur ulcéré de remords,
Et dit en sanglotant : « Par mon amour extrême,
En l'embrassant trop fort, j'ai tué ce que j'aime! »

Messieurs les modérés, plaignez cet animal,
Mais ne l'imitez pas; l'excès perd toute chose :
Exagérez le bien, vous en faites le mal.
Dans la raison suprême heureux qui se repose!

Paris, 13 octobre 1852.

XLIX.

LE BIJOUTIER EN FAUX.

Deux sortes de conseils entourent les monarques :
Ceux-ci viennent de Dieu, ceux-là droit des enfers;
Des suprêmes faveurs les uns portent les marques,
Les autres sont payés par l'exil ou les fers.
Homme obscur, je m'adresse aux puissants de la terre;
Je me tairai bientôt, quand mon cœur sera froid.
Voudront-ils m'écouter? voilà tout le mystère!
Peu m'importe, après tout; je chante, c'est mon droit!

Dans certaine cité... je ne puis vous répondre
Si c'était à Paris où si c'était à Londre,
Mais ce sera demain si ce n'était hier...
Vivait le bijoutier le plus fameux du monde;
Tous vantaient son talent, sa main sûre et féconde,
Tous admiraient en lui l'artiste heureux et fier.
Mais, par excès d'orgueil... vous me croirez à peine!
L'orfévre novateur avait pris l'or en haine!
Souvent il répétait : « L'or est un préjugé,
L'or est une chimère, et j'en suis corrigé;
Je suis prêt à montrer devant l'Europe entière

Que ma pensée à moi prévaut sur la matière;
Tout est dans la façon, le reste importe peu,
Sous la main du génie une cuvette est dieu :
Dans mon premier travail j'en donnerai la preuve
En façonnant, sans or, une couronne neuve... »
Et bientôt il reçut d'une cour en renom,
D'une reine, je crois, dont j'ignore le nom,
La commande et le prix d'un riche diadème.
Mais au lieu de l'or pur, fidèle à son système,
De son vieil ennemi croyant mieux se venger,
Il prit du maillechort ou du métal d'Alger,
Dont, la dorure aidant, l'apparence est la même.
Cependant, il rendit un bijou si parfait,
Si finement ouvré du sommet à la base,
La ciselure avait tant de grâce et d'effet
Que tous les courtisans crièrent en extase :
« Qu'il est beau! mais voyez ce globe de cristal!
Cette croix de clinquant... un bijou sans reproches!
Un peu léger, c'est vrai... fi de l'or, vil métal!
Il est bon pour les juifs... mettons-le dans nos poches. »
Le bijoutier en faux se gonfla de dédain;
Mais voyez quel mécompte il éprouva soudain.
Lorsque ses compagnons vinrent, à tour de rôle,
Soumettre leurs chefs-d'œuvre aux poinçons du contrôle,
Le maître expert lui dit : « C'est vraiment un malheur
De dépenser tant d'art, tant de soins et de veilles
A faire un rien charmant, merveille des merveilles...
Mais les bijoux sans or n'ont aucune valeur. »

O vous qui m'écoutez du fond de vos boutiques,
Suivez bien ce conseil, joailliers politiques!
Vainement vous perdez main-d'œuvre et capital

A ſorger d'un impur et vulgaire métal,
Et non pas d'or massif, la royale enveloppe
Qui doit ceindre le front de notre reine Europe;
Sa Majesté demande une couronne d'or,
Sans quoi vous n'aurez fait qu'une vaine besogne.
On vous dira d'en haut : « C'est à refaire encor ! »
Le maître expert, c'est Dieu; l'or pur, c'est la Pologne.

RÉPONSE.

Le Grain de sable.

Une montagne de sable
Se démenait comme un diable
Sous le pic d'un terrassier;
La maudite dent d'acier
La déchirait d'heure en heure !
Mais c'est en vain qu'elle pleure,
Qu'elle s'amoindrit toujours,
Point d'argent, point de secours !
Tandis qu'elle se désole,
Un grain de sable s'envole,
Frappe l'œil du niveleur,
Qui jette comme un cri de douleur ;
Blotti dans un coin sensible,
Il rend sa tâche impossible;
Et l'instrument du rustaud
S'arrête et tombe aussitôt.

Quand le sort vient nous atteindre,
Ne perdons pas à nous plaindre
Le temps que prend le chagrin :

Imitons le petit grain.
Dans un moment difficile,
Toute parole est stérile,
L'acte seul est souverain;
Lorsqu'il sait se rendre utile,
Un grain de sable en vaut mille!
Voilà quel est mon refrain.

CALLIER, *ingénieur*.

RÉPLIQUE.

Mais qui suis-je donc, que diable!
Sinon votre grain de sable,
Ou plutôt le cauchemar
Troublant les rêves du tzar!
Si puissant que soit un homme,
Il est peu de chose, en somme,
Contre un peuple tout entier
Qui ne sait pas son métier,
Et qui met son espérance
Dans le secours de la France!

Paris, 1864.

AIGUILLONS.

L.

SUR LA MORT DE RÉBARD,

ACTEUR DES VARIÉTÉS.

Fort à propos sa mort viendra
Nous délivrer d'un vaudeville;
Rébard est mort du choléra
Pour ne plus jouer du Clairville.

LI.

A Mlle BERANGÈRE,

DE L'ODÉON.

Où donc est le soleil, gentille Bérangère?
Et les bois parfumés? et les gazons fleuris?

L'été comme l'hiver, tout est sombre à Paris!
Où donc est le soleil, gentille Bérangère?
Faut-il que nous cherchions le voleur à grands cris?
Avec vos yeux d'azur, votre robe légère,
Rendez-nous le *Printemps,* c'est vous qui l'avez pris!

LII.

A M. A*** M***,

MEMBRE DU COMITÉ DE LECTURE DE L'ODÉON.

Membre d'un comité grotesque et ridicule,
Vous avez beau bâiller, regarder la pendule,
Pour troubler vos lecteurs que vous interrompez;
Œil jaune, doigts crispés, dents longues et cruelles,
Vous me faites l'effet d'un Saturne sans ailes,
Car vous pourriez voler, Monsieur, et vous rampez!

15 janvier 1851.

LIII.

A ROSETTE M***.

J'aime ton front si pur où la grâce repose,
Tes yeux bleus où sourit la clarté d'un beau jour;
Rosette, Dieu te fit d'une fleur blanche et rose
En te donnant un cœur tout exprès pour l'amour!

LIV.

LES DEUX BROHAN.

Dans certain grand théâtre il existe deux sœurs,
Charmantes toutes deux à damner un apôtre;
Pour les bien distinguer il faut des connaisseurs :
L'une fait de l'esprit, et l'esprit a fait l'autre.

LV.

LA COMTESSE IDA.

Selon vous, belle Ida, les rimeurs sont des ânes;
De ce mot délicat je dois être enchanté :
S'ils n'ont pas le talent de plaire aux courtisanes,
C'est que pour la folie aucun d'eux n'a chanté.

LVI.

LE MÉCÈNE FRANÇAIS.

La morale malsaine.
Et le langage obscène,
Voilà comment Mécène
Entend l'art de la scène.

LVII.

A L'AUTEUR D'*ULYSSE*.

Dieu Ponsard, pourquoi donc n'es-tu plus adoré?
C'est que ton bâton d'or n'est qu'un bâton doré.

1854.

LVIII.

LA GÉOGRAPHIE ROMAINE.

D'APRÈS TACITE.

La Gaule est un très-beau pays, vers le couchant,
Où le vin est très-bon, et l'homme très-méchant.

LIX.

LA SŒUR DE TARTUFE.

Voyez cette dévote, en noir, comme une truffe,
Aux grands soupirs de flamme, au visage amaigri;
Que demande à son dieu cette sœur de Tartufe?
La mort de son mari.

LX.

A MA TANTE LUCIE M***,

OCTOGÉNAIRE.

Un prince d'Orient, d'après un conte arabe,
De l'admiration du monde était l'objet,
Car chaque mot d'amour, chaque douce syllabe
Qui tombait de sa lèvre en perle se changeait.

Child-Harold ou Byron, le poëte rebelle,
Fut le plus généreux, le plus fier des amants;
Et, parmi cent beautés choisissant la plus belle,
Il semait à ses pieds l'or et les diamants.

Perles et diamants, pour moi, ce sont des songes,
De ces brillants trésors je ne suis point jaloux;
Pour moi, votre amitié vaut mieux que leurs mensonges :
Je n'ai rien que mon cœur, mais ce cœur est à vous.

Comme ces blanches fleurs à mi-novembre écloses,
Du centième printemps vous verrez le réveil;
Puisse l'hiver pour vous n'avoir plus que des roses,
Et l'été que des jours d'azur et de soleil!

17 novembre 1847.

LXI.

A LA MÊME.

SUR SON ALBUM.

Oui, je craignais le temps avant de vous connaître;
Il peut tout, me disais-je, excepté de renaître!
Ce tyran sur mon cœur ne peut rien désormais.
Tout change autour de nous, les hommes et les choses;
L'automne a beau flétrir les lauriers et les roses,
Seul, mon amour pour vous ne changera jamais!

17 novembre 1851.

LXII.

SOUS LE PORTRAIT DE J. LELEWEL,

HISTORIEN.

Fils d'un peuple héroïque et gardien de sa gloire,
Illustre Lelewel, sois fier de son amour;
Et, portant le flambeau dans son antique histoire,
Par ce qu'il fut, dis-lui ce qu'il doit être un jour!

LXIII.

AU PRINCE PRÉTENDANT.

Prince Czartoryski, votre nom philanthrope
Est czar pour la Pologne et tory pour l'Europe;

Mais du czar Alexandre un ancien favori
Pour l'Europe et le czar n'est ni czar ni tory.
Le torysme et le czar vous servant d'enveloppe,
Votre nom, czar tory, ne peut plaire à l'Europe;
Votre Altesse est pour elle un pauvre sire, en qui
Le tory sert le czar, prince Czartoryski!

29 novembre 1852.

LXIV.

A M. FLORIMOND LEVOL,

COMMISSAIRE IMPÉRIAL PRÈS LA MONNAIE.

Vivre noyé dans l'or, et n'avoir pas le sou,
Compter des millions sans cesser d'être honnête,
Cher Florimond Levol, pour ne pas mourir fou,
Il faut que vous soyez né trappiste ou poëte!

LXV.

A Mme LA BARONNE DE MONTARAN.

Je vois mains aspirants au fauteuil des Quarante;
Pour moi, poëte obscur, je ne veux rien de tel :
J'ai mon ambition, mais bien moins dévorante...
Vivre dans votre cœur, c'est mieux qu'être immortel!

31 mars 1857.

LXVI.

A MM. ÉMILE ET ANTONI DESCHAMPS.

Quoi! lorsqu'un peuple expire et ne veut que des armes,
La France généreuse a pour lui quelques larmes!
O mon Dieu! qu'est-ce donc que notre humanité?
Salomon, tu dis vrai : Tout n'est que vanité!...

9 juillet 1864.

LXVII.

LE LIS.

A CHRISTIEN OSTROWSKI.

Europe, est-ce le bruit des chaînes qu'on te forge
Qui tressaille au fond de ton cœur?
Est-ce le râle affreux d'un peuple qu'on égorge,
Ou les cris de mort du vainqueur?
Vois l'horrible tableau de deuil et de souffrance
Planant sur un noble pays;
C'est, comme Jeanne Darc ayant sauvé la France,
La Pologne que tu trahis!

Tandis qu'un songe d'or caresse tes paupières,
Ce peuple ami lutte là-bas;
Mais ton oreille est sourde aux plaintes, aux prières,

Car tu ne veux plus de combats!
Il te crie : « A moi, France! » et tu réponds : « Qu'il lutte!
De la croix qu'il descende seul! »
Il tombe, un contre trois... mais, au jour de ta chute,
Son sang rougira ton linceul!

La paix que tu cherchais t'a conduite à la honte;
La paix aujourd'hui... mais demain?
Demain... vois-tu le flot des barbares qui monte,
L'Anglais, le Russe, le Germain,
Cent millions de serfs suivant leur chef de horde?
Rome au tzarisme ouvre ses bras :
L'Asie est à ton seuil... dans ton sein, la discorde,
Seule aussi, demain, tu mourras!

Tu te crois invincible... Oui, tu l'étais naguère,
Libre et donnant la liberté;
Aujourd'hui, meurs esclave, et la première guerre
Saura détrôner ta fierté!
Le vieux monde n'est plus qu'un vaste cimetière,
Où l'âme se glace et s'endort;
Son Dieu, c'est le néant; son culte, la matière;
Son vrai souverain, c'est la mort!

Ainsi le lis qu'on jette aux mains d'une harpie
Se dessèche et tombe en lambeaux;
Ainsi la coupe d'or que souille une eau croupie
Gardera l'odeur des tombeaux!
Car le Seigneur nous dit à notre heure suprême
Que tout meurtre a son châtiment;
Tel qui souffre le crime est criminel lui-même,
De plus, il agit lâchement!

Au front de tous les deux, le sang du Juste imprime
Le sceau qui ne peut varier;
Judas, le renégat, eut la marque du crime,
Comme Caïn le meurtrier!
Europe, entends l'arrêt que l'Éternel prononce :
« Caïn, je te livre aux remords;
Judas, à tout pardon que ton âme renonce,
Abel, Dieu veille sur ton corps! »

VLADISLAS MEDYNSKI.

1er janvier 1865.

FIN DE L'HERBIER.

LIVRE II.

NUITS D'EXIL.

L'homme a appartenu à deux états bien différents; mais il a emporté dans le second quelques souvenirs du premier.

Ch. Nodier, *Jean Sbogar.*

NUITS D'EXIL.

I.

LA CHENAIE.

Ha! banishment? be merciful, say death;
For exile has more terror in his look
Much more than death!

SHAKSPEARE, Romeo and Juliet.

Goustek, jardin d'amour, île verte et fleurie,
Oasis de bonheur dans ma chère patrie,
Ciel natal, que ma voix chaque jour invoqua;
Dois-je encor du vieux chêne écouter le murmure?
Dois-je, comme autrefois, livrer ma chevelure
    Aux brises de la Volborka?

Volborka, nom chéri! tu le pleures toi-même,
Le poëte exilé qui te chante et qui t'aime;
Tu le pleures sans fin dans le bruit de tes eaux,
Dans le triste concert du saule et du zéphire,

Dans le cri du ramier qui se plaint et soupire,
    Dans le frôlement des roseaux !

Le rossignol s'est tu sur les buissons de roses ;
Les bleus myosotis, fleurs d'une larme écloses,
Inclinant leurs yeux d'or, s'effeuillent à jamais ;
L'écho ne répond plus à l'âme qui l'écoute...
Les oiseaux de tes bois ont oublié sans doute
    Le nom de celle que j'aimais !

Tes chênes et tes fleurs sont brisés par l'orage ;
Tes vallons sans parfums, tes bosquets sans ombrage ;
La Volborka sans voix se glace aux vents du nord !
Un hiver a flétri toutes ses violettes,
Devasté ses berceaux ; les peupliers squelettes
    Semblent dire entre eux : Tout est mort !

  Goustek ! lorsque autrefois les enfants de mon âge
Fuyant leur vieux mentor, trop savant personnage,
De leurs cris, en jouant, remplissaient le château,
Le front pensif, tout bas, descendant le coteau,
Je glissais, comme en songe, à l'ombre des vieux chênes...
Là, sûr d'être oublié, libre enfin de mes chaînes,
J'évoquais, tout joyeux, par un hymme vainqueur,
Les rêves qui déjà s'agitaient dans mon cœur ;
Et, rompant ma pensée à d'austères études,
Je préparais ma vie aux longues solitudes.
Quels prodiges alors surgissaient à mes yeux !
L'infini de la terre à l'infini des cieux
Mariait ses splendeurs ; la nature paisible
Me parlait, m'inspirait, comme une âme invisible.
A son appel magique, un monde s'animait ;

Des troupes de lutins peuplaient chaque sommet;
Filles de l'Orient, j'entendais les sylphides
Murmurer dans les fleurs, sur les sources limpides;
Et de ces mille bruits qui venaient à la fois
Du penchant des coteaux, des profondeurs des bois,
Me semblait ressortir une vaste harmonie,
Chant de l'âme du monde, éternelle, infinie,
Dans une radieuse et sainte vision,
M'enseignant les secrets de la création!
Ces bruits étaient tantôt comme un glas mortuaire
S'exhalant, vers minuit, des murs du sanctuaire;
Tantôt, comme un torrent descendu d'un rocher,
Ils semblaient s'éloigner, rebondir, s'approcher;
Puis, c'était le frisson du feuillage qui tombe,
Ou les pleurs d'un enfant priant sur une tombe :
Ils éclataient soudain, sur mille tons divers,
Comme la voix de Dieu lorsqu'il fit l'univers...
Quand la lune brillait sur les ondes charmées,
Que de fois j'entendis le choc de deux armées
Se livrant, dans la nue, un combat de Titans!
C'étaient des coups pressés sur les corps palpitants,
Des blasphèmes, des cris, de sinistres murmures,
Le sifflement des dards, le fracas des armures;
Le tumulte apaisé, mille clairons joyeux
Saluaient au retour le chef victorieux;
Puis, les chants éplorés de lentes funérailles
Conduisaient au tombeau les martyrs des batailles.
Deux peuples étaient là, le Sud-Est et le Nord,
Ennemis dans la vie et rivaux dans la mort,
Se dressant pour combattre et cherchant à résoudre
Le problème éternel aux lueurs de la foudre!
Chaque nuit je voyais ces guerres de géants,

Comme une lutte immense entre deux océans;
Bientôt j'ai dû les voir s'étendre entre deux mondes,
Le Slave et le Mogol, sur nos plaines fécondes,
Ces plaines aujourd'hui couvertes en tout lieu
Des vengeances du tzar criant vengeance à Dieu!
Vagues pressentiments d'ineffable tristesse!
Voix intime, étais-tu la sombre prophétesse
Parmi ces visions, venant me révéler
Les désastres mortels qui devaient m'accabler?
Mystérieux tableaux, suprêmes harmonies,
Me veniez-vous des cieux ou bien des noirs génies?
Si mon âme, ô Goustek! en suivant ces accords,
Avait pu s'affranchir des entraves du corps,
Si, gardant sa splendeur et sa force première,
Elle eût osé plonger dans ces flots de lumière,
Oh! combien de tourments s'évitait dès ce jour
L'exilé qui s'éteint sans espoir de retour!

Quels étaient mes regrets quand, au bout de mes veilles,
Il me fallait quitter ce bois plein de merveilles,
Et, reprenant mes fers, le sourire glacé,
Cacher à mes geôliers mon beau rêve effacé!
Goustek, chênes amis, vous seuls pouvez connaître
Ces sauvages transports qui troublaient tout mon être;
Nul autre que vous seuls ne doit se souvenir
Du rêveur orphelin, proscrit sans avenir!
Famille, amour, bonheur, doux et tristes mensonges,
Avec vous, le destin m'a ravi tous mes songes;
Et vous laissez mon cœur d'autant plus épuisé
Que vous l'aviez jadis puissamment maîtrisé.
Mais tes nuits, ô Goustek! les seules, je l'atteste,
Dont l'image me suit comme un rêve céleste,

M'ont ouvert, saint trésor dans l'exil emporté,
L'amour de la patrie et de la liberté!

Qu'elle était belle à voir cette forêt profonde,
Semblable en sa vieillesse aux bois du nouveau monde,
Où jamais un mortel, de ses pas ennemis,
Avant moi n'éveilla les échos endormis;
Où Volborka, la fée inconstante et rieuse,
Déroulait au soleil son écharpe soyeuse;
Où son prisme irisé d'un arc-en-ciel changeant
Se divisait parfois en aigrettes d'argent,
S'unissait, retombait en cascade sonore,
Et s'enfuyait au loin pour revenir encore!
Les arbres n'y tombaient que ployés par le temps,
Ou bien déracinés par l'effort des autans.
Ici, le chêne mort s'abat sur les deux rives;
Des lianes, des fleurs, des branches fugitives,
Viennent s'y rattacher flottant sur le ruisseau,
Et le pont, grandissant, fleurit comme un berceau!
Des oiseaux du Midi, des fauvettes nomades,
Des bouvreuils, des geais bleus, volant par myriades,
Dans leur langue d'amour se parlent dans les airs;
Le pic bat la mesure : ainsi, dans les concerts,
Un seul chef, conduisant mille voix réunies,
Fait jaillir sous l'archet un fleuve d'harmonies!

Le Goustek était beau, quand l'orient vermeil
Du haut de la colline annonçait le soleil;
Quand le soir dénouait sa ceinture dorée,
Des flammes du rubis richement colorée;
Quand le ciel s'embrasait des flammes du midi,
Rafraîchi par ses eaux, par son ombre attiédi;

Et dans tous ces tableaux si profonds et si vastes,
Qui d'instant en instant variaient leurs contrastes,
A toute heure il m'offrait, comme au pied des autels,
Les saints ravissements que Dieu donne aux mortels,
Que Moïse au désert dut sentir en son âme,
Lorsqu'il vit Jéhovah dans le buisson de flamme!

Mais parmi les géants qui peuplaient ce séjour,
Un seul, chêne vieillard, m'attirait chaque jour.
J'ai vu tourner longtemps l'aigle, oiseau du tonnerre,
Puis, s'asseoir au sommet quatre fois centenaire;
Et mes bras étendus l'ont enlacé dix fois,
Pour mesurer le tronc de ce prince des bois.
Quand le soleil paraît, sa cime la première
Reçoit par les coteaux l'empreinte de lumière
Qui le couronne en roi d'un large feston d'or;
La clarté devient flamme, elle descend encor
Sur les arbres voisins, et, d'étage en étage,
Embrasant les massifs, les troncs qu'elle partage,
Elle vient se mirer au cristal des ruisseaux,
Et jusqu'au sein des fleurs qui nagent sur les eaux.

Chêne majestueux, témoin de jours sans nombre,
Que de rêves éclos, disparus sous ton ombre!
Pour la première fois devant toi j'ai pleuré
En prononçant un nom dans mon cœur adoré;
Pour la première fois devant toi j'ai cru lire
Dans ses yeux le pardon, sur sa lèvre un sourire;
Pour la première fois devant toi j'ai jeté
Dans l'essai d'un sonnet mon bonheur projeté...
T'en souvient-il encor? ta cime aérienne
Avait une âme aussi qui parlait à la mienne!...

Je découvrais les nids, à travers les buissons,
Gazouillant, comme moi, leurs premières chansons;
Comme sous l'Alhambra la coupole moresque
Découpe dans l'azur sa brillante arabesque,
J'aimais à voir le ciel étoilé de saphirs,
Par ton feuillage ému d'invisibles soupirs;
A suivre tes degrés contournés en spirales,
Comme ceux des donjons aux flancs des cathédrales;
J'aimais à m'enlacer à ton faîte mouvant,
Comme un mousse au grand mât balancé par le vent...
Là, penché sur l'espace et vivant de ta vie,
J'embrassais d'un coup d'œil, l'âme heureuse et ravie,
Les plaines, les forêts, chaque pli du sentier
Parcouru jusqu'à toi... mon Goustek, tout entier!

Chêne des souvenirs au ciel de ma jeunesse!
Le sort veut-il qu'un jour près de toi je renaisse?
Doyen de nos forêts, tant de rudes hivers
Ont passé sans flétrir tes rameaux toujours verts;
Un seul orage, hélas, m'emporta sans défense
Loin du sol paternel, condamné dès l'enfance
A tous les désespoirs qu'un proscrit peut souffrir,
Dont on gémit toujours sans jamais en mourir :
L'oubli de tous les miens, l'amère ingratitude,
Et le malheur suprême enfin, la solitude!
Grandi sous ton orbite, inspiré de ta voix,
A peine t'ai-je vu reverdir seize fois;
Sous le poids de l'exil aujourd'hui je succombe :
Ah! n'étendras-tu pas tes voiles sur ma tombe?
Au moment du trépas, ne pourrai-je, mon Dieu,
T'embrasser en pleurant comme au jour de l'adieu,
Et puis m'éteindre après, calme, sous ton ombrage?...

Mais non! la feuille morte et livrée à l'orage,
Quand même un souffle ami viendrait la rechercher,
A son rameau natal ne peut se rattacher!...

Si pourtant un prodige, un sauveur que j'implore,
Me ramène vers toi vivant et libre encore,
Jamais plus belle fête, essaim plus gracieux,
N'aura porté des fleurs sous ton front spacieux;
Jamais fruits plus vermeils ni plus verte guirlande
N'auront chargé tes bras d'une plus riche offrande.
Désert jusqu'à ce jour, le Goustek révéré
Pour toi déjà se change en bocage sacré,
Plein du chant des ramiers, du vol des hirondelles,
Où viennent s'abriter tous les amours fidèles;
Le long du frais ruisseau serpente le sentier,
La rose refleurit sur le rude églantier;
Le cytise odorant, la blanche clématite,
Remplacent le lichen et le gui parasite;
Tu vois, sous ton autel, dans la froide saison,
Comme un tapis moelleux s'aplanir le gazon;
Parmi les grands tilleuls et les clos domestiques
Se dresser à l'envi les demeures rustiques :
Tu couvres tout un peuple heureux, comme jadis,
Ancien temple vivant du nouveau paradis...

Mais où va ma pensée et quel songe m'égare!
Goustek! déjà peut-être un despote, un barbare,
Pour armer ses vaisseaux, digne fils de l'enfer,
A porté dans ton sein l'incendie et le fer!
Effrayés par les cris de ses sbires sauvages,
Les rossignols ont fui vers de lointains rivages;
Et la biche plaintive, effarée, aux abois,

Déserte avec ses faons les lisières des bois !
Le bruit sourd des marteaux, le fracas des cognées,
De ton peuple asservi les clameurs indignées,
Sans doute ont remplacé l'hozanna solennel
Qui jadis de ton cœur montait vers l'Éternel !
Le chêne profané ne rend plus ses oracles ;
Parmi les troncs brisés, tes anciens tabernacles,
Un seul reste debout : son bras qui les maudit
S'étend sur les bourreaux, et l'enfer applaudit !
Au lieu de chants joyeux, règne un silence étrange ;
A travers les débris roule un ruisseau de fange,
Styx de pleurs et de sang, noirci par le remord,
Et répand à l'entour les terreurs de la mort.
Le soleil, se levant comme un spectre livide,
N'éclaire qu'à regret cette contrée aride ;
Et l'ange de l'oubli, renversant son flambeau,
S'assied, morne et muet, sur ce vaste tombeau !

Liége, 1832.

II.

SUR LE MONUMENT DE KOSCIUSZKO.

A FRÉDÉRIC CHOPIN.

The man that has no music in himself,
Nor is not moved with concord of sweet sounds,
Is fit for treasons, stratagems and spoils;
The motions of his spirit are dull as night,
And his affections dark as Erebus :
Let no such man be trusted!

SHAKSPEARE, The Merchant of Venice.

Wilt thou be gone? it is not yet near day;
It was the nightingale, and not the lark,
That pierc'd the fearful hollow of the air!

Romeo and Juliet.

Voici l'heure où la terre, avant de s'assoupir,
Au soleil fugitif donne un dernier soupir;
Où, comme Roméo, le pâle crépuscule,
S'exilant à regret du sein de la Vistule,
Sur les glaciers jaloux va briser son flambeau.
Malgré le froid de mars, le soir est calme et beau,
L'azur tout étoilé... la chaîne des vieux Tatres
Dessine à l'horizon ses losanges bleuâtres,
Cratères épuisés où, selon nos aïeux,
Les gnomes ont caché leurs trésors merveilleux.

Plus près, un monticule... une rampe en spirale
Me conduit au sommet, colline sépulcrale,
Construite avec la terre où dans trente combats
Nos faucheurs paysans ont bravé le trépas.
O nuit enchanteresse, ô nature parfaite!
Ainsi la jeune fille, en désertant la fête,
Détache de son sein le collier chatoyant,
Et rêveuse, timide, effeuille en souriant
Des roses de son front l'inutile parure;
Libre de tous liens, sa blonde chevelure
Sur ses bras demi-nus s'épanche en rayons d'or;
Elle prie à genoux... bien plus charmante encor
Par la splendeur de l'âme, et que l'âme devine,
Que par le talisman de sa beauté divine!

Mère de nos cités, veuve des Jaghellons,
Krakovie aux vieux murs, aux fertiles vallons!
Tes monuments détruits, changés en places d'armes,
Tes temples dévastés sont plus chers à mes larmes
Que les palais brillants de ces peuples ingrats
Sauvés par nos malheurs, défendus par nos bras!
Peut-on jeter les yeux sur tes vastes enceintes
Sans voir quelque lambeau des gloires les plus saintes?
Ici, le noir Vavel, la caverne de sang,
Où Krakus immola le monstre mugissant;
Là, le château des Piasts, ville de mausolées
Qu'habitent de vingt rois les ombres désolées;
Sur ces murs ébréchés qu'il n'a pu maîtriser,
Le torrent de l'Asie est venu se briser;
L'aigle de Boleslas avait bâti son aire
Au faîte de ces tours, voisines du tonnerre;
Au loin fleurit le tertre où la reine Vanda,

Plutôt que d'épouser un Germain, demanda
La mort au bleu Vandale, au grand fleuve sarmate...
Partout quelque beau nom, quelque illustre stigmate!
A mes pieds, Kosciuszko, la montagne de deuil
Que tout cœur polonais contemple avec orgueil,
Trophée indestructible et qui doit sa naissance
A la vertu du peuple, à la reconnaissance;
Avec ses deux aînés, que le temps mutila,
Bravant l'avidité des nouveaux Attila!...
Tombe de Kosciuszko, salut, coupole austère,
Vanda, morne Krakus, triangle du mystère,
Vistule, flot guerrier, qui brilles au soleil
Comme un jour brillera notre aigle à son réveil,
Vous avez vu passer la noble et sainte vie
Du Christ des nations, la Pologne asservie!
Monts pieux, vous direz à ses derniers enfants
Par quelles trahisons ses bourreaux triomphants
L'ont mise sur la croix, victime expiatoire,
Et nos bûchers éteints, vous serez son histoire!
Vous direz à l'Europe oublieuse et sans foi :
« Je fus leur proie hier, demain ce sera toi! »

Qu'un esclave à la nuit aisément s'accoutume!
La nuit, il peut du moins rêver sans amertume;
Il se sent libre encor, comme le montagnard
N'ayant que Dieu pour chef, pour loi, que son poignard.
Oh! quel serait l'effroi de l'ennemi farouche,
Dans l'ivresse endormi, le blasphème à la bouche,
Si le soleil d'hier, oubliant son chemin,
N'allait plus reparaître au ciel du lendemain;
Si du sein des tombeaux, sur cette vile engeance,
Comme un soleil de mort, se dressait la vengeance!

Venez, entourez-moi, mes fantômes amis!
Le zéphir est si doux sur les flots endormis,
L'air est si pur, si frais, qu'on perçoit dans l'espace
Une feuille qui tombe, un insecte qui passe,
Et dans les cieux profonds le bruit des harpes d'or...
Mon Dieu, de ce sommet, si je pouvais encor
Voir la chenaie en fleurs, la Volborka chérie
Qui me parlait de gloire, invisible Égérie,
Mon château familier, tous ceux que j'aime tant...
Entendre cette voix qui me dit en partant :
Sois heureux! ou mon nom murmuré dans un rêve...
Vain espoir! sur ma route aucun cri ne s'élève,
Pas un cœur qui m'appelle!... allons, triste martyr,
L'oubli te laisse au moins la force de partir!...

O ciel! n'est-ce qu'un rêve, ou bien quelque génie
A-t-il de cette voix emprunté l'harmonie?
Oui, je la reconnais au frisson de mon cœur...
C'est bien elle, chantant le mazurek vainqueur,
L'hymne des légions de l'Adige et du Tibre,
Cri de gloire et d'amour à la Pologne libre,
Guidant vers nos cités vieux drapeaux, cœurs et bras,
Le chant de Dombrowski : « *Pologne, tu vivras!* »
A ce cri, le volcan s'éveille sous la cendre;
C'est lui qui fait pâlir les soldats d'Alexandre,
Qui plus tard, en novembre, éclate meurtrier,
Comme un clairon d'archange au jugement dernier!
C'est le refrain d'Hélène; et jamais poésie,
Jamais suite d'accords dont l'oreille est saisie,
N'aura pour moi l'attrait d'une simple chanson,
De son cœur et du mien ineffable unisson.
En l'écoutant un jour, une céleste flamme

Pour la première fois enveloppa mon âme...
Mais d'où vient-elle ici? cet hymne radieux,
Est-ce un chant de retour ou le glas des adieux?...
Sur un mode mineur, la voix douce et tremblante
S'éloigne en faiblissant, plus timide et plus lente;
Et je n'entends plus rien qu'un soupir sur les eaux
De la Vistule, en songe, agitant ses roseaux...

D'où vient, cher Frédéric, l'invincible puissance
De ces voix du pays, depuis notre naissance
Nous guidant vers la tombe, et dont, jeune ou vieillard,
Nous préférons la grâce aux merveilles de l'art?
N'est-ce pas que ces airs dans leurs strophes plaintives
Nous portent les sanglots de nos mères captives?
Leurs accents familiers, soit graves soit moqueurs,
Ne nous sonnent-ils pas la note de nos cœurs?
Toi-même, j'en suis sûr, évoquant, comme Orphée,
La Pologne au tombeau dans le sang étouffée,
Pour charmer sa grande âme apparue à regret
Devant un auditoire impassible ou distrait,
Tu préfères, cher maître, à la harpe qui vibre
Et gémit sous ta main faire dire un chant libre
Sorti du cœur du peuple, où Dieu coopéra,
Que les plus beaux motifs d'un grand air d'opéra!
Aussi tous les joyaux de ton œuvre choisie,
Impromptu, mazurek, nocturne, fantaisie,
Même valse et scherzo, pour moi qui te connais
Depuis grec et latin, sont toujours polonais!
Sous leurs savants accords résonne opiniâtre
L'archet du paysan ou la flûte du pâtre;
Et dans quelque allégro que s'égare ta main,
Ils reviennent toujours par un autre chemin!

Ainsi, dans nos forêts, le chêne patriarche
Nous retrouve à ses pieds, après un jour de marche...

Frère, nous avons vu s'éteindre autour de nous
Famille, liberté, ces deux mots les plus doux
Après le mot patrie... un seul trésor nous reste
Saintement préservé comme un écho céleste :
Ces ombres du passé, son espoir, son orgueil,
Que ton art enchanteur fait surgir du cercueil.
Car ces chants polonais, c'est son âme vivante,
Poursuivant nos bourreaux comme un glas d'épouvante;
Car, s'ils ont de l'archange et le charme et la voix,
Ils ont aussi, vengeurs, son glaive quelquefois !
L'étranger les admire; et notre âme ravie,
En pensée, avec eux, recommence la vie...
Cédant à leur prestige, il me semble revoir
Le vieux clocher d'Uiazd, son antique manoir
Relevant ses créneaux, ses voûtes corrodées,
Ses dentelles à jour par les sylphes brodées,
Ses vitraux colorés des feux de l'arc-en-ciel,
Et sa tour en spirale escaladant le ciel !
Voici le parc immense et son riant dédale ;
Mais ces murs ont perdu leur morgue féodale :
Ici, plus de guichets, de donjons sourcilleux,
Un rempart de rosiers les protége en tous lieux,
Et le lierre, en grimpant sur le fût des colonnes,
Couvre les vieux blasons de ses fraîches couronnes.
Vois nos chers villageois, apportant leurs chansons,
Leurs bluets, leurs épis, prémices des moissons...
Mais le soir est venu... mille fanaux de fête
Du château par étage illuminent le faîte;
Le portail cède, il s'ouvre au flot des moissonneurs;

Les filles, les garçons, les pages, les seigneurs,
Envahissent la salle où siége l'abondance,
Et les reines du jour, la musique et la danse.
Tes charmants mazureks font vite leur chemin,
Unissant bien des cœurs heureux jusqu'à demain...

Demain!... pourquoi ce mot, comme un accord étrange
Sonne-t-il dans mon âme?... Écoutez... le lieu change;
Les fleurs ont disparu... quelques rares flambeaux
Comme un vendredi saint brillent sur les tombeaux...
Quels sont ces arcs géants, ces murs que je contemple?
J'entends l'orgue sacré sous les voûtes d'un temple;
Aux pieds d'un crucifix, une foule à genoux
Prononce à l'unisson : « *Seigneur, délivrez-nous!* »
Sur le seuil, des soldats; leurs yeux de bête fauve
Plongent tous vers le prêtre, un vieillard au front chauve.
Soudain, roule un signal, mille éclairs ont jailli;
De mille cris de morts le temple a tressailli...
Le peuple entonne une hymne à la vierge Marie,
Le choral d'Adalbert, que chantait ma patrie
Refoulant à Varna le Turk épouvanté,
Puis, sous Jean Sobieski, sauvant la chrétienté!...

Oh! même après mille ans de tzarisme sauvage,
Si quelqu'un de nos fils, marqué pour le servage,
Ignorant jusqu'au nom que portaient ses aïeux,
Entendait ces débris d'un passé glorieux
Chantés sur nos tombeaux par les forêts de chênes,
Honteux de sa misère, indigné de ses chaînes,
Il saurait les briser sur le front des bourreaux,
Et, vivant en esclave, il mourrait en héros!
Ainsi remonteraient les anges des ténèbres

Si l'Espérance, ouvrant leurs abîmes funèbres,
D'une larme éteignait l'empreinte de leurs fers,
Et si la voix de Dieu pénétrait aux enfers!

O nuit! ange des cœurs que l'espoir abandonne,
Porte jusqu'à ses pieds notre hymne à la Madone;
O mon pays natal! que ta brise à l'écho
Redise chaque soir le chant de Kosciuszko;
Que tes airs, Frédéric, applaudis par la France,
Soient pour nous, les proscrits, les pleurs de l'Espérance!

Liége, 1832.

III.

LE DOUTE ET LA FOI.

Cependant Amalec vint à Raphidim combattre contre Israël.

Et Moïse dit à Josué : Choisissez des hommes et allez combattre contre Amalec. Je me tiendrai demain sur le haut de la colline, ayant en main la verge de Dieu.

Josué fit ce que Moïse lui avait dit, et il combattit contre Amalec. Mais Moïse, Aaron et Hur montèrent sur le haut de la colline.

Et lorsque Moïse tenait les mains élevées, Israël était victorieux : mais lorsqu'il les abaissait, Amalec avec l'avantage.

Cependant les mains de Moïse étaient lasses et appesanties : c'est pourquoi ils prirent une pierre, et, l'ayant mise sous lui, il s'y assit, et Aaron et Hur lui soutenaient les mains des deux côtés. Ainsi ses mains ne se lassèrent point jusqu'au coucher du soleil.

BIBLE, trad. de SACY.

« Votre malheureux pays, déchiré par la guerre civile, pour s'être révolté contre l'autorité légitime... Il convient que, pour l'avantage et l'honneur des disciples de Jésus-Christ, la perfidie et la méchanceté de pareils prophètes du mensonge soient mises dans leur jour.... Votre empereur magnanime........ Maintenant la tranquillité et l'Ordre sont rétablis... »

GRÉGOIRE XVI, 1832.

Quand le glaive brisé, la poitrine meurtrie,
Dans un suprême adieu saluant la patrie,
Le soldat pèlerin vit s'ouvrir sous ses pas
L'exil, gouffre maudit, d'où l'on ne revient pas;
Lorsque l'ange gardien, sous l'ombre de son aile
Dérobant à ses yeux la rive maternelle,

Lui dit : « Prends ton essor au ciel, en me suivant,
C'est là qu'est ta patrie, au sein du Dieu vivant! »
Foi sainte, tu devins son étoile polaire;
Ta voix d'un cœur de feu maîtrisait la colère;
Astre de l'avenir, ton regard souriant
Lui montrait une croix ardente, à l'Orient,
Comme aux fils d'Israël, la colonne enflammée
Indiquait au désert le chemin d'Idumée.

Pologne, ô mon pays, si puissant autrefois
Que tout l'Est et le Nord s'inclinaient sous ta voix,
Aujourd'hui, mère en deuil d'une race asservie,
Faut-il perdre avec toi tous les biens de la vie?
Chants du réveil d'un peuple entourant mon berceau,
Reflet de ton beau ciel dans l'azur du ruisseau,
Premier songe d'amour et premières alarmes,
Doux serments d'amitié naissante au bruit des armes,
Dans ton cercueil, bientôt profané par l'oubli,
Famille, espoir, bonheur, j'ai tout enseveli.
Devais-je encore y voir s'éteindre, don céleste,
La foi de mes aïeux, seul trésor qui me reste,
Et suivre désormais, sans guide, sans flambeau
Cette voix qui me dit : « Marche jusqu'au tombeau! »
Telle, aux bords de l'Indus, la jeune épouse veuve
Meurtrit son sein d'ébène; et jetant dans le fleuve
Ses colliers, ses cheveux, court au brasier fumant
Pour y périr, vivante, auprès de son amant.
Éden des premiers jours, perdu sans espérance,
Pourquoi t'ai-je quitté? pourquoi cette souffrance
Devait-elle expier, sans en avoir joui,
Mon rêve d'avenir, trop vite évanoui?
Ne dois-je plus te voir dans cette vie amère,

Uiazd, seuil familier, saint tombeau de ma mère?

Bienheureux les cœurs purs qui n'ont jamais douté!
Souvent, à l'angélus, en silence écouté,
Quand sur la blanche église, à travers les vieux frênes,
Le soleil inclinait ses clartés souveraines,
Le pied leste et joyeux, je quittais la maison.
Des nuages vermeils, sillonnant l'horizon,
Comme au fils de la Vierge assoupi dans ses langes,
Formaient au roi du jour sa couronne d'archanges;
L'arc-en-ciel reflété sur les brumes du soir,
Comme au fond d'une abside un immense ostensoir,
Dans le lac aplani complétait son orbite;
Parfois, sur la colline, une lueur subite
D'un éclair d'incendie embrasait le château...
Pas un cri sur la plaine, un chant sur le coteau;
Seulement, dans ces voix lointaines et profondes,
Dans le parfum des prés, le murmure des ondes,
Dans ce recueillement qui régnait en tout lieu,
La nature exhalait sa prière vers Dieu!
Les orgues des forêts, les chênes, ses oracles,
Frémissaient comme un prêtre, à l'heure des miracles,
Quand il porte à sa lèvre, avec un saint effroi,
Le corps immaculé du Christ, le divin roi!
Tout respirait l'amour, l'infini, le mystère.
Fier de joindre un accord à l'hymne de la terre,
Je chantais, je priais... quelque songe fuyant
Descendait sur mes yeux; dans chaque aile, un brillant,
Sur le front, une étoile... achevant ma prière,
Je le suivais bien loin, dans un ciel de lumière;
Et quand le rossignol m'éveillait de son nid,
La lune, lampe sainte, éclairait le zénith...

O jours pleins de délice! ô nuits pleines de songes!
Quel vrai bien peut valoir vos aimables mensonges?
Quel que soit mon destin, votre charme infini
Reste empreint pour toujours dans l'âme du banni,
Comme, aux pieds d'une croix, l'immortelle dorée
Couronne de ses fleurs une cendre ignorée...
C'est à vous que je dois, ô nuits de mon printemps,
Mon amour du pays, ma ferveur de vingt ans;
Depuis... je ne crois plus qu'au malheur qui m'opprime,
Je n'aime que la mort, je ne vois que le crime,
L'ancien temple est désert, sans autel, sans foyer,
Et, n'ayant plus d'espoir, je ne sais plus prier...

D'où vient ce changement? quel homme ou quel génie
A détruit d'un seul mot cette intime harmonie?
Qui donc, aux coups du sort ajoutant sa rigueur,
D'un souffle a fait pâlir le flambeau de mon cœur?
Est-ce toi, l'héritier de Pierre et des apôtres,
Les proscrits des Césars, leurs tyrans et les nôtres?
Toi, gardien d'une loi de paix, de vérité,
Dont la source est en Dieu, la loi de charité?
Est-ce toi, dont le front, sous sa triple tiare,
Fléchit devant un monstre, un despote barbare,
Et qui du Dieu fait homme invoques le courroux
Sur un peuple martyr qui s'est offert pour tous;
Un peuple assassiné comme le Christ, son maître,
Qui, de même que lui, dans trois jours doit renaître?
Ah! connais-tu ce livre appris aux nations,
Ce livre plein d'amour, de consolations,
Dont lui même a doté notre race fragile;
Pontife du Très-haut, connais-tu l'Évangile?
Car à chaque feuillet dans ce livre est inscrit

Le droit d'égalité des hommes, fils du Christ;
Car il ordonne au prêtre, ayant pouvoir d'absoudre,
De prier, de bénir, non de lancer la foudre;
Car il dit aux pasteurs : Mourez pour vos troupeaux;
Aux peuples : Prospérez et vivez en repos;
Car tu verrais, plus loin, le fils de Samarie
Recueillant le blessé; sa blessure tarie,
Lui servant sous son toit le froment et le miel...
De même, au Capitole, au nom du roi du ciel,
Tu nous aurais bénis... mais non, roi de la terre,
Tu nous dis : anathème!...

Arrête, juge austère!
Souviens-toi, souviens-toi du pacte souverain
Qu'au roi Piast fit jurer Adalbert, son parrain;
Confirmé par Edvige et sa triple victoire
Sur les tigres germains, les fléaux de l'histoire;
Sous les murs de Varna scellé du sang des rois,
Devant Vienne, illustrant les drapeaux de Jean trois;
Souviens-toi du saint nom de la Vierge bénie,
Patrone de Pologne et de Lithuanie;
Des frères Pulaski, des enfants de Praga,
Des prêtres aumôniers, de Dembek et Loga,
Qui marchaient dans nos rangs avec cette devise :
« Pour votre liberté, par la nôtre conquise! »
Des martyrs de Kaniow, des martyrs d'Oszmiana,
Tombés sous les autels que le tzar profana;
De Varsovie enfin, la cité d'héroïsme,
De ses temples changés en repaires du schisme...
O saint-père! est-ce assez de crimes, de douleurs,
Pour désarmer ta foudre éteinte dans nos pleurs?
Est-ce assez de cent ans, depuis notre partage,

Pour expier les torts transmis par héritage?
Et ne devons-nous pas, dans tout prince chrétien,
Fût-il pontife et roi, voir un juste soutien?
Ta royauté d'un jour t'impose une autre règle;
Le vautour moskovite, ayant peur de notre aigle,
S'est enfui jusqu'à Rome, et devant ton palais
Nous accuse d'émeute, en criant : Maudis-les!
Nous sommes, as-tu dit, prophètes d'imposture;
Devions-nous renoncer à ce droit de nature,
Jour par jour insulté par les tzars, nos vainqueurs,
Le droit d'indépendance, inscrit dans tous les cœurs?
O Christ, ô roi des rois! quel avenir sinistre
Prépare aux nations la voix de ton ministre!
Si cet ange mortel doit faillir aujourd'hui,
Que de cœurs égarés vont déchoir avec lui!
Je vois la vieille Europe, épuisée, avilie,
Se plonger dans le flot d'une aveugle folie,
Au culte du néant ériger des autels,
Livrer au dieu du mal ses instincts immortels;
Je vois sa liberté, fuyant vers d'autres mondes,
Grandir un peuple éclos sous ses ailes fécondes;
Un peuple né d'hier, que l'on verra demain
Traverser l'Océan, son symbole à la main!
Je pressens une époque odieuse et maudite,
L'ère des rois teutons et du tzar moskovite,
Par le droit du gibet, du massacre et des fers,
Devenus désormais les dieux de l'univers!...

Telle, au ciel d'Italie, une vaste coupole
Domine des Romains l'antique nécropole;
Sur son faîte, la croix montre à l'humanité
Le chemin de la vie et de l'éternité;

Le chœur semble éternel, comme Dieu qui l'habite...
Lorsque la clef du dôme, entraînant tout l'orbite,
Se détache, se brise... et ce temple des arts,
L'œuvre de Michel-Ange et l'orgueil des Césars,
De sa chute effrayante éblouit la paupière...
Mais malheur à celui qui fit tomber la pierre !...

Comment croire et prier, quand les peuples en deuil
Contre leurs chefs n'ont plus qu'un abri, le cercueil;
Quand digne fils d'Yvan, un bourreau sans entrailles
Des crânes des vaincus érige des murailles,
Ou les dresse en monceaux dans son enfer glacé,
Pour indiquer la route où son char a passé;
Quand l'égoïsme est roi, la gloire est dans la tombe;
Quand le juif au veau d'or offrant une hécatombe,
Au dernier cri d'un peuple à ses pieds abattu
Répond, comme Judas : « Que te sert ta vertu ? »
Dieu juste ! nos aïeux, sur le Rhin, sur le Tibre,
Ont versé tout leur sang pour la Pologne libre;
Si nous devions tomber de même, au champ d'honneur,
Ta volonté soit faite, et gloire à toi, Seigneur !
Mais quel crime a commis notre sœur profanée,
De désespoir, de honte, à mourir condamnée?
Qu'ont-ils fait ces milliers de pauvres orphelins
Déportés dans l'Oural, aux cachots toujours pleins ?
Quel anathème affreux pèse sur tous les Slaves,
Décimés, torturés, vendus, toujours esclaves;
Tandis que le Germain, du couchant jusqu'au nord,
Les égorge en criant : « Le tzarisme ou la mort ! »

J'ai vu, sur le Niémen, les derniers de nos frères,
Armés de faux, d'épieux, partisans téméraires,

Sans espoir de secours, comme un troupeau de cerfs,
Traqués dans Bialoviès, l'aïeul de nos déserts.
De leur sang, fils du peuple, ils épanchaient le reste...
Blessés, mourants de faim, lorsqu'un nimbe céleste
Rayonnait de leurs fronts sur l'escorte à genoux :
« A vos rangs! disaient-ils, frères, imitez-nous;
Nous mourons le cœur libre et l'âme consolée,
Car la terre natale est notre mausolée! »
Presque tous ont péri; les autres, en s'armant
Pour le dernier combat, ont juré par serment
De ne jamais se rendre au chacal moskovite;
Et bien longtemps après, dans ces bois qu'il évite
Les échos ont redit, au milieu des hourras,
Le chant des légions : « Pologne, tu vivras! »
Bien que chaque veillée aux feux d'un incendie,
Chaque jour se levant sur la troupe hardie,
Éclairât une tombe, une croix sur le bord,
Leur courage indompté grandissait dans la mort.
Les âmes des martyrs qui restaient dans la plaine
Passaient dans les vivants, avec toute leur haine,
Avec ce noble amour mêlé dans notre sang
Que tout vrai Polonais porte au cœur en naissant,
Feu divin qui se nomme : Amour de la Patrie.
Il ne resta qu'un seul de la bande amoindrie;
Mais il avait la foi dans son réveil certain,
Dans la chute du tzar mogol et byzantin.
Des mille âmes des siens son âme était formée;
Il semblait invincible et fort comme une armée :
Souvent la nuit l'a vu dans les camps ennemis,
Seul, parmi ces pillards dans l'ivresse endormis,
Une faux à la main, frapper comme la foudre,
Et puis, spectre géant, dans l'ombre se dissoudre.

Le Russe, ayant rêvé d'échelle et de licou,
Croyait voir Zolkiewski, le vainqueur de Moskou;
Sinon l'ange vengeur de Solyme aux sept portes,
Qui de Sennachérib terrassa les cohortes.

Une nuit l'assoupit au pied d'un chêne vert,
Dans son dernier sommeil par un juif découvert;
C'était un digne fils de cette race immonde,
Ce fléau de l'Asie épanché sur le monde,
Qui pour nos dévouements, notre hospitalité,
Nous rend l'espionnage et la vénalité.
Lorsqu'il ouvrit les yeux, voyant sa mort prochaine,
Le jeune homme, sans arme, étreignit le vieux chêne;
Voulant dans ce regard, cette étreinte d'amour,
Saluer sa patrie, esclave dès ce jour :
« Me voici! cria-t-il à la féroce engeance;
Mais puisqu'il est un Dieu, j'invoque sa vengeance,
Et demain sur ma tombe on verra se lever
La Pologne immortelle... » Il ne put achever;
Feu! commanda le chef; et de sa propre épée
Par le sbire à l'instant sa poitrine est frappée...
Depuis, squelette affreux, rongé par les corbeaux,
De sa main vers le ciel il étend les lambeaux,
Dont le vent du désert a noirci chaque fibre...
Ainsi devait périr le dernier homme libre.

Seigneur, j'espère en toi! tu m'as nommé Christien,
Par ce nom, moi, ton fils, j'implore ton soutien;
Malgré les tzars, les rois, les transfuges, les traîtres,
Rends mon âme fidèle au Dieu de mes ancêtres!

Liége, 1832.

IV.

LE SONGE.

... Despair and die!
SHAKSPEARE, Richard III.

LE PROSCRIT en rêve.

« C'est par moi que finit le doute et l'espérance,
C'est par moi que s'endort toute humaine souffrance,
C'est par moi que s'éteint le pouvoir des tyrans... »
Tu l'as dit, morne Hécate, astre aux rayons errants,
Aux âmes qui s'en vont ta lumière préside...
Et toi, libérateur, toi, stylet homicide,
Comme un dernier trésor caché là, dans mon sein;
Ami fidèle et vrai, propice à mon dessein,
Tu réponds, frémissant, afin que je l'achève :
« Seul, je donne la paix et le sommeil sans rêve;
Seul, je romps tous les fers, je taris tous les pleurs;
Seul, je brise à tes pieds la coupe des douleurs... »
Allons! délivre-moi du tourment qui me navre,
Mon âme à mon pays, qu'importe mon cadavre!...
Ah! j'espérais pourtant un plus noble trépas!
Pour quelque cause sainte, aux éclairs des combats,
Arrachant quelque peuple à son joug tyrannique,
Renaissant dans sa gloire... Espoir trop ironique,

Depuis trois ans d'exil, j'ai vécu par toi seul...
La paix sur l'univers s'étend comme un linceul
Taché de notre sang... le crime est roi du monde...
L'avarice, la peur, ont tué, souffle immonde,
La foi, la liberté... pourquoi vivrais-je encor?
Souffrirais-je l'orgueil des puissants, gorgés d'or,
La haine, les affronts de la foule sujette,
La pitié des ingrats, cette aumône qu'on jette
Au malheur incompris que rien ne peut changer,
Mensonge qui veut dire : « Arrière l'étranger!... »
Onze heures... autrefois c'était l'heure bénie,
L'heure des visions... sur l'aile d'un génie
Je planais dans le ciel créé par mon désir;
Aujourd'hui... c'est l'instant qu'il me tarde à saisir...
Je vois les jours passés, tout armés de supplices,
D'amours évanouis, d'infernales délices,
Dans un cri d'anathème unissant leurs clameurs,
Me jeter cet arrêt : « Fuis, désespère et meurs! »
Faut-il qu'au dernier jour mon courage s'émousse?
Je n'ai pas demandé l'être, je le repousse;
Dans l'excès de ce mal cherchant la guérison,
Je m'enivrai de pleurs... trop débile poison!
Eh bien! puisqu'il le faut, à moi ce fer qui vibre
Et semble me crier : « Frappe, tu seras libre... »

(Il saisit le poignard.)

L'ANGE.

Mon frère!

LE PROSCRIT.

Est-ce ta voix, ô mon guide, Azaël,
Qui descend dans mon cœur comme un écho du ciel?
Est-ce la voix d'Hélène, ange de la patrie,
Sœur du triste orphelin... fleur divine, flétrie
Avant la primevère éclose sous mes pas?
Trois automnes déjà... la tombe ne rend pas!...
C'est donc toi, l'invisible habitant de mes songes,
Dont la sainte tendresse ou les pieux mensonges
Berçaient d'illusions mon sommeil d'autrefois...
En voici le réveil!... J'entends ta douce voix,
Et je sens les regrets, les élans pleins de flamme,
Le cri du désespoir, s'éteindre dans mon âme,
Comme la mer s'apaise au chant des matelots,
Quand la Madone étend son voile sur les flots...
Que me veux-tu?

L'ANGE.

Mon frère, étoile abandonnée,
Ton heure, dans le ciel, n'est pas encor sonnée...
Tu peux vouer ta vie à quelque noble emploi,
Mais une mort sans gloire est indigne de toi.
Le crime que tu veux commettre sur toi-même
Est le seul que poursuit l'éternel anathème;
Car tu n'as pas le droit de jeter au néant
L'âme que le Seigneur nous donne en nous créant!
Laisse tomber cette arme... En frappant ta poitrine,
Tu me tuais aussi, moi, d'essence divine;
Car je serais maudit, là-haut, pour ton forfait,

Que je dois prévenir, ainsi que je l'ai fait.
Je suis ton bon génie, et tu dois me connaître;
Un Dieu fut notre père, un monde nous vit naître,
Sous une même étoile éclos le même jour,
Deux esprits différents, mais unis par l'amour,
Comme sur un rameau la fleur et la corolle...
Ton âme, ton esprit, ton regard, ta parole,
Sont le reflet des miens; je souffre tes douleurs,
J'ai ma part du désir, de la joie et des pleurs;
Et j'ai pleuré sur toi... Vaincu, brisant tes armes,
Abandonné, trahi, je recueillais tes larmes,
Et j'allais, suppliant, les porter au Seigneur...
Depuis le jour fatal, le dernier du bonheur,
J'ai suivi ton exil, loin de toi, sur la route,
Écartant les poisons de la haine, du doute,
Et le fiel de l'orgueil, plus dangereux encor...
Quand tu chantais, c'est moi qui sur ma harpe d'or
Accompagnais, de loin, ton hymne solitaire;
Ton prélude, parfois, commencé sur la terre,
C'est moi qui l'achevais, dans l'infini des cieux...

LE PROSCRIT.

Je t'aime, esprit divin, voilé devant mes yeux,
Mais présent à mon cœur... la céleste rosée
Est moins douce, le soir, à la terre embrasée;
Dans ton aile je sens l'effluve accoutumé
Des roses de l'Éden encor tout parfumé;
C'est toi qui, protégeant mon enfance éphémère,
Avais pour l'orphelin les baisers d'une mère...
Mais pourquoi me parler de ces beaux jours passés,
Du livre de ma vie à jamais effacés;

Au sort qui me poursuit tu ne peux me soustraire,
Je suis las de souffrir et de vivre...

L'ANGE.

O mon frère!...
A tout rayon du ciel ton cœur est-il fermé?
Ignorant le bonheur d'aimer et d'être aimé,
Pur encore, à la vie, à vingt ans, tu renonces?
Tu n'as donc pas trouvé, sur ton chemin de ronces,
L'âme sœur de la tienne, un cœur pareil au tien,
Aux jours bons et mauvais te prenant pour soutien,
L'être prédestiné que sans peine on devine
Par un mot, un regard... ton amante divine?
Cette seconde sœur que Dieu mit sur tes pas,
Elle est là, près de toi... mais tu ne la vois pas;
Tes yeux sont assombris par le deuil de ton âme...
L'amour chaste, ô mon frère, est une sainte flamme
Qui prête aux jeunes fronts son éclat le plus beau,
Les suit, les glorifie, au delà du tombeau...
Et tu veux étouffer cette unique étincelle,
Rayon de l'infini, que toute âme recèle,
Abdiquer ce présent de la Divinité,
Ta part de son bonheur, de son éternité...
Mortel, tu veux hâter l'heure, déjà si proche.
O pauvre fleur humaine! attends-la sans reproche;
Elle viendra trop tôt, et tu me reverras
Vers le Dieu de pitié te portant dans mes bras...
Grâce, au nom de ta mère! elle voit mes alarmes;
Moi, ton guide, à tes pieds je tombe, avec des larmes,
Et lorsqu'un ange pleure, oh! c'est qu'il dit adieu
A l'homme qu'a frappé la sentence de Dieu!...

Je sais qu'en te parlant je brave sa défense;
Mais je t'aime, à mon sort je me soumets d'avance :
Vers l'Éden, mon berceau, je remonte aujourd'hui,
Cette heure t'appartient, tout le reste est à lui!
Écoute donc... tu vois, sous l'étoile polaire,
Notre astre familier... sa couronne solaire,
En traçant une croix de flamme dans l'azur,
Te conduit vers un ciel plus clément et plus pur,
Vers un sol plus heureux, ta seconde patrie...
Là, tu retrouveras ta compagne chérie,
Vivante, ayant ses traits, sa beauté, sa douceur;
Tu la reconnaîtras à son âme de sœur,
A son premier regard, plus vif, plus tendre encore,
Comme imprégné des feux que le sud fait éclore;
Elle te chérira de même, en te nommant
Son bonheur... nom trois fois béni, dès ce moment...
Aime-la, comme moi... comme autrefois Hélène,
Du matin de ta vie angélique phalène;
L'une en fut le réveil, l'autre en est la clarté,
C'est la Patrie esclave, et c'est la Liberté!...
De ces deux sœurs tu dois oublier la première,
Sois heureux, près de l'autre...

LE PROSCRIT.

O divine lumière!
Oublier ce premier et ce suprême amour,
Cette terre sacrée où j'ai reçu le jour,
La patrie! o mon Dieu! c'est tout ce que j'adore,
Ma famille, ma mère... oh! c'est bien plus encore!...
J'aurais, pour éloigner son supplice cruel
D'une heure, d'un instant, offert au roi du ciel,

Avec la foi d'un saint, la ferveur d'un apôtre,
Mon bonheur en ce monde et mon salut dans l'autre :
Et je dois l'oublier, quand ses fils expirants
Palpitent, dans ses bras, sous le fer des tyrans !
Fils ingrat et maudit, je pourrais dans l'ivresse
Étouffer lâchement ma première tendresse...
Ah ! puisque je ne puis rien pour la secourir,
Tu m'as trompé, va-t'en ! j'ai le droit de mourir...

(Il veut se frapper.)

L'ANGE.

Arrête ! de l'exil déplorable victime !
L'esprit du désespoir te pousse vers l'abîme...
Pardonne-lui, mon Dieu, ce dessein criminel,
Mais son malheur, si grand, doit-il être éternel ?...
Approche... sur ton front j'incline cette palme...
Mets ta main dans la mienne, et ton cœur sera calme.
Tu monteras vers Dieu ; moi, jusqu'au dernier jour,
Je reste, et prends ta place au terrestre séjour.
Pour toi je veux souffrir, avec force et courage,
La haine des méchants, l'abandon et l'outrage...
Souviens-toi, dans le ciel, de cette âme de feu
Qui t'aima, frère, au point de renoncer à Dieu,
D'accepter ton exil sur la terre où nous sommes,
Et de mourir, bientôt, comme meurent les hommes...
Ton seul amour fidèle, immense, illimité,
Suffira pour me faire une autre éternité...
Ta main, donne...

UNE VOIX.

Azaël!

(L'heure sonne.)

L'ANGE.

Minuit... Dieu me rappelle...
Non! je n'ai pas le cœur de l'archange rebelle!
Je pars... Songe à ce nom que le ciel a béni,
Sœur d'Hélène, sur terre on la nomme Eldjéni...
Demain ta fiancée... aime-la pour la vie...
Je veillerai sur vous, l'âme heureuse et ravie...
Soyez bénis tous deux, par l'amour, par la foi,
Par l'espérance... adieu!

LE PROSCRIT en s'éveillant.

Mon Hélène... est-ce toi?
Demeure, par pitié!.... Ne crois pas que je veuille
Te survivre... Le songe a fui... mais cette feuille
Me reste... une relique... elle a touché sa main...
Ah! tu refleuriras sur ma tombe demain!

Anvers, 1833.

V.

LE NÉANT.

INVOCATION.

Abîme contre abîme...
BALZAC, *Séraphitus.*

C'est donc toi que j'invoque, ô fantôme géant,
Toi, sans forme et sans nom, mystérieux néant,
Sombre époux de la Mort! ta haine inassouvie
Veille sur ces foyers, ces sources de la vie
Que le Verbe éternel de ton sein fit sortir,
Et qu'à la fin des temps tu dois anéantir,
Lorsque leurs feux taris, leurs clartés infécondes,
Cesseront de jaillir aux limites des mondes,
Et que leur vol brillant sur l'arène des cieux,
Chars vieillis et sans guide, usera leurs essieux.
Ici, sur cette terre où tout change, où chaque être
Naît, grandit, aime un jour, et puis meurt pour renaître,
Où tout est force, esprit, lumière, mouvement,
Multiple expression d'un unique élément,
Où toute âme en naissant par le corps dominée,
Suit l'orbite fatal qu'on nomme destinée,
L'étoile dans l'espace et la fleur sous nos pas,

Ici, dieu d'épouvante, on ne te comprend pas.
Le cœur faible et troublé de l'homme qui succombe
Frissonne à ton seul nom sur le bord de la tombe,
Comme le voyageur égaré dans la nuit,
Touché par un serpent, le repousse et s'enfuit.
Mais nous, les exilés, les maudits, les rebelles,
Qui voyons chaque jour les âmes les plus belles
Se flétrir sous les pieds des maîtres absolus,
Néant, suprême exil, nous ne te craignons plus.
D'un regard, moi, mortel, j'ai sondé ton empire;
Dieu sombre, à te combattre, à te vaincre j'aspire;
Naufragé sans espoir, mais aussi sans effroi,
Par trois fois je t'appelle : apparais, viens, c'est moi!...

Que ceux qui vont puisant le vertige et la fièvre
Dans le flot du plaisir qui tarit sous la lèvre;
Ceux qui cherchent le ciel vainement imploré
Dans les bras amoureux de l'objet adoré;
Qui suivent, couronnés d'une palme illusoire,
Ce fantôme sanglant qu'ils appellent la gloire;
Ou, plus abjects cent fois, ceux qui n'ont d'autre soin
Que de ramasser l'or dont ils n'ont pas besoin,
Que ceux-là, fils du siècle, heureux ou misérables,
Craignent du temps qui fuit les coups irréparables.
Pour nous seuls qui, du monde ignorant les bienfaits,
Mesurons sa richesse aux maux qu'il nous a faits,
Qui d'une âme plus haute et d'un cœur moins timide,
N'avons jamais pris place à ses festins d'Armide,
Proscrits, nous sommes nés sans espoir de bonheur,
Et nous pouvons aussi sortir sans déshonneur
De ce gîte d'un jour, quitté la nuit suivante,
Sans laisser un regret dans une âme vivante.

Oh ! quand je sommeillais dans l'ombre du néant,
Avant que le Seigneur ne mît, en me créant,
L'étincelle divine en ce corps de matière,
De son éternité périssable héritière,
Pourquoi m'a-t-il contraint, lui juste, en me disant :
« Sois homme, souffre et meurs ! » d'accepter son présent ?
Pourquoi, m'ayant doué d'un souffle plus intense,
M'a-t-il fait entrevoir, dans ma courte existence,
Le bien, le vrai, le beau, mirage éblouissant,
Qui fuit quand on le touche ou s'éteint dans le sang?
Oui, peut-être aujourd'hui ce souffle, cet atome,
Enveloppe de chair où s'agite un fantôme,
Sommeilleraient au sein du feu générateur,
Dans l'espace attendant le *fiat* créateur;
Bercés, comme un esquif sur une onde aplanie,
Par l'unisson divin, source de l'harmonie,
L'Océan de splendeurs prêt à se déployer,
De l'âme universelle entourant le foyer!

Que vois-je à mon réveil? La pauvre race humaine
Qui d'erreur en erreur follement se démène;
Qui ne voit dans son Dieu qu'un maître sans pitié,
De son œuvre oubliant de briser la moitié,
Saturne ou Jéhovah, nommé Dieu des armées,
Pour bénir le massacre et les chairs consumées;
N'ayant depuis Caïn, le premier criminel,
Que deux instincts, le meurtre et le plaisir charnel;
Qui, voulant être libre, orgueilleuse et débile,
Ne bannit un tyran que pour en trouver mille,
Dans ses propres tribuns, flattant ses passions,
Pour les mieux façonner à leurs ambitions;
Race inepte, oscillant, dans sa triste impuissance,

Entre la servitude et l'affreuse licence...
Voilà l'humanité, l'œuvre du Dieu d'amour,
Telle que je la vois depuis mon premier jour.
Et moi-même... quel sort étrange me fit naître
Sans mère, sans patrie et sans amour peut-être,
Proscrit dès le berceau... Deux marâtres d'abord;
La Russie, un enfer... l'esclavage et la mort;
Et l'autre, l'imposture... oh! c'était assez d'une!
Puissantes toutes deux, courtisant la fortune,
S'enivrant des succès par le monde applaudis,
Et nous... des parias sans asile et maudits!
Pour quel crime, grand Dieu? Sous des lois plus prospères,
Nous voulions réparer la faute de nos pères;
Admettre notre peuple, aujourd'hui déporté,
A sa part du sillon et de la liberté,
Le commun patrimoine... oui, ce crime est le nôtre;
Il nous faut l'expier dans ce monde et dans l'autre,
Car, même après la mort, nos mânes sont exclus
Du natal mausolée, où nous n'aspirons plus!

Opprobre à notre siècle, à son culte idolâtre!
Son Messie est le tzar, dont la main de marâtre,
Pour accomplir sa loi d'extermination,
Fouille au cœur d'une grande et belle nation,
Ne pouvant ni mourir ni vivre, condamnée
A ployer sous le joug sa tête profanée,
A livrer ses enfants aux corbeaux du désert...
Lorsque peuples et rois, l'oubliant de concert,
Ou de ses meurtriers se faisant les complices,
Insultent les martyrs sur la croix des supplices!...
Quand verrai-je, ô néant! le jour libérateur,
Où tu dois engloutir l'œuvre du Créateur,

Avec tous ses faux dieux, ses tyrans et ses sbires;
Comme Tyr t'invoquant à l'autel des Kabires,
Aujourd'hui disparue avec ses habitants,
Ses trésors, son commerce et ses palais flottants...
Comme sa sœur Carthage, aux superbes galères,
Immolant ses sauveurs et ses chefs populaires
A Moloch-Astarté, spectre aux bras étouffants;
Lui faisant un festin de ses propres enfants!...

Ainsi disparaîtront ces cités orgueilleuses,
Ces générations de leur âme oublieuses,
Incapables du bien, n'ayant plus d'autre dieu
Que le tzar moskovite ou le veau d'or hébreu;
On se demandera quelque jour : Où sont-elles?...
Ces Palmyres des mers, ces Romes immortelles,
Adoraient le néant... leur nom même effacé,
Sur leurs derniers débris leur idole a passé!
Ainsi disparaîtra cet enfer d'esclavage,
Qui, blasphémant le ciel de son rire sauvage,
Comme autrefois Satan, le défie aujourd'hui
D'en créer un second plus reprouvé que lui!...

Noire divinité voilée aux yeux des hommes,
Dont le culte domine à l'époque où nous sommes,
Entends mon dernier vœu; si mon astre fatal
Jamais ne me ramène au rivage natal,
Reçois-moi dans ton sein : je te fais l'héritière
De ma vie ici-bas... reprends-la tout entière!
Refuge du malheur ou du crime accompli,
Tu donnes à tous deux le bienfait de l'oubli;
L'un y trouve la fin d'un tourment implacable,
L'autre court y plonger le remords qui l'accable;

L'un y cherche la paix, l'autre l'impunité,
Seul, le bonheur aspire à l'immortalité !
Libre de ses liens, que mon souffle invisible
Repose dans ta nuit ténébreuse et paisible ;
Ce corps qu'il habita quelques tristes moments
Va rendre leur parcelle à tous les éléments...

Pardonne-moi, mon Dieu, cet instant de démence !
Pour ma patrie en deuil j'implore ta clémence ;
Grâce pour ses enfants, mes frères, Dieu puissant !...
Ce Moskal dont la pourpre est teinte de son sang,
Que ta puissante main, seigneur, l'anéantisse !
N'es-tu pas la raison, la bonté, la justice ?
Si je vois réunis ses aigles dispersés
Au jour de son réveil dans sa gloire bercés ;
Rempart des nations libres et désarmées,
Si je vois sous ta main ses blessures fermées ;
Que le reflet vivant de l'antique grandeur,
A ce jour que j'appelle ajoute sa splendeur,
Alors, je veux descendre au tombeau de ma mère ;
Et mon âme, oubliant son exil éphémère,
Ses angoisses, ses pleurs, effacés dès ce jour,
S'éteindra dans ta foi d'espérance et d'amour !

Liége, 1834.

VI.

RÉSIGNATION.

A M. SAINTE-BEUVE.

Auch ich war in Arkadien geboren;
Auch mir hat die Natur
An meiner Wiege Freude zugeschworen:
Doch Thrœnen gab der kurze Lenz mir nur!

SCHILLER.

Et moi, printemps du cœur, j'ai connu tes chimères,
Tes rêves de l'Éden, fragiles, éphémères,
Comme l'épi brisé sous la main du glaneur;
J'ai bu dans un regard ta divine ambroisie,
Cherché dans les combats, le chant, la poésie,
Ce rien qu'on nomme le bonheur!

Le bonheur... fruit vermeil, plein de cendre et de larmes!...
Si je fuis les plaisirs de mes compagnons d'armes,
Libre, loin des cités si je porte mes pas,
Si jamais un sourire, une douce pensée,
N'illuminent ma vie, à peine commencée,
Frères, ne me condamnez pas!

C'est que d'un lait amer ma jeune âme est nourrie;
J'ai trop rêvé d'amour, de gloire, de patrie,

Ces trois astres pour moi disparus désormais...
C'est que mon cœur s'éteint sous le deuil qui l'oppresse;
Et je suis resté seul, sans espoir, sans tendresse,
Car la tombe ne rend jamais!...

Malheur à tout génie orgueilleux et rebelle
Qui des fleurs de l'Éden croit saisir la plus belle,
Pour qui l'art alluma son magique flambeau;
Mirage insaisissable au désir qu'il enflamme,
Son noble enthousiasme, en s'éteignant dans l'âme,
Ne laisse après lui qu'un tombeau!

Tous ces ravissements dont l'enfance est avide,
En fuyant de mon cœur, ont dû creuser un vide
Qu'aujourd'hui le ciel même à peine comblerait;
Mais du moins j'ai connu leurs voluptés étranges,
J'ai vécu des instants enviés par les anges,
Et je puis mourir sans regret!

Dois-je du Créateur accuser la puissance
Si la lune de mai brillait à ma naissance;
Aux chants de ses oiseaux si j'ai reçu le jour?
Dois-je l'importuner d'une indigne prière
De me rendre pareil à ces hommes de pierre,
Ignorant la haine et l'amour?

Non! il est dans mon âme une voix qui me crie :
« Prends ton luth, jeune barde, et chante la patrie;
Ne rien faire éprouver, rien souffrir, c'est la mort...
Au souffle inspirateur, nocher, livre tes voiles :
Pologne, Liberté, voilà tes deux étoiles,
Va, demain tu verras le port! »

Demain, l'oubli peut-être... Ah! ce jour d'espérance
Dût-il briser ma vie, est-ce à l'indifférence
De dire au dernier jour : « J'aimai, je fus aimé! »
Si le sort m'a trompé, tout grand cœur doit m'absoudre;
Du ciel même plutôt je ravirais la foudre,
    Dussé-je en mourir consumé!

Quels radieux essaims, quels concerts magnifiq ues,
Entouraient mon berceau de leurs voix séraphiques!
Je sentais poindre en moi le feu qui ne meurt pas;
Dès l'enfance, au réveil d'une âme ardente et forte,
L'aigle de l'idéal nous saisit, nous emporte,
    Et nous garde jusqu'au trépas!

Qui dira mon ivresse et mes heures d'extase
Dans nos vertes forêts qu'un beau soleil embrase,
Sur nos fleuves des nuits reflétant les saphirs;
Que de mondes plus beaux créait ma fantaisie!
A douze ans, j'essayais si quelque poésie
    Égalait le chant des zéphirs!

Dieu sait combien j'aimai ce fils de la peinture,
Mon frère, par l'essor vers la belle nature...
Comme la mimosa, mon cœur mal aguerri
Sous son rude toucher se ferma de lui-même;
Devais-je donc, plus tard, le haïr à l'extrême,
    Autant que je l'avais chéri?

Quel fut mon désespoir, quand cette âme inspirée,
Par le dard de l'orgueil en secret déchirée,
Déserta l'idéal pour la réalité;
Lorsque ayant renié son culte du jeune âge,

La gloire, du malheur ce splendide apanage,
Le veau d'or fut sa déité!

Bientôt le froid calcul ternit ce front d'archange;
Il brisa ses pinceaux, pour puiser dans la fange
L'oubli des beaux instincts qui fuyaient tour à tour;
Méconnaissant les pleurs de l'amitié flétrie,
Il trahit son génie et quitta la patrie
Dont il fut l'espoir et l'amour...

Malheur, trois fois malheur à ces âmes artistes,
Cœurs de feu, s'attachant à des cœurs égoïstes;
Aimer sans être aimés, voilà leur triste sort :
Comme sur un rocher la liane flexible
Enlace de ses bras le granit impassible,
Sans y rien trouver que la mort!

Printemps évanoui de mes tendres années,
Qui me rendra tes fleurs qu'un soleil a fanées,
Tes rêves, tes tourments, tes pleurs délicieux?
Par toi tout se revêt d'une beauté suprême;
Car l'intime splendeur qui jaillit de toi-même,
Embellit la terre et les cieux!...

Une autre âme était là... c'était une âme pleine
D'amour et de lumière... elle avait nom Hélène;
Déjà, comme un jeune ange, ayant le mal du ciel...
La mort avait gravé son stigmate cruel
Sur ses traits de quinze ans, l'indice de la tombe...
On eût dit la blancheur d'une aile de colombe,
Ou la neige qui fond sous le soleil de mai...
Je ne sais plus comment ni pourquoi je l'aimai;

Elle était orpheline, et comme, de naissance,
Nos cœurs s'appartenaient de toute leur puissance,
Du même lait nourris... pour lui sauver des pleurs,
Mon Dieu, j'aurais bravé l'abîme des douleurs!
Un soir, à mon retour d'une ville prochaine,
Je vis un blanc cercueil étendu sous un chêne;
Quelques bons villageois l'entouraient à genoux,
Disant, avec le prêtre : « Ayez pitié de nous! »
Car chacun pour la morte avait le cœur d'un frère...
En vain à cet aspect on voulut me soustraire;
Je l'avais vue en songe et j'étais accouru :
Avec les fleurs d'automne elle avait disparu!
J'étais là, sans parole, égaré, les yeux mornes,
Pressentant un supplice immuable et sans bornes;
Hélène était pour moi comme un ange gardien,
Son cœur, en s'envolant, avait brisé le mien...
La nuit, je restai seul sur la tombe fermée,
Veillant, comme autrefois, près de ma bien-aimée,
Priant et blasphémant de ne pouvoir l'ouvrir,
Car du même linceul je voulais me couvrir.
Enfin, Dieu m'exauça dans un songe de flamme...
Germe d'éternité, l'étincelle de l'âme
De mon cœur dans le sien fit jaillir un éclair;
Autour de moi vibraient des chants pieux dans l'air,
C'étaient ceux qu'elle aimait, vivante cantilène,
Ceux qu'elle avait appris aux échos de la plaine.
Sainte extase que rien ne saurait exprimer,
Lorsque sous mes sanglots je la vis s'animer,
Pâle, levant sur moi sa paupière élargie;
Ce n'était plus la mort, c'était la léthargie,
Couronnant sa beauté de ce nimbe vermeil
Qu'imprime sur les traits le baiser du sommeil...

Comme la rose agreste entr'ouvrant ses corolles,
Ses lèvres essayaient quelques vagues paroles,
Deux noms mystérieux entendus par moi seul :
« Eldjéni... Liberté... » J'arrachai son linceul,
Je l'appelai trois fois ; plein d'espoir et de crainte,
Je crus sentir son cœur battre sous mon étreinte,
Lorsque dans le lointain, sombre écho des enfers,
J'entendis un bruit sourd de verroux et de fers;
Puis, les gémissements et les cris de démence
D'un peuple de captifs dans un désert immense :
Et là, vers l'Occident, une voix qui maudit...
J'appelai du secours, rien ne me répondit;
J'invoquai le Seigneur, mais le ciel semblait vide,
Et je n'embrassais plus qu'un front blême et livide...
Comme un essaim de morts près du lit d'un mourant,
Des spectres à genoux l'entouraient en pleurant;
L'orgue saint gémissait au loin, dans les ténèbres;
Aux tremblantes lueurs de cent torches funèbres,
Je voyais tour à tour ces fantômes en deuil
S'incliner sur sa main, et rentrer au cercueil :
Le dernier, le plus morne, avait ma ressemblance...
Je m'éveillai, la nuit s'achevait en silence;
Le jour vint... Ce dernier, sous un ciel toujours beau,
Semblait l'ange sculpté priant sur un tombeau...

Comme un coursier arabe, agitant sa crinière,
Vole, au bruit du clairon, vers la sainte bannière,
Ainsi je me jetai dans le noir tourbillon
Qui suivait du vingt-neuf le jeune bataillon.
Novembre avait donné le signal des alarmes;
Tout un peuple était là, plein d'ardeur, sous les armes :
Le lancier renommé, le faucheur, l'artisan,

Le chasseur de nos bois devenu partisan,
Tous, d'un beau dévouement les âmes dominées,
Fiers de rendre au pays ses grandes destinées,
Unissaient cœurs et bras dans un même transport :
« Il vivra, disaient-ils, libre par notre mort ! »
Oui, le réveil d'un peuple a des heures sublimes !
J'ai vu pendant dix mois ses luttes magnanimes,
Et, la mèche à la main, les suivant pas à pas,
Je m'enivrai de gloire en cherchant le trépas.
Les jeux, les chants guerriers, sous l'ardente volée,
Sont les plus doux loisirs d'une âme désolée ;
J'aimais les feux du soir aux bandières des camps,
Les éclairs des canons, ces nomades volcans,
Et l'obus qui s'élance, au signal de son maître,
Au cœur de l'ennemi, qu'il semble reconnaître...
Mais les peuples alors, divisés par troupeaux,
Après trente ans de guerre, avaient soif de repos ;
Ils avaient oublié ce tzarisme barbare
Dont la Pologne esclave aujourd'hui les sépare :
Les rois seuls ont frémi, les rois l'ont emporté,
Car Pologne pour eux veut dire liberté.
O France, notre sœur... nom stérile et funeste !
Quand d'un sang héroïque elle épanchait le reste,
Le poëte chantait : « Polonais, en avant !
Tous à la baïonnette ! au nom du Dieu vivant ! »
Tes ministres, gagnés par l'or de Sibérie,
Ton roi Louis-Philippe, abjecte fourberie !
Disaient à nos soldats : « On vient vous secourir ;
Attendez !... » Mais attendre, ô ciel, c'était mourir !
Et la Pologne est morte, illustrant de victoire
Trois cents jours de combats, les plus beaux de l'histoire !
Oh ! silence, mon âme... est-ce donc par les pleurs

Que l'on peut exprimer de si grandes douleurs?...

Ainsi l'enfant rêveur, l'adulte volontaire,
Voyait s'évanouir tous les biens de la terre;
Comme l'octogénaire achevant le sentier
Vers la tombe où son siècle est couché tout entier.
Depuis, pas un amour... le dédain, le sarcasme,
Répondent d'un sourire à son enthousiasme;
Parfois l'indifférence, affectant l'amitié,
Lui fait l'indigne affront d'un regard de pitié :
Tous entourent l'exil d'ironiques hommages...
Les vœux, les souvenirs, les accents, les images,
Qui font battre mon cœur de colère ou d'effroi,
Pour eux inanimés, ne vivent que pour moi.
Que de fois, parcourant les campagnes prospères,
Leurs cités, leurs châteaux, défendus par nos pères,
Je me souvins d'Uiazd, ce coin du sol natal,
Plus cher que leurs palais de marbre et de cristal...
Alors, un rien me trouble, un rien me fait envie;
La chaumière en bois peint, le vieillard plein de vie,
Assis dans les rayons d'un soleil éclatant;
Le jeune laboureur qui revient en chantant
Vers la mère joyeuse, et l'enfant qui repose,
Souriant dans ses bras, comme un bouton de rose;
Des jeux sous le grand chêne et des danses le soir,
Tous ces plaisirs pour eux sont pour moi désespoir...
Combien je donnerais de mes jours inutiles
Pour vivre un jour comme eux, sur nos plaines fertiles,
Oublié des jaloux dans ce calme bonheur
Qu'éprouve en s'endormant le simple moissonneur,
Lorsque après la veillée, il revoit dans un rêve
Son jardin qui fleurit, sa moisson qui s'élève;

Pour goûter son pain noir, partager ses travaux,
Chaque jour louer Dieu pour des bienfaits nouveaux ;
A tous les bruits du monde heureux de me soustraire,
M'entendre aussi donner les noms d'ami, de frère,
Et puis, comme l'encens s'évapore au saint lieu,
M'éteindre sans regret, sûr de revivre en Dieu !

Délices du foyer, félicité suprême,
Recevez les adieux d'un enfant qui vous aime;
Exilé du bonheur, le voilà condamné
A porter sur la terre un cœur passionné,
Parmi des hommes vils et des Phrynés sans âme ;
Un cœur qui pourrait seul embraser de sa flamme
Ce monde sourd-muet qui ne l'a pas compris,
S'il ne lui rendait pas sa haine avec mépris ;
Du haut de l'idéal s'il daignait redescendre
A ses fleurs sans parfum, à ses fruits pleins de cendre,
Et s'il n'aimait pas mieux, dans cet âge de fer,
S'éloignant des élus, souffrir seul son enfer !

Lorsque le présent me dévoile
Tout un avenir de malheur ;
A mon zénith, pas une étoile,
Sur mon chemin, pas une fleur ;
Dois-je sur cette terre ingrate,
Courtisane d'un autocrate,
Voir se flétrir mes derniers jours?
Attendre qu'une mort commune
Efface, avec mon infortune,
Le souvenir de mes amours ?

Faut-il, par honte du naufrage,
Chercher un asile au tombeau,

Comme le soldat sans courage,
La nuit, désertant son drapeau?
Faut-il, oubliant le nom slave,
Comme à Sparte, la race esclave,
Sans pudeur et sans dignité,
Dans le torrent de la folie
Ternir sur mon âme avilie
Le sceau de la Divinité?

Non! de mon sang je fais l'offrande
A l'avenir, libre et vainqueur;
Des royautés la brèche est grande,
A l'assaut, quiconque a du cœur!
Lorsque, achevant mon saint délire,
Le glaive aura brisé ma lyre,
A moi la foudre des combats!
De Curtius le gouffre est vide;
Et pour un cœur de gloire avide,
Il est encor de beaux trépas!

Paris, 1835.

VII.

LES DEUX AMES.

The world was all before them, where to choose
Their place of rest, and Providence their guide;
They hand in hand, with wand'ring steps and slow
Through Eden took their solitary way.
PARADISE LOST, XII.

A travers les rochers, se tenant par la main,
Deux voyageurs suivaient un aride chemin.
Le premier, le plus jeune, orphelin sans défense,
Au malheur de l'exil condamné dès l'enfance,
D'un regard inquiet semblait interroger
L'infini sans étoile et son guide étranger.
Pourquoi se presse-t-il? c'est que la blanche aurore
Sur le toit paternel à ses yeux doit éclore;
Il va revoir demain tous ceux qu'il aime tant,
Ses frères, ses amis, sa mère qui l'attend!
Le guide au pied léger, au maintien pur et calme,
Le conduit en tenant sur sa tête une palme;
Et jamais la Madone avec autant d'amour
Ne berça l'enfant-Dieu que son sein mit au jour,
Lorsque dans Bethléem, sous les ailes des anges,
Elle vit les pasteurs l'adorer dans ses langes,
Que le guide inconnu ne prêtait son appui
Au timide orphelin qui gisait devant lui.

Si, penché sur l'abîme et cédant au prestige,
L'enfant croyait sentir le démon du vertige
Dont les yeux enflammés, fascinant sa raison,
D'en bas, pour l'engloutir, lui dardaient leur poison,
Le guide lui cachait son rire satanique
Sous les plis rayonnants de sa blanche tunique;
Ou par un doux noël, de ces craintes vainqueur,
Lui faisait partager le repos de son cœur.
C'était l'adolescent dans sa grâce première;
Ses beaux cheveux de lin épanchaient la lumière;
Quand il avait chanté, sa voix vibrait encor
Comme au souffle du soir vibre une harpe d'or.
Et comme un somnambule, attiré vers la nue,
Sur un dôme escarpé suit sa route inconnue,
Tels ces deux pèlerins, l'un à l'autre attachés,
Suivaient la voix de Dieu qui leur disait : « Marchez!
Revenez vers le ciel, âmes sœurs exilées,
Depuis l'éternité par l'amour assemblées!.... »

Voici leurs chants d'adieu, triste et dernier concert,
Qui m'ont été redits par l'écho du désert.

LE VOYAGEUR.

Où sommes-nous? l'espace est noir et sombre;
Vois-tu ce spectre au regard dévorant?
Quel est ce cri qui m'appelle dans l'ombre,
Là, dans le gouffre où mugit le torrent?
Le vent glacé de son aile m'effleure;
C'est dans les bois comme une âme qui pleure...
Mon cœur s'arrête, et l'ange du trépas
Sonne la douzième heure :

Le jour est loin, et l'abîme à deux pas!

LE GUIDE.

Heureux celui qui repose
Sous l'aile du Tout-Puissant;
Lorsque sa paupière est close,
Dieu veille, en le bénissant.
Qu'un roi du monde l'exile,
Le ciel devient son asile
Et le Seigneur son appui;
Que notre amour le protége,
La mort, avec son cortége
S'arrête et fuit devant lui!

VOIX DES BOSQUETS.

Viens à moi, beau proscrit! Vois-tu dans les vallées
Comme un tapis de fleurs à tes pieds étalées,
Ces lacs de diamants?
Ces fleuves de saphirs scintillants de lumière;
Ces bosquets d'émeraude où, dans chaque chaumière,
Reposent deux amants?

Ici, la jeune fille a déserté sa couche;
Le chant du rossignol, le rayon qui la touche,
Tout la glace d'effroi;
Les cheveux caressés par la brise odorante,
Elle donne un signal; et, blanche, délirante,
Elle dit : Viens à moi!

LE VOYAGEUR.

Voix des bosquets, plus douce que les songes,
Conduis mes pas où m'attend le plaisir ;
Guide inconnu, loin de moi tes mensonges,
Brillant mirage impossible à saisir !
Tu m'as trompé par tes pieux blasphèmes ;
Le ciel n'est point ailleurs que dans nous-mêmes :
Va-t'en, vaine ombre au sourire moqueur !
A moi, splendeurs suprêmes,
Folles amours, je vous livre mon cœur !

LE GUIDE.

Le juste aime sans murmure
Un Dieu qu'il doit supplier ;
L'espérance est son armure,
Et la foi son bouclier.
Il ne craint dans les ténèbres
Ni les visions funèbres,
Ni les piéges suborneurs ;
Devant lui, tombez superbes
Peuples et rois, comme gerbes
Sous la faux des moissonneurs !

VOIX DES CITÉS.

Viens à moi ! viens goûter d'enivrantes délices !
Vois-tu ces tables d'or pliant sous les calices ?
Ces femmes, ces flambeaux ?
Où fuyant les ennuis, les souffrances rebelles ,

Tu pourras oublier... où nos nuits sont plus belles
Que tes jours les plus beaux?

Tu fouleras du pied la vile populace;
Aux conseils des puissants tu prendras une place;
Proscrit, tu seras roi!
Palais, jardins, réduits où l'amour seul respire,
Tout cela fait un ciel de ton heureux empire :
Viens à moi! viens à moi!

LE VOYAGEUR.

Voix des cités, voix de la folle orgie,
Est-ce l'enfer qui bouillonne à mes yeux?
Que ton regard par sa douce magie,
Frère, me rende un souvenir des cieux!
M'ayant quitté comme un songe à l'aurore,
Tu viens, le soir, pour disparaître encore!
La Vierge sainte a bien moins de douceur...
Toi que mon âme implore,
Qui donc es-tu, mon génie ou ma sœur?

LE GUIDE.

Dieu permet à ses archanges
De bercer l'homme en leurs mains,
Parmi les noires phalanges
Et les écueils des chemins.
Le juste qu'un Dieu seconde
Ose dans la nuit profonde
Briser le front du serpent;
Et la lionne numide

A ses pieds, humble et timide,
Vient se coucher en rampant.

VOIX DES TORRENTS.

Viens à moi! viens puiser l'ambroisie, ô poëte!
Je remplirai ton âme et ta bouche muette
D'harmonie et de feu;
De l'inspiration tu connaîtras la fièvre,
Et des peuples entiers suspendus à ta lèvre
S'écrieront : Homme et Dieu!

La gloire de ton nom couvrira l'orbe immense;
Tes chants, nouveau David, calmeront la démence
De Saül, prêtre et roi;
Ton courroux descendra comme un torrent de lave;
Les vierges chanteront : Bienheureuse est l'esclave
Qui lui dit : « Viens à moi! »

LE VOYAGEUR.

Voix des torrents, faut-il fuir où te suivre?
Pauvre orphelin par l'exil ennobli,
Dois-je écouter ce concert qui m'enivre,
Dois-je mourir dans la honte et l'oubli?
Seul, ignoré sous le cilice infâme,
Dans ce tombeau de vingt peuples sans âme?
Non! trop longtemps j'ai pleuré, combattu;
A moi, lyre de flamme!
A moi la gloire, elle vaut la vertu!

LE GUIDE.

Bienheureux celui qui pleure;
Enfant, la terre à nos yeux
N'est qu'un passage d'une heure,
Notre patrie est aux cieux!
Qu'importe au cœur plein d'alarmes
Si sa prière et ses larmes
Sont le jouet du destin?
Tu vois le sort de l'impie :
Longtemps la foudre assoupie
Le frappe un jour de festin!

VOIX DES ROCHERS.

Viens à moi, faible enfant que le malheur opprime!
La fortune ne sert que l'audace et le crime,
Fruits de l'arbre infernal,
De Dieu même avec moi partage la puissance :
A lui le jour, son œuvre, et le bien, son essence,
A moi l'ombre et le mal!

Tu ne reverras plus ta patrie et ta mère!
Patrie? un peu de boue; amour? folle chimère;
Le ciel? fermé pour toi!
Qu'importe! dans l'ivresse éteins ce cœur qui souffre;
A toi mon sceptre d'or, ma couronne de soufre :
Viens à moi! viens à moi!

LE VOYAGEUR.

Voix des rochers, nuit dans l'abîme éclose,
Esprits du mal, fuyez, cortége impur!
Vous, saintes fleurs, Amour, céleste rose,
Foi, lis sans tache, Espérance d'azur,
De l'infini brillantes étincelles,
Recevez-moi!... Je sens croître mes ailes...
Vous que je quitte en m'élançant vers Dieu,
Seuls cœurs toujours fidèles,
Frères d'exil, et toi, patrie... adieu!

LE GUIDE.

Harpes d'or, chantez victoire!
L'ange a rompu ses liens;
Source d'amour et de gloire,
Dieu l'a comblé de ses biens.
L'orgueil s'élève et succombe;
La mort lui creuse une tombe
Dans l'infernale cité;
Mais vous dont l'âme est flétrie,
Pour la terrestre patrie,
Dieu vous rend l'éternité!

La patrie!... est-ce là cette zone dorée,
Se levant sur la mer de ses feux colorée?
L'azur oriental se teint de vermillon,
Et l'ombre d'un clocher paraît sur le sillon :
Le soleil brille!... on voit dans ses clartés mouvantes
Des lointains étoilés de chaumières vivantes!...

Comme deux blancs ramiers, les deux anges d'amour
S'envolent vers les cieux dans un chant de retour.
Plus loin, toujours plus loin, leurs ailes réunies,
S'empourprant aux reflets des gloires infinies,
Les deux âmes font naître une étoile de feu,
Astre jeune et brillant plein du souffle de Dieu.
En vain on chercherait leur vestige en ce monde;
Le lendemain, le jour se lève au sein de l'onde,
Et son premier rayon frappe, sous le clocher,
Une croix solitaire au déclin du rocher.

Paris, 1835.

VIII.

LES DERNIÈRES AMOURS.

I am your wife when you will marry me;
If not, I'll die your maid : to be your fellow
You may deny me, but I'll be your servant,
Whether you will or no. . . . .

SHAKSPEARE, Tempest.

Tu m'aimes, tu l'as dit de ta voix caressante,
Douce comme un écho de la patrie absente,
Comme du paradis le récent souvenir
Sur un front nouveau-né que le Christ va bénir...
Tu m'aimes... oh ! tais-toi ! ton regard me l'atteste,
Car mon cœur s'illumine à sa clarté céleste!...
Enfant, pourquoi rougir? on aime sans remords
L'image d'un ami, des absents et des morts.
Parfois l'aube du jour à l'écharpe dorée
Couvre de ses rubis une tombe ignorée;
Mais son jeune sourire et son éclat si beau
Peuvent-ils ranimer la cendre du tombeau?

Jadis, en Orient, à l'âge des merveilles,
Sous les chênes sacrés protecteurs de mes veilles,
Oiseau rose, glissant dans les ombres du soir,
Une inconnue auprès de moi venait s'asseoir.
De bleus myosotis sa tête couronnée,

D'étoiles, fleurs du ciel, semblait environnée;
Reflété dans le mien, son regard calme et pur
Modérait ses rayons de lumière et d'azur,
Comme pour déguiser à mes yeux pleins d'ivresse
Sa nature angélique et sa sainte tendresse.
Dans chacun de ses traits, l'intime royauté
D'une âme plus divine achevait sa beauté;
C'était l'ange annoncé par un songe de flamme,
Sur la tombe d'Hélène, une sœur de son âme...
Je la vois dans mes nuits, je la cherche longtemps,
Je la trouve... elle a dit : Je t'aime!... il n'est plus temps...

Il n'est plus temps!... mon cœur est l'urne funéraire
Gisante dans l'oubli, sur la tombe d'un frère;
Où le serpent caché du doute et de l'orgueil
Compose son poison des cendres du cercueil...
En saluant au loin les forêts et les plaines
Du pays maternel, de mon âme encor pleines,
Brisé, ne sachant plus s'il existait un Dieu,
J'ai dit à l'amour même un éternel adieu...
Cette intime splendeur de mon âme ravie,
Fleur de lotus qui s'ouvre une fois dans la vie,
Morte comme un bluet aux pieds du moissonneur,
A tari dans mon sein la source du bonheur.
Mon destin me condamne à vivre solitaire;
Il me dit : « Tu ne dois rien aimer sur la terre,
Car ton amour fatal, c'est le mancenillier,
Sous lequel on s'endort pour ne plus s'éveiller ! »
Tel un génie en pleurs, l'aile morne et déteinte,
Exilé sans espoir sur une étoile éteinte,
Contemple en gémissant les délices du ciel,
Jusqu'à blasphémer Dieu qui le fit immortel!

Et pourtant, c'est bien toi !... Quand ma jeunesse ardente
Rêvait pour ma patrie une ère indépendante,
Un avenir sans fin d'héroïque fierté,
C'est toi qui m'inspirais mon chant de liberté !
Je reconnais en toi l'âme de mon Hélène ;
C'est sa voix, mais alors moins vibrante et moins pleine ;
C'est bien là son regard, mais les feux du Midi
De ses yeux dans son cœur n'avaient pas resplendi...
Oh ! dis-moi, n'es-tu pas sa sœur par la naissance,
Comme par la beauté, la grâce, l'innocence ?
N'es-tu pas née auprès de ce fleuve enchanté,
La Piliça, semant de son lit argenté
Les trésors des moissons, sur les champs qu'elle arrose,
Coupés de chênes verts et de bosquets de rose ?
Connais-tu Tomaszow, cette fraîche oasis,
Au rustique castel, aux grands toits cramoisis;
Tout autour la chenaie, où je devins poëte
Aux soupirs de la brise, aux chants de l'alouette ;
Là, ma ville natale, horizon bien-aimé,
Où tout ce qui m'est cher se trouve renfermé...
Pays béni du ciel, où l'azur est sans voiles,
Les jours ont plus d'éclat, les nuits ont plus d'étoiles ;
Où tout est pur et vrai, le sourire et les pleurs...
Là, les filles des champs, belles comme les fleurs,
Sont plus fortes aussi par l'âme et la pensée ;
Car de l'autel parfois, la jeune fiancée,
Si le clairon guerrier l'appelle en ce moment,
Va combattre et mourir auprès de son amant...
Oui, c'est là ton berceau, ta demeure première,
C'est le ciel dont ton âme a gardé la lumière !...
Rose de la Pologne, ah ! quel souffle fatal
T'a portée aussi loin du rivage natal ?

Ne te pèse-t-il pas, cet air que tu respires?
Peux-tu vivre en exil? Dis-moi, quand tu soupires,
N'est-ce pas le regret de ce rêve effacé,
Paradis du jeune âge où l'enfer a passé?

Je puis t'aimer encor de tout l'amour d'un frère;
Aux périls de la vie heureux de te soustraire,
Comme une ombre fidèle attachée à tes pas,
Témoin d'un autre amour, je ne me plaindrai pas;
Ton gardien familier, jour et nuit sous les armes,
Je te verrai sourire et j'oublierai mes larmes;
A ton premier appel, je viendrai près de toi,
Partager ta douleur, apaiser ton effroi,
Éloigner de ton front la tristesse éphémère
Qu'autrefois emportait le baiser d'une mère...
Et quand le doux sommeil aura fermé tes yeux,
J'appellerai vers toi tous les songes des cieux,
Ne laissant approcher que les rêves paisibles,
Des anges du berceau compagnons invisibles;
Méritant par mes soins, à toute heure, en tout lieu,
Ce doux nom de bonheur, donné dans un adieu...

Ton bonheur, c'est ma vie; et nos deux destinées
Sont pour l'éternité l'une à l'autre enchaînées;
Mais ne demande pas à ce cœur désolé
L'ivresse d'un amour à jamais envolé,
Son hymne d'espérance à l'homme sans patrie,
Et son onde vivante à la source tarie.
Un jour... écoute moi. La fontaine aux brillants
Reflétait le soleil dans ses flots scintillants;
De moissons et de fleurs sa corbeille était pleine.
Elle dit au torrent qui roulait sur la plaine :

« Je te donne mes blés, mon soleil et mes fleurs,
Et tous deux réunis, mêlant joie et douleurs,
Fuyons vers l'Océan, plus forts et plus rapides.
— Non, lui dit l'étranger; garde tes eaux limpides,
Ce soleil que je vois dans ton sein transparent;
Je reviendrai plus calme... aujourd'hui, le torrent,
Brisé sur les rochers dans sa course lointaine,
Ternirait de ses pleurs l'âme de la fontaine! »
Il passa, disparut, après deux ou trois jours,
Comme passe un torrent... la source attend toujours.
Ce sont là nos destins... le tien, c'est d'être belle,
C'est d'aller au devant du bonheur qui t'appelle,
C'est l'amour partagé... le mien, c'est l'abandon,
C'est de subir l'outrage éteint sous le pardon.
Si même il retournait aux bords qui l'ont vu naître,
Ses frères, plus heureux, voudraient-ils reconnaître
Le proscrit oublié, lui rendre son lambeau
Du sillon paternel, pour y mettre un tombeau?
Un jour peut-être, au bout de son pèlerinage,
Venu pour saluer le foyer du jeune âge,
Le vieillard méconnu, son bourdon à la main,
De l'exil, en pleurant, reprendra le chemin...

Des larmes dans tes yeux... le deuil qui m'environne
Doit-il jeter sa nuit sur ta fraîche couronne?
Faire pâlir ce front, si doux, si caressant,
Qu'il semble illuminer le ciel dont il descend?
Non! mon cœur est trop fier, malgré cette souffrance,
Pour ravir à ton âme une seule espérance...
Ah! s'il m'était donné, ne pouvant l'oublier,
De choisir mon tombeau loin du sol familier,
Je voudrais reposer, las de mon rêve étrange,

Dans ce lieu consacré par les larmes d'un ange;
Car les pleurs d'Eldjéni, fussé-je criminel,
Fléchiraient la rigueur de mon juge éternel...
Tu verras refleurir, près de ma tombe écloses,
Pour ton cœur les amours, pour ta beauté les roses;
Laisse-moi seulement, bel ange de pitié,
Des débris du bonheur sauver ton amitié;
Comme dans le désert, le lierre, amant des ombres,
Des cités de l'Asie enlace les décombres.

Oh! si jamais tu vois mon regard plus riant,
Suivre une croix de feu dans le ciel d'Orient,
Signe d'éternité, qu'un jour verra descendre,
Sur trois peuples martyrs surgissant de leur cendre;
Si ma lyre brisée exhale un chant d'adieu,
Que ton amour achève et fait monter vers Dieu;
Si du sein d'un éclair tu vois une aigle blanche
Paraître et recevoir une âme qui s'épanche,
Alors, dis en fuyant au séjour de clarté :
« Il a vécu pour moi... mort pour la liberté! »

Liége, 1836.

IX.

LE BAISER DES MORTS.

LÉGENDE.

Les autels d'or sont ployés sous les cierges;
Le chœur est plein d'angéliques accents :
La rose blanche, au front des jeunes vierges,
Mêle son âme aux nuages d'encens.
La fiancée, Inès de Vallombreuse,
De Notre-Dame invoque le secours;
Et, souriant comme une bienheureuse,
Lui dit tout bas : Protége nos amours!

Son père est mort, dit-on, en Palestine;
Sa sainte mère est là, sous ce pilier :
Le roi René, son parent, la destine
Au plus vaillant, au plus beau chevalier.
Or, dans une heure aux chants de l'hyménée,
Elle prendra le nom de Savoisy;
Et dans une heure elle sera donnée
Au fiancé que son cœur a choisi.

Voici la tombe où repose Ildegonde;
Un solitaire est près d'elle à genoux.

Le couple heureux, plein d'une foi profonde,
Dit en priant : Mère, bénissez-nous!
La tombe s'ouvre... Une forte secousse
Fait vaciller le flambeau pâlissant;
Jetant les yeux sur sa main blanche et douce,
Elle aperçoit une tache de sang!

Inès frémit... sa couronne embaumée
De son beau front roule au pied de l'autel;
Elle a cru voir sa mère bien aimée
Dans son cercueil, sous le voile mortel...
« Rassure-toi, lui dit le solitaire;
Car cette marque est le baiser d'adieu
De l'ange absent qui t'aima sur la terre,
Et pour ton âme au ciel va prier Dieu! »

Un cri de joie éclate : « O jour prospère!
C'est lui, vivant! lui, l'effroi des païens!
Car cette voix, c'est la voix de mon père,
Ces cheveux blancs, ces traits, ce sont les siens!
— C'est moi, dit-il, en ouvrant son cilice,
Moi qui renais sur vos cœurs généreux;
Moi qui reviens, après un long supplice,
Pour vous bénir... Enfants, soyez heureux! »

X.

DERNIER RÊVE.

A E*** D***.

Il est donc vrai, mon Eldjéni, je t'aime!
D'un seul regard mon sort fut décidé;
Par quel pouvoir ignoré de moi-même,
Auprès de toi mon cœur fut-il guidé?
Que t'ai-je dit? Un de ces froids mensonges
Qu'un danseur jette en te pressant la main?
Vœux éternels, plus trompeurs que les songes,
Bouquets d'hier, fanés le lendemain?
Non! j'éprouvais cette invincible extase
D'un cœur proscrit au moment du retour;
Le doux transport d'une âme qui s'embrase
Épanouie au soleil de l'amour!

L'amour, c'est Dieu; l'amour, c'est le génie;
C'est de mon âme un reflet dans tes yeux :
C'est de deux cœurs la vibrante harmonie;
C'est le lien qui nous rattache aux cieux!
L'amour, c'est toi, quand ta douce parole
Me fait rêver de gloire et de bonheur;

Comme en ce jour où sous ton auréole
J'ai reconnu l'envoyé du Seigneur.
L'amour me rend la vie et l'espérance ;
Au premier son de ta voix, j'ai pâli :
Car le malheur, c'est ton indifférence,
Le désespoir, la mort, c'est ton oubli !

De ta beauté, reine des amoureuses,
Je m'enivrais, doucement ébloui ;
Nous n'étions plus que deux âmes heureuses,
Le monde entier s'était évanoui !
Quand sur ton front ma lèvre avec délire
Cueillit le ciel dans un premier baiser,
C'était le cri radieux de la lyre
Qu'une aile d'ange est venue embraser !
Oh ! reste encore ainsi, dans mon étreinte,
Le front penché sous mon regard de feu,
N'ayant qu'une âme, un désir, une crainte,
Anges d'amour qui s'envolent vers Dieu !

Que n'ai-je, hélas, tous les biens de la terre,
Douce Eldjéni, pour les mettre à tes pieds !
Mon ciel natal, mon manoir solitaire,
Et mes beaux jours, dès longtemps oubliés !
Mes chers vassaux et mon coursier rapide,
Mes frais vallons et mes sombres forêts,
Mon beau Goustek où, chasseur intrépide,
Pendant des jours entiers je m'égarais !
Je n'ai plus rien de ces dons du jeune âge ;
Le sort jaloux de mon ciel m'a banni :
Mais il me reste un cœur à ton image,
Qui sait aimer d'un amour infini !

Mais à ton front je puis mettre une étoile,
Rayon divin qui ne pâlit jamais;
De l'avenir je déchire le voile,
Et les grands cœurs sauront que je t'aimais.
Jamais le temps de son haleine ardente
Ne flétrira tes lauriers toujours verts;
Près des amours de Pétrarque et de Dante,
Tu revivras plus belle dans mes vers!
Je veux t'offrir cette riche couronne
Que le génie attache à la beauté;
Car le proscrit que l'outrage environne
Peut te donner une immortalité!

XI.

L'HOMMAGE DU PHARIS.

CASSIDE, D'APRÈS L'ARABE.

> Elles sont tristes aussi, parce qu'elles viennent d'un monde où elles ont quitté l'amour d'un esprit ou d'un dieu.
>
> CH. NODIER, *Smarra*.

O filles du Liban! sous les tulipiers roses
Respirez du matin les parfums et les pleurs;
    Aux baisers des sylphes écloses,
    Cherchez vos compagnes, les roses
Et la perle embaumée au sein brillant des fleurs!

Étoile de bonheur, céleste messagère,
Toi qu'Allah a choisie entre les purs esprits
Pour guider mon chemin sur la terre étrangère,
Reçois, douce Eldjéni, l'hommage du Pharis!
A cet astre attaché sur ton front, douce flamme,
Des plus riches couleurs s'animant tour à tour,
Youssouf t'a reconnue, ange devenu femme,
Ange par la tendresse et femme par l'amour!
Quels palmiers t'ont vu naître, esprit cher aux familles,

Avec ces yeux d'azur, si profonds et si doux,
Qu'ils font pâlir d'envie et nos fleurs et nos filles?
Ange de l'Yémen, adorable entre tous!
Car le prophète a dit : « Dans les races bénies
Qui gardent de mon sang les restes précieux,
Naissent, fleurs de l'Éden, les filles des génies,
Apportant aux mortels tous les bienfaits des cieux. »
Quand les bois de santal, les bosquets de grenades,
Brillent sous la rosée aux changeantes couleurs,
Des essaims de péris et de sylphes nomades
Dans les rayons du soir glissent au sein des fleurs;
Alors, la jeune vierge, à l'heure où tout sommeille,
Le cœur pur, mais déjà plein de vagues désirs,
Porte la fleur vivante à sa lèvre vermeille,
Et d'un sylphe amoureux recueille les soupirs.

O filles du Liban! sous les tulipiers roses
Respirez du matin les parfums et les pleurs;
    Aux baisers des sylphes écloses,
    Cherchez vos compagnes, les roses
Et la perle embaumée au sein brillant des fleurs!

Ces anges ignorés et s'ignorant eux-mêmes
Ont le pouvoir fatal, pouvoir qui fait mourir,
De lire au fond des cœurs les divins anathèmes
Qui doivent les briser, qu'on ne peut secourir.
Aussi, voit-on souvent leurs yeux baignés de larmes;
Parfois un long soupir s'exhale de leur sein...
Tel le fils du désert pleurant un frère d'armes,
Mais n'osant arracher le dard de l'assassin!
De ces êtres bénis la lumière s'épanche;
On dirait dans leur âme un magique flambeau :

Et dans cette clarté qui les suit, pure et blanche,
Tout rayonne d'amour, s'ennoblit, devient beau!
Femmes par l'abandon, la grâce enchanteresse,
Par le charme des pleurs, don qui ne s'éteint pas,
De l'ange ils ont la foi, la pitié, la tendresse...
La foule avec respect s'incline sur leurs pas;
Le méchant craint en eux un pouvoir qu'il ignore;
Le fakir, l'inspiré, les comprend, les chérit;
Seul, Youssouf l'invincible à genoux les adore,
Car l'ange du malheur a touché son esprit.

O filles du Liban! sous les tulipiers roses
Respirez du matin les parfums et les pleurs;
    Aux baisers des sylphes écloses,
    Cherchez vos compagnes, les roses
Et la perle embaumée au sein brillant des fleurs!

J'ai vu le tulipier au milieu des fontaines
Arrosant l'oasis du désert de Tadmor;
Roi des bosquets grandis sous ses ombres lointaines,
Il couvre les gazons d'un flot de pourpre et d'or.
De son faîte ondoyant la couronne éphémère
Abrite le Pharis contre les feux du jour;
Heureux comme l'enfant dans les bras d'une mère,
Comme le bengali qui gazouille à l'entour.
Cet arbre est le palais de la reine des songes;
Dans chaque fleur, dit-on, se cache un songe ami,
Qui, berçant le guerrier de ses plus doux mensonges,
Murmure un chant d'amour à son cœur endormi.
Il rêve de coursiers, de combats, de faits d'armes,
D'un père aux blancs cheveux il écoute la voix,
D'un enfant, son image, il voit grandir les charmes,

Il s'éveille plus triste et plus seul qu'autrefois.
Mais ta vue, Eldjéni, me paraît plus suave
Que l'eau de l'oasis baignant mon front brûlé,
Qu'un cri de liberté qui parvient à l'esclave,
Qu'un rêve de patrie au cœur de l'exilé!
J'oublie à ton aspect tout un passé de gloire,
Fauché comme une gerbe aux pieds du moissonneur;
Le présent, l'avenir, ont fui de ma mémoire,
Mon âme en t'écoutant croit encore au bonheur!
Je n'ai plus que toi seule... Allah lit dans nos âmes!
Je voudrais mettre un monde à tes pieds... Eldjéni,
Femme, es-tu sans amour, comme toutes les femmes?
Ange, es-tu sans pitié pour Youssouf le banni?

O filles du Liban! sous les tulipiers roses
Respirez du matin les parfums et les pleurs;
    Aux baisers des sylphes écloses,
    Cherchez vos compagnes, les roses
Et la perle embaumée au sein brillant des fleurs!

Oh! ne t'envole pas encor, je t'en supplie!
Quand ton regard s'anime et s'éteint sous mes yeux,
Des perles de Bahryn quand ta bouche embellie
Promet, en souriant, les extases des cieux,
Quand tes cheveux de jais, se jouant de leur voile,
S'épanchent sur tes bras, dénoués par ma main,
Tu me sembles alors, Eldjéni, mon étoile,
Quelque rêve trop beau pour ne pas fuir demain!
Je puis encore une heure admirer tes merveilles;
Mon coursier va bientôt m'emporter aux déserts,
Où je n'entendrai plus, triste et seul dans mes veilles,
Que les cris du simoun bondissant dans les airs!

J'aime à voir frissonner, sur tes blanches épaules,
Ces ailes de phalène aux yeux de papillon,
Dont la gaze légère et les trois auréoles
Font briller sur ta tête un lumineux sillon !
J'aime à voir ondoyer cet anneau diaphane,
Au milieu de chaque aile incrustant un saphir,
Semblable aux yeux d'Éva, la blonde Frangistane,
Fleur d'azur que le soir agite d'un soupir !
J'aime à voir ton essor défiant les gazelles,
Quand soudain de mes bras le beau sylphe envolé,
Comme un cygne à la brise étendant ses deux ailes,
Semble un nuage blanc sur un ciel étoilé!

O filles du Liban! sous les tulipiers roses
Respirez du matin les parfums et les pleurs;
    Aux baisers des sylphes écloses,
    Cherchez vos compagnes, les roses
Et la perle embaumée au sein brillant des fleurs!

Si jamais vous voyez un être plein de charmes,
Qui n'ait, comme Eldjéni, de sourire ou de larmes
Que pour ceux qu'il chérit; dont à chaque moment
Là vie à leur bonheur soit un pur dévouement;
Dont les yeux inspirés d'une céleste flamme
Éveillent d'un sourire une âme dans votre âme;
Dont la voix de l'Éden vous semble un souvenir,
Un écho du passé guidant votre avenir,
N'allez plus, compagnons, ravir les jeunes filles!
Car voici devant vous l'ange cher aux familles,
Un esprit bienveillant et doux, comme Eldjéni,
Né du sang du prophète et qu'Allah a béni!
Heureux, trois fois heureux les toits qui l'ont vu naître;

Plus heureux mille fois le cheïk d'Yémen
Qui pour sœur de son âme a pu la reconnaître,
Et la voir embellie aux trésors de l'hymen !

O filles du Liban ! sous les tulipiers roses
Respirez du matin les parfums et les pleurs ;
Aux baisers des sylphes écloses,
Cherchez vos compagnes, les roses
Et la perle embaumée au sein brillant des fleurs !

Liége, 1836.

XII.

ELDJÉNI

OU LA NUIT AU DÉSERT.

O nuit de l'Yémen, nuit féconde en merveilles !
Quel jour peut égaler la splendeur de tes veilles ?
Fantômes d'Elhaïra, de Beppa, d'Eldjéni,
Ouvrez vos ailes d'or sur Youssouf le banni !

I.

Quand l'izan du sommeil sur les plaines plus sombres
Du haut des minarets descend avec les ombres,
Quand des tours d'Istamboul aux palmiers de Damas
Retentit la prière et le chant du namaz,
Alors, brillante étoile au zénith élancée,
Sur le front du cheïk se lève la pensée !

Fleurs du jardin d'Allah, vierges des premiers jours,
Vous souvient-il de ceux qui vous aiment toujours ?
L'une, au turban moiré que la rose environne,
L'autre, aux tendres jasmins tressés dans sa couronne,
La troisième, aux bluets couvrant ses cheveux blonds,
Djins joyeux et légers, ont franchi les vallons.

Les voici près de moi, secouant de leurs ailes
Des colliers de rubis, des gerbes d'étincelles;
Puis, le doigt sur la lèvre, elles me disent : Viens!
Moi, j'incline le front, je rêve et me souviens...

Je me souviens des jours où ces ombres légères,
Belles comme un mirage aux teintes mensongères,
M'ont jeté ce sélam, aujourd'hui sans valeur,
L'amour, qui fuit aux cieux quand paraît le malheur.
Et pourtant, leur tendresse à mon âme est présente,
Écho toujours vivant de la patrie absente;
Ainsi, le vent du soir traversant l'Yémen,
Aux bosquets de santal, aux coteaux de gramen,
M'apporte sur son aile un arome suave :
C'est comme un fil de pourpre au turban de l'esclave...

Mais toi seule, Eldjéni, plus belle que le jour,
Toi, dont le nom veut dire : espoir, bonheur, amour,
Étoile-diamant de ma nuit ténébreuse,
Tu ravis ma pensée et lui dis : Sois heureuse!
Je retrouve en tous lieux ton sourire et ta voix,
Dans la brise des mers, sous la feuille des bois;
Plus douce que le bruit des harpes invisibles,
Le chant du rossignol sur les ondes paisibles,
Les baisers d'une mère au réveil d'un enfant,
Ou le cri glorieux du Pharis triomphant!

Deux roses d'Yémen ont fleuri sur ma route,
Leur sourire est éteint, leur couronne est dissoute;
L'une avait ta beauté, l'autre avait ta douceur,
Aucune ton amour, mon Eldjéni, ma sœur!

2.

Le jour s'éteint, voici l'aurore;
Entends-tu les djins dans les airs ?
Vois-tu l'étoile près d'éclore
Dans l'azur brillant des déserts ?
C'est l'heure où notre âme éblouie,
Plus librement épanouie,
Grandit en montant vers les cieux;
C'est l'heure où l'amour nous fait vivre...
Je prends ses ailes pour te suivre,
Ou viens à moi, que je m'enivre
Aux saphirs brûlants de tes yeux!

Nous volerons d'une aile égale,
Tout joyeux, la main dans la main,
Parmi les bosquets du Bengale,
A Schiraz, aux bois de jasmin.
Tu verras s'ouvrir les calices
Embaumés, remplis de délices
Des fleurs d'aloès, de santal;
Ou par le Prophète enchantée,
Tu verras la lune argentée
Mirer sa face brillantée
Dans les océans de cristal.

Nous passerons, ô ma compagne,
Rayonnants, heureux et légers,
De l'oasis à la montagne,
De la montagne aux frais vergers.
Et le pasteur de la vallée

Verra sous la voûte étoilée
Deux âmes traversant le ciel;
Et le muezzin qui s'éveille
Tout bas racontant la merveille,
Jurera d'avoir vu la veille
Passer l'archange Gabriel!

L'amour guidera notre course;
Et, pareils à deux blancs ramiers,
Nous nous baignerons dans la source
Festonnant l'île des palmiers.
Et puis, descendant sur les roses,
Je te conterai de ces choses
Que l'on voit au sein du sommeil;
Rêves qu'un baiser fait éclore,
Dont le souvenir s'évapore
Comme l'encens, lorsque l'aurore
Monte sur son trône vermeil.

Je te chanterai la ghazèle
Des amours d'Antar et d'Abla;
Comment sous ses yeux de gazelle
Le Pharis vainqueur se troubla;
Je te dirai la jeune Oxane
Suivant la cavale persane
De l'émir à la barbe d'or;
Lorsque sa dague menaçante,
Sauvant la Grecque gémissante,
Sur une tribu pâlissante
Versa la coupe de la mort.

Je te conterai la défaite

Du vizir Kara-Mustapha;
Comment l'étendard du Prophète
En tombant sur lui l'étouffa.
Je te chanterai les cassides
De la fille des Abassides
Enchaînée au char de Timour;
Ou plutôt... silence, ô ma lyre!
Dans mes yeux tes yeux sauront lire;
Que mon extase et leur délire
Soient les seuls drogmans de l'amour!

Vois-tu dans les bois, sur les plaines,
Rayonner les yeux des péris?
Les sylphes au vol de phalènes
Dansant sur les prés tout fleuris?
Entends-tu ce bruit doux et vague?
C'est le murmure de la vague :
« Soyons heureux, soyons heureux! »
Les djins ont dressé notre couche;
Et le tulipier qui la touche,
Effeuillant ses fleurs sur ta bouche,
Nous tend ses festons amoureux!

C'est l'heure où la beauté sans voiles
En rêvant exhale un soupir;
Où même les yeux des étoiles,
Pris d'amour, semblent s'assoupir.
C'est l'heure sainte où la nature,
Comme une amante heureuse et pure,
A l'esprit d'Allah se soumet;
Mêlant nos regards et nos âmes,
Sur ce rivage, au bruit des lames,

Unissons-nous, comme deux flammes
Brûlant aux pieds de Mohammed!

3.

Je t'aime, ô belle nuit, dont la douce puissance
Me fait revivre, en songe, aux lieux de ma naissance;
Là-bas, sur les tombeaux de mes preux compagnons,
Dont le désert fidèle a gardé les grands noms.
Youssouf, n'entends-tu pas comme une plainte immense
Sortant de cette plage où l'Orient commence?
C'est ton pays natal d'où viennent ces sanglots!...
Ces étoiles, sans doute, ont brillé dans ses flots;
Cette brise a frémi dans ses forêts de chênes...
Tu demandes un glaive, et tu n'as que des chaînes;
Tu n'es plus qu'un esclave... Allah! c'était écrit.
O nuit, jette un linceul sur le front du proscrit!

Je t'aime, ô nuit d'orage, où du sein des ténèbres
On voit briller l'éclair suivi de cris funèbres;
Où le glaive d'Allah, châtiant les pervers,
Du couchant à l'aurore embrase l'univers.
Sa grande voix ressemble aux clameurs du carnage,
Au clairon des combats qui charmait mon jeune âge;
Quand le fanal d'alarme allumé sur la tour
Des troupeaux attardés protége le retour;
Lorsqu'on entend mugir les lointaines volées
Du canon de secours sur les mers affolées,
Et que le char ardent de l'ange Gabriel,
Météore de flamme, épouvante le ciel!

Je t'aime, ô nuit profonde et pleine de prestiges,

Quand mes pas des mortels ont perdu les vestiges;
Quand seul avec Allah, tout-puissant et sans fin,
Je l'invoque et lui parle un langage divin.
J'appelle, autour de moi nul écho ne s'éveille;
Sur le sable brûlant j'applique mon oreille :
Tout dort, tout est muet, hors le bruit de mon cœur,
Et le cri du chacal, cri sauvage et moqueur.
Il me semble parfois sur des rives lointaines
Entendre bouillonner d'invisibles fontaines;
Mais le bruit disparaît, le mirage s'enfuit,
Et puis, tout redevient désert, silence, nuit!

Je t'aime, ô nuit d'amour, d'ivresse et de mystère;
L'infini dans les cieux, le sommeil sur la terre;
Nuit d'extases sans nom dont Allah est jaloux,
Prodiguant à deux cœurs les rêves les plus doux;
Houri qui nous endort et soudain nous rappelle
A la vie, au plaisir, plus ardente et plus belle;
Quand la terre et les flots que tu viens apaiser
Se fondent réunis dans un calme baiser;
Nuit du temple au Baïram, à l'ombre solennelle,
Nuit sainte qui finit, qu'on voudrait éternelle,
Quand l'amour est en nous comme Allah dans les cieux,
Éclairée, ô mon ange, aux saphirs de tes yeux!

O nuit de l'Yémen, nuit féconde en merveilles,
Quel jour peut nous charmer à l'égal de tes veilles?
Fantômes d'Elhaïra, de Beppa, d'Eldjéni,
Fermez vos ailes d'or sur Youssouf le banni!

Liége, 1836.

XIII.

A M. ARY SCHEFFER,

> Je suis venu pour guérir ceux qui ont le cœur blessé, et pour annoncer aux captifs leur délivrance.
>
> Évangile.

Le doute avait ôté l'espérance au génie.
Son sourire était plein d'une amère ironie,
Et pareil à celui de l'archange pervers,
Lorsqu'Ève eut appelé la mort dans l'univers.
Dans l'immense Paris, la ville où l'on oublie,
Où rien ne peut durer si ce n'est la folie,
Où le cri d'un grand peuple étouffé dans le sang
Occupe les oisifs un quart d'heure, en passant,
Noircit quelques journaux, puis devient monotone
Comme un air de ballet joué tout un automne,
Dans ce désert humain le jeune homme errait seul,
Sans daigner pour le voir soulever son linceul.
Ce qu'il craignait surtout, c'était la sympathie,
Pitié de l'égoïste aussitôt démentie;
Mot sonore, mais creux, traînant par les chemins,
Inventé par Pilate en se lavant les mains.
Tout ce qui nous séduit, vieux enfants que nous sommes,
La sagesse des sots, les vices des grands hommes,

Les amours sans vertu, les semblants d'amitié,
Tous ces riens le faisaient sourire de pitié;
Car il avait ce don que le malheur amène,
De mieux lire à l'envers de la pensée humaine,
De voir de tout bienfait le sordide élément,
Et les motifs honteux de tout beau dévouement.

A ce maintien superbe, à ce regard étrange,
On voyait le proscrit, on devinait l'archange,
Mais l'archange déchu; car, pour ne point mentir,
Il avait dans la haine éteint le repentir :
Et c'eût été Satan, s'il n'eût craint, comme un crime,
D'étendre autour de lui le malheur qui l'opprime...
Comme un soldat blessé, mais fidèle au drapeau,
Il dédaignait pourtant de s'enfuir au tombeau;
Rien que pour épargner la surprise, ou peut-être
La joie à ses amis de le voir disparaître :
Car il en recevait à toute heure du jour
Des baisers fraternels et des marques d'amour...
Il vivait curieux de voir la fin du monde .
Cette nuit de son âme était calme et profonde
Comme le désespoir, cet enfer partiel,
Où ne peut pénétrer aucun rayon du ciel.
Il avait vingt-cinq ans, âge où l'âme s'éveille;
La sienne était flétrie... et pourtant, ô merveille!
Dans son sein palpitait un cœur jeune et fervent...
Quelle mère eût en lui reconnu son enfant!...

Voici le mois d'avril... sans but et sans pensée,
Il suit, en désœuvré, la foule condensée,
S'agitant nuit et jour, sur les quais, sur les ponts,
Dans cet Eldorado des juifs et des fripons.

Le torrent le conduit jusqu'aux portes du Louvre :
Du carrousel fangeux d'un regard il découvre
Ces palais dont l'équerre et le fil des maçons
S'efforcent vainement d'aligner les tronçons;
Problème plus ingrat, plus fécond en sinistres,
Que celui d'accorder le peuple et ses ministres.
Sans promettre à ses yeux une heure de plaisir,
Il entre, car l'exil lui donne du loisir;
Et toujours amoureux de la belle nature,
Il aime à voir au moins l'héroïsme en peinture.
Il monte... le voilà dans ce temple des arts,
Où mainte Phryné blonde enlevée aux bazars
Devient reine des cieux sous le pinceau docile;
Où Léda sort du bain près de sainte Cécile;
Où chaque Raphaël qu'un jury couronna
Expose le portrait de sa Fornarina,
Comme le dey d'Alger, au marché des sultanes,
Découvrait les appas des blanches Frangistanes.
Il s'écrie, étourdi, balloté par ces flots :
« Tant de peintres, bon Dieu, pour si peu de tableaux ! »
Consultant le livret, il y trouve une liste
A rompre le cerveau d'un expert journaliste;
Mille noms, tous fameux, chacun étincelant
De croix, de grands cordons... où donc est le talent?
Voyez comme, en rêvant aux bois de la patrie,
Il effleure au hasard cette tapisserie;
Quand son regard distrait, courant avec dédain,
Sur une inscription s'est arrêté soudain :
« Je viens des cœurs blessés consoler la souffrance,
Annoncer aux captifs le jour de délivrance... »
Oui, le peintre saint Luc l'a dit dans un verset
D'après son divin maître, alors qu'il s'exerçait

A mourir sur la croix pour le salut du monde...
Voyons l'œuvre à présent... merveilleuse, profonde,
Vrai prodige!... soudain, tout ce peuple accouru,
Conscrits, Louvre et tableaux, tout a fui, disparu ;
Ce qu'il voit, c'est ce Dieu couronné de lumière,
C'est ce jeune insurgé mourant sur sa bannière,
L'étendard polonais, l'aigle sur champ vermeil,
Qui lui sert d'oreiller pour son dernier sommeil :
De plus, vers ce martyr, quand son âme s'élance,
De ses traits dans les siens il voit la ressemblance...

O vision céleste!... Oui, c'est le Dieu vivant,
Tel qu'en songe autrefois il le voyait souvent,
Lorsque l'ange gardien, le couvrant de son aile,
Lui portait un écho de la voix maternelle....
Son cœur à cette vue enfin s'est retrouvé;
Il éclate en sanglots, il prie... il est sauvé!
Gloire à toi, noble artiste, à ton œuvre parfaite!
Ta conscience a droit d'en être satisfaite;
Car son langage intime a dû te révéler
Qu'il est d'âpres douleurs que l'art doit consoler;
Qu'il n'est pour le talent qu'un emploi légitime :
Flétrir les oppresseurs pour venger la victime;
Et, qu'avec ce tableau, tu donnais dès ce jour,
Ton bras à nos efforts, ton cœur à notre amour.
Tu prends des parias que Dupin calomnie
Sous la protection de ton vaste génie;
Et fidèle au malheur, courtisan pour lui seul,
Du manteau de ce Dieu tu lui fais un linceul!
Les arts de la Pologne ont consacré la gloire;
Ils ouvrent aux proscrits leur ville expiatoire,
Chateaubriand, Hugo, Béranger et Scheffer,

Valent bien l'insulteur et son soulier de fer!...

Ce n'est pas des partis quelque sourde manœuvre
Qui t'inspira pourtant ce sublime chef-d'œuvre;
Ni les déceptions de toute vanité
Jalouse du pouvoir : non, c'est l'humanité,
Avec tout ce qu'elle a de forces encor saines,
De larmes dans les yeux et de sang dans les veines.
Là, le Tasse outragé par des princes ingrats,
Délivré par le Christ, consolé dans ses bras;
Là, c'est l'enfant qui meurt sur le sein d'une veuve;
Son lait s'étant tari sous quelque rude épreuve,
Elle implore Jésus et porte sous ses pas
L'enfant évanoui, pour qu'il ne meure pas;
Plus loin, la jeune fille, au regard pur et tendre,
Priant pour des douleurs qu'elle ne peut comprendre;
Là, c'est le paysan, c'est l'homme nourricier,
Chêne vert qui grandit sous la flamme et l'acier,
Penché, la bêche en main, sur le sol qu'il féconde,
Et toujours oublié par les maîtres du monde;
Puis, ce sont les marins, les forçats de la mer,
Par le luxe enchaînés sur l'élément amer,
Rêvant à leur patrie, à leur enfant qui souffre,
Et peut-être demain engloutis dans le gouffre;
Puis, le moine captif qui dort dans son cercueil;
Le Pallikare, ayant pour asile un écueil,
Indigné de subir dans la moderne Athènes
D'un prince bavarois les allures hautaines;
Enfin c'est l'Africain vendu pour un peu d'or,
L'esclave du planteur qui se croit homme encor,
Tendant ses bras meurtris vers le Dieu d'espérance;
C'est Jeanne Darc brûlée ayant sauvé la France...

Mais quelle est cette femme, ô Christ, à tes côtés,
Assemblage divin de toutes les beautés?
C'est la fille des rois, c'est l'Ève rédemptrice,
Notre sainte patronne et notre protectrice,
C'est ta mère, Marie... avec quelle langueur
Ses beaux cheveux dorés se pressent sur ton cœur;
Comme avec un regard de respect et de crainte
Sur ton bras tout-puissant sa lèvre s'est empreinte!...
Oui, ces pleurs maternels qui tombent sur ta main
Demandent le salut de tout le genre humain;
Mais c'est pour lui surtout, ce martyr, qu'elle prie,
Car c'est aussi ton frère et le fils de Marie...
Exilé, comme toi, ta mère l'adopta;
Plus tard, elle le vit traîner au Golgotha,
Lorsque, le corps brisé par le fouet du supplice,
Comme toi, sur la croix il vida son calice...
De même, en le jugeant, Caïphe a blasphémé,
Son sang, avec le tien, sur le monde est semé...
Mais pour subir, ô Christ, sa mortelle agonie,
Quand Pierre au dernier jour par trois fois le renie,
Quand pour lui Barrabas par Rome est acquitté,
Ce saint n'est pas doué de ta divinité :
Ce n'est qu'un Christ mortel...

O bonheur! ô surprise!
Le Dieu touche ses mains, et leur chaîne se brise;
Ses yeux, déjà voilés par l'ombre de la mort,
Pour voir le Rédempteur font un suprême effort;
J'entends comme le son d'une harpe qui vibre :
« Sois libre! » Mais mourir, c'est encore être libre!
Et le souffle divin dans ce corps sans couleur
Doit-il, en l'animant, répandre sa chaleur?

Anges d'amour, priez!... Quand Lazare, ton frère,
Dormait depuis trois jours dans le lieu funéraire,
Tu parus sur le seuil et lui dis : « Lève-toi! »
Et la mort se leva pour vivre sous ta loi;
Madeleine, sa sœur, la grande pécheresse,
Obtint, par ses regrets, par sa vive tendresse,
Le salut de Lazare; et ta mère aujourd'hui
Ne pourrait l'obtenir par ses larmes pour lui,
Pour ce peuple-soldat, dormant comme Lazare,
Lâchement égorgé dans ce siècle barbare,
Siècle des histrions, de l'or déifié,
Qui toi-même, ô Sauveur, t'aurait crucifié?
Grâce pour lui, ton frère!...

Errant dans les ténèbres,
Le voilà descendu dans les mondes funèbres,
Parmi les anciens Piasts, qui ne verront les cieux
Que lorsque leur pays renaîtra sous tes yeux...
O femmes! apportez le suaire et l'arome,
Car voici du tombeau surgir le fils de l'homme;
Car, sur la pierre assis, l'ange de liberté
Vous montre le cercueil par le mort déserté.
Satan est terrassé; loin du Dieu qu'il outrage,
Sous les glaces du pôle il cache, avec sa rage,
Son front noir sillonné des foudres de Sion...
Voici le second jour de la Rédemption;
Peuple-Christ a sauvé tous ses frères de gloire...
Ciel et terre, chantez l'hymne de la victoire!...

O Scheffer! tout cela, ton tableau nous l'a dit!
L'âme, en le contemplant, s'illumine et grandit;
La lyre de David a frémi sur la toile,

Et le peintre divin la signe d'une étoile...
Certes, pour admirer la puissance de l'art,
Le vrai, le grand, le beau, c'est assez d'un regard ;
Mais moi, fils de la muse, ému par ce prodige,
Il me faut de la rime emprunter le prestige,
Et par de froids quatrains détailler longuement
Ce que ton saint tableau nous offre en un moment !
La forme est une entrave aux ailes du génie;
Et comme l'idéal sa pensée infinie,
Pour animer luth, le marbre ou le pinceau,
Doit s'éteindre en sortant de l'âme, son berceau.
Pourtant, je ne veux pas, enfant de la Pologne,
Fils d'un peuple chrétien immolé sans vergogne,
Passer devant ton œuvre, ô peintre créateur,
Sans offrir une larme au Christ consolateur :
Sois béni par sa main !...

Non, cette foule morte,
Venue avec l'ennui qu'en sortant elle emporte,
Ne sent pas comme nous; elle voit du même œil
Un bouquet de théâtre et les fleurs d'un cercueil;
Son admiration n'égale pas la nôtre,
Elle applaudit l'artiste et méconnaît l'apôtre;
Elle aime l'art pour l'art et non pour le devoir :
Il faut avoir souffert pour te bien concevoir...
Toi-même, j'en suis sûr, dus vider goutte à goutte
Le calice profond du malheur et du doute;
Et mon œil fraternel, par les pleurs obscurci,
Te trouve dans ton œuvre... Ary Scheffer, merci !

Peut-être qu'à l'instant où j'achève ces lignes,
Ta toile va passer entre les mains indignes

D'un nabab, qui n'aura pour elle que de l'or,
Et puis, comme un avare enfermant son trésor,
Va mesurer le cadre et compter ce qu'on use
Pour cinq pieds de peinture en étoffe et céruse...
Avant l'instant fatal, hâtez-vous d'accourir,
Vous tous qui d'amertume avez dû vous nourrir;
Qui, de même que nous, dans l'enfer où nous sommes,
Subissez le mépris ou la haine des hommes;
Vous tous, déshérités, dépouillés et trahis,
Qui ne reverrez plus les moissons du pays...
Le génie appartient, comme le jour et l'onde,
A tout le peuple humain répandu sur le monde;
Venez, pauvres martyrs, partager son bienfait :
Frères, c'est pour vous seuls que ce prodige est fait!

Avant de te quitter, encore une prière!
Cette œuvre ne doit pas terminer ta carrière;
Et doublant ton triomphe, artiste glorieux,
Donne-lui pour pendant le CHRIST VICTORIEUX!
Que toutes ces douleurs, ces larmes soient taries;
Que tous ces exilés retrouvent leurs patries;
Que ce front suppliant, penché vers le Seigneur,
Se lève épanoui de joie et de bonheur;
Rends à cet aigle blanc l'essor de la jeunesse,
Sur le sein maternel que cet enfant renaisse;
Rends-leur à tous la foi, l'espérance, l'amour,
Pour bénir cette voix qui leur disait un jour :
« Je viens des cœurs blessés consoler la souffrance,
Annoncer aux captifs le jour de délivrance!... »

Lorsque ce dernier vœu dans son cœur se formait,
Le soleil de la salle avait fui le sommet;

Aux ombres de l'hiver, à ses pieds écroulées,
Le proscrit s'aperçut des heures écoulées;
Mais plus calme, il sentait, sous leur charme vainqueur,
La Résignation éclose dans son cœur.
Dès ce moment, la Foi, ce soleil du jeune âge,
Le guidait jusqu'au bout de son pèlerinage;
Et vers un autre exil, après ce jour d'adieu,
Il reprit son chemin, se confiant à Dieu!

Paris, 1 avril 1837.

XIV.

A TONY ROBERT-FLEURY

PEINTRE.

Frère, accepte le don de la reconnaissance,
Artiste, garde-nous ton amour et ta foi;
Ton œuvre d'un grand peuple atteste la puissance,
L'art dans sa majesté s'y révèle par toi!
Quand ce siècle brumeux devient plus sombre encore,
Lorsqu'on y cherche en vain la trace d'un grand nom,
Cette toile revêt d'une splendide aurore
La Pologne à genoux sous l'éclair du canon!

O vous, nos détracteurs, sans âme, sans courage,
Vous que l'or du tzarisme a ravalés si bas,
Que vous frappez les morts d'ironie et d'outrage,
Voyez notre calvaire, et ne l'insultez pas!
Voyez l'affreux Moskal, avide d'infamie,
Massacrant sans pitié les femmes, les enfants,
Parce que votre maître à la France ennemie
A dit : « Je sévirai sur ceux que tu défends...

« Je ne laisserai pas debout pierre sur pierre
« Dans ce pays rebelle, où je veux régner seul ;

« Et le désert, selon le testament de Pierre,
« Demain, sur Varsovie étendra son linceul! »
Il l'a dit, il le fait... Voyez ce cadre immense,
Cette toile où se peint le mirage infernal
Du huit avril, ce jour plein d'horreur, de démence,
L'œuvre du tzar maudit, du tzar, le dieu du mal!

Ici le fils de l'Aigle égorgé sans vergogne,
Celui du Cavalier, Ruthènes et Lettons,
Tous sont là, pleins d'amour pour leur mère Pologne,
Marchant, sainte phalange, au feu des pelotons...
Tous entonnent le chœur à la Vierge immortelle
Sous la colonne où siége un fantôme de roi,
Quand soudain un signal part de la citadelle :
Ils tombent pêle-mêle, indignés, sans effroi...

L'ivresse et la rapine excitent les esclaves.
Deux prêtres polonais meurent l'étole au cou;
Dans ce temple où tantôt vibraient nos hymnes slaves,
Retentit le hourra des sbires de Moskou!...
Mais, voyez! rien n'émeut l'ardeur calme et stoïque
Des braves défendant la foi de liberté;
Tous égaux par le sang, par leur mort héroïque,
Tous le front couronné d'un nimbe de clarté!

Voyez ce crucifix rouler dans la poussière...
Les veuves des martyrs vont partager leur sort;
Car nos sœurs, sous l'hermine ou la bure grossière,
Ne pâlissent jamais en face de la mort!
Pas une n'a crié grâce, miséricorde,
En voyant leur sang pur s'épancher à grands flots;
Et devant ce carnage, et devant cette horde,

C'est pour bénir leurs fils qu'éclatent leurs sanglots!

Telle presse un enfant sur son cœur qui l'abrite;
Telle, blessée au sein, les cheveux déployés,
Semble encor défier le bourreau moskovite,
Et tombe en embrassant ses frères foudroyés.
A son tour, cette belle et vaillante jeunesse
Va, formée en essaim, d'un élan radieux,
Mourir pour la patrie, afin qu'elle renaisse,
Chantant jusqu'au trépas le choral des aïeux!

Puis, au pied de la croix, voici l'homme champêtre,
Implorant du Sauveur, au plus fort du danger,
Pitié pour son pays, qu'il délivrait peut-être,
S'il eût armé son bras pour chasser l'étranger!
Pour lui le champ natal n'avait eu que des ronces,
Il l'adore pourtant, il mourra sans gémir;
Demandez-lui pourquoi?... Toujours dans ses réponses
Palpite le grand cœur de son roi Kasimir!

Quel est donc ce vieillard à la sainte auréole
Les traits décomposés, le front morne et hagard?
Sur sa lèvre le cri d'une âme qui s'envole;
Sur sa face du sang, la mort dans son regard...
Dans ses bras qu'a meurtris du temps la lourde chaîne,
Un jeune homme s'endort de son dernier sommeil;
Une balle a tranché ce lis naissant à peine :
Ainsi le jour s'éteint sur le ruisseau vermeil...

Ah! ce sont deux martyrs du despote kosaque!
C'est le fils du proscrit, son espoir, son appui;
Sans vengeance tous deux, car, au jour de l'attaque,

Le cor des insurgés ne sonne plus pour lui…
Pourtant sa mort est sainte, elle est digne d'envie.
Qui de nous n'est jaloux d'un exemple si beau?
Pour l'honneur de son peuple il a donné sa vie,
Trouvé la liberté… dans la paix du tombeau!

Tu vivras dans nos cœurs, victime expiatoire,
Toi dont le dévouement fait notre juste orgueil;
Ton sang doit effacer l'opprobre de l'histoire,
Quand la Pologne un jour sortira du cercueil!
Quiconque ose sonder l'abîme de nos fastes,
Leçon grande et sévère aux peuples comme aux rois,
Trouvera nos combats, nos efforts les plus vastes,
Nos supplices, nos fers, traduits sous cette croix!

Il y verra, plus loin, cette nuit d'épouvante
Où le Russe éventrait les enfants de Praga;
A quel point dans nos cœurs la patrie est vivante,
Ce que vaut le tzarisme, et ce qu'il nous légua!
Quelle main a tracé dans ce tableau sublime
Ce que l'Europe en paix semble avoir oublié :
Le juste châtiment qui suit toujours le crime,
La chute du dieu-tzar à sa honte lié?

Dans cette heureuse France, énergique et distraite,
Qui donne à tout venant son génie et sa voix,
De sa grandeur passée il est un interprète,
Un cœur qui se souvient des frères d'autrefois!
Ce peintre, pour sentir toutes nos agonies,
Enfant, du lait des forts sans nul doute est nourri;
Le beau sur sa palette a mis ses harmonies,
Son œuvre, un saint trésor : son nom, Robert Fleury!

Que le monde avili nous craigne et nous efface
Du rang des nations, nous livre aux tourmenteurs,
Cette œuvre, en nous plaçant avec eux face à face,
Flagelle les Émile et les congrès menteurs!
Honneur à toi, jeune aigle à l'essor prophétique,
Peintre de l'idéal dans le vrai transporté;
Nous te remercions, fils d'une race antique,
Au nom de la Pologne et de la liberté!

Nous, proscrits, dépouillés de tout bien dans ce monde
Par de vils renégats, courtisans du succès,
Nous portons dans notre âme une amitié profonde
Pour les cœurs généreux, les cœurs vraiment français.
Notre vertu suprême est la reconnaissance;
Garde-nous, cher Tony, ton amour et ta foi...
Ton œuvre d'un grand peuple atteste la puissance
Qui sur notre avenir se reflète par toi!

Paris, 3 mai 1866.

FIN DES NUITS D'EXIL.

LIVRE III.

VARSOVIENNES.

Melius est nos mori in bello, quam videre mala gentis nostræ.

MACHABÉES.

VARSOVIENNES.

I.

HYMNE A KOSCIUSZKO.

(1794.)

I.

Accourez tous sur vos coursiers de flamme,
Mânes sacrés de nos aïeux!
Le canon tonne et sa voix vous acclame :
Debout, ossements glorieux!
Vous qui dormez dans les sables numides,
Sous le Kremlin, dans les déserts,
A Saint-Domingue, au pied des Pyramides,
Debout, par les monts, par les airs!

Entendez-vous la voix d'un peuple libre
Redire en chœur aux nations

L'hymne immortel des phalanges du Tibre?
Debout, nos vieilles légions!
« L'heure a sonné! notre aigle triomphante
Vers l'Orient guide nos pas;
Tant que son âme en nos cœurs est vivante,
La Pologne ne mourra pas! »

L'Europe libre a marqué notre place
Entre la croix et le croissant;
Et le tzarisme, idole aux pieds de glace,
S'écroule déjà dans le sang!
Accourez tous sur vos coursiers de flamme,
Mânes sacrés de nos aïeux;
Le canon tonne et sa voix vous acclame :
Debout, ossements glorieux!

De la tombe ils répondent
Au nom de Kosciuszko;
Les voici... les vents grondent,
Leurs appels se confondent,
Répétés par l'écho!
La trompette guerrière
Lance dans la carrière
Des fantômes hagards;
Ils combattent sans trêve;
Ils tombent sur la grêve...
Les siècles, comme un rêve,
Passent à mes regards.

O ma patrie! où sont tes jours de gloire?
Depuis trente ans, les barbares du Nord,
Les trois bourreaux d'exécrable mémoire,

Sur ton calvaire expiatoire
Ont déployé l'étendard de la mort.
L'épouvante s'assied au front de l'innocence ;
La foi sur nos autels voit pâlir son flambeau,
Les mères des enfants maudissent la naissance,
Et la Pologne entière est un vaste tombeau.

Mais quelle étoile a brillé sur les ondes ?
De Washington le conseil et l'appui,
C'est Kosciuszko, le héros des deux mondes :
Ténèbres, fuyez devant lui !
Krakovie a jeté le signal des alarmes ;
« Aux armes ! » et partout l'écho répète : Aux armes !
Varsovie et Vilno, dites, ô cités sœurs,
Où sont-ils vos fiers oppresseurs ?

2.

Enfants de Piast, votre faux vengeresse
Sur le camp tatare a passé ;
Vous éteignez, dans vos cris d'allégresse,
Le canon de Raçlavicé !
Peuple sarmate, honneur à ton courage,
Reprends ton antique fierté ;
Sur tes sillons tu sèmes le carnage,
Pour moissonner la liberté !

Une immense avalanche
Que grossit l'aquilon
Roule, éclate et s'épanche
En cataracte blanche,
Dans le sein du vallon.

Tel l'homme des deux mondes,
Dans ses luttes fécondes,
Entraîne tous les rangs;
Et les fils des Sarmates
Aux drapeaux écarlates
S'élancent des Karpathes
Pour frapper les tyrans.

O trahison! impuissante victoire!
Un contre trois, qui peut-être vainqueur?
L'aigle sans tache est tombé, plein de gloire,
Et trois vautours lui déchirent le cœur!
Lâches Césars, vous qui tremblez à Vienne,
Déjà l'abîme est ouvert sous vos pas;
Craignez qu'un jour Fréderic ne revienne :
Les rois chrétiens ne vous sauveront pas!

Voyez! le ciel semble rougir de honte;
C'est l'incendie éclatant sur Praga :
Kosciuszko tombe, et la mort qu'il affronte
N'ose tarir le sang qu'il prodigua.
De ses lauriers nous laissant l'héritage,
Kosciuszko meurt dans l'exil, dans l'oubli...
Sainte patrie, il a vu ton partage,
Pologne, adieu... le crime est accompli!...

3.

Riant Niémen, et toi, Vistule blonde,
Piliça, fleuve nourricier,
Verrai-je encore au cristal de ton onde
S'abreuver mon noble coursier?

Pologne sainte! heureux celui qui tombe
Sous ton étendard glorieux;
Un peuple entier vient prier sur sa tombe,
Le sol natal couvre ses yeux!
Déjà l'exil et ses peines intimes
Ont fauché nos vieux généraux;
La douleur seule a fait plus de victimes
Que le fer sanglant des bourreaux.
Vous souvient-il, enfants de Varsovie,
Des champs de Stoczek, de Wawer,
Quand pour l'honneur chacun offrait sa vie,
Et changeait son or pour du fer?

Vous souvient-il des trois tzars de Russie
Demandant grâce à nos genoux?
Ils sont puissants, mais par notre inertie :
Fils de Kosciuszko, levons-nous!
Par notre sang, nos combats et nos larmes,
Français, donnez-nous un drapeau;
Nous ne voulons aujourd'hui que des armes,
Et dans la Pologne, un tombeau!

II.

LE MASSACRE DE PRAGA.

(4 Novembre 1794.)

> ...Cet ennemi qui parle de clémence
> En avait-il, quand son sabre vainqueur
> Noyait Praga dans un massacre immense?
>
> KASIMIR DELAVIGNE, *Varsovienne.*

C'était vers le déclin d'un combat meurtrier,
Sous le bois de Grochow, le vingt-cinq février ;
Un mois entier depuis l'héroïque séance
Où la diète acclama l'acte de déchéance
Des ducs Holstein-Gottorp, ces despotes sanglants,
Cette lèpre germaine attachée à nos flancs ;
Le jour où l'immortel quatrième, au bois d'aunes,
Fit trembler le tzarisme accroupi sur deux trônes ;
Où, jetant sur Dybitch ses éclairs de volcan,
Varsovie a flétri les lauriers du Balkan.
Le sol était jonché de victimes sans nombre,
Et le bronze ennemi grondait encor dans l'ombre.
Les cuirassiers d'Albert, aux superbes cimiers,
Qui naguère à Paris sont entrés les premiers,
De la sainte-alliance avant-garde princière,
Étaient tous, noirs géants, couchés dans la poussière.

Je tenais dans mes bras l'adjudant Kasimir;
Blessé par un obus, il semblait s'endormir,
Heureux d'être tombé, dans un jour de victoire,
De la mort la plus prompte et la plus méritoire.
Comme un simple artilleur il servait le canon;
Mais moi seul ai connu sa naissance et son nom,
Ce nom qui, dans le temps où l'Europe était libre,
Illustra nos drapeaux sur l'Adige et le Tibre;
Ce nom que les soldats de Bar, de Kosciuszko,
Saluaient en portant la main à leur shako;
Que le monde entendra, si Dieu me prête vie,
Lorsqu'il aura vengé le sang de Varsovie.
Aujourd'hui, quand sur nous l'avenir s'assombrit,
Son souvenir vivant retrace à mon esprit
Ce sinistre tableau, qu'à lui seul je consacre,
De vingt mille martyrs tués dans un massacre;
Unissant pour jamais ces noms que nous légua
La vengeance des tzars : Catherine et Praga !

Couché sur un affût, noir de sang et de poudre,
Voici ce qu'il disait, lorsqu'au bruit de la foudre,
Pour la dernière fois ses yeux semblaient s'ouvrir :
« C'est à Praga, mon fils, que je devais mourir.
J'y reçus, presque enfant, le baptême de flamme;
Ici même au Seigneur je veux rendre mon âme.
Mourant pour mon pays, je bénis mon destin...
Mais avant tu sauras quel horrible festin
Souwaroff, ici même, apprêtait en offrande
A sa divinité, Catherine la Grande,
Avec le sang d'un peuple égorgé lâchement,
Exécrable forfait du tzarisme allemand!...
Maudite soit du ciel cette horde sauvage

Propageant le désert, la peste et l'esclavage;
Que ce récit parvienne, avec tout son effroi,
Aux générations qui vont naître après toi;
Que l'âme des aïeux, en passant dans leurs âmes,
D'une haine éternelle alimente les flammes;
Que le monde s'écrie, en fouillant dans ce lieu :
« La Russie et le tzar, c'est le fléau de Dieu !... »

Puis il reprit plus calme, indiquant sa poitrine :
« Garde bien cet écrit, signé de Catherine,
Qui vouait Varsovie au fer de l'assassin;
Depuis trente-sept ans il est là, sur mon sein;
Sur le corps d'un Kalmouk je l'ai pris au passage;
A la Pologne, un jour, tu rendras ce message :
Le voici !... » Je reçus cet écrit précieux,
Et j'y lus ce qui suit, des larmes dans les yeux :
« Lasse des mouvements excités par les têtes
« Chaudes des Polonais, entravant nos conquêtes,
« J'ai hâte d'en finir avec ce peuple ingrat;
« C'est pourquoi, n'écoutant que l'honneur du tzarat,
« Je recommande aux chefs et soldats en Pologne
« D'accomplir au plus tôt leur suprême besogne,
« Sans se préoccuper de cette illusion
« D'humanité, contraire à notre intention;
« De manière à tarir tout germe de révolte,
« Et faire des mutins une bonne récolte.
« Il ne faut épargner aucun des habitants
« Qui même allégueraient une vie en tous temps
« Calme, dans leurs foyers, prête à tout sacrifice;
« Hormis ceux toutefois qui, propres au service,
« Faits prisonniers par nous les armes à la main,
« Et qui, s'étant montrés plus vaillants, dès demain

« Seront incorporés dans nos braves armées,
« Par d'incessants combats quelque peu décimées,
« Que nous devons bientôt, notre empire agrandi
« Jusqu'aux bords de l'Oder, jeter sur le Midi.
« Catherine seconde à Repnin, son ministre
« A la cour de Pologne... »

Oh! cet arrêt sinistre
Était digne, en effet, de ses admirateurs,
Voltaire et Diderot, les Dupin créateurs,
Payés de notre sang pour leurs flagorneries;
Digne d'être accompli par ces hommes furies,
Repnin et Souwaroff, les deux sbires jumeaux!...

Mon camarade alors poursuivit par ces mots :

« Sept lustres ont passé depuis qu'en ces murailles
Un barbare a semé d'atroces funérailles;
Aux champs de Podzamczé, par Fersen envahis,
Tombe, avec Kosciuszko, tout l'espoir du pays;
La guerre va toucher à sa dernière crise;
L'ordre règne à Posen, Krakovie est reprise;
Praga nous reste encor : mais le vieux Souwaroff,
Le vainqueur de Rimnik, le boucher d'Ismaïlow,
Conduit vers la cité quarante mille esclaves
Du tzarisme allemand, ce vampire des Slaves,
Faisant briller aux yeux de ces hommes du Nord
Le pillage, le vin, l'incendie et la mort.
A lutter sans espoir la ville est résignée...
Au faubourg de Praga s'abrite une poignée
De faucheurs, fils du peuple, uniques défenseurs
De ses remparts de terre érigés par nos sœurs,

Sous Jacques Iasinski, s'apprêtant à combattre
Les soudards du tzarisme, un homme contre quatre.
Iasinski, mon émule et mon chef adoré,
De quel trouble à ton nom suis-je encor pénétré!
Même après Kosciuszko, sans ta mort trop hâtive,
Ton génie eût sauvé la Pologne captive...
Triomphant à Vilno, ton front se couronna
Des lauriers de Sioly, Niémenczyn, Oszmiana;
Mais Praga te réserve une palme plus sainte,
Et, nouveau Colisée, elle ouvre son enceinte
Aux fils de Gédimin, qui pour la secourir
T'ont juré devant Dieu de vaincre ou de mourir;
Aux Ruthènes de Minsk, à la race endurcie
Des Sarmates Lettons de la Samogitie,
Dont le sang va sceller, sur le même sillon,
Le pacte fraternel d'Edvige et Jaghellon,
Unissant aujourd'hui sous la main d'une hyène
La Pologne léckite et la lithuanienne!
Iasinski les commande; avec de tels soldats,
Il est sûr de tomber comme Léonidas;
Par son zèle inspirés, les fils de Varsovie
Chèrement au vainqueur veulent vendre leur vie,
Et, la pioche en main, travaillant au flambeau,
Sous les murs de Praga lui creusent un tombeau...
Mais que peut un grand peuple avec un roi sans âme,
Cet amant couronné de la tzarine infâme,
Et qui ne se maintient que par elle et Repnin
Sur le trône des Piasts, souillé de son venin?
Fallait-il, ô mon fils, que ce vil sybarite,
Étalant à nos yeux sa douleur hypocrite,
Bâtard né du sang juif, blasonné du Veau-d'Or,
Eût vendu la Pologne à Repnin, son Mentor!

Cet intrus, détestant la terre polonaise,
Parmi ses fils armés se sent mal à son aise;
Et, de par ses bourreaux, chef de la nation,
N'attend plus que le jour de sa soumission!...
Leur complice, la faim, sur son peuple accroupie,
Assiége la cité de ses dents de harpie;
Le Prussien, toujours traître et parjure à sa foi,
Sème sur la Narew le carnage et l'effroi;
Lorsque arrive un courrier : conduisant ses cohortes,
Dombrowski triomphant va paraître à nos portes...
Les Russes, que l'hiver assiégeait à leur tour,
Par l'assaut général préviennent son retour... »

Il s'arrête... Un rayon de soleil qui s'efface,
De Kasimir mourant illumine la face;
Il parle avec effort, tout couvert de son sang,
La voix toujours plus lente et le front pâlissant :

« C'était le trois novembre; une neige d'automne
Sur la plaine étendait son linceul monotone;
Un brouillard épaissi, qu'on touchait de la main,
Du corps des assaillants protégeait le chemin;
La nuit à sa moitié, favorable au mystère,
Aux regards de Dieu même aurait caché la terre.
Cinquante bataillons, trente escadrons épars,
Sont arrivés sans bruit jusqu'au pied des remparts;
Potemkin, Islenieff, sont au centre, à la gauche,
Fersen et Tormansoff soutiennent leur approche;
A la droite, Lascy, nous prenant à revers,
Zouboff et Derfelden, par trois chemins divers
Se jettent sur le pont. La colonne d'attaque
Se brise au premier choc; le Baskir, le Kosaque,

Roulent dans les fossés avec des cris affeux,
Et la fange en sifflant se referme sur eux.
Ceux qu'épargne le fer tombent dans la Vistule;
La horde avec effroi tourbillonne et recule.
Il se fait sur la plaine un silence de mort;
Souwarof, de fureur, prend son glaive et le mord.
Il donne le signal : trois vastes batteries
Ouvrent avec fracas leurs gueules de furies,
Et leurs langues de feu, rougissant les brouillards,
Sous des flots de mitraille arrêtent les fuyards.
Comme dans Sahara, monstre aux ailes ferventes,
Le simoun fait bondir des montagnes vivantes,
Tels, ces fils du désert, que la peur subjugua,
S'élancent pêle-mêle à l'assaut de Praga.
Séduit par Stanislas et sa ligue secrète,
Le félon Zaïonczek fait battre la retraite;
D'un coup de feu dans l'aine Iasinski lui répond :
Il fuit à Varsovie et fait rompre le pont.
Offrant à leur patrie un sublime holocauste,
Nos dix mille n'ont plus qu'à mourir à leur poste.
Souwaroff averti, par un suprême effort,
Sur des monceaux sanglants pénètre dans le fort,
Et la torche à la main, déjà sûr de sa proie,
Promet aux Grecs vainqueurs les dépouilles de Troie.
Il se fait préparer un bain rafraîchissant,
Un bain de glace... Oh, non! plutôt un bain de sang!
Il s'y plonge à trois fois, criant aux soldats ivres :
« Amusez-vous! trois jours de pillage, et des vivres!... »
Mais quel récit, mon fils, peut jamais égaler
L'horreur de ce tableau, dont l'enfer dut trembler!
Même aujourd'hui, je vois, après des jours sans nombre,
Ces forfaits que la nuit a couverts de son ombre;

Et je vais dans le ciel crier vengeance à Dieu
Pour ce peuple étouffé dans le sang et le feu !...

« Pourtant, je l'essayerai, me dit mon frère d'armes;
Voici ce que j'ai vu dans cette nuit d'alarmes :
Mais je dois me hâter, car je sens que mes yeux
Vont se fermer bientôt à la clarté des cieux...

« L'incendie, allumé dans l'enceinte octogone,
Lève sur le faubourg sa face de Gorgone;
On voit à sa lueur le Kalmouk, le Mogol,
Ivres de sang humain et gorgés d'alcool,
Vingt peuplades sans nom que l'Asie a vomies,
Briser nos monuments sous leurs mains ennemies,
Achever les blessés, lacérer les enfants,
Portés, le crâne ouvert, sur leurs dards triomphants...
Le feu, marchant toujours, reptile aux milles têtes,
Rugit comme une trombe annonçant les tempêtes,
Avec leurs habitants engloutit les maisons,
Et jusqu'aux pieds du roi fait jaillir ses tisons.
Il avance, en broyant dans ses fortes entrailles
Des temples, des palais et des pans de murailles,
Qui s'écroulent alors dans le fleuve écumant,
Et, comme un fer rougi, s'éteignent en fumant.
L'hydre enfin devient aigle... et comme une fusée
Franchit tout l'horizon de son aile embrasée,
Tel, semant des éclairs, son souffle a retenti
Aux deux extrémités du bourg anéanti...
Par moments il s'apaise; on entend le massacre
Bouillonner à travers les parois qu'il consacre;
Brandissant leurs couteaux, des popes chevelus,
Du Moloch féminin ministres dissolus,

Sur un fleuve de sang où la flamme surnage,
Par d'atroces clameurs excitent au carnage;
Et, souillant sur l'autel les filles du saint lieu,
Dans leur langue infernale invoquent le tzar-dieu...
L'abîme seul répond; sur ce peuple en démence
Un cyclone glacé lève sa voix immense :
De signes menaçants l'horizon s'est couvert,
Et Praga, toute en feu, semble un gouffre entr'ouvert...
Grand Dieu! retiens encor ta colère qui gronde,
Et ton bras qui s'apprête à foudroyer le monde!
C'est pour de tels forfaits, commis au nom des rois,
Que le fils de Marie expirait sur la croix!...

« Quel est ce bastion que la flamme environne,
Comme un tigre aux abois, d'une ardente couronne?
C'est le fort de la Vierge, au saillant des remparts.
Stahl, Sewitch et Zouboff l'assiégent des deux parts;
Mais Grabowski, Korsak et leur vaillante escorte
De soixante faucheurs en défendent la porte;
C'est en vain qu'Islenieff amène des renforts,
Il ne les soumettra qu'en marchant sur leurs corps.
Blonde enfant du Niémen, l'héroïque Marie,
Que notre chef nommait l'ange de la patrie,
Espérait sur son front unir, ce même jour,
Aux lauriers des combats les roses de l'amour.
Dans l'asile pieux dominant la colline,
La sainte mère avait accueilli l'orpheline,
Qui pressentait d'avance, en franchissant le seuil,
Que son lit nuptial devait être un cercueil.
Aux pieds de sa patronne en pleurant prosternée,
Elle la suppliait, durant cette journée,
De bénir nos drapeaux, le combat commencé,

Ou de ne pas survivre à son cher fiancé.
Le bruit gronde plus près... lorsqu'un éclat de bombe
Frappe le crucifix, qui se brise et retombe ;
Et soudain, par la brèche ouvrant une paroi,
La foule entre, confuse, avec des cris d'effroi :
C'est le moment suprême et le glas d'agonie...
On voit dans le lointain, vaincus par félonie,
A travers le bûcher, nos derniers combattants
Reculant pas à pas sur des corps palpitants,
Puis, le brave Iasinski. Saisissant une lance,
Au plus fort de la lutte avec rage il s'élance :
Sewitch, Karr, Baturlin, sont tombés sous le fer,
Et leur âme a plongé jusqu'au fond de l'enfer.
Une digue de faux hérisse la redoute ;
L'ennemi reconnaît le héros qu'il redoute,
Ces fils de Kosciuszko, ces faucheurs, dont les dards
Ont à Raçlavicé broyé ses étendards ;
Dont Sobieski disait, aux jours de ses conquêtes :
« Ils soutiendraient le ciel, s'il tombait sur les têtes ! »

« A cet aspect, l'espoir renaît dans tous les cœurs ;
Le Moskovite a fui, les nôtres sont vainqueurs !
Nous crions : En avant ! mais d'une tour prochaine
Un coup part ; Iasinski chancelle comme un chêne
Frappé par la cognée, et tombe aux mêmes lieux
Où sont morts les soixante et leurs chefs glorieux,
Où nos pères jadis, quittant leurs toits de chaume,
Donnaient au plus vaillant le sceptre et le royaume...
A sa voix bien connue, en jetant un long cri,
L'orpheline s'élance au cou de son mari,
Étanche sa blessure ; et jamais à l'écorce
Ne s'attacha le lierre avec autant de force

Que ses bras sur son cœur n'enlaçaient le héros.
« Quitte ces murs, dit-il, souillés par les bourreaux,
« Chère Marie, adieu... sois heureuse et bénie;
« Va, retourne à Kowno, dans ma Lithuanie...
« Où ma mère... » Il se tut; mais on voyait sa main
De la maison natale indiquer le chemin;
Il étreignit la mienne... ô douleur qui me navre!
Déjà le froid mortel a glacé son cadavre...
Ainsi devait tomber la fleur de nos guerriers,
Achille de vingt ans, le front ceint de lauriers;
Sans survivre d'une heure à sa sainte patrie,
Sans subir dans l'exil, l'âme triste et flétrie,
De l'avide étranger les regards méprisants,
Tourment que j'ai souffert durant trente-six ans...
De cette honte enfin le Seigneur me délivre;
Ce jour tant souhaité me permet de te suivre,
Pour te dire là-haut que, malgré son malheur,
Notre race est toujours digne de ta valeur!...

« Marie, une âme forte et vraiment polonaise,
Prenant son fer, bondit vers l'ardente fournaise,
A la brèche, où déjà pénètre l'ennemi.
Avec ce même acier, d'un bras mal affermi,
Elle blesse Islenieff, fait tomber son épée;
De vingt morts aussitôt sa poitrine est frappée...
Sa chute est le signal d'un carnage effrayant;
La maison du Seigneur n'est qu'un brasier géant.
Je vois encor, je vois ces vierges gémissantes,
Entourant les autels de leurs mains frémissantes;
Ce vieux prêtre, disant les prières des morts,
Tué d'un coup de hache et roulant sur leurs corps;
Ces membres tressaillants découpés en trophées,

Dans le sang de leurs fils les mères étouffées;
Ces miasmes de chairs ardentes, cet enfer
Digne de Catherine ou du tzar Lucifer !...

« Au dehors, l'incendie achève ses ravages;
Les enfants, les vieillards, parcourent les rivages;
Mais le pont de bateaux, à demi consumé,
Se divise et se tord comme un monstre enflammé.
La Vistule à leurs pieds, comme un fleuve de soufre
Rougi du sang humain, leur présente son gouffre,
Tandis qu'à l'autre bord, leurs amis, leurs parents,
Entendent leurs clameurs, leurs sanglots déchirants!
On voit ces fugitifs, le désespoir dans l'âme,
Arrachant leurs cheveux, leurs vêtements en flamme,
Pour éteindre l'ardeur qui pénètre leurs os,
Courir le long du fleuve et plonger dans ses eaux!
Potemkin dans Praga fait enfin son entrée,
En foulant à ses pieds la Pologne éventrée;
Vingt mille corps brûlés gisent dans le charnier
Sur des mares de sang... pas un seul prisonnier.
J'entends, j'entends toujours ce bruit sourd dans l'espace,
Le craquement des os sous le canon qui passe;
Les cris des moribonds écrasés sous le char
De Catherine deux, l'aïeule du dieu-tzar!

« O mon pays! voilà l'implacable sentence
Qui devait accomplir dix siècles d'existence,
Dix siècles de grandeur, d'héroïque fierté,
De combats pour la gloire et pour la liberté!
Et quel était ton crime? incliné sous un maître
Vassal de l'étranger, d'avoir voulu renaître;
D'avoir montré de loin aux peuples plus heureux

Comment on devient libre, en restant généreux!
Mais, à ton dernier jour, cette sanglante idole,
Catherine, à ton front attache une auréole
Qui, malgré tes douleurs et tes convulsions,
Te rend saint à jamais parmi les nations;
Qui te donne ce nom que le monde révère,
Peuple-Christ, immolé dans Praga, ton Calvaire,
Étoile de salut pour l'Europe à venir,
Symbole d'une paix qui ne doit plus finir!
Ah! quand la Messaline apprendra ton désastre,
Elle tordra ses mains et maudira son astre
De n'avoir pu jeter, du haut de son palais,
La torche incendiaire à ses dignes valets;
Comme en ces nuits d'orgie où, nouvelle Locuste,
Se livrant aux Orloff, à Stanislas-Auguste,
A mille obscurs bandits échappés de prison,
La bacchante à son philtre infusait le poison,
Pour sentir se mêler le frisson d'agonie
Aux lascives fureurs des tigres d'Hyrcanie!
Mais son cœur de marâtre, usé par les plaisirs,
Fut depuis ce moment rebelle à ses désirs;
Chaque nuit, le remords lui présentait en rêve
Des corps sans sépulture étendus sur la grève;
Les spectres l'étreignaient dans leurs bras étouffants,
Ses doigts se rougisaient dans le sein des enfants...
L'aurore boréale était comme la flamme
Du gouffre de Caïn qui déjà la réclame,
Lui criant les forfaits que sa main prodigua...
Et son cœur se noya dans le sang de Praga!

« Mais que fait Stanislas? Étendu sur sa couche,
Assisté d'un laquais au regard faux et louche,

Un rire judaïque incrusté sur ses traits,
Ce roi, de l'incendie observe les progrès.
« Grâce à Dieu! » Ce seul cri s'échappe de sa lèvre;
Mais à ses doigts tremblants et crispés par la fièvre,
A sa détresse, on voit que le feu du dehors
Peut à peine égaler l'horreur de ses remords.
Il tressaille à tout bruit; d'une main convulsive
Il froisse avec terreur une infâme missive
Écrite à la tzarine, où sa plume enlaça
Les noms de Stanislas et de Targoviça.
Parfois, d'un éventail il couvre sa paupière,
Ne pouvant supporter la trop vive lumière
Du brasier de Praga, cet immense fanal
Qui rougit sa pâleur d'un reflet infernal.
On distingue dans l'ombre une atroce figure,
Repnin, aux yeux de tigre et d'un sinistre augure;
Près de lui, Branecki, son rival clandestin :
Dans leurs traits, le roi cherche à lire son destin...
Sur ces fronts de Kalmouk par degrés se déploie,
Au canon qui s'approche, une cruelle joie;
L'histrion couronné, le cordon russe au cou,
S'enquiert de ses amis, des salons de Moskou;
Le premier, il propose, âme ingrate et servile,
De livrer au vainqueur l'arsenal et la ville,
Et, par sa trahison lui livrant nos soldats,
Il donne à Varsovie un baiser de Judas...
O roi lâche et vénal! n'as-tu pas une larme
Pour ce peuple égorgé dont le râle t'alarme?
Trois générations périssent sous tes pas
D'un supplice barbare, et tu ne pleures pas!
Est-ce que dans Kaniow ton ancienne maîtresse
Fit tarir à jamais tes larmes de tendresse ?

Et, dans tous ces tableaux d'épouvante et de mort,
N'auras-tu qu'un regret : ton royal coffre-fort?
N'implorant de Repnin qu'une seule province,
Ce qu'il faut de sillons pour un titre de prince,
Dès demain, échappé de ce Capharnaüm,
Tu courras avec lui chanter un *Te Deum ;*
Puis, au tzar Paul premier, à ton dieu tutélaire,
La couronne à la main demander ton salaire !
Fais-lui serment d'amour, prosterné sous la croix,
Roi créé par sa mère et dernier de nos rois !...

« Le dernier ! Oh ! depuis ce Codrus de théâtre,
Tant d'opprobre s'attache à ce nom idolâtre,
Qu'instruits par nos malheurs, mais plus fiers désormais,
Ce roi, fût-il un Piast, nous n'en voudrons jamais !
A ce titre souillé la Pologne renonce ;
Elle a, comme le Christ, sa couronne de ronce...
O toi, des nations auguste Niobé !
Si de sa main le sceptre à tes pieds fût tombé ;
Si, ne prenant conseil que de ta délivrance,
Tu l'eusses détrôné ; plus sage que la France,
Lui laissant ses remords, ses hontes, ses jouets,
De toute ambition proscrivant les souhaits,
Tu serais grande et libre, et ta race guerrière,
Des vainqueurs du Kremlin eût suivi la carrière :
Mais clémente, aux combats toujours prête à courir,
Contre la trahison tu ne sais que mourir !...

« Praga, noble tombeau de l'ancienne Pologne,
Qui doit te relever ?.. Nicolas? ô vergogne !
Lui qui disait un jour : « J'en finirai demain
« Avec le *polonisme* et le culte romain ;

« Pour dompter Varsovie et la réduire en cendre,
« Je transmets ma vengeance à mon fils Alexandre... »
Oui, fils d'Yvan, je vois ce cruel empereur
Des vautours de Praga ravivant la fureur;
Malheur à notre époque, à l'Europe en démence,
Qui, pouvant le combattre, implore sa clémence!

« Peut-être du massacre un sauveur échappé,
Que l'Hérode nouveau de l'exil a frappé,
Jusqu'au fond du martyre ayant bu le calice,
De vingt mille des siens vengera le supplice...
Je ne le verrai plus, achevait Kasimir,
Contre l'affût brisé cherchant à s'affermir,
La tête vers Praga lentement soulevée,
Car je me sens mourir... — « La Pologne est sauvée !
Crie un faucheur blessé conduit par un mazour;
Vingt-cinq mille Moskals moissonnés en un jour !
A nous la grande aunaie! à nous le champ de gloire!
Victoire!... » Tout le camp a répété : Victoire!
Ce cri, de Kasimir interrompt le sommeil;
De sa large blessure arrachant l'appareil :
« Je meurs libre, dit-il, et ma journée est pleine... »
Les fanons des lanciers rayonnent sur la plaine,
Nos aigles triomphants s'inclinent sur le mort...
Son nom?... Le peuple slave... il ne meurt pas, il dort! »

29 novembre, 1844.

III.

NON TU NE MOURRAS PAS!...

Ieszcze Polska nie zginęla...

CHANT DES LÉGIONS POLONAISES.

(1797.)

La Pologne vit encor
  Dans son peuple libre;
L'aigle blanche, en son essor,
  Dit aux flots du Tibre :
« Non, non, tu ne mourras pas
  Pologne, ô patrie!
Ton soleil, ou le trépas,
  Liberté chérie!

« Tant que l'Europe à genoux
  Rougit d'être esclave,
Que le dernier d'entre nous
  Peut mourir en brave,
Non, non, tu ne mourras pas
  Pologne, ô patrie!
Ton soleil, ou le trépas,
  Liberté chérie!

« Tant qu'au monde il est un lieu
  Qu'aucun roi n'opprime;
Tant qu'au ciel il est un Dieu
  Qui punit le crime,
Non, non, tu ne mourras pas,
  Pologne, ô patrie!
Ton soleil, ou le trépas,
  Liberté chérie!

« Si, couvert de son drapeau,
  Le soldat succombe,
Demain, un soleil plus beau
  Luira sur sa tombe!
Non, non, tu ne mourras pas,
  Pologne, ô patrie!
Ton soleil, ou le trépas,
  Liberté chérie! »

IV.

« BOZE ÇOS POLSKE »

(1816.)

Dieu qui donnas à la Pologne sainte
Plus de mille ans de force et de splendeur,
Qui défendis sa glorieuse enceinte
Contre les rois jaloux de sa grandeur,
Vers toi, Seigneur, un peuple en deuil s'écrie :
« Ah! donne-nous la mort ou la patrie! »

Dieu qui, plus tard, touché de son partage,
De ses débris semant tout l'univers,
Nous as laissé sa gloire en héritage,
Avec un nom grandi par les revers,
Vers toi, Seigneur, un peuple en deuil s'écrie :
« Ah! donne-nous la mort ou la patrie! »

Dieu qui, d'un mot, peux lui rendre la vie,
Anéantir ses bourreaux triomphants,
Daigne bénir le sang de Varsovie,
Daigne exaucer les pleurs de ses enfants!
Vers toi, Seigneur, un peuple en deuil s'écrie :
« Ah! donne-nous la mort ou la patrie! »

Dieu dont la main, brisant sceptre et couronne,
Venge toujours les peuples opprimés,
Qu'avec la foi, la liberté rayonne
Sur tes autels qu'un tzar nous a fermés!
Vers toi, Seigneur, un peuple en deuil s'écrie :
« Ah! donne-nous la mort ou la patrie! »

Dieu de justice! après tant de souffrance,
Rends-nous notre aigle et nos vieux bataillons;
Fais dans nos cœurs renaître l'espérance,
Fais refleurir les blés sur nos sillons!
Vers toi, Seigneur, un peuple en deuil s'écrie :
« Ah! donne-nous la mort ou la patrie! »

Dieu tout-puissant! confonds ces téméraires
Qui, l'arme au poing, nous parlent de bienfaits;
Par notre amour unis les peuples frères
Sous le rameau de l'ange de la paix!
Vers toi, Seigneur, un peuple en deuil s'écrie :
« Ah! donne-nous la mort ou la patrie! »

V.

GLOIRE AU SOL POLONAIS.

Czesc polskiéj ziemi.

(1820.)

Gloire au sol polonais!
Gloire à toi pour jamais,
  Terre des braves!
Que tout homme de cœur,
D'un sang libre et vainqueur,
Vienne chanter en chœur
  L'hymne des Slaves!
Notre peuple eut jadis,
Avant les jours maudits,
  Des jours prospères;
Quand trois tzars de Moskou
Marchaient, la corde au cou,
Et ployaient le genou
  Devant nos pères!

L'aigle des Boleslas
Tendait sur trois États
  Ses grandes ailes;

Implorant son appui,
Ses maîtres d'aujourd'hui
Se courbaient devant lui :
  Les infidèles!
Tu veux anéantir
Tout un peuple martyr,
  Ingrate Vienne!
C'est au sang de nos rois,
Au glaive de Jean trois,
Perfide, que tu dois
  D'être chrétienne!

Guillaume, ancien sujet,
Qui conçus le projet
  De son partage;
Un jour tu connaîtras
Le destin des ingrats :
Et demain tu rendras
  Notre héritage!
O France, notre sœur!
Que font à l'oppresseur
  Tes vaines larmes?
Pour briser dans ta main
Le Russe et le Germain,
Tu n'auras plus demain
  Tes frères d'armes!

Peuple de Kasimir,
Souffre et meurs sans gémir
  Dans l'indigence;
Mais qu'il tremble à son tour
Le stupide vautour :

Car voici le grand jour
De la vengeance!
Ombre de Kosciuszko,
Lève-toi du tombeau
De nos ancêtres;
Frères, sœurs, jurons tous
De mourir sous leurs coups,
Avant que parmi nous
Règnent des traîtres!

VI.

LIBERTÉ !

(1830.)

> La liberté fut-elle donc *montrée* à l'homme pour qu'il ne pût jamais en jouir ? Fut-elle sans cesse offerte à ses vœux comme un fruit auquel il ne peut porter la main sans être frappé de mort?
>
> CARNOT, *Discours contre l'empire.*

Du fer, du fer, disait la France !
A ce cri, du Tage à l'Euxin,
Ouvrant leur âme à l'espérance,
Vingt peuples sonnaient le tocsin.
Entendez-vous le glas de délivrance?
Un ange, éclatant de clarté,
Du haut des cieux s'écria : Liberté !

De l'or, de l'or aux vils esclaves !
Disent les rois en frémissant;
Ils veulent briser leurs entraves,
Retrempons-les avec du sang !
Pour l'épancher, des millions de braves !
Pour le payer, des monceaux d'or !

Il faut du sang, du sang, du sang encor!

Du fer! le canon se réveille
Et gronde trois jours dans Paris;
Victoire aux enfants de la veille,
Au vieux drapeau qu'ils ont repris!
Mais de la fraude admirez la merveille :
Les nains ont vaincu les géants,
Plus de Bourbons, voici les d'Orléans!

De l'or, de l'or à la Belgique!
A son lion qu'on étouffait
Il faut une mort moins tragique...
Vite, un Cobourg! Le tour est fait.
Il se rendort d'un sommeil léthargique...
Gardons sa peau pour nos combats;
Enchaînons-le, ne le réveillons pas!

Du fer, du fer aux fils du Tibre!
Gloire à leurs antiques vertus!
Rome éternelle, un instant libre,
Croit revivre aux temps des Brutus!
Au Capitole!... écoutez; l'airain vibre...
Vous fuyez?... où sont vos aïeux
Que Brennus même avait pris pour des dieux?

De l'or, de l'or pour la Pologne,
Pour le sang de ses défenseurs!
Rois et bourreaux, à la besogne!
Frappons à la fois les deux sœurs!
A nous le crime, aux Français la vergogne!
Relevons nos droits absolus...

Peuples, tremblez! vos remparts ne sont plus!

Du fer, du fer, mais plus de chaînes!
Soyons tous frères dès ce jour;
Brisons le joug des vieilles haines,
Ouvrons l'époque de l'amour!
Plus d'échafauds, de victimes humaines :
Les peuples sont rois, tout est là...
La liberté sur ces mots s'envola.

VII.

LE XXIX NOVEMBRE.

(1830.)

Apparent rari nantes in gurgite vasto,
Arma virum, tabulæque, et Troia gaza per undas.

ÆNEIDOS, I.

Il a fallu toutes les fautes de leurs généraux, toutes les turpitudes de leur diplomatie, pour réduire à rien ces dévouements sans bornes, cet élan passionné vers la liberté, dont tout le pays semblait embrasé!

ANONYME.

I.

Salut! jour du réveil, jour du vingt-neuf novembre,
Par notre sœur, la France, acclamé dans la chambre,
Où de ton cri de guerre apportait un écho,
Lafayette, l'ami de notre Kosciuszko!
Salut! de l'Aigle blanc glorieuse bannière,
Sur la terre d'asile aujourd'hui prisonnière;
Mais frémissante, et prête à reprendre ton vol
Vers le pays sarmate, esclave du Mogol!
Salut! notre annuelle et septième assemblée,

Plaise à Dieu, la dernière... où l'auguste exilée
Célèbre par le chant, la prière et le deuil,
La nuit impérissable où, brisant son cercueil,
En face des bourreaux consternés d'épouvante
Nous jetâmes ce cri : « La Pologne est vivante! »
Comme dans ce moment, ce cri de liberté
Fut redit par vos cœurs avec joie et fierté;
Tel qu'il doit l'être un jour, quand pour elle et la France
Ensemble, aura sonné l'heure de délivrance!...
Oui, son âme immortelle est présente en ce lieu...
« Six jours, sur le chaos plana l'esprit de Dieu;
Le septième, il créa l'ordre... » dit la Genèse :
Telle est la mission de l'âme polonaise,
La liberté, pour nous descendue aux enfers,
Mais qui sera, demain, l'âme de l'univers.
Par elle, en cette nuit, pleine d'espoirs sublimes,
Sous les glaces du pôle, au fond des noirs abymes,
Tout Polonais vivant, les captifs, les proscrits,
Avec nous, homme et peuple, unissent leurs esprits.

Rappelez-vous ce jour où la Pologne en larmes
Déchira son linceul pour nous crier : Aux armes!
Où dix-sept jeunes gens, quittant grec et latin,
Des murs de Varsovie expulsaient Constantin.
Héros improvisés, lycéens téméraires,
Ils n'ont fait qu'accomplir le vœu de tous nos frères,
Des Faucheurs polonais, fils des soldats de Bar,
Prêts à livrer leur tête aux vengeances du tzar.
Voyez! des conjurés la troupe solidaire
Se rassemble en criant : « Marchons au Belvédère! »
L'âme de la Pologne, une croix à la main,
Dans les sombres couloirs leur montre le chemin.

Ils foulent en passant le cadavre de Gendre,
Un de ces renégats que la bassesse engendre,
Dont l'Europe à genoux quêtant des millions,
Offre sur notre sol de beaux échantillons;
L'infâme, à l'instant même, au grand-duc fataliste,
Des dix-sept, nombre étrange, avait porté la liste.
Un seul était soldat; de réduit en réduit,
La baïonnette au poing, Trzaskowski les conduit.
Au parc de Lazienki, ce débris des grands règnes,
Wysoçki l'a choisi parmi ses porte-enseignes,
Pour guider ces enfants jusqu'au bourg sépulchral
Où le frère du tzar jouait au caporal.
C'est là, de ce dortoir souillé par ses orgies
Que sortent jour par jour, de notre sang rougies,
Ces sentences de mort, ces oukazes maudits,
Du sensible Alexandre en secret applaudis;
C'est là que Grudzinska, devenu moins farouche;
Apprivoise le monstre en partageant sa couche;
Qu'elle lui fait livrer, assoupi dans ses bras,
Le trône moskovite à ses frères ingrats.
Gloire aux jeunes héros que l'esclave dénigre!
Seuls, ils ont pénétré jusqu'à l'antre du tigre;
Mais l'antre était désert, car le tigre aux abois
Eut peur de nos aiglons, et s'enfuit dans les bois.
Les voilà, du château surveillant les poternes...
« Qui vive?
— Porte-enseigne!
— En avant! aux casernes!
— Marchons! » dit Wysoçki.
Trois régiments choisis
Des dragons du tzarisme ont jeté leurs fusils.
Au faubourg de Soleç éclate l'incendie...

Par un flot d'habitants la cohorte agrandie
Traversant la cité, s'écrie : « A l'arsenal! »
Aux lueurs du brasier qui lui sert de fanal,
Le mur épais se brise; et la foule accourue
Partage les faisceaux dispersés dans la rue.
Les chants, les cris guerriers de son âme ont jailli;
Les tombes de Praga de loin ont tressailli...
Plus de fers maintenant, excepté pour les traîtres;
Des combats glorieux, comme sous nos ancêtres,
Lorsqu'aux champs de Kluzyn, deux tzars, la corde au cou,
Rendaient à Zolkiewski les clefs d'or de Moskou!
« Aux prisons! » une voix dans la foule s'écrie;
Là, saignent les grands cœurs vivant pour la patrie,
Nos prisonniers d'État liés, les mains en croix,
Ou par des clous de fer incrustés aux parois;
Voyez dans ces cachots, leur noire sépulture,
Ces bouges cloisonnés, ces engins de torture
Pour l'âme et pour le corps, meurtri, tendu, pressé,
Ne jetant qu'un cadavre à l'échafaud dressé...
Que de sang, que de pleurs!... Sous ces voûtes plombées
Des mains de nos martyrs les chaînes sont tombées;
Emportés dans nos bras, demi-nus, délirants,
Tous ont béni le peuple et maudit les tyrans;
Et quittant les geôliers enchaînés à leur place,
Spectres vivants, ont fui de leurs cercueils de glace...
Un seul, Lukasinski... respect à ce grand nom!
Dut suivre le grand-duc, cloué contre un canon!....

O prodige! voyez, l'aurore boréale
Rougit de Sigismond la colonne royale;
C'est le sang des guerriers morts pour la liberté
Refluant vers sa source : un nimbe de clarté

Couvre tout Varsovie... à sa lueur mouvante
Les sbires du grand-duc ont pâli d'épouvante,
Elle éclaire leur fuite; et sur le front du tzar
Écrit, avec ce sang, l'arrêt de Bathazar!

O réveil d'un grand peuple, ô nuit expiatoire!
Nuit qui des légions recommence l'histoire!...
Comme le premier jour où le souffle de Dieu
Remplit l'immensité d'harmonie et de feu;
L'aurore souriant au cantique des mondes
Pour la première fois se leva sur les ondes,
Et bientôt sur son char lumineux et vermeil
Sortit de l'Océan le globe du soleil;
Blanche, le sein fleuri, comme une fiancée,
Sur l'aile des oiseaux la prière élancée,
De la terre monta dans les cieux entr'ouverts...
Ainsi la liberté vint charmer l'univers.
Consolés dans un jour de quinze ans de supplices,
De l'Éden retrouvé nous rêvions les délices;
L'horreur des échafauds, les hontes du passé,
L'empreinte de nos fers, tout semblait effacé
Par ces mots qui faisaient bondir toutes nos fibres,
Ce cri d'un peuple entier : « Frères, nous sommes libres!
Lequel de nous, cédant à cet appel vainqueur,
A d'anciens ennemis n'a pas ouvert son cœur;
N'a pas tendu les bras même à de mauvais frères,
Égarés par l'orgueil, de croyances contraires;
Même en doutant du ciel, qui donc vers le Seigneur
N'a pas jeté son chant d'amour et de bonheur;
Senti naître et grandir cette force nouvelle
Qui par la liberté dans l'âme se révèle,
Lorsque, chef ou soldat, maître ou simple ouvrier,

Tout ce qui tient l'outil, se sert de l'encrier,
Toute une race enfin, toute haine tarie,
S'unit dans un devoir, un amour, la patrie!

2.

Pour un rêve si beau, quel affreux lendemain!...
Voici la trahison, fléau du genre humain,
Se glissant dans la nuit, sordide corruptrice,
Avec ses deux limiers, la peur et l'avarice,
Et creusant sous nos pas son abîme infamant,
Où tout notre avenir s'écroule en un moment!
Quels fantômes, grand Dieu, voyons-nous apparaître
A la tête du peuple aspirant à renaître?
C'est l'adroit Lubeçki, le gardien du trésor,
Par qui le judaïsme a repris son essor,
Intrigue dont ce jour brisait le monopole
S'étendant, grâce à lui, de l'Oder jusqu'au pôle.
N'osant plus de l'émeute arrêter le torrent,
Il jura de la perdre en la déshonorant;
Il n'y parvint que trop, grâce à ces vieux ministres
Reparaissant toujours aux époques sinistres :
Czartoryski d'abord, esprit faible et caduc,
Ancien ami du tzar, mais rival du grand-duc,
Très-patriote, après qu'un simple gentilhomme,
Zaïonczek, fut nommé lieutenant du royaume;
Radziwill; Niemcewicz, grand poëte autrefois,
Dont l'âge avait éteint le génie et la voix;
Paç et Kochanowski, tous jetés dans l'orbite
Que traçait autour d'eux le Turgot moskovite,
L'homme à qui Souwaroff, pour enseigne, légua
Le stigmate infernal du brasier de Praga!

Tel maître, tels valets : trois princes et deux comtes,
Cinq vieillards, à l'émeute imposés pour archontes;
Pas un homme de tête, ou du moins de vigueur...
Ces pâles revenants, sans cervelle et sans cœur,
N'ont vu dans le vingt-neuf qu'un tumulte vulgaire,
Et non pas le signal de cette grande guerre
De deux mondes rivaux, l'Occident et le Nord,
Qui doit nous affranchir ou nous donner la mort!
Et voyez! ces tribuns, à leur insu, peut-être,
Devenus désormais les complices d'un traître,
Chez le vieux prince Adam, tout confus et troublés,
Au nom de Nicolas à la hâte assemblés,
Tandis que des corps morts jonchaient la capitale,
Ont osé rédiger cette adresse fatale
Dont voici le début, d'un style heureux et neuf :
« *Le triste événement de la nuit du vingt-neuf*
A mis notre patrie au bord du précipice...
Rentrez dans le devoir et dans l'ordre propice
Aux intérêts du peuple, à ceux du tzar et roi... »
Puis, ces mots pour finir : « *Nous maintiendrons la Loi...* »
— Oui, la loi du tzarisme et du knout, son symbole;
La loi! c'était de dire une seule parole :
« Aux armes! levez-vous, nobles et paysans!
Soyez libres! brisez vos chaînes de quinze ans;
Unis, le fer en main, vous êtes invincibles! »
Mais non! ces vieux magnats, rêvant des jours paisibles,
Sous leurs croix, leurs cordons, façonnés au mépris,
N'avaient rien oublié, rien prévu, rien appris!
Ces hommes que Dieu donne aux jours de sa colère,
Courtisans fourvoyés dans le camp populaire,
Espéraient obtenir, par leurs soumissions,
Du clément Nicolas, quelques concessions!

Il leur fallait un trône et deux ou trois provinces,
Le doux règne du Nord flattait ces cœurs de princes;
Dix siècles d'existence ont disparu pour eux
Sous on ne sait quel rêve absurde et désastreux
D'esclavage bâtard, déguisé sous le titre
De royaume sans roi, dont un tzar est l'arbitre!
Ils prennent pour appui le sage Lelewel,
L'antiquaire unissant Tacite à Machiavel,
Qui voudrait affranchir les serfs de la corvée :
« A ce prix, leur dit-il, la Pologne est sauvée...
— Pas aujourd'hui! plus tard; et ne compliquons pas
D'un ordre intempestif les apprêts des combats... »
Ils formulent dès lors ce nuageux système :
« Combattre Nicolas par Nicolas lui-même;
L'empereur, par le roi... » Ces Cromwells belliqueux
Appellent à son tour à siéger avec eux
L'inepte Chlopiçki, soldat plein de vaillance,
Détestant le grand-duc et la sainte-alliance,
A Naple, à Saragosse admiré des Français,
Mais depuis, remportant de moins nobles succès
Dans les cercles galants, où nouveau Bonaparte,
Il fait la guerre aux rois... en leur coupant la carte.
Cet homme de prestige, aux principes flottants,
Au vouloir inflexible, on le cherche longtemps
Sans découvrir sa trace : « Il est parmi nos troupes,
Dit-on, ou bien du peuple il commande les groupes...
Il marche à l'arsenal... » Étrange illusion!
Lui, qui se séparant de notre nation,
S'étant fait de joueurs un servile entourage,
N'eut rien de polonais que son brillant courage;
Qui s'avouant vaincu, même avant le combat,
Prit en main notre cause afin qu'elle tombât,

Et l'émeute étouffée au cœur de la Pologne,
Pour dire à Nicolas : « J'ai fait votre besogne ! »
Tel était Chlopiçki, ce faux libérateur,
Et tels étaient les gens qui l'ont fait dictateur.
Dès ce jour, en deux camps Varsovie est formée;
Dans l'un, le peuple entier, la jeunesse, l'armée,
Dans l'autre, le pouvoir, l'orgueilleuse raison,
L'avarice, la peur... enfin, la trahison!

Les hommes du passé tout à coup se redressent;
Faux juifs et faux chrétiens, les Lubienski paraissent :
Pierre, le faux Caton, fait gardien par l'État
De sa sécurité; Thomas, le faux soldat,
Président de la ville; et pour que rien n'y manque,
Henri, le faux banquier, directeur de la banque...
« Que voulez-vous que fît un peuple contre trois?
— Qu'il mourût! » dit Corneille, en attestant ses droits;
C'est ce qu'il fit bientôt, sur vingt champs de bataille,
Faute d'avoir trouvé des hommes à sa taille...
Vladislas Zamoyski, faux grand nom, mal porté,
Fait litière au grand-duc de notre liberté;
Imberbe aide-de-camp, fort en diplomatie,
Il intrigue, il nous livre à la sainte Russie.
Dès lors, tout est perdu... le faux nous envahit,
La trahison gouverne, et l'émeute obéit;
Lubeçki s'applaudit d'avoir hâté sa chute,
Et désarmé nos bras, au moment de la lutte...
Leçon grande et terrible à tout peuple insensé,
Se servant, pour finir son travail commencé,
De ces hommes de cour qu'à bon droit il méprise;
Écoutant leurs terreurs dans ces moments de crise
Qui, perdus une fois, ne reviennent jamais;

Quand la loi du salut, la seule désormais
Fécondant les débris que tout grand siècle entasse,
C'est ce cri de Danton : « L'audace, encor l'audace! »

Un manant s'est trouvé, qui donna le conseil
De franchir le Niémen dès le jour du réveil :
« Notre salut, dit-il, est en Lithuanie;
Traitons, Vilno reprise, avec la tyrannie...
En marche!... » Eh bien! ce rustre, aussitôt en prison,
Faillit payer bien cher sa haute trahison;
Il saisit le mousquet du chasseur qui le garde,
Et simple fantassin s'élance à l'avant-garde (*)...
Sombre fatalité, que rien n'a pu changer,
Depuis qu'un roi parjure, élu par l'étranger,
A trempé, l'aigle russe étreignant sa poitrine,
Dans l'infâme complot ourdi par Catherine;
Poursuivant le pays, sans cesse renaissant,
Et sans cesse étouffé dans un fleuve de sang;
Pesant encor sur nous... Quel homme, ou quel génie,
De ce peuple martyr vengera l'agonie?
Sera-t-il reconnu? Cet homme viendra-t-il
A temps, pour l'arracher à la tombe, à l'exil?
Ou bien, doit-il grossir la liste des victimes
S'immolant, d'âge en âge, à ses droits légitimes :
Depuis les Pulaski, jusqu'aux dix-sept héros
Du Belvédère, offrant leurs têtes aux bourreaux?...

3.

Ainsi, le mouvement du vingt-neuf, cette aurore

(*) Maurice Mochnaçki, célèbre historien et publiciste.

De notre liberté, déjà se décolore;
Ainsi, de son réveil éteignant le flambeau,
La Pologne, déjà, rentre dans le tombeau...
Le dictateur dissout un conseil qui le gêne;
Il ne veut qu'un pouvoir sans contrôle, homogène,
Dont un faux néophyte, agent secret du tzar,
Krysinski, tient les fils et dirige le char...
Mais le brave Szembek vient à marches forcées,
Amenant ses chasseurs, les armes amorcées;
Il entre dans la ville aux clartés du matin.
Les chefs, à son exemple, ont quitté Constantin,
Un peu tard, il est vrai, venant offrir leur vie,
Leurs talents, leur courage, aux fils de Varsovie.
Ils ont tous, en marchant, arraché de leurs fronts
Le vautour bicéphale, aux livides fleurons;
Voyez, sur leurs shakos, ce glorieux stigmate,
L'étoile au cœur de feu, la cocarde sarmate;
Sur leurs fanons vermeils, cet aigle éblouissant,
Comme un phénix nouveau des flammes surgissant...
« Vivent nos francs-tireurs! » La foule, avec ivresse,
Tend la main aux soldats, dont le front se redresse
Comme un champ de blé mûr sous la brise; et l'écho
Répète : « Honneur et gloire aux fils de Kosciuszko! »
Le cortége à l'envi grossissant leur phalange,
Dans le troisième rang avec eux se mélange;
Il emboite le pas, le manque, en vrai conscrit,
Mais sur son front déjà le mot gloire est écrit.
Il combattra demain, le bouillant volontaire;
Ce n'est plus, cette fois, pour les rois de la terre,
Mais pour la liberté, reine de l'avenir,
La seule qu'on ne peut détrôner ou bannir.
Il va braver pour elle, oubliant ses blessures,

La faim, le froid polaire aux cruelles morsures ;
Fils du peuple, il mourra sur un sillon glacé,
Auprès de l'ennemi qu'il aura terrassé ;
Mais libre, en fécondant cette terre sacrée,
Du sang de ses aïeux et du sien pénétrée !

Le frère aîné du tzar avec dix mille serfs,
Sans être poursuivi, s'enfuit dans ses déserts ;
On le laisse partir, lui captif, dont un geste,
Du corps lithuanien désarmant tout le reste,
Le jetait dans nos bras, pour nous rendre avec lui
Le berceau de nos rois, notre tombe aujourd'hui !...
« Au revoir, nous dit-il, sur le champ de bataille ! »
Il reviendra bientôt, avec sa valetaille,
Rozen, Toll, Schachoffskoï, tous nourris dans les camps
De Palhen, de Dybitch, le vainqueur des Balkans,
Et quatre cents canons, prêts à jeter leur foudre
Dans cette lutte à mort, que Dieu seul peut résoudre...
« Il obtiendra, dit-on, nous cédant le terrain,
Pour prix d'un sauf-conduit, le pardon souverain... »
— Le pardon, dites-vous ?... ô démence ! ô vergogne !
Traiter avec le tzar c'est trahir la Pologne !
Pouvant faire parler la poudre et le canon,
Implorer sa pitié c'est souiller notre nom !
Vous faites un pont d'or à cette vile engeance,
A ce monstre blessé, méditant sa vengeance,
Qui pour prix du bienfait dont vous êtes si fiers,
Nous rendront l'échafaud, le massacre et les fers ?...
Arrêtez ! arrêtez ! messagers d'infamie,
Vous livrez au tyran la Pologne endormie !
Épargnez à son sein vos baisers de Judas !...
Voyez dans le repos s'indigner vos soldats ;

Elles saignent encor, les larges cicatrices,
Stigmates flétrissants de vos mains protectrices,
Dont le peuple gémit, que Dieu seul peut guérir :
Marchez donc avec nous, pour vaincre ou pour mourir!
Mais votre espoir secret, nos troupes bien formées,
C'est de jeter l'Europe entre les deux armées...
Toujours même ineptie!... En face du danger,
Compter sur l'inconnu, le secours étranger!
Secours qui ne vient pas, malgré vos ambassades,
Plater, Wielopolski, pédant aux airs maussades;
Car l'Europe égoïste est au tzar, son vrai roi,
Dupin la définit d'un mot : « *Chacun pour soi!* »
Nous-mêmes, autrefois vos amis et vos frères,
Dans notre jeune orgueil, dans nos vœux téméraires,
En vous offrant nos bras, notre sang et nos biens,
Nous vous nommions nos chefs et nos anges gardiens;
Nous avons trop compté sur notre enthousiasme,
Pour échauffer vos cœurs éteints dans le marasme,
Et nous créer, par vous, un Éden de bonheur
Qui s'écroule aujourd'hui dans votre déshonneur;
Armés de notre foi, source vive et féconde,
Vainqueurs, vous auriez pu régénérer le monde;
La couronne civique en eût été le prix...
Et vous n'avez conquis qu'un succès de mépris!
Vos remords sauront-ils l'arracher à la tombe
Cette sainte patrie et son peuple qui tombe,
Les prêtres, les vieillards, les femmes, les enfants,
Dans un enfer de glace aux cercles étouffants?...
Oh! cessez de parler de vertu, de prudence,
Hors de vous est l'espoir de notre indépendance;
Car si, trahi par vous, le peuple désolé
N'était pas immortel, vous l'auriez immolé!

Mais si jamais, vengeur, s'emparant de leur glaive,
Pour frapper ses bourreaux ce peuple se relève,
Adoptant cette fois de plus dignes élus,
Il vous pardonnera... mais vous ne serez plus;
Vous mourrez dans l'exil, comme le vieux Moïse
Au moment de toucher à la Terre promise,
Mourut au mont Nébo, laissant à d'autres mains
La garde de son peuple errant par les chemins!

Oh! quand viendra la fin de ce pèlerinage,
Quand le ciel nous rendra nos trésors du jeune âge,
Et la Pologne en deuil aura vu cet essaim,
Par ce même drapeau ramené dans son sein,
Alors, suivant la loi d'amour et d'indulgence,
Vous aimer, vous bénir, sera notre vengeance;
Nos cours se souviendront que proscrits avec nous,
Devant le même autel vous pleuriez à genoux,
Cherchant dans la prière un suprême refuge,
Confessant vos erreurs devant Dieu qui les juge!
Même ici, je vous vois, fiers de vos blancs cheveux,
Loin de nous condamner, vous unir à nos vœux;
Mais, de la liberté reprenant la querelle,
Afin qu'elle pardonne, il faut mourir pour elle!

4.

Et vous qui m'entourez, jeunes gens de Paris,
L'Athènes d'autrefois changée en Sybaris,
Comme dans le délire enfanté par la fièvre
Le beau fruit disparaît, l'eau tarit sous la lèvre,
Ou comme les pêcheurs de l'Etna mugissant
Sur le pyrite éteint s'enivrent en dansant,

Pourquoi donc voyez-vous se flétrir feuille à feuille
La rose du plaisir sous la main qui la cueille?
Dans vos philtres vermeils, entourés de glaçons,
Le serpent de l'ennui distiller ses poisons?
Ah! c'est que vous savez que pleurant ses défaites,
L'âme de la Pologne est assise à vos fêtes;
C'est que vous entendez une voix qui vous dit :
« Que celui qui me livre aux bourreaux, soit maudit! »
Écoutez cette voix étrangère, inconnue,
De ce pays lointain jusqu'à vous parvenue,
Malgré les renégats, jadis nos compagnons,
Aujourd'hui nos geôliers... l'Europe sait leurs noms...
Qui nous jetaient d'avance aux pieds de la Russie :
« L'ordre est à Varsovie! » Étrange prophétie
Que dément le tzarisme avec sa main de fer,
Ses crimes, ses fureurs, ses tourments de l'enfer!
Cet ordre, quel est-il?... O France citoyenne,
Ne vois-tu pas au Nord cette féroce hyène
Le poil sangant, la gueule en feu, sur un tombeau,
D'un cadavre à des loups disputant le lambeau?
N'entends-tu pas jaillir le torrent des prières
Des sommets de l'Oural, des mines meurtrières;
Les enfants des captifs condamnés en naissant,
Et le bourreau qui crie au juge : « Assez de sang! »

Tel est l'ordre d'après les tzars et leurs complices;
Mais tout n'est pas fini... Dieu compte nos supplices,
Et Dieu les vengera, lorsqu'au jour du trépas,
Le gouffre de Caïn s'ouvrira sous leurs pas!
Demandez au tyran, ses parades finies,
Si ses nuits ne sont pas d'ardentes insomnies;
S'il n'entend pas gronder les imprécations

De votre sœur de gloire entre les nations;
Le cri de désespoir de vingt peuples esclaves :
« Tzar maudit, qu'as-tu fait de nos frères, les Slaves? »
Voyez! déjà pour lui l'enfer a commencé;
Chaque nuit, torturant cet Oreste insensé,
L'ombre de la Pologne apparaît sur sa couche;
A son réveil, sa main flétrit tout ce qu'il touche...
Il voit à la lueur des villages en feu
Le désert s'étendant sous le souffle de Dieu,
Flot de neige rougie; et sous l'éclair qui passe,
Des vautours affamés tournoyant dans l'espace...
Demandez aux Moskals, ses valets de bourreau,
S'ils osent s'endormir leur épée au fourreau;
Aux appels du clairon, combien de places vides
S'ouvrent, chaque matin, dans leurs bandes livides;
Ils tremblent, ces vainqueurs, que la voix du remords
N'ait soulevé contre eux tout le peuple des morts,
Dont le glaive invisible et certain de sa proie,
Fouille, comme l'aimant, dans le cœur qu'il foudroie...
Plus d'asile pour eux, même au sein des tombeaux;
Notre sol les rejette en pâture aux corbeaux;
Notre air devient poison; nos forêts et nos fleuves
Leur portent les sanglots des enfants et des veuves;
Chaque épi de nos blés cache un dard vénimeux...
Pour nous, mieux vaut mourir, que triompher comme eux!

Hélas! que d'orphelins, de vierges condamnées,
A compter dans le deuil de stériles années,
Sous un morne horizon de villages fumants,
Attendant sans espoir leurs frères, leurs amants!
Où sont-ils? que font-ils? en pleurant, disent-elles;
Reviendront-ils demain? Oh! pleurez, cœurs fidèles,

Demain... jamais peut-être... et pareille à ce jour,
Pour vous, la vie entière aura fui sans amour!...
J'aperçois à leur cou ces sublimes reliques,
Talismans fraternels des âmes angéliques,
Ces croix d'aunes brisés sous le feu meurtrier
Des canons de Grochow, le vingt-cinq février;
Dans leur sein virginal protégé par ce signe,
Ne naîtra désormais aucune flamme indigne;
Le fiel du souvenir sans cesse les nourrit...
Leur âme pleure encor, quand leur lèvre sourit!...
Heureuses, si le Russe en buvant les oublie;
Si sa férocité, par l'ivresse avilie,
Ne vient pas enlever sur son coursier tatar
La fille du proscrit, pour jouet du dieu-tzar!...
Anges de la Vistule aux chevelures blondes;
Si la voix des absents vous parle par ses ondes,
Cette voix vous dira, comme au jour de l'adieu,
Que nos cœurs sont à vous, comme notre âme à Dieu!

5.

Quoi! faut-il abjurer cette sainte espérance
Qui soutient le proscrit sur le sol de la France?
L'arbre de février, l'aune aux saints talismans,
Ne doit-il refleurir que sur nos ossements?
Et pour les fils d'Adam, la liberté n'est-elle
Qu'un fruit empoisonné, dont la sève est mortelle?
Voyez Rome exilant la race des Tarquin;
Le Suisse, le Français, le Grec, l'Américain,
Chaque peuple eut son Christ, république ou royaume:
Washington, Kanaris, la Pucelle, Guillaume;
Chacun d'eux survécut aux jours du désespoir,

Enfin, pour être libre, il n'eut qu'à le vouloir.
Et le nôtre... Seigneur, n'as-tu touché sa lèvre
Du charbon embrasé, n'as-tu mis cette fièvre
D'héroïsme en ses flancs, cette force en sa main,
Que pour vouer le Slave au vampire germain?
Serais-tu le Dieu juste, en livrant notre race
A ce tzar furieux, à sa meute vorace
D'espions, de bourreaux, plus vils que l'animal;
Au tzar, le fratricide... au tzar, le dieu du mal!...
Laisseras-tu mourir la Pologne asservie,
Notre sol nourricier, l'âme de notre vie,
Sans que nous lui donnions, anathèmes ingrats,
Tout le sang de nos cœurs, tout l'effort de nos bras?
Devons-nous voir nos fils condamnés, d'âge en âge,
A renier la foi, notre saint apanage...
Non! plutôt le supplice aux mains des égorgeurs,
Et des os des martyrs surgiront les vengeurs!
Non, non! le despotisme étayé sur le crime,
Secondé par l'effroi des lâches qu'il opprime,
Avec l'or qui corrompt, la torture et les fers,
Ne deviendra jamais le roi de l'univers!...
Nous avons dans notre âme un foyer trop intense
Pour éteindre en un jour dix siècles d'existence,
Étouffer sous la honte, esclaves oublieux,
Jusqu'à notre naissance, au nom de nos aïeux!
Tout fléau n'a qu'un temps, le tzarisme et la peste;
Et notre jour viendra, devant Dieu je l'atteste!...
Quel cœur n'a pas bondi de haine ou de fierté
A ce signal : « Pologne, Amour et Liberté! »
Les uns, race maudite, ont frémi de colère,
Les autres en ont fait leur arche tutélaire;
Par ces gages certains Dieu veut nous prévenir

Que des Slaves naîtra la foi de l'avenir :
Pour ceux-ci, les élus, cette auguste parole
Du culte rédempteur est le triple symbole,
Pour ceux-là, les maudits, c'est l'oracle effrayant
De leur destruction, le signe du néant !

Pologne, sol natal, ma seule idolâtrie,
Liberté, noble amante, âme de ma patrie !
Si le glaive du tzar profanant ton linceul,
Se détournant de toi, ne frappait que moi seul;
Et si toute l'horreur de ta longue agonie
S'épuisait sur la mienne en faisceau réunie,
Comme ce Dieu clément dont je porte le nom,
Du ciel, pour mes bourreaux j'obtiendrais le pardon!...
Ma mère, ange adoré, la plus tendre des mères !
Devais-tu me nourrir d'enivrantes chimères,
Chanter sur mon berceau de tes larmes baigné
Cet hymne à Boleslas par le Christ enseigné,
Ce choral d'Adalbert à la Vierge Marie,
Dombrowski, le Trois mai, dont le chant se marie
Au bruit de nos forêts, aux rayons du ciel bleu,
Sortis du cœur du peuple, et remontant vers Dieu!
Devais-tu dans le miel de ta parole sainte
De l'horreur des tyrans mêler la sombre absinthe,
Laissant son amertume infiltrée à jamais
Au souvenir vivant de tout ce que j'aimais?...
Devais-tu me parler de liberté, de gloire,
Du temps des Sigismond évoquer la mémoire,
Si tout cela n'est plus qu'un songe évanoui,
Navrant de sa splendeur mon regard ébloui!...
Puis-je oublier, soldat, cette terre héroïque
Dont le moindre lambeau contient une relique;

Sol fertile, aujourd'hui désert noyé de sang...
Même en deuil, sur les cœurs son charme est tout-puissant!
Est-il un être humain que sa beauté n'inspire?
Je le demande à vous, vétérans de l'empire,
Fils de la liberté, grandis dans les combats;
Vos cœurs ont tressailli quand nous luttions là-bas...
Nos pères pour la France ont fait mainte campagne,
Sur le Rhin, sur le Tibre, en Russie, en Espagne;
Ils ont légué leurs fils à vos bras triomphants :
Nous voici devant vous... sommes-nous vos enfants?...

Paris, 29 novembre 1837.

VIII.

LE RÊVE DE SANG

OU LES MARTYRES DE MINSK.

(1845.)

La pourpre des rois est faite avec du sang.
CAMILLE DESMOULINS.

I.

Minuit !... l'ange Azaël a touché ma paupière...
Quel est donc ce palais, au grand dôme de pierre
Élancé vers le ciel ?
Rêve de marbre et d'or ! — Ce palais, me dit l'ange,
C'est le temple de Dieu construit par Michel-Ange
Et peint par Raphaël.

Le Vatican... regarde !... — Il incline sa palme...
A ce signe, je vois un vieillard au front calme,
Aux regards imposants;
La Rome des Césars par le Christ affranchie
Dort paisible à ses pieds; et sa tête est blanchie
Sous la neige des ans.

Est-ce lui, l'héritier de Pierre et des apôtres?
Lui, dont l'empire immense embrassait tous les autres?
        Lui, l'effroi des erreurs,
Tenant de Dieu le droit de maudire et d'absoudre?
Lui, dont la main, du haut des cieux, lançait la foudre
        Sur des fronts d'empereurs?

Quelle est donc cette femme implorant une grâce?
Pâles, mais toujours beaux, ses traits porte la trace
        Des maux qu'elle a soufferts;
Comme celui du Christ, son front est ceint d'épines;
Et je vois sur ses mains les empreintes divines,
        Stigmates de ses fers.

Elle fait un récit d'une voix suppliante,
Coupé par des sanglots; sa droite défaillante
        Vers le trône s'étend;
Sa tête s'illumine à la lueur d'un cierge :
Et les anges vivants du tableau de la Vierge
        Pleurent en l'écoutant...

2.

Je suis la Pologne martyre!
Au nom de mon peuple égorgé,
Je viens à toi, pour te redire
Son supplice affreux, prolongé.
Comme le Christ sur le Calvaire,
Il se meurt, sanglant et blessé;
Maudit par les rois de la terre,
De même il s'écrie : « *O mon père,*
Pourquoi donc m'as-tu délaissé? »

Je viens à toi, voulant t'apprendre,
Le désastre de mon pays;
Des malheurs que rien ne peut rendre,
Des forfaits encore inouïs!
Comme la Mère douloureuse,
J'ai vu mes fils crucifiés,
Descendre au tombeau que nous creuse
Du tyran la main ténébreuse,
Et je viens mourir à tes pieds!

Se peut-il qu'au siècle où nous sommes
Des crimes pareils soient soufferts?
Se peut-il qu'un homme à des hommes
Fasse désirer les enfers?
Demande à Dieu qu'il me soutienne,
Un frisson de mort me saisit;
Que ma main s'unisse à la tienne:
Je crains d'expirer, moi chrétienne,
Avant de finir mon récit!

Elle pleure en silence; elle attend, elle espère
Un signe de pitié. — Parle! dit le Saint-Père.
Macrène lève aux cieux son visage éclairci,
Et poursuit avec calme, en lui disant merci :

Dans un antique et saint asile,
A Minsk, nous étions deux cents sœurs,
Vivant sous les lois de Basile,
Loin des yeux de nos oppresseurs.
Aujourd'hui... voici leurs reliques;
Toutes sont déjà dans les cieux,
Parmi les essaims angéliques :

Aucune, dans nos basiliques,
N'a trahi la foi des aïeux!

L'apostat... faut-il que je nomme
L'émule d'Yvan ou d'Omar?
Cet homme... ce n'est pas un homme :
Ce n'est que l'esclave du tzar!
Ayant, pour de l'or, à son maître
Vendu son Dieu, trahi l'État,
Siemiaszko doit bien reconnaître
Que parmi nous, Dieu fait renaître
Cent martyrs pour un apostat!

Honteux de sa chute éclatante,
Jaloux, ulcéré de remords,
Comme Lucifer, il nous tente,
Étale à nos yeux des trésors.
Il offre des croix, des couronnes,
Il veut exalter notre orgueil;
De l'or, des palais et des trônes,
A nous, qui vivons des aumônes,
Nous, dont la couche est un cercueil!

Puis, voyant sur nos âmes pures
Tous ces prestiges impuissants,
Par les appareils des tortures
Il cherche à réduire nos sens.
Aussitôt, le schisme idolâtre
Répand le supplice et l'effroi;
Des tourments que Rome marâtre
Faisait subir dans un théâtre
Aux premiers martyrs de la foi.

Je vois les corps des chastes vierges,
Dépouillés de leurs vêtements,
Meurtris par le fer, par les verges,
Avec d'affreux ricanements.
Les soldats ivres, impassibles,
Frappent sans pitié, sans terreur;
Sur des cadavres insensibles,
Ils achèvent, bourreaux paisibles,
Les coups prescrits par l'empereur.

Celles qui restent sur la terre,
Qu'épargne le fouet du soldat,
Des débris du saint monastère
Dressent un temple à l'apostat.
Et les murs croulent sur leur base,
Et le sol s'ouvre sous leurs pas;
Sous le rocher qui les écrase
Le cœur plein d'une sainte extase,
Elles bénissent leur trépas!

D'autres expirent sous la glace;
Sur leur front l'eau coule à torrents :
Et le cristal qui les enlace,
Se change en cercueils transparents!
Crime inouï! supplice étrange!
Tourment qu'inventa Lucifer!
Celui qui peint le noir archange
Dans un lac de glace et de fange,
A compris le tzar et l'enfer!

D'autres... pleurez, filles martyres!
Digne successeur de Mathan,

L'apostat les jette à ses sbires,
Au nom du tzar et de Satan.
Elles invoquent, faibles femmes,
La mort pour sauver leur honneur;
Ils les déchirent, ces infâmes,
Les foulent aux pieds... mais leurs âmes
Sont pures devant le Seigneur!

Sœurs des bourreaux, les *filles noires*
Sont là, toujours, battant des mains,
Applaudissant à leurs victoires,
Brisant les croix sur les chemins...
Ainsi, dans Rome encor payenne,
Les nobles sœurs des décemvirs
Poussaient des cris d'ardente hyène,
Quand la tigresse nubienne
Dévorait la chair des martyrs!

Où sont aujourd'hui mes compagnes?
Sous les pieds des vils égorgeurs,
Leur sang a rougi nos campagnes;
Mais il en naîtra des vengeurs!
Je t'ai dit sept ans de souffrance,
Les rois ont permis mon trépas;
Aucun ne me crie : Espérance!
Et l'un deux disait à la France
Que sa sœur ne périrait pas!

C'est donc à toi, fils de saint Pierre,
A nous plaindre, à nous secourir;
Pitié, pour la Pologne entière,
Pitié pour ceux qui vont mourir!

Grâce aussi pour ceux dont les crimes
Ont perdu mes fils, mes héros;
Afin que le sang des victimes,
Rejailli du fond des abîmes,
Ne tombe pas sur les bourreaux!

Ames de mes sœurs innocentes!
Du haut des cieux, écoutez-moi;
Tendez vos ailes frémissantes
Vers le pontife de la foi!
Mon cœur faiblit... dans chaque fibre
Je sens de mortelles douleurs;
O toi qui règnes sur le Tibre,
Dis un mot, et je serai libre,
Daigne me bénir, car je meurs!...

3.

Et la sainte se tut; et je vis dans mon rêve
Une main sur son front se lever comme un glaive:
Est-ce pour la bénir? la sauver du trépas?
Voyez! la main s'étend, et ne retombe pas!
L'homme n'est plus; je vois un fantôme de pierre
Œuvre de Michel-Ange, image de saint Pierre,
Sur le trône où siégeait l'immuable vieillard!...
Et cette main de marbre, et cet œil sans regard,
Seront ainsi fixés sur le front de la sainte,
Entre l'homme et le ciel, la justice et la crainte,
La Pologne et le tzar, comme une question
Formidable, muette, et sans solution
Durant l'éternité...

Qui pourra la résoudre?
Celui dont le bras fort est armé de la foudre;
Celui pour qui toi-même, implacable géant,
Et ton dernier sujet, vous n'êtes que néant;
Celui qui seul est juste, en qui tout peuple espère;
Celui qui fit mourir ton aïeul et ton père,
Et qui doit te frapper toi-même et tes enfants,
Quand ta mort remettra dans leurs bras étouffants
Le sort des nations que ta démence opprime.
Mais si le châtiment devait répondre au crime,
On verrait, tzar bourreau du Slave gémissant,
Ton cadavre noyé dans un tonneau de sang!

Les anges du tableau de la Vierge Sixtine
S'animent sur la toile; et leur voix enfantine
Se mêle avec les pleurs
De la sainte invoquant la Mère des douleurs.

4.

Gloire à toi, sainte femme!
Macrène, gloire à toi!
Que Dieu donne à ton âme
L'espérance et la foi!

Jésus, mort à Solyme,
Du tombeau s'est levé;
Et ton peuple sublime
Sera libre et sauvé!

Martyre, espère et prie
Le Dieu de liberté;

Ton antique patrie
Reprendra sa fierté!

Elle étendra ses armes
Jusqu'au Kremlin maudit;
Dieu sourit à ses larmes,
Et la terre applaudit!

Gloire à toi, sainte femme,
Macrène, gloire à toi;
Que Dieu donne à ton âme
L'espérance et la foi!...

5.

Et cet hymne est celui que les saintes colombes
Élevaient en pleurant des cachots et des tombes;
La sainte avec extase écoute leurs accents.
Le cantique achevé, les anges caressants
Se détachent du cadre; ils étendent leurs ailes :
Leurs voix sont des parfums, des fleurs, des étincelles,
Et dans leurs doux ébats dont les airs sont remplis,
Ils posent sur son front la couronne de lis;
Couronne destinée aux âmes les plus fortes,
Edvige, Élisabeth, Émilie, et vous, mortes
Martyres, dont le sang a scellé votre amour
Pour le sol polonais qui vous donna le jour!

Et le chant s'envola vers le ciel qui l'achève!...

Alors, tout s'éteignit... et le sommeil sans rêve,
Léthargique, profond, vint peser sur mes yeux,

Comme une main de glace... Et quand parut aux cieux
Le jour, morne linceul couvrant la capitale,
J'entendis les échos de ma terre natale
M'apporter cette voix du ciel ou de l'enfer :
Car ce rêve de sang... c'est l'histoire d'hier...

IX.

LE RÉVEIL.

(1846.)

I.

Je ne suis point « cette prostituée
Qui prète à tous son large flanc,
Pour qu'on l'étreigne, au meurtre habituée,
Avec des bras rouges de sang! »

Ceux qui l'ont dit, ne m'ont jamais connue;
Leur plume est vendue aux tyrans :
Vierge au sein pur, je suis la bienvenue
Pour les jeunes cœurs de tous rangs.

J'ai pour l'enfant l'étreinte maternelle,
Le premier baiser du bonheur;
J'offre au vieillard, dans les plis de mon aile,
Le pardon, la paix du Seigneur.

A l'homme mûr, je donne l'assurance
Des droits sacrés du citoyen;
Pour tous, j'ai pris les traits de l'espérance
J'ai la voix de l'ange gardien.

Fille de Dieu, j'ai traversé les âges
 Dans mon immortelle beauté;
Mon amour fit les poëtes, les sages,
 La justice est ma royauté!

Aux temps nouveaux, amante et fiancée
 De Lafayette, Washington,
De Kosciuszko j'inspirai la pensée,
 Et j'ai créé Napoléon.

Mes bras toujours ouverts à l'indigence,
 Ma main toujours prête à bénir,
Sèment les champs de votre intelligence
 Que doit moissonner l'avenir.

Rien ne résiste à l'époque où nous sommes
 A mes prestiges immortels;
Je suis la foi commune à tous les hommes,
 Car tous les cœurs sont mes autels.

A mes deux sœurs, la Pologne et la France,
 J'ai dit : « La force est l'unité; »
Aux nations : « Je suis la délivrance; »
 Aux rois : « Je suis la liberté! »

2.

La France est loin... sa sœur est morte,
Dieu trop haut pour la secourir;
Pauvre Pologne... enfin, qu'importe!
Nous ne l'avons pas fait mourir.

Lassés de frapper un cadavre,
Les rois ont cloué son cercueil;
Cachons la honte qui nous navre
Sous la dignité de l'orgueil!

« Chacun pour soi... » paix à sa tombe;
Honneur aux bourreaux triomphants!
Qu'elle meure, et son sang retombe
Sur les têtes de nos enfants...

Vils imposteurs, cessez vos chants funèbres
Sur un grand peuple anéanti;
Fils de la nuit, rentrez dans vos ténèbres!
Assez, vous en avez menti!

Elle est vivante! au lieu de funérailles,
Donnez-lui quelques bataillons;
Elle est vivante! un prince sans entrailles
Peut-il tuer les nations?

Elle est vivante!... à ce deuil hypocrite,
On dirait un lâche assassin
Baisant au front le mort dont il hérite,
Un poignard caché dans le sein!

Ainsi disaient les juifs, peuplade immonde,
Devant le Christ qu'ils croyaient mort;
Ils sont maudits, dispersés sur le monde...
Leur châtiment, c'est le remord!...

Et certain jour, le cadavre se dresse;
Il s'est armé de sa faux vengeresse,

Il foule aux pieds son tombeau déserté,
Aux cris joyeux de tous les peuples libres
Dont le cœur sent bondir toutes ses fibres
A ces deux noms : Pologne et Liberté!
Arrière donc! pour attester sa vie,
Son étendard palpite à Krakovie!

3.

Dans ces climats maudits où la nature en deuil
Dort pendant huit longs mois dans la nuit du cercueil,
Où comme un flot de sang, l'aurore boréale
Pose au front des glaciers sa couronne idéale,
Quand le vent du midi se lève à l'horizon,
Soudain la mer esclave a rompu sa prison;
Tout change, tout renaît, tout se presse de vivre :
La verdure et les fleurs grandissent sous le givre,
Mille voix s'éveillant dans les bois, sur les flots
De la bise empestée ont couvert les sanglots,
Et l'on voit le désert, ce géant hydropique,
Passer du froid polaire aux ardeurs du tropique...
C'est le réveil d'un peuple!... Ainsi, son cœur joyeux
Passe du désespoir aux transports glorieux,
Lorsqu'après quinze hivers d'esclavage et de honte
Il a brisé le joug du tyran qui le dompte;
Lorsque la liberté, féconde en beaux instincts,
Embrase de ses feux même les cœurs éteints...
Oh! quiconque a pu voir un tel jour dans sa vie,
Celui-là peut mourir, sans regret, sans envie;
Et même le vieillard, un pied dans le tombeau,
Se sent renaître et dit : « Ce jour fut grand et beau! »

4.

Au sein d'une forêt, à l'ombre des vieux chênes,
Contemporains des Slaves indigènes,
Quels sont, brisant leurs chaînes
Ces jeunes gens sous les feux de la nuit?
Leurs traits sont recueillis, leurs entretiens sont graves;
Autour des chefs, tout un peuple de braves,
L'aigle polonais les conduit.

Ce peuple de leurs mains attend sa délivrance;
Tous ont les yeux dirigés vers la France,
Les cœurs pleins d'espérance :
Au bruit du glaive, au vol des étendards,
On voit qu'ils vont tenter quelque mâle entreprise
Pour affranchir la Pologne soumise
Du joug odieux des Césars.

Voyez! de cette foule un jeune homme s'élance;
Son nom... qu'importe! il va parler : silence!
Il prend la forte lance
D'un vétéran blanchi sous le harnais;
L'histoire a recueilli ces sublimes paroles
Qui briseront « *les sanglantes idoles.* »
Il parle; il a dit : — « Polonais!

« L'heure du grand combat vient de sonner : aux armes!
Notre peuple a grandi dans le sang, dans les larmes;
Nos frères de Posen, les trois Polognes sœurs,
Se lèvent aujourd'hui contre nos oppresseurs;
Que le Slave enchaîné par la ruse ou la force

Fasse avec l'esclavage un éternel divorce :
Assez de honte ainsi, de larmes à venger !
La fleur de nos guerriers combat pour l'étranger ;
Nos pères, nos soutiens, sont voués à l'insulte;
Le clergé sans respect menacé dans son culte :
Quiconque a voulu vivre et mourir libre enfin,
Périt dans les cachots de misère et de faim.
Il est temps d'en finir ! Les plaintes des esclaves,
Déchirés par le knout, chassés sous leurs entraves
Dans ces déserts maudits où règnent des bourreaux,
Tout ce qu'on peut souffrir lorsqu'on meurt en héros,
Les pleurs des orphelins, les supplices des femmes,
Tout cela, compagnons, vibre assez dans nos âmes !
Quoi ! faut-il abjurer la foi de nos aïeux,
Oublier leur langage et leurs noms glorieux ?
Faut-il voir opposer d'invincibles barrières
Au travail affranchi des classes ouvrières?
Le seigneur au fermier, l'épouse à son époux ?
Frères, encore un pas, c'en sera fait de nous!
Nos enfants maudiront un jour notre mémoire
D'avoir laissé périr la Pologne et sa gloire ;
Sur ce sol, aujourd'hui déchiré par lambeaux,
De n'avoir rien semé que déserts et tombeaux ;
A son peuple héroïque, avec l'affreux servage,
Et le patois grossier d'une horde sauvage,
D'avoir transmis un nom que l'on maudit partout,
La foi de son dieu-tzar, dont l'emblême est le knout !
C'en est assez, vous dis-je ! Entre nous et nos maîtres,
Voyez-vous se dresser les os de nos ancêtres ?
Crier vengeance au ciel nos derniers descendants :
« Rendez-nous nos foyers libres, indépendants ! »
Déjà l'Europe entière, au tzarisme asservie,

Nous marque au front avec le sang de Varsovie ;
Et Dieu s'en souviendra, lui, si nous l'oublions !

« Nous sommes un État de vingt-deux millions,
Levons-nous comme un homme ; et nulle force humaine
Ne saura terrasser le drapeau qui nous mène !
Soyons libres enfin, mais d'une liberté
Que le monde salue avec joie et fierté ;
Créons-lui, dès ce jour, une loi magnanime,
Loi de fraternité qui l'intruise et l'anime ;
Premier et vaste essai des cités à venir,
Des fédérations que le temps doit finir.
Que chacun dans la loi librement consentie,
Pour lui, pour ses enfants trouve une garantie ;
Que l'homme inférieur par l'esprit ou le corps,
Du concert fraternel secondant les accords,
Trouve l'appui certain de la famille entière
Du sol, non divisé, la suprême héritière ;
Qu'il soit heureux selon son mérite et ses droits.
Plus d'injustes faveurs, de partages étroits,
Plus de jours du seigneur, d'onéreuse corvée,
Monopole exclusif d'une caste énervée :
Laissons un patrimoine assuré, dès demain,
Aux fils de qui mourra les armes à la main !

« Polonais, invoquons le Dieu de la victoire !
Mais pour mieux accomplir notre œuvre expiatoire,
Soyons hommes pour tous, et martyrs ou vainqueurs,
Que nul acte infamant ne flétrisse nos cœurs ;
Laissons la violence et l'orgueil à nos maîtres.
Épargnons les captifs, ne frappons que les traîtres ;
Car nous ne faisons pas la guerre aux nations,

Mais aux crimes des rois, à leurs oppressions.
De l'Europe à venir nous sommes l'avant-garde;
Le corps d'armée entier des peuples nous regarde!
L'étoile au cœur de flamme est notre ralliement,
Et pour nous mieux guider, répétons ce serment :

« Je jure obéissance aux chefs, à qui je cède
« Tout pouvoir, toute autorité;
« Ainsi, que Dieu me soit en aide
« Sur le seuil de l'éternité! »

Le serment prononcé, que le ciel accomplisse
Les ardents souhaits de vos cœurs!
Tout un peuple est votre complice :
Gloire à vous, martyrs ou vainqueurs!

5.

« Amis, embrassons-nous, dit le jeune homme; aux armes!
Suivez-moi, quiconque est vivant!
En avant, marchons, plus d'alarmes! »
Et l'écho répète : En avant!

Les voilà, bondissant comme les avalanches,
L'étendard frémit sous le vent;
Aigles, ouvrez vos ailes blanches :
Fils de Krakovie, en avant!

La cité les reçoit sous la nuit qui les couvre,
Rempart formidable et mouvant;
Voici l'ennemi... le feu s'ouvre,
Dix contre un... qu'importe, en avant!

Qui peindra la terreur de ce combat immense,
Où l'amour du pays lutte avec la démence
D'un troupeau de Germains;
Où femmes et vieillards, dans l'ardente mêlée
Se jettent par milliers, la tête échevelée,
Des couteaux dans les mains!

Un peuple à peine armé fait reculer ces sbires
Aguerris à tuer les peuples, noirs vampires
Gorgés de notre sang;
Dans le château des Piasts l'Autriche est prisonnière;
Un prêtre aux blancs cheveux, ayant pris leur bannière,
Dit en nous bénissant :

« Victoire! la voilà, cette sainte patrie,
Par les complots des rois démembrée et flétrie,
Vivante sous mes yeux!
Je touche de mes mains ses blessures fermées!
Je vois sa tombe ouverte, et le Dieu des armées
La bénit dans les cieux!

« O proscrits tant pleurés, héritiers de sa gloire!
Que n'étiez-vous présents à ce jour de victoire?
Hâtez-vous d'accourir!
Le vingt-deux février glacera d'épouvante
Les bourreaux couronnés... la Pologne est vivante,
Et nous pouvons mourir! »

6.

Gloire à toi, sainte ville,
Antique et sûr asile

De ce peuple vainqueur;
Si malgré la conquête
Varsovie est sa tête,
Krakovie est son cœur!

Gloire à vous, nobles femmes,
Qui formez de vos âmes
L'âme de vos enfants;
Votre lait, c'est la vie,
L'amour de la patrie,
Et l'horreur des tyrans!

Gloire à toi, belle France,
Symbole d'espérance
Du monde gémissant;
Pour ta sœur qu'on immole
N'auras-tu qu'une obole,
Et des pleurs pour du sang?

7.

Quand le peuple triomphe, il est grand, il est juste;
Il imite le Christ au Calvaire... voyez :
Il est prêt à bénir de sa droite robuste
Ceux même qui tantôt le foulaient à leurs pieds.
Il ne garde en son cœur ni haine ni vengeance;
Il n'a plus qu'une foi : la sainte humanité;
Qu'un mot de ralliement : le pardon, l'indulgence;
Un drapeau : la patrie; un but : la liberté!

Quand le bourreau triomphe, il aiguise sa hache,
Il creuse des cachots pour les plus nobles cœurs;

Il est aussi cruel qu'il avait été lâche :
Tremblez, peuples soumis ! les Césars sont vainqueurs !
Le désordre a cessé, l'ordre vengeur commence ;
Les traîtres, du pouvoir disputent les lambeaux,
On entend un grand cri de haine et de démence,
Et puis, tout est muet... c'est la nuit des tombeaux !

Et vous rêvez en paix, vos lyres sont muettes !
Et vous ne chantez pas de si grandes douleurs ?
Un peuple entier se meurt... Mais quand donc, ô poëtes,
Verrez-vous des sujets plus dignes de vos pleurs ?
Oracles de salon, bardes mélancoliques,
Vous qu'émeut un nuage, une fleur dans les champs,
Qui jetez à tout vent vos pâles bucoliques,
Nous ne demandons pas l'aumône de vos chants !

Ombre de Kasimir, que leur silence indigne !
Fais rougir tous ces nains de leur lâche sommeil...
Oh ! quel hymne eût jeté notre cher Delavigne,
S'il eût vu la Pologne au jour de son réveil !
Eh bien, moi, ton ami, moi, qui pleurai ta perte,
Je veux suivre ta trace, immortel vétéran ;
Pour que l'on dise un jour sur ma tombe entr'ouverte :
« Il préféra la mort au pardon d'un tyran ! »

X.

LA HONGROISE.

(1849.)

Liberté ! que ta foudre
Fasse entendre sa voix ;
Viens briser, viens dissoudre
L'alliance des rois :
Du canon, de la poudre,
Pour venger les Hongrois !

Les derniers rois disaient dans leur démence,
Comme en Juillet, désertant leur séjour :
« Soyons unis, notre force est immense ;
La liberté ne régnera qu'un jour ! »
Ils ont menti, ces puissants de la veille,
Leurs attentats seront vains désormais ;
Tremblez, tyrans ! la France se réveille !
La royauté ne reviendra jamais !

A ce refrain : « Mourir pour la patrie ! »
Fiers potentats, vous avez pâli tous ;
Bientôt après, votre aveugle furie
Devant le peuple est tombée à genoux !

Rage impuissante ! inutiles colères !
Toujours la foudre attaque les sommets ;
L'heure a sonné pour les droits populaires :
La royauté ne reviendra jamais !

Liberté ! que ta foudre
Fasse entendre sa voix ;
Viens briser, viens dissoudre
Tous les complots des rois :
Du canon, de la poudre,
Pour venger les Hongrois !

O Février ! quels transports unanimes
Tu ravivais dans tous les nobles cœurs !
Les opprimés se sentaient magnanimes ;
Sous les haillons, quels généreux vainqueurs !
Après seize ans, la vieille monarchie
Te croyait morte, alors que tu dormais ;
France, debout ! l'Europe est affranchie,
La royauté ne reviendra jamais !

Vaillant Kossuth ! chef d'un peuple de braves !
Le sort trahit ton glorieux effort ;
Puissent bientôt, maudissant leurs entraves,
Fuir devant toi les barbares du Nord !
Grand Dieu ! protége une cause si belle ;
De son triomphe à toi je m'en remets :
Qu'à ses Néron Vienne un jour soit rebelle,
La royauté ne reviendra jamais !

Liberté ! que ta foudre
Fasse entendre sa voix ;

Viens briser, viens dissoudre
Les couronnes des rois :
Du canon, de la poudre,
Pour venger les Hongrois!

Lasse du joug qu'un Cimbre lui ramène,
Rome a repris ses antiques vertus;
Rome se meurt : mais la splendeur romaine
Fait tressaillir les cendres des Brutus!
Honneur à toi, sous ta couronne sainte,
Plus fière encor lorsque tu le soumets;
Rome éternelle, écris sur ton enceinte :
« La royauté ne reviendra jamais! »

L'aile du temps flétrit rois et couronnes,
Jette en exil les races des tyrans;
Je vois son souffle emporter tous les trônes,
La paix partout, les petits sont les grands!
Partout la fraude en fuite ou prisonnière,
Le travail seul ennoblit désormais;
Déjà l'histoire inscrit sur sa bannière :
« La royauté ne reviendra jamais! »

Liberté! que ta foudre
Fasse entendre sa voix ;
Viens briser, viens dissoudre
Les familles des rois :
Du canon, de la poudre,
Pour venger les Hongrois!

Vous, cœurs brisés, pour qui, dès son aurore,
La liberté voila son étendard,

N'en doutez pas, vous l'entendrez encore
Aux prétendants crier : « Il est trop tard!
Portez ailleurs vos discordes publiques,
Vos colliers d'or, vos galons, vos plumets;
Voici le jour des grandes républiques :
La royauté ne reviendra jamais! »

Et vous, enfants d'une terre chérie,
Deshérités par ces monstres ingrats,
Consolez-vous, car bientôt la patrie
Avec orgueil doit nous tendre ses bras!
Vous lui direz, martyrs de Varsovie :
« Salut, Pologne! et toi, ciel que j'aimais...
Mais où sont ceux qui m'ont donné la vie?
— La royauté ne reviendra jamais! »

Liberté! que ta foudre
Fasse entendre sa voix;
Viens briser, viens dissoudre
Les trônes et les rois :
Du canon, de la poudre,
Pour venger les Hongrois!

XI.

« AVEC LE SANG... »

Blut ist ein besonderer Saft.
GŒTHE.

(1854.)

Avec le sang, les larmes de nos frères,
Que nos clameurs montent vers toi;
Pitié, Seigneur! à nos chants funéraires
Tout front devient blême d'effroi!
Chanter, pour nous, c'est te crier justice,
Les fers aux mains, la ronce aux fronts;
Que dans ton cœur notre voix retentisse,
Il en est temps : car nous mourons!

Oh! que de fois, d'une douleur immense
Tu nous frappas, comme aujourd'hui;
Mais nous disions : « C'est le Dieu de clémence,
C'est notre père et notre appui! »
Quand sous la croix un peuple entier se range,
Le Russe impie entre au saint lieu,
En nous criant, avec un rire étrange :

« Dieu n'est plus rien ; le tzar est Dieu ! »

Nous croyons voir, en levant nos paupières,
Tomber sur lui trois cents soleils ;
Le ciel de bronze est sourd, comme les pierres,
Les jours aux jours sont tous pareils !
De désespoir, sous nos pieds nous brisâmes
Nos vieux drapeaux, jadis vainqueurs ;
Nous blasphêmons : mais regarde nos âmes !
Ah ! juge-nous d'après nos cœurs !

Seigneur, Seigneur ! sur un ordre arbitraire,
Un cri d'effroi de nos tyrans,
Fils parricide, un frère égorge un frère ;
Que de Caïns sont dans nos rangs !
Si dans leur sang, ces tigres implacables
Ont des Césars teint le manteau,
Tu sais, Dieu juste, où sont les vraïs coupables ;
Punis la main, non le couteau !

Dans notre exil nous t'adorons encore,
Nous te prions, comme jadis ;
Comme l'oiseau fuit d'instinct vers l'aurore,
Au nid natal, son paradis !
Lorsque la foi du monde se retire,
Rends-lui sa force et sa clarté ;
En nous donnant la palme du martyre,
Donne à nos fils la liberté !

Guidés par toi, de ces aigles funèbres
Nous verrons fuir le noir troupeau ;
Et sur le corps de l'ange des ténèbres,

Nous planterons le saint drapeau !
Ouvrant nos cœurs à toute âme qui tombe
Et pardonnant à des ingrats,
Au tzar maudit nous dirons sur sa tombe :
« Dieu n'est pas mort; toi seul mourras ! »

XII.

HYMNE A LA POLOGNE.

(1855.)

Le tzar a dit au Nord maudit :
« Je suis le roi du monde!
A moi l'Euxin ; dans mon dessein
Dieu même me seconde!
Tout l'Occident, le knout aidant,
Suivra la loi de Pierre;
Et sous nos pas ne laissons pas
Debout, pierre sur pierre!
Allons, mes serfs, plus de déserts;
L'Europe est notre proie !
Vaincre est un jeu : Stamboul en feu
Aura le sort de Troie! »

A cette voix, l'aigle gaulois
Jette sa grande armée;
Trois cents vaisseaux fendent les eaux
De leur proue enflammée!
Et tout le Nord, portant la mort,
S'élance au pas de course;

Le flot grandit, quand Dieu lui dit :
« Remonte vers ta source! »
Le tzar vainqueur, la rage au cœur,
S'enfuit, plein d'épouvante;
Sur son chemin, sa foudre en main,
La Pologne est vivante!

Oui, la voilà, fils d'Attila,
Ta victime immortelle!
Ses ennemis, le front soumis,
S'inclinent devant elle!
Nobles aiglons des Jaghellons,
Vous cessez d'être esclaves;
Tous les chrétiens sont vos soutiens,
Vos frères, tous les Slaves!
Turk ou Magyar, contre le tzar
Vous tend sa main amie;
Tout l'univers brise vos fers,
Rivés par l'infamie!

C'est qu'en nos jours, les fers sont lourds
Au peuple armé du glaive;
D'un vol uni, vers l'infini
L'humanité s'élève!
Chaque soleil, à son réveil,
Répand plus de lumière;
La liberté de sa clarté
Couvre la terre entière!
Et nous voyons les nations
Formant un peuple immense;
« Tout homme est roi! » telle est la loi
Du monde qui commence!

Dieu tout-puissant! prends notre sang,
Mais rends-nous la patrie;
Rends-lui, Seigneur, l'antique honneur
Dont son âme est nourrie!
Toi qui donnais aux Polonais
Dix siècles de victoire,
Que l'aigle blanc au cœur sanglant
Renaisse dans sa gloire!
N'avons-nous pas des faux, des bras,
Du vieux sang dans les fibres?
Pologne! un jour, par ton amour,
Les peuples seront libres!

XIII.

VIVE LA PAIX!...

A BÉRANGER.

(1855.)

Toute grandeur sourit à ton génie;
O Béranger, tu te tais... et pourquoi?
Quand l'univers sort de son agonie,
Quand Dieu lui dit : « Lazare, lève-toi! »
La France dort, mais la main sur sa lance,
Prête à jeter sa grande ombre partout;
Vive la paix! c'est le cri de la France,
Mais l'honneur avant tout!

Lorsque exilé d'une terre féconde
Par des ingrats qu'il change en demi-dieux,
L'homme du siècle, aussi grand que le monde,
Nous eut légué de sublimes adieux,
Ton luth chantait la commune espérance,
Le *Vieux Drapeau*, glorieux jusqu'au bout:
Vive la paix! c'est le cri de la France,
Mais l'honneur avant tout!

Après Juillet, quand de vieux frères d'armes
Du coq gaulois appelaient le secours,
Lorsqu'on payait d'une aumône de larmes
Leur noble sang, si prodigue en son cours,
Ta voix, de loin, secondait leur vaillance ;
A l'avenir tu t'adressais surtout :
Vive la paix ! disais-tu pour la France,
Mais l'honneur avant tout !

Des aigles d'or vois-tu l'essaim sans nombre
D'un autre Achille entourant le cercueil ?
Paris reçoit sa dépouille ; et son ombre
Du Moskovite a terrassé l'orgueil !
Vois-tu, là-bas, l'ennemi qui s'avance ?
France, en avant ! car déjà ton sang bout !
Vive la paix ! c'est le cri de la France,
Mais l'honneur avant tout !

En Orient le soleil va paraître...
Pour réchauffer les cœurs et les esprits,
Il s'en retourne aux lieux qui l'ont vu naître ;
Mais il échappe à mes regards surpris...
J'appelle en vain le jour de délivrance ;
Reprends ton luth, qu'il éclate, et debout !
Vive la paix ! c'est le cri de la France,
Mais l'honneur avant tout !

L'ange de paix a passé sur l'Europe,
Avec terreur les rois l'ont reconnu ;
Puis, en montrant Varsovie et Sinope :
« Mon jour, dit-il, n'est pas encore venu.
Des tzars, d'abord, châtions l'insolence ;

Guerre aux traités déchirés par le knout ! »
Vive la paix ! c'est le cri de la France,
    Mais l'honneur avant tout !

Celle que Dieu fit lever sur le monde,
Comme un bel astre aux cieux resplendissant,
Verrait tarir sa lumière féconde,
Le front penché sur des fers teints de sang ?
Non ! de sa foudre évoque la puissance ;
Que sa splendeur se répande partout !
Guerre pour guerre à la sainte-alliance,
    Car l'honneur avant tout!

XIV.

ODE A L'OBÉLISQUE.

A MM. ÉMILE ET ANTONI DESCHAMPS.

(1859.)

Oracle du passé, témoin des splendeurs mortes,
Gigantesque débris de la ville aux cent portes,
Quel peuple de Titans a taillé ce granit?
Quel simoun t'a jeté sur la terre française,
Le pied sur l'échafaud où tomba Louis seize,
Le sommet touchant au zénith?

Trente siècles ont fui devant toi, comme un rêve;
Cent peuples ont passé, comme un flot sur la grève;
A tes pieds, écartant ses liquides parois,
La mer Rouge s'ouvrait aux enfants de Moïse
Guidés par le Seigneur vers la Terre promise,
Et puis se fermait sur tes rois!

Sous ton ombre accroupis, les mages solitaires
D'Osiris à l'Égypte enseignaient les mystères,
D'Uranie à Platon découvraient le trésor;
Arcanes engloutis sous les eaux du déluge,

Que le noir Misraïm, fils de Cham le transfuge,
Grava sur ta pierre, ô Lûqsor!

De quels fleuves de sang ta colonne est trempée!
Sur ton socle a roulé la tête de Pompée;
Du Nil à l'enfant-Dieu tu montrais le chemin...
Maudissant sa beauté, l'altière Cléopâtre
Attachait la vipère à sa gorge d'albâtre,
Plutôt que de suivre un Romain!

Tandis qu'avec sa gloire et ses palais en cendre,
Veuve des Pharaons, la cité d'Alexandre
S'écroule sous le fer de l'Islam conquérant,
Que le Christ a brisé les faux dieux et leurs temples,
Toi seul restes debout, et toi seul nous contemples
Si petits, devant toi, si grand!

Mais quel cri de carnage autour de toi s'élève?
Quatre-vingt-treize!... Ici s'inclinaient sous le glaive
La fille des Césars, le fils de saint Louis;
Ici tombait Chénier, couronné de sa gloire!
Des sages, des guerriers blanchis par la victoire,
Sont là, sous ta base enfouis!

Un autre Mahomet, vainqueur des Pyramides,
Du Caire et de Ghizeh visitant les djamides,
S'emparait de l'Asie au nom de l'Al-Koran;
Souillé par deux mille ans d'un esclavage immonde
Par la France, il voulait régénérer le monde,
Il tombe... il n'est plus qu'un tyran!

Fils de la liberté, quand d'Espagne et de Gaule

Cinq cent mille soldats te suivaient vers le pôle,
Tu repoussas du pied la Pologne à genoux;
Du sang des nations la mesure était pleine...
Et l'Anglais te jeta captif, à Sainte-Hélène,
Vaincu, désarmé, comme nous!

Monument éternel! aujourd'hui, plein d'ivresse,
Le flot parisien t'environne et te presse,
Comme un champ tout couvert de moissons et de fleurs;
Toute la France est là... Mais, d'où viennent ces ombres
Au langage étranger, les fronts pâles et sombres
Et les regards baignés de pleurs?

Sur le cœur, du courage ils portent le stigmate...
Ah! tu les reconnais: c'est le peuple sarmate,
Aujourd'hui sans patrie; et d'exil en exil
Suivant son aigle blanc dans sa longue Odyssée,
Des murs de l'Alhambra jusqu'à Laodicée,
Du Dellaware jusqu'au Nil!

Comme dans Babylone inclinés sur les fleuves,
Leurs enfants orphelins et leurs compagnes veuves
Attendent qu'un Sauveur vienne les secourir;
O France, ils te donnaient cent fois plus que leur vie,
Quand des traîtres ont dit : « *L'ordre est à Varsovie,*
La Pologne devait mourir! »

Les peuples sont maudits pour ce blasphème immonde!
Le torrent du Kaukase enveloppe le monde,
Et pas un ne s'émeut pour vaincre et nous venger!
Ton souffle a redressé ce sanglant monolithe;
Relève-nous, Seigneur, comme l'Israélite,
Errants sur le sol étranger!

Victimes et bourreaux, les rois sans conscience,
Les peuples sans vertu lassent ta patience;
Honneur, foi, liberté, tout s'éteint, tout s'en va...
Mais quel astre inconnu surgit dans les ténèbres?
D'où tombent ces soleils? et quelles voix funèbres
Ont crié : voici Jéhovah!

Sur son trône d'éclairs le Juge va descendre;
L'orbe du ciel noircit comme un monceau de cendre,
Les volcans ont vidé leur cratère géant;
Et la main créatrice en déchaînant leurs laves,
Brise comme un faisceau les rois et les esclaves,
Et les jette ensemble au néant!

Symbole de la mort, colonne du mystère!
Tu vis naître les temps au berceau de la terre,
Tu les verras tomber dans l'éternel oubli;
Et puis, quand le Seigneur fera déchoir les astres,
Tu crouleras aussi, témoin des grands désastres,
Sous leur poussière enseveli!

RÉPONSE.

I.

L'AVENIR.

(1863.)

Les moissons après les tempêtes,
Après les revers, le succès;
Après le deuil, viennent les fêtes,

Après les Russes, les Français!
Et toi, sainte martyre, espère,
Pologne au cœur indépendant;
Car d'en haut il te vient un père,
Et des frères de l'Occident!
A nous, Français, vos drapeaux belliqueux;
La liberté nous arrive avec eux!

Du couchant, où sont les fidèles,
L'aigle géant s'est élevé,
Aux captifs de nos citadelles,
Annonçant le Sauveur rêvé!
L'aigle blanche a crié : Victoire!
L'Europe de joie a frémi,
Et la nouvelle expiatoire
A foudroyé notre ennemi!
A nous, Français, vos drapeaux belliqueux;
La liberté nous arrive avec eux!

Déjà le tzar pâlit de crainte,
Ses Mourawieffs meurent d'effroi;
Tes oppresseurs, Pologne sainte,
Tombent aux pieds du peuple roi!
A son appel, le Nord esclave
Se dresse libre et triomphant;
Et tes flancs, jeune mère slave,
Ont senti bondir ton enfant!
A nous, Français, vos drapeaux belliqueux;
La liberté nous arrive avec eux!

Honte à toi, tyran sans entrailles,
Vampire du sang des héros;

Car ils fuiront dans les batailles,
Tes serfs qui tuaient en bourreaux!
Le cri des aigles de Krimée
Au cœur du monde a retenti,
Jetant la Pologne opprimée
Sur le tzarisme anéanti!
A nous, Français, vos drapeaux belliqueux;
La liberté nous arrive avec eux!

ÉMILE DESCHAMPS.

2.

LE LANCIER POLONAIS.

(31 mars 1814.)

C'était le dernier jour de l'héroïque lutte.
Un obus égaré, qui venait de la butte
Montmartre ou Saint-Chaumont, éclata par hasard
Au-dessus de la foule errante au boulevard;
Car chacun était là, dans l'angoisse civile,
Écoutant le canon s'approcher de la ville...
Un lancier polonais de fatigue rendu,
A l'arçon du cheval son tchapka suspendu,
D'un fanon déchiré la tête enveloppée,
M'apparaît tout à coup; sa voix entrecoupée
Laisse sur la journée échapper quelques mots;
De la foule avec peine il traverse les flots,
Car le peuple l'entoure et la foule assemblée
Aspire dans ses yeux le feu de la mêlée...

Et ce soldat couvert de sang et de sueur,
S'avance à pas comptés comme un triomphateur.
Cette image n'est point par le temps effacée ;
Ce soldat est encor présent à ma pensée,
Et je le vois toujours, dans ce moment fatal,
Pâle, blond et sanglant courbé sur son cheval.

C'est la Pologne, hélas, par le destin trompée,
Pour la France donnant son dernier coup d'épée !

Antoni Deschamps.

FIN DES VARSOVIENNES.

LIVRE IV.

FRAGMENTS.

Io sono un cert'uomo che, quando altre persone non vogliono fare a mio modo, io fo a modo loro.

Apostolo Zeno.

FRAGMENTS

DU POLONAIS (*).

I.

JULIEN NIEMCEWICZ

AU GÉNÉRAL KNIAZIEWICZ.

(Montmorency, 1834.)

Camarades d'enfance et frères du drapeau,
Puisqu'avant de dormir dans le même tombeau
Le sort dans ce vallon nous réunit encore,
Permets qu'à ton déclin rappelant ton aurore,
Je déroule en trois mots à tes yeux étonnés
Tout l'orbite des jours que Dieu nous a donnés.

(*) Les traductions qui suivent sont généralement *interlinéaires*, et sans aucune altération de la pensée.

Frère, que de combats, que d'opprobre et de gloire,
A ce nom : la patrie, assiégent ma mémoire !
Dès l'enfance, un vieillard, que tous nous connaissons,
Nous offrait son exemple et ses grandes leçons;
Te souvient-il du jour où nous venions entendre
Les conseils inspirés de ce cœur noble et tendre,
Disant à ses soldats : « Mes enfants, mes amis
Que notre mère à tous à mes soins a commis,
Vous êtes les soutiens d'une race guerrière;
A vos yeux va s'ouvrir une illustre carrière :
Le pays gémissant sous le fer étranger
Compte sur vos efforts, vous devez le venger.
La crainte du Seigneur, l'amour de la patrie,
Sont les purs éléments dont votre âme est nourrie;
Conservez le foyer des antiques vertus,
Jamais par les revers ne soyez abattus :
Fuyez la fausse gloire, et l'astuce, et l'envie,
C'est à vous d'affranchir la Pologne asservie ! »

Ces conseils ont germé dans nos cœurs enfantins;
Quels que fussent dès lors nos penchants, nos destins,
Comme une voix du ciel, nous sentions dans notre âme
La féconde parole empreinte en traits de flamme.
Comme Hercule au berceau, sur des frères ingrats
Ramenés au devoir, tu signalais ton bras;
Moi, soldat citoyen, je donnais la réplique
A l'orgueil des magnats sapant la république.
Aux champs de Podzamczé, trahis par le hasard,
Tous deux on nous traîna dans les cachots du tzar;
Catherine mourut : bientôt, heureux et libre,
Tu suivis l'aigle blanche aux campagnes du Tibre,
Et dans chaque bataille où tu les commandas,

Attachas la victoire aux pieds de nos soldats.
Moi, près de Kosciüszko, fidèle à son étoile,
Vers un monde inconnu je dirigeai ma voile,
A travers l'Océan suivi par mes regrets.
O chênes du déluge, ô profondes forêts!
Dites combien de fois, parcourant vos savanes,
Sol nouveau, vierge encor du pas des caravanes,
Pleine de mon pays, mon âme s'égara
Jusqu'au gouffre bruyant de la Niagara!
Suivant à l'horizon quelques voiles bien vagues,
J'allais sur les écueils rêver au bruit des vagues...
Mais de ces grands tableaux nul ne me consola;
Mon cœur saignait toujours, ma patrie était là!...
Plus ému cependant, je me souviens de l'heure
Où d'un héros antique abordant la demeure,
Je crus voir des Romains un dernier rejeton
Quand sur le seuil ouvert j'aperçus Washington!
Colomb trouvait un monde, il brisa ses entraves.
Jamais je n'oublierai ses regards doux et graves,
Ses cheveux déjà blancs, son front large et sa voix
Captivant tous les cœurs, calme et forte à la fois;
La franchise des camps, le dévouement sublime
Formaient une auréole à ce front magnanime.
Que de fois, accourant, tressaillant à son nom,
J'écoutai ses récits dans le frais Montvernon;
Et quand je lui contai par quelles sourdes trames
La Pologne est tombée entre des mains infâmes,
Ce qui nous fit déchoir du rang de nos aïeux,
J'ai vu des pleurs furtifs s'échapper de ses yeux...
O larmes! don sacré de son âme attendrie,
Que n'ai-je pu vous rendre à ma belle patrie!
Vous diriez quel hommage, aux pieds de ses bourreaux,

Lui portait devant moi l'âme d'un vrai héros !

A ce deuil du passé quand mon âme succombe,
Toi, de jeunes lauriers tu couronnes sa tombe,
Et de Hohenlinden proclamant le succès,
Jettes trois cents drapeaux sous les pieds des Français;
Ou devant l'étendard de Jean trois, ton idole,
Signes : « Ordre du jour daté du Capitole. »
Quand chaque instant grandit le guerrier que tu sers,
Tu suis son char vainqueur, je parcours mes déserts;
Tous deux loin du pays : car le sang de nos veines
Coule pour des ingrats, nos attentes sont vaines !
Respirant pour lui seul, un jour avec mépris
De tes nombreux exploits tu refuses le prix;
Las d'être un marchepied à l'orgueil qui s'élève,
Au foyer paternel tu rapportes le glaive,
Et tu vois prospérer les champs que tu semais.
Moi, proscrit, oublié de tout ce que j'aimais,
Seul, souffrant, fugitif, je dévorais mes larmes...
J'allais mourir, un ange a compris mes alarmes;
Si d'abord ce ne fut qu'une douce pitié,
Plus tard, de mes chagrins réclamant la moitié,
Cette sœur étrangère à mon sort fut unie.
Quelque bonheur suivit cette union bénie...
Oh ! que de fois depuis, l'aurore du matin
Me surprit dans les champs au mirage argentin,
Armé du long ciseau, de la courbe faucille,
Émondant les vergers, fauchant l'herbe docile,
Ou sur un sauvageon, plus habile fermier,
Greffant avec prudence un rameau de pommier.
De quels soins attrayants, de quels plaisirs suprêmes
Nous comble un sol fécond, cultivé par nous-mêmes,

Loin des sombres ennuis qui planent sur nos toits,
Loin des malheurs du peuple et des crimes des rois!
L'ambition, l'envie, avec tous leurs mensonges
Y viennent rarement inquiéter nos songes ;
Certain que son esprit doit survivre au trépas,
L'homme, plus résigné, souffre et ne se plaint pas !
O jours de saint travail, de bonheur sans mélange,
Jours que Dieu me donna par la main de mon ange,
Vous auriez fait l'orgueil de tout mon avenir
Si vous aviez en moi tari le souvenir...
Mais non ! à nos amours mon âme encor fidèle
Volait vers la patrie et ne rêvait que d'elle;
Et j'enviais ton sort, car je savais que là,
Ce domaine où souvent le sang russe coula,
Zielincé te voyait consacrant jours et veilles
A cultiver les fleurs, les fruits et les abeilles.

Tandis que je bêchais mon paisible jardin,
La voix de l'empereur a retenti soudain :
« Polonais ! nous disait cette voix bien connue,
Pour vous jusqu'à l'Oder mon armée est venue ;
A vos rangs et marchez ! car aujourd'hui je veux
Donner l'indépendance à vos derniers neveux ! »
Comme un essaim captif d'abeilles printannières,
Nos fils à cette voix volent sous les bannières ;
Les fanons des lanciers rayonnent au soleil,
De leur aigle chérie annonçant le réveil.
Déjà le clairon sonne et le coursier tressaille;
Tout s'élance et s'enivre au vent de la bataille :
Pologne, lève-toi ! les rois ont dû frémir
Aux noms de Dombrowski, de Gora, Sandomir;
L'ennemi fugitif reconnaît avec rage

Que ton nom peut mourir, mais jamais ton courage!

Des champs plus renommés, de plus larges travaux
Rappellent ta vaillance à des combats nouveaux.
L'homme choisi du ciel dans l'époque où nous sommes
Pour montrer la grandeur et le néant des hommes,
Brise et jette à ses pieds les trônes trop étroits,
Distribue aux soldats des couronnes de rois,
Et suivant vers le Nord son étoile obscurcie,
Traîne l'Europe entière aux steppes de Russie.
L'aigle des Sigismond que le monde applaudit
Brille encore une fois sur le Kremlin maudit;
Ce Kremlin où, vaincus, les tzars de Moskovie
Aux pieds de Zolkiewski mendièrent la vie.

Pour de si beaux succès quel affreux lendemain!
Que peut contre un ciel mort tout le génie humain?
Regarde... vois-tu bien ce tourbillon de neige
Qui poursuit les vainqueurs, les étreint, les assiége?
Des glaciers de l'Oural ce simoun flétrissant
Qui déchire en lambeaux la chair teinte de sang?
Vois-tu, vers l'horizon, ces bandes affamées,
Terrassés sans combat, débris de vingt armées,
Sur les os des coursiers squelettes demi-nus,
Encombrant par monceaux des chemins inconnus?
Ce soleil sans rayons, pâle comme un suaire,
Couvrant de ses lueurs cet immense ossuaire,
Où nagent dans le sang des cadavres confus
Parmi des chevaux morts et des tronçons d'affûts!...
Quel désastre inoui! que de peuples victimes
D'un seul homme de guerre ont expié les crimes!
A quels maux sans remède, à quels longs jours de deuil,

Des rois usurpateurs les expose l'orgueil !
Plus d'un jeune héros né sur l'Èbre ou la Loire,
Qu'attendait au retour le bonheur ou la gloire,
Sous un linceul de neige a trouvé le trépas ;
Et sa mère et ses sœurs ne le reverront pas !

Le temps peut réparer cette immense hécatombe;
L'homme, si grand qu'il soit, ne quitte plus la tombe,
Les peuples asservis relèvent leurs autels,
Reprennent leurs drapeaux, car ils sont immortels !
Mais la Pologne, hélas, gardienne de l'Europe,
Elle qu'un triple anneau d'ennemis enveloppe,
N'est heureuse qu'un jour, amer jouet du sort,
Et son dernier triomphe est une belle mort !
Bientôt les trois vautours, convoitant leur pâture,
D'un partage nouveau lui donnent la torture...
Survivre à son martyre, à sa gloire, ô destin !...
Ayant gémi quinze ans sous l'affreux Constantin,
Lorsqu'un beau désespoir lui fit prendre les armes,
Dieu voulut l'abreuver d'un océan de larmes !
. . . .

O principe éternel, immuable pouvoir,
Les pleurs des orphelins n'ont-ils pu t'émouvoir ?
N'entends-tu pas les morts qui demandent justice ?
Combien doit-il durer ce sanglant sacrifice ?
Sommes-nous seuls pécheurs, Dieu terrible et jaloux ;
Ta foudre ne doit-elle anéantir que nous ?
Foulant aux pieds tes lois, quand le tzarisme immonde
Comme un linceul de fange emprisonne le monde,
La Pologne se meurt, ses fils sont dispersés !...
Pardonne, ô Dieu clément, ces pleurs que j'ai versés !

Est-ce à moi de me plaindre, atome périssable,
A peine né d'hier sur ce vil grain de sable?
Ah! plutôt jusqu'à terre humiliant nos fronts,
Ayons foi dans sa grâce, adorons, espérons,
Espérons le bonheur, car le mal est extrême;
Suivons jusqu'au tombeau la volonté suprême,
Assurés que celui qui nous donna le jour
Est un Dieu de bonté, de sagesse et d'amour;
Quand même les proscrits mourraient tous en offrande,
Il fera la Pologne indépendante et grande;
Les siècles rediront, comme un vivant écho,
Les noms de Dombrowski, Kniaziewicz, Kosciuszko!

Je rêvais, je priais, tout plein de ce présage;
A mes pieds s'étendait un brillant paysage,
Le val Montmorency, tout peuplé de bosquets,
De villages groupés comme autant de bouquets.
Le soleil cependant s'inclinait sur les ondes
Et l'azur plus profond resplendissait de mondes.
Soudain, je m'écriai : « Lorsque viendra le jour
Où cet astre à mes yeux s'éteindra sans retour,
Où donc ira mon âme? où donc revivra-t-elle?
Peut-être, abandonnant sa dépouille mortelle,
L'esprit libre, porté sur un trône d'éclairs,
Verra-t-il de plus beaux, de plus grands univers?
Le principe de l'âme et sa route infinie,
De l'être illimité l'éternelle harmonie?
Le jour libérateur promis aux nations,
Et surtout le bonheur de ceux que nous aimions?... »

Et tout cela peut-être, ami, n'est qu'un beau rêve!...
Bientôt nous le saurons; notre route s'achève.

Aujourd'hui que le temps a sillonné nos fronts,
Qu'abreuvés de dégoûts, d'injustice et d'affronts,
Nous touchons l'un et l'autre au terme octogénaire,
Sans que dans le malheur notre âme dégénère,
Que faire en notre exil? D'un sein calme et constant
Braver et recevoir le coup qui nous attend;
Fidèles au passé, quand la mort nous délivre,
Sachons mourir ainsi que nous avons su vivre!

Le temps sur les cités s'abaisse tour à tour.
Rome, Athènes, Palmyre, ont péri sans retour;
Un peuple naît, grandit, sur un peuple qui tombe :
Partout où vous creusez, la terre est une tombe.
Vois ce cirque immortel qu'un Borgia mutila;
La Pologne eut un tzar, Rome eut un Attila.
Partout la main de Dieu dans sa juste énergie,
Écrase les tyrans au milieu de l'orgie;
La pompeuse cité qu'un despote éleva,
Lourd cachot de granit dominant la Néva,
Doit disparaître un jour sous les ondes livides
Du lac de Ladoga, de leur conquête avides;
Avec ses monuments, son faux air de grandeur,
Ses trésors à l'Europe arrachés sans pudeur;
Sur ses palais de marbre, où le luxe étincelle,
Glissera du pêcheur l'oublieuse nacelle.
Sans doute aussi l'écharpe ou les riches coussins,
D'un nouveau prince Orloff appuyant les desseins,
Ce mal héréditaire et qui frappe dans l'ombre,
Des jours de son dieu-tzar abrégera le nombre.
Les peuples décimés, dépouillés de leurs droits,
Ne seront pas toujours la pâture des rois;
Eux seront rois de fait : sans haine, sans contrainte,

Libres, ils s'uniront d'une éternelle étreinte...

Ami, voici l'aurore, espérons le soleil!
Nous-mêmes, déjà vieux, altérés de sommeil,
Nous ne le verrons pas, notre âge nous l'atteste.
De nos anciens amis j'ai vu périr le reste;
Combien d'entre eux sont morts, même avant de partir!
Combien sont couronnés des palmes du martyr!
L'un dédaigna la vie à sa première phase,
Un autre eut pour tombeau les mines du Kaukase;
Enfin, nous voilà seuls, nos jours sont révolus,
Étrangers à ce monde, on ne nous connaît plus;
De la liberté sainte émérites apôtres,
Il est temps, au combat, de faire place à d'autres :
Et comme un pur encens s'évapore au saint lieu,
Sur l'aile de la Foi de remonter vers Dieu!

Paris, 1838.

II.

LE MAJOR ANTOINE RUDZKI

AU GÉNÉRAL MATHIEU RYBINSKI,

commandant en chef l'armée polonaise.

(1855.)

Illicita prævalent...
TACITE.

On a tort, par orgueil ou par timidité,
De vouloir à ses chefs cacher la vérité;
Souffrez donc, général, que d'après ce principe
Avec vous, aujourd'hui, ma plume s'émancipe,
Pour dire qu'il vous faut, trop longtemps inactif,
Au nom des Polonais faire un pas effectif.
Un quart de siècle a fui sur nos longs sacrifices;
Et la patrie attend le fruit de nos services.
Qui fut jeune, a grandi; qui fut homme, a vieilli;
Dans plus d'un noble cœur le courage a faibli;
Filles du désespoir, la mort ou la démence
Dans les rangs des proscrits ont fait un vide immense;
Notre antique drapeau, rongé comme un haillon,

Couvre de vétérans à peine un bataillon :
Tous, vos anciens soldats... mais dans cette phalange
Vit le patriotisme et l'honneur sans mélange!
La guerre d'Orient qui s'enflamme alentour,
Peut bien nous appeler aux armes quelque jour;
Et la Pologne en deuil nous demande indignée :
Que peut contre le tzar cette faible poignée,
Sans chefs, sans discipline? Il faut attendre un peu;
Mais depuis vingt-cinq ans nous jouons à ce jeu!
Attendre, c'est mourir: car bientôt, je soupçonne
Qu'au moment du combat nous n'aurons plus personne!
Étreints par l'indigence ou par le point d'honneur,
Contre tous les dangers nous luttons sans bonheur;
Ceux qui doivent agir, plus puissants et plus libres,
Ont de leur énergie usé toutes les fibres;
Certains ambitieux, se croyant tout permis,
Pour leur compte exploitant deux partis ennemis,
D'un troupeau mercenaire attamans sans vergogne,
Vendent à beaux deniers le sang de la Pologne;
Et, trompant le pays, recruteurs assassins,
Font servir sa jeunesse à leurs lâches desseins,
Pour jeter au désert, dans d'obscures attaques,
Les os des Polonais transformés en Kosaques!...

Mais des bords du Danube il nous arrive enfin
Une sombre clameur de détresse et de faim;
Des plaines de Varna jusqu'aux murs de Byzance,
Tous, du chef dynastique (*) ont maudit la présence;
Je transcris mot à mot :

(*) Le colonel comte Vladislas Zamoyski, inventeur de la légion *anglo-kosaque*.

« On nous avait promis
De glorieux combats contre nos ennemis;
Mais mourir sans combattre, avoir pour adversaire
La famine implacable ou l'affreuse misère,
Voilà notre avenir!... Frères, nous croira-t-on?
Ceux qu'épargne la faim tombent sous le bâton
Du farouche attaman; et demain, tout le reste
Va combattre à Damas le simoun et la peste!....»
Et quels sont les martyrs qu'atteignent ces tourments?
Des Russes? du dieu-tzar les passifs instruments?
Non! de pauvres enfants qui, changeant de croyance,
Font avec Mahomet une triste alliance;
Là, le pope et le juif, le sbire et le forban,
Tous ont caché leur foi sous un même turban,
Pour invoquer ce Dieu qu'ignoraient nos ancêtres
Et que nous détestons : l'aumône de leurs maîtres!
« Si ce Dieu peut absoudre ou punir sans raison,
Garantir du gibet, sauver de la prison,
Faut-il, pour un vain rêve, une gloire importune,
Négliger les faveurs que promet la fortune? »
Ainsi parlent entre eux des gens que je connais,
Usurpant le saint nom de soldats polonais;
Qui, des cours d'Occident pour extorquer leurs grades,
Forment sous nos drapeaux d'ignobles mascarades,
Et prosternant leur face au palais des sultans,
Exposent notre honneur aux mépris insultants;
Si l'on peut faire outrage à cette troupe immonde,
Ce ramas de bandits de tous les coins du monde,
Qu'ils nomment légion anglo-kosaque, et qui
Dans un prince caduc rêve un Jean Sobieski!...

Ton cœur souffre, ô patrie! en voyant cette intrigue

Plus que de notre sang, de ta gloire prodigue;
Tandis qu'aucune main ne lève ton linceul!...
Mais cette grande tâche appartient à vous seul,
D'arrêter ces bourreaux dont la main sacrilége
De souiller notre nom se croit le privilége!...

Par ce mot douloureux dont je sens la rigueur,
Je n'ai pas le dessein de blesser votre cœur;
Je sais bien que l'Europe, aujourd'hui notre asile,
Pour la paix à tout prix fut toujours trop facile;
Mais tout change ici-bas par la suprême loi,
Et tous nos vrais amis conviendront avec moi
Qu'il ne s'offrit jamais de meilleure espérance
De sauver la Pologne en relevant la France;
Que Napoléon trois, l'héritier d'un grand nom
Ne peut pas nous laisser dans l'esclavage : non!
Car ce serait trahir cette Europe, encor pleine
De l'âme du proscrit mourant à Sainte-Hélène;
Car il n'a pas rempli l'auguste testament
Tant qu'il nous voit courbés sous le joug infamant,
Et tant que la Pologne, au martyre endurcie,
Gémit sous le talon sanglant de la Russie!

C'est à vous, général, qu'il convient, clair et bref,
D'expliquer aux Français, car vous êtes le chef:
Que depuis trente mois notre valeur murmure
De n'être pas rangés sous le casque et l'armure,
Auprès des alliés, qui de Sébastopol
N'ont qu'à tendre la main pour toucher notre sol;
Que du fond de l'exil chacun de nous espère
Voir sur l'Europe enfin, luire un jour plus prospère,
Avant que le trépas, qui décime nos rangs,

Ne nous jette avec elle aux pieds de nos tyrans!
Dites-leur, général, qu'en France, chez nos frères,
Pèsent encor sur nous des arrêts arbitraires,
Dès lois d'exception ; que cette chaîne au cou,
Nous fait plus malheureux que les serfs de Moskou!
Que dira la Pologne et que dira l'histoire?...
Non, la postérité ne voudra jamais croire
Que l'on fasse, sans nous, la guerre à nos bourreaux!
Pourquoi donc cette insulte à nos vieux généraux,
A tous nos souvenirs?... Le grand cœur de la France
Peut-il être accusé de cette indifférence,
De croire, obstinément, ceux qui nous ont trahis,
Les serviteurs du tzar et non ceux du pays?
Ah! la cause du mal est dans la perfidie
Des cruels artisans de cette parodie,
Nourrissant à plaisir une fatale erreur,
Dans le sein de la France et de son empereur!
C'est à vous, général, d'évoquer la lumière
En rendant notre cause à sa splendeur première;
De confondre à jamais les fourbes insolents
Qui de la nation compriment les élans,
Ces trafiquants d'honneur et du sang de nos braves :
Qui vendraient la Pologne et tous les peuples slaves
Pour voir des anciens Piasts le glorieux cimier
Au front d'un chambellan d'Alexandre premier (*)!
Mais malgré leurs complots et leur vile industrie,
Tu ne périras pas, ô ma sainte patrie!
Quand même tous les tzars et les princes du Nord,
Avec ces imposteurs ayant juré ta mort,

(*) Le prince Adam-Georges Czartoryski, l'ami et le ministre du tzar depuis 1795 jusqu'en 1818; aujourd'hui, représentant à Paris les intérêts de la Pologne.

Auraient fait de ton peuple une vaste hécatombe,
Demain tu sortiras vivante de ta tombe;
Plus grande que jamais, honorée en tout lieu,
Et jetant sur les rois l'anathème de Dieu!

Pardonnez, si prenant votre esprit pour arbitre,
J'adresse à votre cœur cette sincère épitre;
Mais soyez assuré qu'en cette occasion
Vous aurez pour appui toute la nation;
Vous en avez le droit, le devoir, la puissance,
Et vous pouvez compter sur sa reconnaissance...
Je n'en dirai pas plus de peur d'être suspect.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

A***R***.

Paris, 1855.

III.

D'APRÈS ADAM MIĄKIEWICZ.

A UNE MÈRE POLONAISE.

STANCES.

O mère polonaise! alors que le génie
Brille aux yeux de ton fils d'une vive splendeur;
Que son front, couronné de grâce et d'harmonie,
De vingt nobles aïeux atteste la grandeur;

Lorsque loin des enfants, saisi d'un noir présage,
Il s'en va du vieux barde écouter les beaux vers,
Et qu'alors, tout pensif, inclinant son visage,
De la Pologne sainte il apprend les revers,

Que ton fils est à plaindre, ô mère infortunée!
Va, regarde plutôt la mère du Sauveur;
Vois les traits douloureux qui l'ont environnée...
Car les mêmes tourments vont payer ta ferveur!

Lorsque les nations, reniant leur histoire,
S'abandonnent sans crainte au plus lâche sommeil,
Son destin le condamne à des combats sans gloire,

Au trépas du martyr... sans espoir de réveil !

Ah ! qu'il aille, la nuit, solitaire et farouche,
Du souffle des tombeaux respirer le poison;
Avec le vil serpent qu'il partage sa couche,
Qu'il se fasse aux horreurs de l'humide prison.

Qu'il couve dans son sein sa colère ou sa joie,
Que ses discours prudents distillent le venin;
Comme un abîme obscur que son cœur se reploie,
A terre, à deux genoux, qu'il rampe comme un nain !

Le Christ à Nazareth, aux jours de son enfance,
Jouait avec la croix, symbole de sa mort;
Mère du Polonais ! qu'il apprenne d'avance
A combattre le crime, à dompter le remord !

Accoutume ses mains à la chaîne brûlante;
Qu'il s'instruise à traîner l'immonde tombereau,
A dresser le billot sous la hache sanglante,
A toucher sans rougir la corde du bourreau.

Car ton fils n'ira point, sur les tours de Solime,
Comme les chevaliers, détrôner le croissant;
Ni, comme le Gaulois, planter l'arbre sublime
De la liberté sainte, et l'arroser de sang !

Il lui faudra combattre un tribunal parjure,
Braver l'accusateur, l'espion le plus vil;
Son témoin ? le geôlier; son champ-clos ? la torture;
Son juge? un renégat; sa sentence ? l'exil...

S'il meurt, son monument et ses gloires funèbres?
D'un gibet désséché les infâmes débris;
Quelques pleurs d'une amante... et, parmi les ténèbres,
Les mornes entretiens de ses frères proscrits!....

Genève, 1830.

IV.

LE JOUEUR DE LYRE.

Vois ce vieillard aux vêtements étranges,
Barbe touffue et cheveux blancs;
Deux beaux garçons, roses comme des anges,
Guident vers nous ses pas tremblants.
Il suit la route en jouant de la lyre,
Ses deux enfants, du chalumeau;
Sur son passage on se presse, on admire,
On veut l'amener au hameau.

« Viens égayer la fête du village,
Les fruits ne te manqueront pas;
Tous nos vergers seront mis au pillage,
Et notre gîte est à deux pas. »
En s'inclinant il dit : « Dieu vous protége! »
Sous un tilleul il vient s'asseoir;
A ses côtés s'établit son cortége,
Admirant la fête du soir.

Ici l'on danse; un bûcher fume et brille.
Ici fillettes et garçons,
Cernant la flamme où le sapin pétille,
Célèbrent les jours de moissons.

A son aspect, tout s'arrête : silence!
  Tout se tait, fifre, tambourin;
Le feu pâlit, et la foule s'élance
  Vers le siége du pèlerin.

« Bon voyageur, salut! le ciel t'amène
  Pour bénir nos jeunes amours;
Tes pieds sont las : voici notre domaine,
  Dieu nous donnera de beaux jours!
Reste avec nous; vois ces riches corbeilles,
  Vois ces coupes sur le gazon;
Veux-tu goûter ce vin de nos abeilles
  Ou les fruits mûrs de la saison?

« Garde ta lyre et reçois nos offrandes;
  Ces beaux enfants suivront ta voix;
Pour nos présents, nos gâteaux, nos guirlandes,
  Chantez-nous un air à vous trois!
— C'est bien, dit-il; écoutez, je commence!
  (La foule à l'entour se serra);
Que voulez-vous? chansonnette, romance
  Ou rondeau? — Ce qu'il vous plaira. »

Il prend son luth, l'accorde, tend sa coupe,
  La boit d'un trait, pleine de miel,
Et faisant signe aux enfants, à sa troupe,
  Il chante, les yeux vers le ciel :
« Amis, je vais de village en village,
  Suivant le cours du bleu Niémen,
Chantant toujours dans mon lointain voyage
  Les amours, la joie et l'hymen.

« A m'écouter les uns trouvent des charmes,
Mais tous ne me comprennent pas;
Je vais plus loin, offrant à Dieu mes larmes,
Et le Niémen guide mes pas!
Si parmi vous quelqu'un daigne m'entendre,
Qu'il vienne me presser la main;
S'il mêle aux miens les pleurs d'une âme tendre,
Ici finira mon chemin... »

Il s'interrompt, et d'un regard humide
Parcourt les vergers et les champs;
Quelle est, là-bas, cette vierge timide,
Debout, attentive à ses chants?
Sa main distraite ouvre un panier de roses,
Fait un nœud, défait tour à tour;
Heureux l'amant, pour qui ces fleurs écloses
Ont rougi des feux de l'amour!

A des serments elle prête l'oreille,
Suivant la brise dans les blés;
Son front est pur, mais son âme est pareille
Aux flots qu'un orage a troublés.
Comme la feuille au rosier se dérobe
Quand le vent paraît s'assoupir,
Sur sa poitrine on voit frémir la robe,
Mais on n'entend pas le soupir!

Après avoir pris une feuille morte
Longtemps gardée auprès du cœur,
Elle la jette et la brise l'emporte;
L'amant sourit d'un air vainqueur...
Elle la jette, elle lui parle encore,

Lève ses regards vers les cieux;
Son front si blanc d'incarnat se colore,
Des pleurs ont perlé dans ses yeux...

Le vieux chanteur attache un œil de flamme
Sur les traits de la belle enfant;
En préludant, il pénètre son âme
D'un regard vengeur, triomphant.
Puis, de sa lèvre il approche l'amphore;
Le luth a vibré sous ses doigts,
Il fait un signe, et le groupe sonore
Recommence un chant à trois voix :

« Pour qui tresses-tu la couronne
De lilas, de rose et de thym?
Si ton cœur changeant m'abandonne,
Qui donc portera ta couronne,
De son bonheur gage certain?
Est-ce un époux, douce madone,
Qui doit obtenir la couronne
De lilas, de rose et de thym?

« Donne-lui donc cette couronne
De lilas, de rose et de thym;
Et lorsque ton cœur m'abandonne,
Moi, je t'adore et te pardonne...
Laisse les pleurs, soir et matin,
A ton amant, douce madone,
Quand l'époux obtient ta couronne
De lilas, de rose et de thym (*)! »

(*) Ces triolets sont imités de l'héroïque Thomas Zan, l'ami d'enfance et le premier inspirateur de Mickiewicz.

Il s'interrompt; l'écho jette à la plage
Un bruit cent fois multiplié:
« On a chanté cet air dans le village...
Le chanteur, tous l'ont oublié! »
Le voyageur lève un front plus austère,
Fait vibrer les cordes d'airain :
« Frères, dit-il, voici tout le mystère;
Je connais l'auteur du refrain!

« Lorsque guidé par mon errante étoile
J'ai vu la Baltique aux flots bleus,
Un jeune frère arriva sous la voile
Des bords du Niémen onduleux.
Il souffrait tant! du secret de ses larmes
Seul je reçus le triste aveu;
Seul j'eus pitié de ses longues alarmes :
Une autre en rendra compte à Dieu!

« Soit que la mer à l'orient s'enflamme
Ou s'argente aux feux du zénith,
Je l'ai vu fuir, la tristesse dans l'âme,
Sur les falaises de granit.
Dans un esquif, plein d'une ardeur secrète,
Il bravait les vents et les flots;
Des noirs écueils il gravissait la crète,
Aux mers confiant ses sanglots.

« Je vais à lui... le jeune homme en délire
Semble aussi ne pas m'éviter;
Sans dire un mot, je fais parler ma lyre,
Et puis, je me mets à chanter.
Il s'attendrit, de loin me fait un signe,

Car ma voix plaît à ses douleurs;
A m'écouter bientôt il se résigne,
Il parle... et je verse des pleurs!

« Depuis ce jour, il se fait violence
Pour sourire à mon amitié;
Lui, par orgueil, il garde le silence,
Et moi, je me tais, par pitié!
Lorsque bientôt sa peine trop amère
L'eut brisé, mourant, il pâlit;
J'eus pour l'enfant tous les soins d'une mère,
Sans cesse au chevet de son lit.

« De jour en jour il s'éteint, il succombe;
Enfin il m'attire vers lui :
« Je sens, dit-il, le frisson de la tombe,
Ami, Dieu m'appelle aujourd'hui!
« Dois-je pleurer tant de jeunes années
Mortes déjà, mortes en vain?
« Un seul printemps les a toutes fanées,
Un amour, un seul, mais divin!

« Tu sais! depuis que ce port solitaire
Ensevelit tous mes remords,
« J'ai détaché mon âme de la terre,
Je ne vis plus qu'entre les morts!
« Jusqu'au tombeau tu me restes fidèle;
Mêlant ses pleurs avec les miens,
« A Dieu, dit-il, je rends l'âme immortelle,
A toi, les plus chers de mes biens!

« Tu dois connaître, ami qui me consoles,
Ma simple chanson d'autrefois;

« Tu te souviens de ces douces paroles,
Et du triste accent de ma voix.
« Prends cette fleur et cette boucle blonde;
Prends cette feuille de cyprès :
« Tous les trésors que je laisse en ce monde,
Tous mes amours, tous mes regrets!

« Prends-les; peut-être, en remontant le fleuve,
Tu verras l'objet de mes vœux;
« Tu lui rendras, lorsqu'elle sera veuve,
Cette fleur, ce chant, ces cheveux!
« Comblé de soins par une sœur chérie,
Dis-lui... » — Mais son œil s'est glacé;
Il murmurait le saint nom de Marie...
Un ange aux cieux l'a prononcé!

« Dans les douleurs d'une lente agonie
Il voulait me parler encor;
Montrait son cœur et la Lithuanie,
En me confiant son trésor! »
Il s'interrompt... ses yeux mélancoliques,
Semblent chercher autour de lui;
De sa ceinture il tire les reliques...
Mais le couple heureux avait fui.

Pourtant, au loin, il voit sous la ramée
La vierge étouffant ses sanglots;
Et le jeune homme, avec sa bien-aimée
Disparaît parmi les bouleaux.
Du bon vieillard on entoure le siége;
« Quels sont ces jeunes amoureux?
— Sa fiancée et son frère... que sais-je!...
Il ajouta : — Qu'ils soient heureux! »

V.

LE PHARIS.

CASSIDE

En l'honneur de l'émir à la Barbe-d'or,
Tadj'ul-Fekher (Venceslas Rzewuski).

Away! Away!

BYRON, *Mazeppa.*

Comme un esquif joyeux se livrant à la brise
Glisse avec volupté sur la vague soumise,
Et frappant de sa rame un flot paisible et pur,
Cygne au cou délié, fend l'espace d'azur,
Tel l'Arabe aime à voir son cheval au poil sombre
Se jetant d'un rocher dans le désert sans ombre;
Quand le sol, entr'ouvert sous les pas du coursier,
Bouillonne comme l'onde où se trempe l'acier;
Et, requin du désert, rapide, insaisissable,
Quand il nage au milieu d'un océan de sable!

O mon coursier, prend ton essor
Dans le tourbillon de poussière;
Quitte le sol, fange grossière,
Vole plus haut, plus haut encor!

Il est noir, mon coursier, comme un ciel de tempête.
Sa crinière, un fanon déployé dans les airs;
De ses pieds argentés jaillissent des éclairs,
Et l'astre du matin rayonne sur sa tête.

Fuyez, bois et rochers, sur le sable mouvant;
Mon cheval aux blancs pieds, en avant, en avant!

La palme au tronc léger qui penche
M'offre son ombrage et ses fruits;
Sans daigner la voir, je m'enfuis.
Elle descend, petite et blanche,
Au fond d'une verte oasis;
Décroît encore, arbuste, branche,
Et disparaît au loin, morte sous mon mépris.

Du désert souverain compagnons et ministres,
Les rochers, noirs géants, de leurs têtes sinistres
Menacent le bédouin; et d'échos en échos
Poursuivant son cheval, lui répètent ces mots :

Où vas-tu, bédouin imbécile?
Parmi nous, il n'est point d'asile
Contre les flèches du soleil;
Pas un palmier, pas une tente,
Feuille légère, ombre flottante,
Qui puisse abriter ton sommeil!
Le rocher seul ici peut s'endormir sans peine;
Car il n'est au désert qu'une tente, les cieux!

Vains mensonges! menace vaine!
Je bondis, l'éclair dans les yeux;

En avant! je cours sur la plaine,
Fuyant les rochers envieux;
Et bientôt les géants, honteux de leur défaite,
Jusqu'à terre, à mes pieds, vont inclinant leur faîte!

Un vautour était là... me voyant fugitif,
Il jura, l'insensé, de me prendre captif;
Il déploya son aile et, sûr de sa victoire,
Trois fois il me ceignit d'une auréole noire;
Puis, il cria : Je flaire un cadavre qui fuit;
Cheval et cavalier sont à moi, cette nuit!

Le cheval cherche un pâturage,
L'Arabe, des bois chevelus;
Plaines sans fleurs, bois sans ombrage,
Qui vient ici n'en revient plus!
L'ouragan seul passe et repasse,
En ne laissant aucune trace
Des hommes qu'il a poursuivis;
Dans ces campagnes infertiles
On voit les vautours, les reptiles,
De leur chair maudite assouvis!

Trois fois me menaçant de ses serres avides,
Le vautour sur les miens fixa ses yeux livides.
Lequel eut peur? Lui seul, car il prit son essor;
Et lorsque du regard je le défie encor,
Que je bande mon arc contre l'oiseau rapace,
De vautour qu'il était il se change en aiglon,
En papillon, puis en frêlon,
Et puis, maigre cousin, il se perd dans l'espace.

Fuyez, rochers, vautours, sur le sable mouvant;
Mon cheval aux blancs pieds, en avant, en avant!

Un nuage avait vu le vautour et sa fuite;
Blanc, sur un ciel d'azur, il fond à ma poursuite.
D'un vol aussi rapide il veut fendre les airs,
Que l'Arabe à cheval traversant les déserts;
Et, déployant sur moi deux ailes diaphanes,
Il m'adresse en sifflant ces paroles profanes :

Où vas-tu, bédouin trop hardi?
Chez moi, pas de pluie argentine
Qui rafraîchisse ta poitrine,
Sous l'ardent rayon de midi.
Chez moi, pas de fontaine pure
Dont le cristal, dont le murmure,
Charment ton oreille et tes yeux;
Avant que la froide rosée
N'ait touché la terre embrasée,
Je l'emporte au loin, dans les cieux!

Vains propos! je m'élance et m'enfuis de plus belle;
Je laisse à l'horizon le nuage rebelle.
Sans couleur, sans haleine, il semble s'accrocher
Au sommet aigu d'un rocher;
Et lorsque, dédaigneux, je poursuis ma carrière,
Je le vois, fuyant en arrière,
A l'autre extrémité du ciel;
Mais je lis sur son front la douleur qui le navre :
Rouge d'orgueil, jaune de fiel,
Et noirci par la mort, ce n'est plus qu'un cadavre.

Fuyez, spectres, brouillards, sur le sable mouvant;
Mon cheval aux blancs pieds, en avant, en avant!

Alors, nouveau soleil, sous la céleste voûte,
Seul, je règne en maître et vainqueur;
Mes rivaux ne sont plus : jetés loin de ma route,
Ils ont tous fui, la rage au cœur.
Jamais un enfant de la terre
D'un triomphe pareil n'a sondé le mystère!
Partout le calme de la mort;
Les échos sont muets, le vent même s'endort,
Comme sur de nouveaux rivages
Les troupeaux de bêtes sauvages
De l'homme, hôte inconnu, ne craignent pas l'abord.

Allah! je me trompais... sur la plaine s'élève
Un rempart de guerriers à cheval, ceints du glaive;
Voyageurs ou bandits guettant un voyageur?
Je ne sais; mais ils sont d'une horrible blancheur!
Je cours, je crie, en vain... ces ombres sont muettes!
Armée ou caravane enfouie au désert,
Le simoun a tout découvert!
Sur les os des chameaux, des cavaliers squelettes
Ne pouvant plus descendre; et, du creux de leurs têtes,
Par les bouches sans chair, par les yeux sans regards,
Le sable seul descend. De ces spectres hagards
Il redit le supplice et la dernière plainte :
Où vas-tu, bédouin insensé?
Ici, le simoun a passé!
Mais le fils du désert ne connaît pas de crainte!

Fuyez, morts et simoun, sur le sable mouvant;

Mon cheval aux blancs pieds, en avant, en avant!

Un simoun, le plus fort des enfants de l'Afrique,
Remuait le désert de son pied frénétique;
Soudain il m'aperçoit, il s'arrête, et surpris,
Bondissant sur lui-même, il crie avec mépris :
Quel est donc ce simoun au vol bas et timide
Foulant ces flots d'airain dont j'ai seul hérité?
Il mugit, se dressant comme une pyramide;
Et voyant que j'étais mortel, mais intrépide,
Il frappe le désert de son pied irrité :

Sous sa colère frémissante
L'Arabie entière a tremblé;
Il saisit dans sa main puissante
Mon corps de douleur accablé;
Il me brûle comme la foudre,
M'abat sous deux ailes de poudre,
Me lance dans les cieux ardents :
Mais en tombant je me redresse,
Je le mords, l'étreins et le presse,
Et je l'écrase entre mes dents!

Le simoun fuit vaincu; mais mon bras redoutable
Le retient; son grand corps se brise en deux moitiés,
Son crâne éclate en flots de sable,
Et mort, comme un rempart, il s'allonge à mes pieds.

Je respire à présent! mes paupières mortelles
Regardent fièrement l'immensité des cieux,
Ses vivantes clartés souriant à mes yeux,
Car dans tout l'univers je suis seul avec elles!

Que j'aime à respirer l'arôme, à pleins poumons,
Que des jardins d'Allah m'apporte le zéphire!
Tout l'air de l'Arabie à peine peut suffire
A mon sein haletant sous la brise des monts!
Que j'aime à contempler cet azur plein d'étoiles,
Océan de splendeur où ce monde est noyé ;
Et cet autre infini devant moi déployé,
Ce désert que la nuit couvre au loin de ses voiles!
Je porte à la nature une étreinte d'amour;
Ah! je l'embrasserais du couchant à l'aurore!
Mon esprit devient libre; il monte, il monte encore
Jusqu'au faîte brillant du céleste séjour;
Et comme avec son dard l'abeille perd la vie,
Ma pensée est aux cieux... mon âme l'a suivie!

VI.

LE FORT D'ORDON,

RÉCIT D'UN ADJUDANT.

(6 septembre, 1831.)

... et quorum parva pars fui.
VIRGILE.

Je pointais un canon ; deux cents bronzes épars
D'une trombe de feu foudroyaient nos remparts.
Déjà les fils du Nord en colonnes sans nombre
Autour de Varsovie étaient formés dans l'ombre ;
Paskéwitch est leur chef ; il accourt, à sa voix
L'armée a resserré son immense pavois.
Parmi les artilleurs, l'infanterie esclave
S'avance lentement, comme un ruisseau de lave
Semé de mille éclairs ; et mesurant ses pas,
L'aigle noire à deux fronts la conduit au trépas.
Sur cette mer qui marche et ce champ de victoire,
Le fort du brave Ordon se dresse en promontoire ;
Six canons dans ses flancs résonnent furieux ;
Et la rage est moins prompte en cris injurieux,
Le ciel a moins d'éclairs que, durant la bataille,

Ces bronzes n'ont vomi de flamme et de mitraille.
Vois cet obus qui plonge au sein d'un bataillon;
Il laboure en tombant un lugubre sillon;
Comme un volcan sous l'onde il fume, siffle, tonne,
Et d'une brèche immense entr'ouvre la colonne.
Vois ce boulet de douze; il roule, se débat,
Mugit comme un taureau qu'irrite le combat;
Ou, boa formidable, il bondit sur la plaine,
Écrasant de ses nœuds, brûlant de son haleine.
Quelquefois, plus rapide, il ne laisse en courant
Que le choc d'un cadavre ou le cri d'un mourant;
Comme si, d'un seul trait, franchissant deux armées,
L'ange exterminateur les avait consumées.
Mais le tzar dont l'orgueil les envoie à la mort,
Est-il parmi les siens? partage-t-il leur sort?
Non! du pôle lointain il contemple la guerre.
C'est lui qui fait trembler la moitié de la terre;
Quand du haut de son trône il fronce les sourcils,
Les mères sur leur sein pressent leurs derniers fils.
C'est lui, c'est l'empereur, dont un geste, un oukaze,
Jette un arrêt de mort du Niémen au Kaukase;
Au signal de sa main, le knout obéissant
Dépouille jusqu'aux os le peuple gémissant.
O toi, comptant tes jours par milliers de victimes,
Toi, Dieu par ta puissance et Satan par tes crimes,
Quand le Turk, dégradé, fuit devant ton courroux,
Quand les rois d'Occident baisent tes deux genoux,
La Pologne, bravant l'effroi qui t'environne,
Se dresse contre toi, t'arrache une couronne
Héritage sacré des Jean, des Boleslas,
Que ton front déshonore, et que tu lui volas!
Le tzar est étonné, tous ses courtisans pleurent;

Le tzar est inquiet, tous d'épouvante ils meurent.
Mais voici les soldats dont la divinité,
Dont la foi, c'est le tzar : « Le tzar est irrité,
Massacrons les enfants pour venger notre père! »
Paskéwitch, conduisant un nomade hémisphère,
Actif comme le knout dans la main du bourreau,
Vient de tirer son glaive en jetant le fourreau.
Hourra! hourra! voyez cette immonde peuplade
Déjà sur nos remparts montant à l'escalade;
Déjà, vivants faisceaux, ils comblent les fossés
De torses palpitants, de membres désossés;
Un bastion, un seul, de son bronze sonore
Repousse leur attaque et les foudroie encore :
Tel un beau ver-luisant, rongé par les fourmis,
Brille avant de mourir. Déjà les ennemis
Ont couronné le fort, quand sa dernière foudre
Tout à coup démontée a roulé dans la poudre;
Lorsque, bourrant sa pièce, un ancien canonnier
La teignit de son sang, et tomba le dernier.
Tous les feux ont cessé, le Russe est aux barrières.
Où sont donc les fusils? Leurs balles meurtrières
Ont mille fois autant résonné ce matin
Qu'aux assauts simulés du grand-duc Constantin!
Pourquoi se taisent-ils? Ah! c'est qu'une poignée
Dans le sang moskovite aujourd'hui s'est baignée;
C'est que nos bataillons l'un sur l'autre égorgés,
N'entendent plus la voix qui leur dit : Feu! chargez!
C'est qu'ils ont tous mordu leur dernière cartouche;
Une écume noircie est figée à leur bouche;
C'est que, depuis le jour, sans reculer d'un pas,
Le héros fantassin affronte le trépas;
Ivre de sang, les yeux fixes, presqu'en démence,

Il arme, il met en joue, il tire, il recommence;
Ses bras, comme agités par un secret ressort,
Font mouvoir son fusil, et l'instrument de mort
Semble emprunter l'instinct de l'œil qui le gouverne.
Lorsqu'enfin le soldat fouille dans sa giberne
Longtemps, profondément, jette au ciel un cri sourd;
Il sent que le mousquet s'embrase et devient lourd;
Il s'affaisse avec lui le couvrant de sa bave,
Et n'a plus qu'un souhait : mourir sans être esclave!
Cependant le Moskal pénètre dans le fort,
Comme les vers impurs qui s'emparent d'un mort.
Ici, des pleurs de rage assombrissent ma vue.
J'entends mon général... que sa voix est émue!
Armé de sa lunette, il avait bien longtemps
D'un regard inquiet suivi les combattants :
« Perdu! dit-il enfin, trahissant ses alarmes.
Ses yeux, comme les miens, se remplissent de larmes.
C'est là, sous ce drapeau, qu'Ordon a combattu;
Le fier, le brave Ordon, ami, le connais-tu?
Vois, ton jeune coup-d'œil vaut bien mieux que ce verre.
— Ordon! l'ami d'enfance, un camarade, un frère!
Tantôt, je le voyais, debout sur ce rempart,
Animant ses soldats du geste, du regard...
Oui, je le vois encore, à travers la fumée,
Menaçant l'ennemi d'une lance allumée...
On le saisit... il meurt... Eh, non! la flamme en main,
En bas, vers la poterne il se fraye un chemin...
— Bon, dit le général, ils n'auront pas les poudres. »
Un bruit sourd, un silence... et l'éclat de cent foudres.
La terre en noirs lambeaux a volé jusqu'aux cieux;
Les canons déchargés roulent sur leurs essieux;
La mine ouvre, en sautant, ses parois écrasées,

Le sol tressaille au loin... les mèches embrasées
D'étincelles sans nombre ont parsemé les airs,
Et le vent nous apporte un tourbillon d'éclairs...
Le bruit cesse... on n'entend que le choc de la bombe
Qui rugit, fume, éclate, en creusant une tombe.
Je regarde le champ, les soldats et le fort,
Tout a fui, disparu, comme un rêve de mort;
Seulement du rempart la ruine isolée
S'élève tristement, noirâtre mausolée
Où ceux qui le gardaient, ceux qui l'ont emporté,
Ont conclu tous ensemble un éternel traité.
Si même le dieu-tzar lui disait de renaître,
Pour la première fois à la voix de son maître
Le Moskal serait sourd. Que de corps ennemis
Dans un même tombeau côte à côte endormis!
Où vont après la mort l'âme libre et l'esclave?
Qui le sait? Mais Ordon! c'est le patron du brave,
Le saint des grands combats. Car la destruction
Est un acte aussi saint que la création,
Quand son œuvre accomplit l'éternelle justice.
Dieu prononça : « Qu'il soit! » Dieu dira : « Qu'il périsse! »
Lorsque du monde ancien par la foi déserté,
Devant la soif de l'or fuira la liberté;
Quand l'affreux despotisme, échappé des abîmes,
L'aura couvert, vaincu, d'échafauds et de crimes,
Punissant l'univers dominé par les tzars,
Dieu le fera sauter comme Ordon ses remparts!

VII.

LA MORT DE MARIE.

(Les Aïeux, IVe partie.)

Là-bas, où fleurit la vallée
Sous le bleu Niémen étalée,
Quel est ce tertre abandonné?
Sous le cormier, la douce armoise,
Sous la pervenche et la framboise
Comme une Willi couronné?

J'ai vu par la tombe ravie
La plus charmante de nos sœurs,
N'ayant rien connu de la vie
Que ses plaisirs et ses douceurs,
Voler au ciel qui nous l'envie!

Approchons. Sur un oreiller
Blanche, elle paraît sommeiller,
Comme l'aurore humide et pâle
Dort sur un nuage d'opale.
Un vieux prêtre est là, sur le seuil;
Ici, des compagnes en deuil,
Plus triste encor, je vois sa mère;

Et le plus triste parmi tous,
Son amant prie à ses genoux.
De ses yeux l'éclat éphémère
S'anime et s'éteint tour à tour;
Sa bouche, où fleurissait la rose,
Se fane et pâlit sans retour :
La violette y semble éclose
Et le doux sourire y repose.
Voyez ce dernier souvenir,
Ce diamant baigné de flamme;
Ainsi dans ses yeux de saphir
Brille, au moment de s'assoupir,
Un dernier rayon de son âme :
Imitant l'insecte argentin
  Qui charme nos ombrages,
Ou pareil aux pleurs du matin
  Glacés par les orages.

Levant un front décoloré
D'un regard elle nous caresse;
Mais voyant le cercle éploré,
Elle retombe avec tristesse,
Blanche, comme le pain sacré
Qu'une pieuse main lui porte;
Sous une croix, le sein tremblant
Respire encor; toujours plus lent,
Il ne bat plus... Marie est morte!

VIII.

LA VILIA.

(*Konrad Wallenrod.*)

La Vilia, sur nos plaines fécondes
Cache un fond d'or sous des vagues d'azur;
La blonde enfant qui puise dans ses ondes
Est aussi belle, a le front aussi pur.
La Vilia, parmi des bois de rose,
Suit de Kowno le sinueux vallon;
Mais plus brillants que les fleurs qu'elle arrose
Sont nos guerriers, les fils de Jaghellon.

La Vilia, dans son cours éphémère,
Cherche, en fuyant, le Niémen, son vainqueur;
La jeune fille, ayant quitté sa mère,
Suit l'étranger, le maître de son cœur.
La Vilia déserte ses rivages,
Pour le Niémen, le fleuve au vol géant,
Qui, l'entraînant dans ses forêts sauvages,
Roule avec elle au fond de l'Océan!

La Vilia meurt loin de sa patrie,
L'onde étrangère a tout enseveli;

Tu meurs aussi, mais seule, mais flétrie,
Torp tôt jetée au gouffre de l'oubli!
La Vilia fuit plus rapide encore...
N'arrêtons pas le cœur et le torrent;
L'un a rejoint le fleuve qu'elle adore,
L'autre, en exil, aime et pleure en mourant!

IX.

ALPUHARA.

BALLADE.

(*Konrad Wallenrod.*)

Déjà du Christ l'étendard triomphant
Des Maures a vu fuir le reste;
Seule et sans peur Grenade se défend,
Mais Grenade en proie à la peste.
Almanzor seul, des tours d'Alpuhara
Sème d'atroces funérailles;
Demain, le chef espagnol les prendra,
Car demain il monte aux murailles.

Voici le jour! Déjà de toutes parts
Le canon gronde, le fer brille;
Déjà la croix flotte sur les remparts :
En avant, Burgos et Castille!
Le roi, voyant ses meilleurs chevaliers
Morts ou prisonniers, prend la fuite,
Vole à travers champs, manoirs et halliers,
Des vainqueurs trompant la poursuite.

Campéador fait servir un festin
  Au milieu des palais en flammes;
Les Espagnols partagent le butin,
  Commandent du vin et des femmes.
La garde annonce aux chefs, aux généraux,
  Un Maure au livide visage;
Sans doute un prince et peut-être un héros...
  Il salue, offrant un message.

C'est Almanzor, l'émir des musulmans,
  Qui, voyant Grenade asservie,
Vient se livrer à la foi des serments,
  Et ne demande que la vie :
« Fiers Espagnols, je reviens dans ce lieu,
  Converti par tant de défaites,
Bénir vos lois, adorer votre Dieu,
  Croire enfin à tous vos prophètes.

« Vous triomphez! Allah! c'était écrit.
  Qu'il soit dit par toute la terre
Qu'hier un prince, à présent un proscrit,
  Du chrétien sera tributaire! »
Les Espagnols estiment la valeur;
  Chacun, déplorant sa disgrâce,
Lui tend la main, console son malheur :
  Le roi lui fait signe et l'embrasse.

Lui, dans ses bras les étreint tour à tour;
  Et, dans un baiser plein de fièvre,
Au souverain témoignant son amour,
  Se pend, noir démon, à sa lèvre.
Puis il chancelle, il pâlit en tombant;

Sa main décharnée, ô mystère!
Aux pieds du prince attache son turban,
Il rampe après lui sur la terre.

Sur l'assemblée il jette ses regards
Pleins d'un feu sinistre et farouche;
Un rire affreux crispe ses traits hagards,
L'écume jaillit de sa bouche.
« Regardez-moi tous, je vous ai trahis.
Giaours, Almanzor vous déteste!
Je vais mourir; Grenade est mon pays :
Je suis l'envoyé de la peste!

« Dans mes baisers j'ai transmis à vos cœurs
Le feu mortel qui me dévore.
Vous mourrez tous comme moi, mes vainqueurs!
Voici la vengeance du Maure! »
Il tord ses bras, se roule à leurs genoux,
Le sang inonde sa prunelle;
Contre son cœur il veut les presser tous
D'une étreinte horrible, éternelle!

Il rit encore avec férocité;
Son regard se trouble et s'efface;
Riant, il meurt : et pour l'éternité
Ce rire est figé sur sa face!
L'Espagnol fuit, mais la mort le suivra;
Mort honteuse, étrange et funeste :
Sujet ou prince, autour d'Alpuhara
Rien ne doit survivre à la peste!

X.

GRAJINA.

OU LA LITHUANIE AUX TEMPS PAYENS.

Légende.

Le vent du nord fraîchit, redoublant les ténèbres.
La lune au front voilé de nuages funèbres
Argente le brouillard de douteuses clartés;
Et le ciel semble un dôme aux cintres écartés
Roulant vers l'horizon, sous une meurtrière
En croissant, qui d'en haut fait jaillir la lumière.
Un antique château, comme un nid de vautours,
Du mont de Novogrod domine les contours;
Comme un phare écroulé, son ombre insaisissable
Glissant sur les remparts de verdure et de sable,
Tombe dans les fossés, pleins de vase et noircis,
Du manoir féodal couronnant les glacis.

Ville et château, tout dort, toute flamme est éteinte;
Seulement le gardien jette, comme une plainte,
Son nocturne qui-vive aux échos du manoir;
Soudain, dans la vallée apparaît un point noir,
Il approche : on dirait des hommes sur la plaine,

Suivis d'un rameau d'ombre, accourant hors d'haleine...
Des cavaliers sans doute, armés d'or et de fer,
Car ils brillent beaucoup et vont comme l'éclair.
Les chevaux ont henni, les pavés retentissent;
Autour des bastions trois fantômes se glissent.
Ils s'arrêtent : l'un d'eux crie et sonne du cor,
Attendant la réponse il sonne, il crie encor,
Sur une tour voisine on entend la trompette;
Un flambeau de la tour illumine le faîte,
Les verroux ont grincé, la lumière descend,
Le pont-levis s'abaisse et tombe en gémissant.

La garde à ce signal aux poternes s'élance,
Reconnaît les guerriers, les entoure en silence;
Le premier est armé comme pour les tournois,
Son large manteau blanc est noirci d'une croix;
Une autre croix en or scintille à son armure,
Une autre au chapelet lui pend à la ceinture :
Un cornet en métal sur son dos est jeté,
Sa lance est en arrêt, sa rapière au côté.
A ces signes pieux, les soldats reconnurent
Un komthour de Malborg; car tout bas ils murmurent :
« Voyez ces échappés du chenil des Croisés,
Gorgés de notre sang, de notre or pavoisés!
Oh! n'était notre duc, cette figure altière
Au fond de ce marais plongerait tout entière;
Dans l'eau, d'un coup de poing, j'abattrais son orgueil! »
Sans paraître écouter, mais surpris de l'accueil,
Ils ont tout entendu; car quoique gentilshommes
Teutons, ils comprenaient le langage des hommes.

Le chef demande enfin : « Le prince est-il chez lui?

— Oui ; mais vous ne pouvez lui parler aujourd'hui,
C'est bien tard pour venir frapper à sa demeure...
Vous reviendrez demain. — Demain? non, tout à l'heure!
A l'instant, je le veux!... » Puis, en changeant de ton :
« Mandez à Litavor un messager teuton;
Allez : tout le danger, je le prends sur ma tête.
Mais je veux que ce seing me serve d'interprète;
S'il daigne reconnaître un signe convenu,
Il saura qui je suis, pourquoi je suis venu. »
Tout repose à l'entour sous le deuil de l'automne;
Minuit répand son ombre opaque et monotone;
Pourquoi donc ce flambeau rayonne-t-il encor
Aux grilles du donjon qu'habite Litavor?
Il vient d'un long voyage; et dans sa tour de pierre
Le doux sommeil devrait planer sur sa paupière.

Il veille cependant; on envoie à la tour,
Il veille... mais aucun des seigneurs de la cour
Ni des gens du château n'ose franchir sa porte;
Le messager teuton les supplie et s'emporte :
Impuissante prière, inutile courroux!
On éveille Rymvid; lui seul est, parmi tous,
Son digne confident, son ministre suprême;
Litavor en disait : C'est un autre moi-même.
Ame de ses conseils, doyen des vieux guerriers,
Aux chênes du civisme unissant les lauriers,
Au château, dans les camps, en tous lieux, à toute heure,
Il peut du jeune maître approcher la demeure.
Rymvid va le trouver. Luttant contre la nuit,
Une lampe mourante éclaire le réduit;
Le prince encore armé, qu'un sombre ennui dévore,
Se promène à grands pas sur la dalle sonore.

Par moments il s'arrête et son front s'obscurcit;
De son vieux serviteur écoutant le récit,
Il rougit, il pâlit, son regard qui s'enflamme,
Son maintien, tout trahit les orages de l'âme.
Vers la lampe d'acier il tend ses doigts distraits,
Il feint de ranimer la mèche; et soit exprès,
Soit par hasard, la plonge en noyant sa lumière :
Et puis, tout disparaît, sa face la première.

Sans doute, voulait-il déguiser ses transports,
Faisant pour les calmer d'inutiles efforts;
Voulait-il empêcher que Rymvid pût connaître
Le douloureux secret qui torture son maître,
Il parcourt le donjon d'un pas plus mesuré;
Mais sitôt qu'il arrive au grillage éclairé,
On distingue aisément aux rayons de la lune
Reflétant sur ses traits son image importune,
La morne expression de son front soucieux,
Les sinistres éclairs jaillissant de ses yeux,
Sa lèvre frémissante, où la rage se joue,
Et la vive rougeur empreinte sur sa joue.
Dans un fauteuil enfin Litavor s'est jeté;
Puis, voilant son dépit d'un sourire affecté,
Il ordonne au vieillard de refermer la porte,
Prend un accent plus calme et parle de la sorte :

« Rymvid, ne m'as-tu pas hier soir informé,
Que le prince Vitold, notre duc bien-aimé,
Comblant tous les bienfaits que sa main nous dispense,
Daigne nous accorder en juste récompense
Des services rendus, notre fief de Lida;
Qu'en frère généreux Vitold se décida,

Comme d'un sol conquis qu'aux vassaux on partage,
A me livrer les clefs de mon propre héritage?
— Oui, Monseigneur. — Eh bien! suivant sa volonté,
Nous recevrons en roi les dons de sa bonté.
Qu'avec tous nos drapeaux à me suivre on s'apprête;
Qu'on éclaire la cour du parvis jusqu'au faîte;
Que les sonneurs de trompe, à l'heure de minuit,
Sur la place de ville assemblés à grand bruit,
Sonnent aux quatre vents le signal des alarmes,
Pour que dans le pays chacun prenne les armes;
Que tous nos combattants se lèvent à ma voix;
Qu'ils aiguisent l'épée, emplissent le carquois;
Qu'on rentre les chevaux laissés au pâturage,
Qu'on les fasse apprêter, qu'on prenne du fourrage;
Que tout homme avec soi prenne assez d'aliment,
Pour pouvoir quelques jours se nourrir aisément;
Que chacun, se couvrant du casque et de l'armure,
D'un glaive et de poignards garnisse sa ceinture;
Et sitôt qu'à Stchorsé rallumant son flambeau
Le soleil de Mendog rougira le tombeau,
Pour marcher sur Lida que tout se réunisse :
Qu'on soit prêt et dispos. Allez! qu'on m'obéisse. »
Il se tait, le vieillard le regarde étonné;
Pour la route, il est vrai, tout est bien ordonné,
Mais d'où vient ce projet? pourquoi cette heure indue?
Pourquoi dans son discours la pensée éperdue
Semble-t-elle à moitié s'épancher de son sein,
Quand l'autre moitié meurt, comprimée à dessein?
Cette fièvre trahit une lutte invisible;
Ce flux de mots n'est point sorti d'un cœur paisible!

Le prince, impatient, d'un oblique regard

Exprime le désir d'éloigner le vieillard;
De son côté, Rymvid paraît encore attendre :
Car ce qu'il vient de voir et ce qu'il vient d'entendre,
Plus il y réfléchit, lui semble présager
De graves actions sous un discours léger.
Que faire cependant? le prince veut, ordonne,
Et ne daigne jamais se livrer à personne.
D'une discussion haïssant les lenteurs,
Il arrange en secret tous ses plans destructeurs,
Qui sitôt arrêtés deviennent des oracles;
Alors, son cœur de fer ne connaît plus d'obstacles.
Mais Rymvid, dès longtemps son féal conseiller,
Rymvid connu de tous pour un preux chevalier,
Se couvrirait de honte au déclin de son âge
S'il n'essayait au moins de conjurer l'orage;
Doit-il se taire, ou bien exposer aujourd'hui
Sa tête blanche? Enfin s'avançant jusqu'à lui :

«Quoi que vous ordonniez, vous savez qui nous sommes;
Pour vous suivre, dit-il, les chevaux et les hommes,
Tout s'élance avec joie au-devant du trépas;
Le vieux Rymvid aussi ne vous trahira pas!
Mais il est, ô mon maître! il est une distance
Entre ceux que leur âge et leur indépendance
Placent bien au-dessus du commun des humains,
Et la foule ignorante, instrument de vos mains.
Il est vrai, Monseigneur, qu'à ses conseils de guerre
Votre père était loin d'appeler le vulgaire;
Mais avant de verser le sang de ses sujets,
Il daignait aux anciens soumettre ses projets.
Leur doyen, c'était moi; dans ce débat suprême
Je pensais librement et je parlais de même;

Veuillez donc pardonner, ô prince bien-aimé,
Si j'énonce le vœu que mon cœur a formé.
Seigneur, voyez ce front couvert de cicatrices;
Ces cheveux qu'ont blanchi quarante ans de services;
Jamais le vieux soldat, vers sa tombe incliné,
N'a vu de tels dangers son maître environné.
Cette expédition, comme un flot qui déborde,
Parmi tous vos sujets répandra la discorde;
Vos soldats attendront les prémices offerts,
Et vos fiefs de Lida, l'esclavage et les fers.
Alors, la renommée, en déployant son aile,
Va partout publier la guerre fraternelle;
Ces germes, savez-vous quels en seront les fruits?
L'envie au front moqueur, les soupçons, les faux bruits;
On dira que jaloux des bourgades prochaines
Vous n'entrez dans Lida qu'en lui portant des chaînes!
Jadis de ce pays les vaillants potentats
Allaient bien autrement investir leurs États!
Leurs bienfaits sont toujours présents à ma mémoire;
Ils marchaient entourés d'opulence et de gloire :
Imitez, Monseigneur, l'exemple des aïeux,
Comptez sur moi, Rymvid fera tout pour le mieux.
D'abord, nous envoyons un message du prince
Aux guerriers de la ville, à ceux de la province,
Qui tous doivent se rendre avec vélocité,
Dans la cour souveraine, au sein de la cité.
Les premiers magistrats, les seigneurs tributaires,
Avec tout le cortége affluant de leurs terres,
Trouveront les apprêts d'un splendide festin,
Disposés par moi seul, demain, de grand matin.
Je pars, sans oublier le prêtre et l'assistance;
Vins, liqueurs et gibier, tout marque l'abondance,

Tout est saint et béni. Car sujets ou seigneurs,
Tous d'un ample festin recherchent les honneurs;
Et les grands, de leur prince admirant les largesses,
D'avance, lui régnant, rêvent gloire et richesses.
Ainsi firent toujours les Samogitiens,
Et les ducs vos aïeux : demandez aux anciens! »

Le vieillard ajouta, s'approchant du vitrage :
« Quel vent! pour la journée il annonce un orage.
Mais que vois-je? là-bas, au pied de l'escalier,
Un coursier; sur l'arçon s'appuie un chevalier...
Un second... un troisième! Oh! j'en fais la gageure,
Quelque piége nouveau de la race parjure,
Les Teutons! ferez-vous monter ces bons amis,
Ou plutôt par ma voix que vos ordres transmis... »
Tout en parlant ainsi, non sans dessein peut-être,
Il fermait les panneaux de l'étroite fenêtre;
Sans doute il hasardait sa demande, en passant,
Pour savoir d'où venait ce groupe menaçant.

« Si jamais, dit le prince avec impatience,
Voulant mieux éclairer ma jeune expérience
Je demande secours aux lumières d'autrui,
Je sais que ton grand âge est mon meilleur appui.
Tous vantent ta sagesse et je n'en doute guère;
Toi, vieillard au conseil, toi, jeune homme à la guerre.
Pourtant, si je répugne à livrer mes secrets
A la merci du peuple aux regards indiscrets;
S'il faut, germant au cœur, que l'intime pensée
A sortir au dehors ne soit pas trop pressée;
Que le projet soit mûr pour paraître au grand air,
Qu'alors, comme la foudre, il frappe avant l'éclair,

Je veux voir ta demande en trois mots éclaircie :
Nous partons, cette nuit, pour la Samogitie.
Voilà tout le mystère et l'objet de mes vœux.
—Cette nuit?—A l'instant!—Mais pourquoi?—Je le veux!...
Ce n'est pas tout. J'ai su qu'aposté sur ma route
Vitold veut m'assaillir et me perdre sans doute;
A Lida le félon m'attirant à dessein,
Veut me faire captif ou me percer le sein :
Mais pour le prévenir j'ai fait prendre les armes,
Sonner aux quatre vents le clairon des alarmes.
Aussitôt que j'ai su ce complot arrêté,
Avec l'Ordre ennemi j'ai dû faire un traité,
Par lequel, dès demain, si j'en crois son langage,
A me prêter appui le grand maître s'engage,
Sauf sa part du butin. Si ses gens sont venus,
On voit qu'il se souvient des détails convenus.
Donc, avant le coucher des septuples hyades,
Nous irons ajouter à nos fortes brigades
Trois mille chevaliers armés jusqu'aux mentons,
Avec deux fois autant de lansquenets teutons.
Moi-même j'ai choisi dans le camp du grand-maître
Les hommes, les chevaux... tu dois bien les connaître;
Tu sais comme le glaive est terrible en leurs mains,
Nos dards n'égalent pas les lances des Germains;
Dépassant nos soldats en vigueur, en stature,
Ils sont tout cuirassés, cavaliers et monture;
Chacun d'eux est armé d'un reptile de fer,
Il le nourrit de plomb, sortilége d'enfer!
L'œil au guet, le corps droit et la main prête à l'œuvre,
Soudain, d'une étincelle il pique la couleuvre,
L'éclair brille, et celui que son œil a visé,
Tombe, comme un épi que l'orage a brisé.

Tel, l'aïeul Gédimin, de divine mémoire,
Des murs de Vielona descendit, plein de gloire.
Demain, lorsque Vitold, ne se doutant de rien,
Ne laisse dans Lida que son nom pour gardien,
Sur sa suite et sur lui je tombe avec la foudre;
Ses châteaux, ses trésors, tout sera mis en poudre! »

Rymvid, le vieux Rymvid, écoute stupéfait
Le projet forcené d'un semblable méfait;
Il ne peut supporter cette horrible pensée,
Entre mille dangers son âme est balancée;
Enfin, ne pouvant plus retenir le torrent
De sa juste douleur, il s'écrie en pleurant :
« Puissé-je être étendu sur le lit funéraire,
Avant de voir un frère égorgé par un frère!
Celui qui du Germain ose invoquer l'appui,
Hier encor levait sa hache contre lui!
Les Teutons dans nos rangs? Que plutôt se confonde
Le ciel avec la terre et la flamme avec l'onde!
On a vu de nos jours des voisins ennemis
Auxquels de père en fils le duel fut transmis,
Sous les chênes sacrés déposant leurs colères
Offrir un sacrifice à nos dieux tutélaires;
On a vu récemment le Sarmate pieux
Et le Lithuanien de sa gloire envieux
Aux tournois, à la guerre, associer leurs armes,
Et sous les mêmes toits reposer sans alarmes;
On a vu dans nos bois l'homme avec le serpent
Faire un pacte amical; car si le dieu rampant
Est invité par l'homme à ses foyers rustiques,
Si devant les autels des lares domestiques
Cet homme le nourrit de laitage et de pain,

Le serpent désarmé vient ramper sous sa main,
Réclame à ses repas sa place familière,
Boit aux mêmes bassins une onde hospitalière,
Et souvent au berceau, l'hôte reconnaissant
Revêt l'enfant qui dort d'un anneau caressant.
Mais l'Ordre de Malborg, vipère aux mille têtes,
Ne s'apaise jamais par aucunes conquêtes :
Des coteaux de la Prusse aux champs mazoviens
Ce monstre a dévoré le pays, corps et biens;
Et toujours affamé, dans sa rage funeste,
Il veut de notre race engloutir tout le reste!
Pour sauver la patrie, il faut nous réunir.
C'est en vain que nos ducs, jaloux de le punir,
S'épuisent chaque année en efforts inutiles,
Vont briser les remparts, incendier les villes,
Sur les temples maudits plantent nos étendards;
Cet Ordre teutonique est une hydre aux cent dards :
Vous tranchez une tête, et pour une coupée,
Dix autres renaissant grandissent sous l'épée!
Tranchons toutes d'un coup! Il n'est point de traité
Qui puisse nous lier, par vous-même arrêté;
Est-il, sujet ou prince, un seul qui ne connaisse,
Leur esprit conquérant, leur fourbe, leur bassesse;
Un seul qui n'aime mieux, le glaive dans les mains,
La mort au champ d'honneur que l'appui des Germains;
Un seul qui n'ait maudit leur amitié funeste,
Comme en Krimée on fuit le Moskal ou la peste;
Un seul qui ne saisisse un tison embrasé,
Plutôt qu'un gantelet de chevalier croisé!...
Mais Vitold nous menace! Ah! des mains aussi viles
Devraient-elles trancher nos discordes civiles?
Et ne saurions-nous plus, entre amis et parents,

En champ clos, sans témoins, vider nos différends?
Ah! Monseigneur, souffrez que ces mains paternelles
Tarissent pour jamais nos luttes criminelles,
Sans l'intervention du perfide étranger,
Et gardant nos efforts pour un même danger!
Qui vous dit que Vitold, dans sa démence extrême,
Foule aux pieds des traités consentis par lui-même?
Veuillez m'entendre, ô prince! envoyez-moi vers lui,
L'alliance entre vous sera faite aujourd'hui!

—C'en est assez, Rymvid; je connais mieux mon frère,
Son intraitable orgueil, son caprice arbitraire;
Ce prince versatile et changeant comme l'air,
Détestant aujourd'hui ce qu'il aimait hier,
Entre deux volontés jamais ne se décide;
Naguère encor, crédule à sa foi fratricide,
De Lida sans effort je comptais me saisir,
Et voici que le prince a changé de désir!
Sachant qu'après la paix j'ai dissous mon armée
Quand la sienne à Vilno reste unie et formée,
Il proclame aujourd'hui que tous les habitants
Du nouveau souverain sont déjà mécontents;
A lui seul de Lida le superbe héritage,
Quant à nous, le désert sera notre partage;
La Russie au ciel morne, ou les marais finnois!
Car c'est là que Vitold, à la chasse, aux tournois,
Dissipant les trésors de la Lithuanie,
Proscrit de nobles cœurs, des frères qu'il renie;
Et lui-même usurpant le trône des aïeux,
Nous destine la tombe ou l'exil odieux!
Voilà comment il veut écraser sur sa route
Et tous ceux qu'il déteste et tous ceux qu'il redoute!

«Grands dieux! jusques à quand tiendra-t-il nos guerriers
A cheval pour cueillir sa moisson de lauriers?
Le fer ne quitte plus notre ardente poitrine,
Sur nos fronts, tout meurtris, le casque s'enracine;
De victoire en victoire et d'hivers en hivers,
Nous avons fait pour lui le tour de l'univers,
Combattant les Croisés, les Tatares nomades,
Du beau sol polonais saccageant les bourgades,
Ou chassant devant nous, sur les sables mouvants,
Les tentes du Mogol que transportent les vents!
Et tous les prisonniers des luttes journalières,
Tous les trésors conquis, les armes, les bannières,
Ce qu'épargna le fer, ou la flamme, ou la faim,
De Vitold, sous nos yeux, vient grossir le butin!
S'il grandit tous les jours, il le doit à ce glaive;
Et c'est sur nos travaux que son pouvoir s'élève!
Déjà de la mer Noire aux parages finnois,
Cent peuples, par nos mains, sont soumis à ses lois;
Quels palais il construit sur le sol de nos pères!
On vante des Croisés les splendides repaires,
Dont l'aspect fait pâlir les esclaves prussiens;
Ces châteaux sont moins forts et moins beaux que les siens!
On vante du Niémen les rives bienheureuses,
Où, dans les frais bosquets, les Willis amoureuses
Font un tapis de fleurs des gazons toujours verts;
Ce doux vallon n'a point d'égal dans l'univers!
Le dirai-je, Rymvid? dans son château superbe
On voit plus de rosiers s'épanouir sur l'herbe;
Tellement ces lambris sont d'un luxe outrageant,
Aux fleurs de pourpre et d'or, au feuillage d'argent,
Ces dentelles à jour des Sarmates captives;
Plus riches mille fois que l'émail de nos rives,

Que les travaux charmants de nos divinités,
Du vallon de Kowno ces trésors imités!
Au palais de Vitold les immenses croisées
De cristaux transparents me semblaient pavoisées,
Amenés à grands frais des pays d'outre-mer;
Brillant comme Niémen, lorsqu'après un hiver
Il découvre au soleil sa face éblouissante,
Ou comme un Polonais dans l'armure glissante.
Et moi, qu'ai-je gagné pour prix de tout mon sang?
Moi, qui dès le berceau, soldat presque en naissant,
Mes maillots échangés pour la cotte de mailles,
Du lait de la cavale ai nourri mes entrailles?
Chaque jour un combat; précoce cavalier,
La nuit, le dur arçon me servait d'oreiller;
Et je dormais debout : puis, avant chaque aurore,
La trompette au combat me rappelait encore!
Et lorsque chevauchant sur des morceaux de bois,
Les enfants de mon âge, au bruit de leurs exploits
Faisaient rire leur sœur ou leur vieille grand'mère,
Moi, servant mon pays, glorieuse chimère!
J'écrasais le Tatare, ou bien je moissonnais
De plus nobles lauriers dans les champs polonais!
Pourtant, depuis Erdvill, ces luttes inhumaines
N'ont jamais d'un arpent élargi mes domaines;
Vois ces murs de sapin sur ce tertre isolé,
De mes nobles aïeux refuge désolé;
Parcours ces vieux réduits construits en brique rouge,
Sombres comme un cachot et suintants comme un bouge;
Où sont les parois d'or, les vitraux de cristal,
Les armes des vaincus, les brasiers en métal?
Qu'ai-je donc emporté des bras de la victoire?
Des pays? des trésors? rien, rien! hormis la gloire!

« La gloire? Mais Vitold, ce prince audacieux,
N'a-t-il pas élevé la sienne jusqu'aux cieux?
Déjà le Vaydelote, enfant de l'harmonie,
A l'égal de Mendog exalte son génie;
Et couvrant ses hauts-faits d'un éclat emprunté,
Le transmet, tout vivant, à la postérité;
Le front environné d'une fausse auréole,
Des siècles à venir Vitold sera l'idole;
Mais qui donc sauvera du gouffre de l'oubli
Le nom de Litavor, par lui seul ennobli?
Cependant, à sa gloire, aux splendeurs de sa vie,
Ma fière pauvreté ne porte point envie;
Mais, pour Dieu! respectant des traités solennels,
Qu'il cesse de prétendre à nos biens fraternels!
Car, est-il loin ce jour où sa ruse fatale
Au milieu de la paix surprit la capitale;
Et chassant Skirghellon du trône de Vilno,
Lui-même il s'empara de son ducal anneau?
Une terre usurpée est la seule qu'il aime;
Il voudrait qu'un agent de son pouvoir suprême
Comme le messager du puissant Kriveitas,
Pût à son gré reprendre ou donner des États.
Il est temps de fixer un terme à ses conquêtes,
D'abaisser ce tyran qui marche sur nos têtes.
Tant qu'une âme de feu fera battre mon sein,
Que ce fer sera prêt à tout noble dessein,
Tant que dix palefrois des races de Krimée,
Seul butin remporté des débris d'une armée,
Aux regards flamboyants, aux ailes de vautour,
En frappant sur le roc henniront dans ma cour;
Rymvid en aura deux en retour de son zèle :
Tant que mon coursier vole et mon sabre étincelle... »

Il ne put achever; de son brûlant discours
Un transport de colère interrompit le cours.
Et comme s'il s'était élancé de sa place,
On entendit gémir sa pesante cuirasse.
Quel est donc cet éclair qui brille dans la nuit?
Comme du haut des cieux une étoile s'enfuit,
Sa tresse aux cheveux d'or scintillant sur sa route,
Tel, son glaive irrité, du sommet de la voûte
Vient frapper sur le marbre, et des gerbes d'éclairs
Du sol retentissant jaillissent dans les airs.
Il se fait un silence; et d'épaisses ténèbres
Les recouvrent tous deux de leurs voiles funèbres.
Litavor reprenant : « Trêve à ces vains propos;
La nuit, presque à moitié, nous invite au repos.
Bientôt le second coq va proclamer l'aurore...
Mes ordres sont donnés : que nul ne les ignore.
Peut-être le sommeil, descendant sur mes yeux,
Va rendre un peu de calme à mon front soucieux;
Depuis trois jours, Rymvid, il fuit ma couche austère...
La nuit, sombre linceul, pèse encor sur la terre,
Mais la lune d'octobre accomplit son croissant.
Ainsi donc à Lida, bientôt, au jour naissant;
Pour céder à Vitold, qui veut nous la reprendre,
Un amas effrayant de débris et de cendre! »

Il s'assit et frappa sur un timbre argentin,
Quelques vieux serviteurs s'avancèrent soudain.
Litavor se jeta sur un lit. Mais quel songe
Peut délivrer son cœur de l'ennui qui le ronge?
Telle âme, tel sommeil. Rymvid au désespoir,
Connaissant d'un soldat l'impérieux devoir,
Redescend vers la ville. Au son de la trompette,

Il transmet l'ordre aux chefs, l'explique, le répète,
Et revient au château. Veut-il tenter encor
D'ébranler le dessein du bouillant Litavor?
Non, il tourne ses pas vers l'aile solitaire
Qui donne sur la plaine; asile du mystère
Par l'épouse du prince en ce temps habité,
Et par un pont-levis touchant à la cité.

D'un seigneur de Lida la fille enchanteresse
(Grajina fut son nom, ou la belle maîtresse),
Des rives du Niémen la merveille et l'honneur,
Avait de Litavor accompli le bonheur.
Et, bien que sa beauté, ce céleste apanage,
Inclinât de l'aurore au midi de son âge,
Les dieux ont réuni sur ce front enfantin
Les splendeurs d'un beau jour à l'éclat du matin,
Les grâces d'une vierge aux attraits d'une mère.
On eût dit à la voir le printemps éphémère
Brillant de mille fleurs sous les feux de l'été;
Tel, au même rameau, le regard enchanté
Voit le fruit qui déjà de vermeil se colore,
Tandis qu'auprès de lui le bouton semble éclore.
Encor que son beau front resplendît parmi tous,
Elle seule à la cour égale son époux;
Couple bien assorti, digne de la couronne!
Lorsque des serviteurs l'essaim les environne,
On dirait au jardin deux peupliers jumeaux,
Dominant les buissons et les humbles ormeaux.
L'imitant par ses traits, par sa taille élancée,
Son cœur de Litavor comprend seul la pensée.
Méprisant la quenouille et les jeux féminins,
Souvent elle saisit son épée à deux mains;

On la voit, chasseresse aux travaux endurcie,
Guider un palefroi de la Samogitie;
Le tigre au blanc poitrail, la pesante peau d'ours
Enlacent rudement ses gracieux contours;
Et Litavor sourit aux rustiques hommages
Des vassaux apportant leurs tributs, leurs fermages,
Ou, travestie en roi, quand soldats et seigneurs,
Lui rendent, au retour, les suprêmes honneurs.

Grajina partageant ses amours et ses peines,
Reine épouse, en commun gouverne ses domaines;
Et sûre de son cœur, s'étudie à saisir
Sa part dans le travail comme dans le plaisir.
Aussi loin de l'orgueil que des craintes vulgaires,
Elle arrange, sous main, les traités et les guerres;
Cependant ni les chefs, ni le peuple indiscret
De ce règne à deux cœurs n'ont compris le secret.
Heureuse de l'amour qu'à ce peuple elle inspire,
La princesse avec soin lui cache son empire;
Même les serviteurs, qui suivent tous ses pas,
Subissent son prestige et ne s'en doutent pas.
Rymvid seul le comprend; son cœur lui dit sans cesse
Qu'il n'a plus d'autre espoir que la belle princesse,
Il la trouve et lui fait un fidèle récit;
Lui mande quel orage autour d'eux s'épaissit;
Quelle tache de sang, affreuse, ineffaçable,
Va rendre à son pays le prince méprisable!

Grajina, que ces mots pénètrent de frayeur,
Dissimule pourtant son trouble intérieur;
Elle feint quelque doute au sinistre présage
De si graves dangers; composant son visage,

Et voilant son effroi sous un calme affecté :
« Je ne sais, lui dit-elle avec sérénité,
Si les faibles conseils, les avis d'une femme,
Mieux que ceux de Rymvid toucheront sa grande âme;
Mais je sais que ses vœux, prudents et modérés,
Par la réflexion sont toujours éclairés;
Si pourtant, quelquefois, une cause légère
Suffit pour évoquer sa fureur passagère,
S'il se fait trop souvent, cœur robuste et viril,
Un suprême plaisir d'un suprême péril,
Attendons un quart d'heure : et le temps, ce remède
Des orages de l'âme, accourant à notre aide,
Et calmant des transports réprouvés par l'honneur,
Nous rendront à chacun la paix et le bonheur.
— Oh! non! ce ne sont pas, ô princesse chérie,
Les paroles sans frein d'une bouche en furie;
Un projet qu'un instant de délire a formé,
Que le cœur désavoue aussitôt que calmé;
Qui pareil au nuage éclipsant la lumière,
Se dissipe, et lui rend sa splendeur coutumière :
Cet éclair de tempête est un avant-coureur
De quelque grand désastre, un signe de terreur!
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais mon maître;
Je l'ai servi vingt ans, avec gloire peut-être,
Mais jamais Litavor à l'homme aux blancs cheveux
N'a fait de si complets, de si sombres aveux!
Les ordres sont précis : que le ciel nous seconde!
Je dois guider l'armée à l'étoile seconde
Au tertre où de Mendog s'élève le tombeau;
La nuit va s'éclaircir, le chemin sera beau!...
— Qu'entends-je! cette nuit? à la seconde étoile?
Déjà? quel avenir à mes yeux se dévoile!

On dira que pour moi deux frères, deux héros,
De leur propre famille ont été les bourreaux!
Non! je vais lui parler, je cours à l'instant même...
Il me pardonnera; je le connais, il m'aime...
Si nous gagnons du temps... j'en ai jusqu'au matin,
Il ne partira pas : mon succès est certain! »

Après cet entretien, chacun d'eux se retire;
Mais la même pensée aussitôt les inspire :
Grajina que déjà l'espérance conduit
Par ses appartements vole vers le réduit
Où dort son cher époux. Le soldat, moins crédule,
Traverse le château, se rend au vestibule;
Du seuil de Litavor il s'approche craintif,
Et par les ais disjoints glisse un œil attentif.
Bientôt, il voit s'ouvrir la cloison transversale;
Un fantôme de femme a glissé dans la salle.
Le prince se réveille et s'écrie en courroux :
« Qui vive! — Moi, dit-elle; oui, c'est moi, mon époux. »
Elle parle, supplie; à peine s'il l'écoute.
Mais les sons de leurs voix absorbés par la voûte,
Ou bien avec l'écho des couloirs confondus,
Par le vieux conseiller ne sont pas entendus.
Des paroles de feu tantôt semblent éclore,
Tantôt semblent s'éteindre et renaissent encore.
Plus souvent de la femme on distingue la voix;
Litavor est muet, il sourit quelquefois,
La femme à ses genoux se jette avec des larmes.
Des caresses d'amour elle emprunte les armes,
Mais en vain; Litavor, comme s'il s'emportait,
La repousse : elle fond en pleurs, et tout se tait.
Rymvid écoute encor : la cloison transversale

S'entr'ouvre de nouveau; quelqu'un sort de la salle;
Soit qu'elle ait su fléchir le cœur de son époux,
Soit qu'elle ait craint plutôt d'exciter son courroux,
De joie ou de douleur la poitrine oppressée,
La princesse à pas lents rejoint son gynécée;
Litavor se retourne, et pressant l'oreiller,
Sous l'aile du silence il paraît sommeiller.

Les ordres publiés, le clairon les propage.
Rymvid sort; dans la cour il aperçoit un page
De la princesse, avec le messager chrétien.
Il ne peut d'aussi loin saisir leur entretien,
Car le vent matinal vers la plaine l'emporte.
Le page étend la main, il indique la porte.
Rymvid a deviné ce geste impératif;
L'orgueil du chevalier, pénétré jusqu'au vif,
Éclate en le poussant hors des murs, en furie;
Il se jette à cheval, se retourne et s'écrie :
« Si je ne portais pas le nom de messager,
Je jure qu'à l'instant je saurais me venger;
Et que pour cet affront, la croix de mon épée
De votre sang payen serait déjà trempée.
J'en jure ce collier, signe de commandeur!
Vingt ans près des Césars je fus ambassadeur;
Mais à Rome, à Madrid, l'empereur ni le pape
Ne m'ont jamais traité comme votre satrape!
C'est à la belle étoile, au pied de cette tour
Qu'il me fait du matin attendre le retour?
Partir sans être admis, renvoyé par un page!
Ah! ton sang est trop vil pour laver cet outrage!
Nous ferons de son peuple un exemple éclatant;
Lui-même va se prendre au piége qu'il nous tend!

Ainsi, contre Vitold Litavor nous appelle,
Pour nous trahir ensemble, en esclave rebelle?
Nous verrons si Vitold saura parer les coups
De ce glaive germain, déjà trop près de vous!
Nous prendre entre deux feux, l'adroite intelligence!
Va redire à ton duc ce serment de vengeance;
On ne nous trompe pas, rustre mal avisé!
Ne va rien oublier; des discours d'un Croisé
Non plus que du *Pater,* on ne peut rien omettre;
Et ce que je promets, je le tiens à la lettre!
Il n'en est pas ainsi de ton fier hobereau;
Mais nous nous reverrons, l'acier hors du fourreau!
Il se repentira de cette indigne fraude,
Aujourd'hui, cette nuit. Moi, Didier de Kniprode,
Je l'annonce à ton maître; et j'engage ma foi
Qu'il sera fait ainsi. Chevaliers, suivez-moi! »
Cependant, il hésite, il brandit son grand sabre,
Puis, il pique des deux son coursier qui se cabre.
Les échos du vallon répètent dans la nuit
Le galop cadencé du groupe qui s'enfuit;
De plus bas en plus bas on entend leurs murmures,
De plus loin en plus loin scintillent les armures,
Un point de feu les suit, s'agite et disparaît
Caché par la colline et la sombre forêt.
« Allez, chrétiens maudits! que votre tyrannie
Disparaisse avec vous de la Lithuanie,
Disait le vieux Rymvid au saillant du rempart;
Mais à qui devons-nous cet ordre de départ?
Le prince a donc sur eux fait tomber sa colère?
O Grajina, merci, notre ange tutélaire!
Toi seule as pu calmer ton époux irrité!
Qui donc peut à présent dire sans vanité

Que du cœur des humains il connaît les abîmes ?
Les femmes, je l'avoue, ont des instincts sublimes ;
Il aurait emprunté les ailes d'un vautour
Pour fondre sur Vitold ; lorsqu'un seul mot d'amour,
Une douce prière, un gracieux sourire,
Désarment sa vengeance, apaisent son délire :
Le glaive impatient s'échappe de sa main,
Et Litavor, vaincu, rompt avec le Germain !
Vieillard aux blancs cheveux, faut-il qu'on te rappelle
Que le prince a trente ans, que la princesse est belle ! »
Ainsi disait Rymvid, regardant à l'entour
Si nul feu ne s'allume au sommet de la tour ;
Il monte, au seuil muet il applique l'oreille,
La salle est sans lumière et le prince sommeille.

« C'est étrange ! dit-il, en y réfléchissant.
Naguère Litavor, comme altéré de sang
Fit convoquer l'armée en toute diligence ;
Maintenant, jusqu'au jour différant sa vengeance,
Il dort, quand les Germains, que lui-même appela,
N'attendent qu'un signal... dans une heure, ils sont là !...
Qui transmit leur congé, cause de ce tapage ?
La princesse peut-être ?... Oui, c'était bien son page !...
Aurait-elle osé plus que n'admet son devoir ?
Peut-être connaissant l'invincible pouvoir
Que sur un noble cœur exercent tant de charmes,
Son courage a-t-il fait ce que n'ont pu ses larmes ?
Il est vrai que son cœur à la crainte étranger
A toujours avec calme affronté le danger,
Mais un trait si hardi passerait la mesure !... »
Tandis qu'il rêve ainsi, devant une embrasure,
Une suivante approche et l'appelle tout bas ;

Par des détours secrets elle conduit ses pas
Vers l'aile du château qu'habite sa maîtresse;
Rymvid obéissant à la suivre s'empresse,
Une main invisible ouvre l'appartement,
Et le portail sur eux se ferme lentement.

« Je ne puis vous donner de nouvelle prospère,
Dit-elle; mais l'amour jamais ne désespère.
Si le ciel aujourd'hui se montre rigoureux,
Demain, Rymvid, demain, nous serons plus heureux.
Ainsi, prenons courage; et que surtout l'armée
Par de fâcheux soupçons ne soit pas alarmée.
J'ai bien dû renvoyer l'orgueilleux messager,
Pour que de Litavor le courroux passager
Aujourd'hui ne lui fasse accorder au grand-maître,
Ce qu'apaisé demain il renierait peut-être.
Ne craignez rien, Rymvid; quoiqu'il puisse arriver,
La victoire est à nous, rien ne peut l'entraver.
La nuit porte conseil; s'il résiste à mes larmes,
Demain, il sera temps d'employer d'autres armes.
A peine reposé de ses anciens travaux,
Peut-il déjà courir à des combats nouveaux,
Abandonner son fils, lui, ce cœur noble et tendre?..
— O princesse! est-ce vous qui me parlez d'attendre?
Après tous ces délais, saurait-il inconstant
Retarder son départ, d'un seul jour, d'un instant?
Non, ne l'espérez pas! mais au moins que j' apprenne
Ce qu'a dit aux Germains ma noble souveraine... »
Grajina répondait dans un trouble profond,
Lorsqu'un autre incident l'arrête et la confond.

Le pas d'un cavalier retentit sur la plaine;

Un piqueur dans la cour s'arrêtant hors d'haleine
Lui remet un rapport par un poste transmis.
Surveillant nuit et jour le front des ennemis,
Il avait d'un captif écouté le langage :
« Leur camp du bois prochain sur la plaine s'engage;
Les cavaliers, dit-il, assemblés vers minuit,
Suivis des fantassins, se rapprochent sans bruit.
Ils veulent, assurés d'un succès trop facile
Avant le point du jour s'emparer de la ville,
Et puis, d'un seul assaut, prendre le château fort.
Que Rymvid aille donc chez le prince d'abord
S'informer si les murs sont prêts pour nous défendre,
Ou si dans la campagne il vaut mieux les attendre.
Le chef du poste croit qu'il est moins hasardeux
Pour les surprendre en flanc d'aller au-devant d'eux;
Avant que les canons n'arrivent à leur suite,
Tombant sur les chevaux, on les mettrait en fuite;
Leurs pesants cuirassiers, repoussés sans effort
Sur les marais voisins, y trouveraient la mort,
Puis, sur les lansquenets revenant d'un pied leste,
De cette race impie on faucherait le reste. »

Rymvid en l'écoutant est comme foudroyé;
Mais l'œil de Grajina dans les pleurs s'est noyé :
« Où sont les chevaliers? qui rendit le message?
— Moi, dit le page ému; fixant sur son visage
Un regard plein d'angoisse, il ajoute étonné :
Moi, princesse... tantôt vous m'avez ordonné...
Voilà, s'il m'en souvient, vos récentes paroles :
« Le prince par ma voix commande que tu voles
« Prévenir les chrétiens, qu'avant l'aube du jour
« Ils ont à s'éloigner, sans songer au retour.

« Tu les reconduiras hors des portes toi-même. »
— C'est vrai, » dit la princesse, avec un trouble extrême
Détournant ses regards; le désordre des sens
Se peint dans son maintien, dans ses vagues accents :
« Voyez comme aujourd'hui tout fuit de ma pensée!
C'est vrai, je m'en souviens... oh! j'étais insensée!
Je cours... ou bien, suivons ces conseils précieux... »

Elle n'ose achever; mais on voit dans ses yeux,
Voilés par la douleur, sur son front qui se brise,
Poindre quelque lointaine et sinistre entreprise;
Elle erre sur ses traits, s'efface, reparaît,
Soudain, elle mûrit et devient un arrêt.
Le visage éclairci, confiante et sereine,
Vers les deux serviteurs elle s'avance en reine :
« Oui, je cours chez le prince; et que tout sans retard
Dans l'armée, au château, se dispose au départ.
Écuyer, mon cheval; prends le meilleur, Hestère.
Je vous prescris le zèle, et surtout le mystère;
Les bannières au vent : je vous l'ordonne à tous
Au nom de Litavor, mon maître et mon époux!
Rymvid de tout cela me répond sur sa tête;
Où tendent nos desseins, quel voyage s'apprête,
Nos guerriers le sauront en plaine, au point du jour
Allez; bientôt leur chef paraîtra dans la cour. »

Sur ces mots, Grajina vers sa chambre s'élance.
Rymvid court aux guerriers. Il médite en silence
Sur l'ordre qu'il remplit mais qu'il n'approuve pas;
Il veut parler au prince; et marchant à grands pas
Monte sur le perron, lorsqu'au seuil de la porte

Le prince, ou son fantôme, apparaît sans escorte.
On se presse aussitôt autour de Litavor;
Ses riches vêtements brillent de pourpre et d'or;
C'étaient ceux qu'il prenait pour les grandes batailles.
Un léopard au front, une cotte de mailles
Au lieu d'une cuirasse, emprisonne son sein;
Un léger bouclier s'arrondit dans sa main,
Et de l'autre avec force il étreint une épée;
Mais soit qu'il ait d'un plan l'âme toute occupée,
Ou le cœur tout troublé par de graves soucis,
Au milieu des seigneurs il s'avance indécis.
Quand les chefs, les soldats environnent leur maître,
A peine son regard daigne les reconnaître.
Il reçoit en tremblant ses dards et son carquois;
Et le glaive, à sa droite attaché cette fois,
Des princes, des guerriers provoque la surprise :
Nul n'ose cependant relever sa méprise.

Il s'avance. Déjà son étendard doré
S'agite aux feux de l'aube ardemment coloré.
Il s'élance à cheval. Son cortége et ses gardes
Veulent le saluer de leurs trompes criardes;
Mais il donne du geste un signal de départ,
Et volant à leur tête il franchit le rempart.
Par son ordre, on conduit les serviles escortes
Hors des murs du château, dont on ferme les portes.
Bientôt abandonnant la route sur le val,
Vers la droite, au taillis, il tourne son cheval;
Il traverse au galop les arides bruyères;
Par un nouveau circuit, de ses troupes guerrières
Il pousse l'ouragan dans un col plus étroit,
Qui plus près du chemin s'arrondit en détroit.

Aussi loin du glacis de la ville ducale
Qu'un mousquet allemand peut porter une balle,
Coule un ruisseau sans nom, demeure des Willis,
Qui d'un filet d'azur festonne le taillis.
Arrivant au grand lac, il élargit ses ondes,
Et se jette écumant dans ses gorges profondes.
Au milieu du désert, un mont audacieux,
Le tombeau de Mendog s'élève jusqu'aux cieux.
C'est là que les guerriers, débouchant sur la plaine,
Aperçoivent soudain, car la lune était pleine,
Des armes, des drapeaux argentés par la nuit.
L'éclair brille, un coup part; et soudain à ce bruit
De chevaux, de soldats une troupe innombrable
Se dresse devant eux comme un mur formidable.
Tels, les bois suspendus au front de Ponary
Livrent aux vents du nord leur feuillage flétri;
Quand la rosée attache à leurs flottantes crêtes
Ses perles en colliers, ses brillants en aigrettes,
Le voyageur croit voir sous leur dais colossal
Des coupoles de nacre aux arceaux de cristal.

Le prince à cette vue enflammé de colère,
L'épée en main, s'élance au rocher tumulaire,
Parmi les cavaliers à sa suite entraînés;
Mais les chefs, plus prudents, demandent étonnés
Pourquoi le souverain laisse-t-il son armée
Courir à tout hasard avant d'être formée?
Quels sont les combattants qu'il confie à leur voix,
Et lui-même, où veut-il diriger ses exploits?
Alors, le vieux Rymvid, par ses ordres sans doute,
Parcourt les escadrons, les range sur la route,
Les dispose en croissant tourné vers les rochers,

Les triaires au centre, aux ailes, les archers;
Ainsi toujours nos rangs pour combattre s'ordonnent.
Le signal est donné; des cordes qui résonnent
S'envole vers les airs un nuage mouvant :
« Jésus et Notre-Dame! — Aux Germains! En avant! »

Les deux ailes dehors, dans un morne silence,
L'armée à l'ennemi comme un aigle s'élance.
Oh! pourquoi cette nuit, de son voile envieux
Couvrit-elle à jamais tant d'exploits glorieux!
Les vainqueurs, les vaincus se frappent, se saisissent,
Tous luttent corps à corps; les casques retentissent,
Les fronts heurtent les fronts, les hauberts sont brisés :
Ceux qu'épargne le glaive expirent écrasés.
Litavor intrépide au milieu du carnage,
Cent fois, comme un plongeur, disparaît et surnage;
Tout cède à son aspect; les Teutons en fuyant
Reconnaissent de loin son manteau flamboyant:
L'ennemi dispersé jette un cri de détresse,
Litavor triomphant le poursuit et le presse.

Mais quel dieu, quel prodige a détruit sa vigueur?
Que lui sert de lutter, de poursuivre en vainqueur,
Et de frapper toujours, s'il n'immole personne?
Si le glaive impuissant sur les casques résonne,
Glisse sur la cuirasse au poitrail bien trempé,
Ou semble défaillir quand le fer l'a frappé?
Les fuyards avertis et reprenant courage
Reviennent sur leurs pas, poussent un cri de rage,
Sur le prince entraîné fondent de toutes parts,
Et l'entourent soudain d'une forêt de dards;
Le héros, comme à bout de ses forces éteintes,

Ne sait plus se défendre et parer leurs atteintes.
Quel miracle à présent pourra sauver ses jours !
Les Croisés de leurs traits le menacent toujours ;
Lorsqu'un détachement de guerriers plus rigides
Délivre Litavor, le prend sous les égides,
L'entoure comme un mur, et d'un commun effort
Répand autour de lui la terreur et la mort.

L'ombre s'évanouit ; des roses de l'aurore
Le ciel oriental doucement se colore ;
La lutte cependant ne se ralentit pas.
Aucun des deux partis n'a reculé d'un pas ;
Le dieu Kawas, dieu fort, qui préside en silence
Au sort des nations, dans sa juste balance
Pèse le sang versé ; mais l'arrêt du destin
Parmi les combattants flotte encore incertain.
Tel, le père Niémen se redresse et s'arrête
Quand du roc de Rumschis il rencontre la crête ;
De ses bras furieux il presse le géant,
Bat l'écueil suspendu sur son gouffre béant :
Celui-ci le retient. Ses épaules fumantes
Compriment les efforts des ondes écumantes ;
Le Niémen obstiné veut poursuivre son cours,
Et le roc frémissant lui résiste toujours.

Les ennemis lassés, chancelants, hors d'haleine,
Du pied de la montagne appellent sur la plaine
Un bataillon conduit par Didier, le komthour,
Qui devait protéger et couvrir leur retour.
Par de si longs efforts les troupes épuisées
Leur cèdent le terrain, les lignes sont brisées ;
Trois contre un, l'Allemand devient audacieux,

Lorsqu'un long cri de guerre a traversé les cieux.
Tous vers le mont sacré se tournent d'épouvante;
Est-ce Mendog lui-même où son ombre vivante?
Comme un grand pin noircit les neiges d'un glacier,
Tel paraît ce guerrier sur un sombre coursier,
Vêtu d'un manteau noir agité par la bise;
Tout est noir, son cimier, son casque, sa devise :
Il a rugi trois fois, il fond comme l'éclair,
Quels fronts brisera-t-il sous sa hache de fer?

Il court sur les Croisés, dans leur foule il se noie;
L'aspect du sang germain semble exciter sa joie;
On ne voit pas l'acier, mais au râle des morts
On devine la place où portent ses efforts.
Là, s'abîme une enseigne, ici roule une tête;
L'homme, comme un faucheur, suit la troupe en retraite.
Comme des bûcherons ébréchant leurs outils
S'entourent dans un bois d'un immense abattis;
On entend retentir la pesante cognée,
De temps en temps s'affaisse une cime éloignée;
Enfin, on aperçoit par les troncs renversés,
L'acier brillant aux mains des sapeurs exercés,
Ainsi le guerrier noir, en pressant sa cavale,
De corps morts vers les siens a jonché l'intervalle.

O guerrier! hâte-toi de rejoindre les rangs,
De soutenir les cœurs des braves expirants,
Avant que sous leurs yeux Litavor ne périsse!
De dards, de boucliers l'enceinte protectrice
N'existe déjà plus; Kniprode furieux
Appelle Litavor, le demande en tous lieux;
Le prince lui répond, il baisse sa visière,

L'un ou l'autre bientôt va mordre la poussière.
Litavor bondissait debout sur l'étrier,
Lorsqu'atteint par le feu d'un tromblon meurtrier
Il chancelle... le fer de ses mains défaillantes
Tombe aux pieds du komthour, et les rênes sanglantes
Flottent au gré des vents sur le dos du coursier.
Comme un lis de sa tige enlevé par l'acier,
Aux genoux du vainqueur il s'étendait peut-être,
Quand Rymvid accourut au secours de son maître.

Le spectre jette un cri d'horreur. Comme l'éclair
Tonne et perce d'un trait les espaces de l'air,
Ainsi vers le komthour, le fer haut, il s'élance.
A peine en mille éclats a-t-il rompu sa lance,
Kniprode roule à terre; et déjà son rival
Sur le corps palpitant fait passer son cheval.
Puis, il court à l'endroit où Litavor expire
Aux bras de ses soldats; il saisit, il déchire
L'agrafe du manteau, le haubert teint de sang,
Sonde le plomb fatal, l'arrache en gémissant,
Quand de la plaie ouverte un sang plus noir ruisselle;
Le rayon de la vie un instant étincelle
Aux yeux mourants du prince éteints par la douleur;
Il abaisse l'armet sur son front sans couleur,
Éloigne avec effort la foule bienveillante
Qui l'entoure, et pressant d'une main défaillante
La main du vieux Rymvid, il lui dit : « Bon vieillard,
Garde bien mon secret; je meurs... il est trop tard!
O ma patrie, adieu, toi qui me fus si chère...
Adieu, tout ce que j'aime; et toi, pardon, ma mère!...
C'est en vain que tes soins veulent me secourir,
Rymvid... c'est près de lui que je voudrais mourir! »

Il se tait. De Rymvid qui peindra la détresse?
Il croit qu'un rêve affreux, qu'un délire l'oppresse;
Son front est inondé de mortelles sueurs.
Laissant tomber la main qu'il baignait de ses pleurs,
Il entend cette voix qu'il a pu méconnaître,
C'est la voix d'une femme et non pas de son maître!
Cependant le fantôme, en pressant le départ,
Jette les rênes d'or dans les mains du vieillard;
Il étanche avec soin la blessure récente,
Soulève le mourant d'une main caressante,
Et tous trois à cheval, d'un vol précipité,
Du champ jonché de morts tournent vers la cité.
Ils approchent du fort. Comme un fleuve qui roule,
Accourt au-devant d'eux le service et la foule;
Mais lançant leurs chevaux, les guerriers d'un essor
Ont sauté dans l'enceinte, en portant leur trésor;
Le pont-levis se dresse, et l'homme noir ordonne
Aux gardiens étonnés, de n'ouvrir à personne.

Bientôt, dans leurs foyers rentrent les combattants;
Ayant tous accompli des hauts-faits éclatants,
Aucun, chef ni soldat, n'a revu la princesse;
On s'informe du maître; on demande sans cesse :
Le prince est-il vivant ou déjà dans les cieux?
Le deuil dans tous les cœurs, l'effroi dans tous les yeux.
De l'horrible secret rien ne transpire encore;
Tous les ponts relevés, on espère, on ignore...
Cependant les soldats descendent dans les champs;
Les arbres d'alentour sous leurs glaives tranchants
Tombent découronnés; les sapins et les ormes,
Les arbustes rampants et les chênes énormes,
Au sein de la cité sont traînés sur des chars,

Et sèment un parfum de mort dans les remparts.

Dans ce lieu plein d'horreur où l'oiseau du tonnerre
Auprès du dieu des vents avait construit son aire,
Où les bœufs, les chevaux et les béliers dorés
Rougissaient les autels de leur sang colorés,
Là se dresse un bûcher de poutres bien soudées,
De troncs d'arbre équarris, haut de trente coudées,
Un grand chêne au milieu; muet et consterné,
Un captif allemand à mi-corps enchaîné,
A cheval, sous le heaume et dans sa panoplie.
Trois fois autour des bras court la chaîne assouplie;
C'est Didier de Kniprode, arrêté par nos mains,
C'est l'assassin du prince et le chef des Germains!

Le peuple, les soldats se montrent en silence
Sa croix de commandeur, son pavois et sa lance;
Deux fois traître et parjure, il mérite son sort!
Tous jettent plein d'angoisse un regard sur le fort,
Recueillant tous les bruits d'une oreille attentive;
Une lueur d'espoir par instants les captive.
Le cor a retenti du faîte de la tour,
Le pont tombe; un convoi s'avance dans la cour,
Portant sur un écu les dépouilles sacrées,
De drapeaux éclatants et d'aigles entourées.
Près d'elles l'arc, le glaive, et les épieux polis,
La pourpre d'un manteau les étreint de ses plis;
Voilà ses vêtements, son casque, son armure,
Mais sa face est couverte et le peuple murmure :

« C'est lui, c'est Litavor, glorieux souverain,
Homme au vaste savoir, soldat au cœur d'airain!

Qui saura, comme lui, notre juge équitable,
Aux Moskals, aux Teutons se rendre formidable?
Gloire à lui!... Mais pourquoi nos rites redoutés
Ne sont-ils plus chez nous saintement écoutés?
Non, ce n'est pas ainsi que jadis nos ancêtres
Honoraient à la mort ses parents et leurs maîtres!
Pourquoi ne prends-tu pas, ô prince gracieux,
Ton page inséparable, avec toi, dans les cieux?
Où donc est, des combats comme toi-même avide,
Ton cheval de bataille, en noir, la selle vide?
Où sont les deux faucons, les fidèles limiers
Au subtil odorat, et les prompts lévriers? »

La foule ainsi se plaint. Les chevaliers déposent
Le corps sur le bûcher, et les prêtres l'arrosent
De torrents parfumés de lait et d'hydromel.
Alors le Vaydelote approche de l'autel;
Tous entonnent en chœur le chant des funérailles.
Le cor résonne au loin... Déjà dans les entrailles
Des béliers le grand-prêtre a plongé son acier...
Arrêtez! voici l'homme au funèbre coursier.
Quel est cet homme noir et quel dessein l'amène,
Est-ce un spectre, est-ce un dieu sous une forme humaine?
On ne sait; mais c'est lui qui durant le combat,
Empêchant qu'à ses pieds Litavor ne tombât,
Terrassa le komthour, nous rendit le courage,
Et lava dans son sang un éternel outrage.

C'est bien lui... voilà tout ce que l'on peut savoir.
C'est le même coursier, le même manteau noir;
Mais quel est le pays, le nom de ce fantôme?
Que veut-il?... Regardez! il soulève le heaume,

Il découvre son front... Litavor! dieux puissants!
La surprise ravit la parole et les sens;
De joie et de bonheur tous agitent leurs armes :
« C'est lui pour qui nos yeux ont versé tant de larmes,
C'est Litavor, vivant! » Mille cris à la fois
Éclatent vers les cieux comme une seule voix.

Le prince, armant ses traits d'un calme imaginaire,
Des acclamations écoute le tonnerre.
Regardant à l'entour, comme sans y songer,
Il sourit tristement... Sourire mensonger!
Ce n'est pas cet éclair jailli du fond de l'âme
Qui dans les yeux reflète une céleste flamme;
C'est plutôt ce sourire éphémère, contraint,
Qui se pose un moment sur la lèvre, et s'éteint;
Aux pleurs du désespoir qui parfois se marie,
Comme au front d'un cadavre une rose flétrie...

« Allumez!... L'incendie a monté jusqu'aux cieux.
Connaissez-vous, dit-il, ces restes précieux,
Ce guerrier, ce martyr que dévore la flamme?...
— Tout se tait. — Apprenez que c'était une femme,
Femme par ses attraits, héros par ses vertus...
Amis, je suis vengé; mais mon cœur ne vit plus!... »
Il dit, court au bûcher, près de sa bien-aimée,
Et périt dans l'enfer de flamme et de fumée (*).

(*) Voir l'*Épilogue* à la fin du volume.

XI.

LE JUGEMENT DE LIBUSZA,

LE PLUS ANCIEN POEME SLAVE (*).

(721.)

Vletava, de tes eaux pourquoi troubler la paix?
Qui donc ose ternir tes ondes argentées?
Par les vents en fureur sont-elles agitées?
Amassant sur ton sein des nuages épais,
Vont-ils glacer le front de nos vertes montagnes,
Ou de leurs moissons d'or dépouiller les campagnes?

Comment puis-je garder le calme de mes flots,
Quand deux frères, sortis d'une royale souche,
Éternisent sur eux une lutte farouche?
L'un, des bords de l'Otave, où parmi les bouleaux
Roule une onde au fond d'or; l'autre vient de la rive
Du froid Radburz... Hrudosz et Stoglow, deux jumeaux
Issus des Klénowicz, ce vieux tronc qui dérive
Du sang du roi Popiel; race aux vastes rameaux
Des bords du triple fleuve, et qui dans ma contrée
Avec la tribu tchèque autrefois s'est montrée.

(*) Voir les *Lettres slaves*, tome II, *la Légende slave*.

Mais des champs de l'Otave une hirondelle accourt.
Elle entre à Vyszehrad, se pose à la fenêtre
Du vieux manoir, bâti par un mage, un ancêtre
De Libusza, puis jette un cri plaintif et sourd.
Et sa sœur aussitôt répond à l'hirondelle,
En priant Libusza, messagère fidèle,
D'assembler à l'instant dans le palais des rois
Un tribunal de paix pour finir cette guerre :
De citer à sa barre et Stoglow et son frère,
Pour les faire tous deux juger selon les lois.

Aussitôt Libusza par des hérauts appelle
Sutoslaw de Lubicz la blanche, aux moissons d'or,
Aux bois de chênes verts; et le fier Lutobor,
Seigneur de Dobroslawsk, où l'Orliça-la-Belle
Meurt dans les bras de l'Elbe : et Racibor, du mont
Où le San de torrent devient fleuve profond.
Puis, le vieux Radowan, seigneur de Pont-en-Pierre,
Iarozyr du vallon coupé de cent ruisseaux;
Strezibor, Samorad de la Mza, toute fière
Des épis argentés qui flottent sur ses eaux :
Enfin Hrudosz lui-même, et Stoglow plein de rage,
Qui d'un père au tombeau lui ravit l'héritage.

Kmiets et lechs et vladyks pour la cause attendus (*)
Aux murs de Vyszehrad sont déjà tous rendus;
Au pourtour de la salle un peuple entier se presse :
En robe blanche alors, la royale prêtresse,
Libusza vient s'asseoir au trône des aïeux.
Dans l'art judiciaire instruites par les dieux,

(*) Les représentants des communes, de l'armée et du tiers état.

Siégent à ses côtés deux vierges inspirées;
L'une tient dans ses mains les tables de la loi,
L'autre, le glaive nu, qui du crime est l'effroi :
Près d'elles, pour servir aux épreuves sacrées,
L'eau lustrale et le feu brillent sur deux trépieds.

« C'est à vous, dit la reine, illustres envoyés,
Vous, kmiets, lechs et vladyks, de juger ces deux frères,
Qui vont débattre ici des intérêts contraires,
Et qu'un amour funeste a jadis désunis.
Selon la loi des dieux immortels et bénis,
Ils doivent en commun posséder l'héritage,
Ou jouir de leur bien par un égal partage.
Mes kmiets, lechs et vladyks, tel est mon jugement.
Si, tel qu'il est rendu, votre raison l'approuve,
Confirmez-le; sinon, j'attendrai que l'on trouve
Une nouvelle loi qui, fraternellement,
Des fils d'un sang royal épuise enfin la haine. »

Ici, kmiets et vladyks s'inclinent vers la reine,
Se parlent à voix basse et, discutant toujours,
Exaltent la princesse et son noble discours.
Le sieur de Dobroslawsk, Lutobor, esprit sage,
Se lève de son siége et lui tient ce langage :
« Divine Libusza, du trône de nos rois
Tu viens de prononcer des paroles royales;
Nous avons tout pesé : fais recueillir les voix. »
Dans l'urne sainte alors les deux vierges loyales
Reçoivent gravement les votes, que tout haut
Elles font proclamer par la voix d'un héraut.
L'austère Radowan, seigneur de Pont-en-Pierre,
Ayant compté les noms, veut voir les deux jumeaux

Jugés par les vladyks, la nation entière
Confirmant la sentence, et termine en ces mots :

« Oui, frères Klénowicz, nés de la même couche,
Tous deux braves, sortis d'une royale souche,
Du vieux sang de Popiel, de ce même Popiel
Dont les fils, franchissant trois rivières lointaines,
Avec la tribu tchèque ont paru sur ces plaines,
Frères, embrassez-vous, sans rancune et sans fiel;
Chacun de vous aura sa part, libre d'entrave,
De la terre commune et des bienfaits du ciel! »
A ce discours, Hrudosz, maître aux bords de l'Otave,
Se dresse comme un chêne, appelle ses vassaux,
S'agitant, frappant l'air de sa droite en furie,
Et d'une voix de buffle il menace, et s'écrie :
« Malheur, trois fois malheur aux timides oiseaux,
Alors que dans leur nid se glisse la vipère!
Mais malheur bien plus grand aux hommes, aux soldats,
Qu'une femme gouverne à la mort de leur père!
A l'homme de régir les hommes, les États :
Donc, à moi, fils aîné, revient tout l'héritage! »
Libusza, se levant, répond à cet outrage :
« Chers kmiets, lechs et vladyks, la fille de vos rois
Vient ici de subir des injures cruelles;
A vous seuls de juger entre eux, selon vos lois :
Désormais je renonce à vider vos querelles.
J'abdique; choisissez un homme, un souverain,
Qui vous fera ployer sous son sceptre d'airain :
Car la main d'une femme est trop faible... »

Elle pleure;
Au mont de Kerkonosz possédant sa demeure,

Racibor s'est levé pour parler sur ce ton :

« Honte au spoliateur ! honte au droit du Teuton !
Honte à qui le suivrait ! Car nos lois sont sacrées,
Ces lois que nos aïeux apportèrent, dit-on,
Des bords des trois cours d'eau dans ces riches contrées. »

. . . .

XII.

DE L'ITALIEN.

L'ENFER DU DANTE.

Chant cinquième.

Françoise de Rimini.

Ainsi je descendis de la première enceinte
Dans le deuxième enfer, dont l'orbite est moins grand,
Mais plus fort le supplice et plus vive la crainte.

Minos est sur le seuil; juge au flair pénétrant,
Il reçoit les pécheurs, les appelle à voix haute,
Et selon leurs forfaits les dispose en entrant.

Là, toute âme, aussitôt qu'elle devient son hôte,
De ses crimes secrets vient lui faire l'aveu;
Et le monstre infernal qui connaît toute faute

Sachant quel châtiment doit l'atteindre en ce lieu,
Retourne autant de fois sur lui sa queue immonde
Que l'homme a de degrés à déchoir loin de Dieu.

Devant lui, les damnés se pressent comme un monde.
Chacun vient à son tour se courber sous sa loi;
Parle, écoute et s'enfuit sous la voûte profonde.

Étranger, qui t'amène en ce séjour d'effroi,
Crie en grinçant le monstre à l'aspect des deux anges,
Et suspendant le cours de son terrible emploi :

Mortel, apprends qu'ici sous mes lois tu te ranges;
Tout y vient aisément, mais jamais rien n'en sort.
Paix! lui dit mon gardien : pourquoi ces cris étranges?

N'arrête point ses pas ordonnés par le sort;
C'est l'envoyé de Dieu sans qui rien n'est possible,
Et pour nous arrêter tu n'es pas assez fort.

Les cris aigus, les pleurs d'un gouffre inaccessible
Montaient par intervalle au point où nous étions;
J'avançai : sous mes pas tout l'enfer fut visible.

Et je vins dans un lieu muet de tous rayons,
Grondant comme les flots battus par la tempête,
Quand deux vents opposés lancent leurs tourbillons.

L'infernal ouragan, qui jamais ne s'arrête,
Emporte les damnés dans sa trombe de feu,
Les tournant, les frappant, et roulant sur leur tête.

Froissés, meurtris brisés sous ce terrible jeu,
Ils jettent des clameurs dans les airs, dans les flammes,
Des imprécations contre l'amour de Dieu.

Je sus qu'à ce tourment sont soumises les âmes
Des pécheurs succombés aux appâts de la chair,
En tuant leur raison sous les plaisirs infâmes.

Comme les étourneaux s'en vont, avant l'hiver,
Traversant l'horizon d'une large cohorte,
Tel, menant les esprits, ce souffle de l'enfer

Les jette, les reprend, les abat, les emporte,
Eux qui n'auront jamais l'espérance de voir
Leurs tourments suspendus ou leur peine moins forte.

Et comme les pluviers vont en chantant, le soir,
Dans l'azur obscurci de leurs files sans nombre,
Ainsi je vois venir, traînant leur désespoir,

Ces damnés tout en pleurs qui font la nuit plus sombre.
Tout saisi d'épouvante, ô mon maître, ai-je dit,
Quels sont ces malheureux qui gémissent dans l'ombre?

Celle qui semble ouvrir ce cortége maudit
Fut la fille d'un roi : l'histoire nous assure
Que sur vingt nations son règne s'étendit.

Elle s'abandonnait au vice de luxure
Si bien que, dans sa loi, l'inceste fut permis,
Pour ôter de son front toute sa flétrissure.

Cette femme impudique eut nom Sémiramis,
L'amante de son fils, sa sœur et sa marâtre;
De nos jours, ses États aux sultans sont soumis.

L'autre porta le fer dans son cœur idolâtre,
Expiant son parjure à Sichée; à son tour
Vois s'avancer vers nous l'altière Cléopâtre.

Puis Hélène, ce nom qui tarit dans un jour
Le sang d'un peuple entier; plus loin, le fier Achille,
Invincible pour tous et dompté par l'amour.

Voici Pâris, Tristan; et plus loin, quelque mille
Suicidés obscurs, dont le cœur s'est perdu
Dans les sentiers fangeux d'un amour trop facile.

Mon guide s'arrêta. Quand j'eus bien entendu
Nommer tous ces héros, ces dames glorieuses,
L'effroi me vint au cœur, et restant confondu,

Je repris : Quelles sont ces deux âmes heureuses
Qui traversent l'enfer d'un vol léger et prompt,
Et sur l'aile des vents s'embrassent amoureuses?

Je voudrais leur parler. Attends que sur ton front
Plus près, me dit Virgile, elles puissent descendre;
Invoque leurs amours, elles t'obéiront.

J'appelai, d'aussi loin qu'elles purent m'entendre :
Ames en peine, ô vous que je voudrais saisir,
Parlez-moi, s'il n'est rien qui le puisse défendre!

Comme deux ramiers blancs qu'appelle le plaisir,
Volent à tire-d'aile à leur doux nid de mousse,
Emportés dans l'azur par un même désir,

Ainsi, d'auprès Didon, sur le vent qui les pousse
A travers l'air épais ce beau couple descend,
Si fort fut mon appel, ma prière si douce.

O mortel généreux, ange au front caressant,
Qui viens nous visiter dans ce lieu redoutable
Loin du sol que jadis nous teignîmes de sang,

Si le maître des cieux nous était favorable
Nous lui demanderions ta paix et ton bonheur,
Puisque tu prends pitié du mal qui nous accable.

Quel que soit ton souhait, nous voici prêts, Seigneur;
Nos âmes te diront leurs plus tendres mystères,
Pourvu que l'ouragan suspende sa fureur.

Le lieu qui nous vit naître est caché dans les terres
Où l'Éridan finit son cours aventureux,
Pour trouver le repos avec ses tributaires.

Amour, qui plus souvent touche un cœur généreux,
Se prit pour ma beauté d'une tendresse extrême;
J'étais belle : à présent... mon supplice est affreux!

Amour, qui ne pardonne à nul objet qu'on aime,
Me consume à mon tour et ne m'épargne pas,
Et, comme tu le vois, me tourmente ici même.

Amour nous a conduits vers un même trépas;
Mais l'enfer de Caïn attend le fratricide.
Tels furent les aveux qu'ils murmuraient tout bas.

Les ayant écoutés dans mon rêve lucide,
J'inclinai mon visage et mes yeux tout en pleurs;
Quel projet, dit Virgile, en ton cœur se décide?

Plus calme, je repris : Par quel sentier de fleurs,
Quels suaves pensers, quels ébats pleins d'ivresse,
N'ont-ils pas dû descendre au séjour des douleurs!

Je me tournai vers l'ombre, et dis avec tendresse :
Ton histoire aux grands cœurs coûtera des soupirs;
Françoise, à tes amours ma pitié s'intéresse.

Mais réponds : au début de ces heureux loisirs,
A quel signe innocent d'une flamme imprudente
Avez-vous reconnu la voix de vos désirs?

« Ils n'est point, ô mortel, de douleur plus ardente
Qu'un souvenir de joie au sein du désespoir;
Et celui qui l'a dit fut le maître du Dante.

Mais puisque, reprit-elle, il te plaît savoir
La source d'un amour si funeste à mes charmes,
Mes pleurs te le diront, s'ils en ont le pouvoir.

Nous lisions le roman tout plein de douces larmes
Du page Lancelot que l'amour a surpris;
Nous étions seuls, ce jour, sans aucunes alarmes.

Déjà, plus d'une fois, nos yeux s'étaient compris;
Je sentais sur mon front les pâleurs de la fièvre,
Un seul vers acheva d'égarer nos esprits.

Quand nous lûmes la stance où l'amant de Ginèvre
Baise un premier sourire inspiré par l'amour,
Mon amant pour jamais s'approcha de ma lèvre;

Frémissante et sans voix, je l'embrasse à mon tour :
Galléaut fut l'auteur aussi bien que son livre,
Et nous n'en lûmes pas davantage, ce jour.

Tandis qu'à ses regrets ce fantôme se livre,
L'autre pleure, agité d'un si cruel remord,
Que, saisi de pitié, je crus cesser de vivre,

Et tombai sur le roc comme tombe un corps mort.

XIII.

DE L'ANGLAIS.

ODE A SAINTE CÉCILE

OU LE FESTIN D'ALEXANDRE

d'après Dryden et Haydn.

I.

Des rebelles Persans la Grèce entière en fête
Célèbre la défaite.
Alexandre orgueilleux
Monte, semblable aux dieux,
Les degrés de son trône.
Un cortége de rois s'incline sous ses pas;
Au lieu du laurier des combats
La rose aujourd'hui les couronne.
L'aimable fiancée au regard souriant,
Thaïs, la perle d'Orient,
De ses bras charmants l'environne :
Car c'est à toi
Tout-puissant Alexandre,
Héros et roi,

Que Thaïs doit se rendre.
Honneur à toi!

2.

Le divin Timothée
Sur la foule agitée
Lève un front blanchissant.
Son luth retentissant
Gémit, chante, soupire;
Il dit, en commençant,
Jupiter, fuyant son empire,
Blessé par un trait de l'Amour;
Et d'un dragon prenant la forme impie,
Poursuivant la jeune Olympie,
Sublime et rampant tour à tour :
Pressant un beau sein qu'il féconde,
Se roulant autour de son corps,
Et lui donnant pour fils un souverain du monde!
L'essaim muet applaudit ses accords :
Un saint prophète
Est en ce lieu;
L'écho répète :
C'est un dieu, c'est un dieu!
Comme un navire aux grandes voiles,
A ce refrain
Le souverain
D'un front serein
Semble atteindre aux étoiles.

3.

Le vieillard triomphant chante le dieu du vin,
Le doux Bacchus et son philtre divin;
Le voici, le dieu de la treille!
Le tambour bat, le clairon se réveille :
Quelle pourpre aujourd'hui
Fleurit sur sa tempe vermeille!
Sonnez hautbois, il approche, c'est lui!
Bacchus nous apprit à bien boire,
Ses présents nous charment toujours;
C'est le trésor de la victoire,
C'est le soutien de nos amours,
C'est le seul vrai bien de nos jours!
Dans l'allégresse
Ou la détresse,
Buvons sans cesse
A nos amours!

4.

A ces accents, le roi brandit sa lance,
Trois fois à l'attaque il s'élance,
Et trois fois dans leur tombe il va frapper les morts.
Voyant éclater ses transports,
Sa rougeur, ses yeux en délire,
Par un cri plaintif de sa lyre
Le maître évoque les remords.
Sa voix devient lugubre et sombre,
La Perse en deuil gémit dans l'ombre.
C'est Darius, roi tout-puissant,
Qui tombe, tombe, tombe

De l'empire à la tombe,
Et roule dans le sang.
Trahi par la victoire,
Les hommes et les dieux,
Sans linceul et sans gloire
Il meurt, sans qu'un ami vienne fermer ses yeux!
Courbant le front et dévorant ses larmes,
Alexandre est pâle et troublé;
Le cyprès s'enlace à ses armes,
Maint soupir trahit ses alarmes,
Et déjà ses pleurs ont coulé!

5.

L'homme inspiré, plaignant sa folle ivresse,
Lui dit : Je chante ta maîtresse!
Une nuance accomplit ce retour,
Car la pitié nous dispose à l'amour.
Il maudit Pallas l'inhumaine,
Le vain fantôme de l'honneur;
Le mode lydien ramène
Un chant qui promet le bonheur :
Si le prestige de la gloire
Entre un désastre et la victoire
Peut charmer tes yeux éblouis,
Et si l'univers tout en cendre
T'adore, ô divin Alexandre,
Ton plus beau laurier, c'est Thaïs!
Honneur au maître de la lyre!
Que l'amour emporte le prix!
Le roi, que Vénus même inspire,
A son côté

Voit la beauté
Cause de son martyre,
Soupire, regarde et soupire,
Regarde et frémit tour à tour,
Puis, dans ses bras il dépose l'empire,
Et le vainqueur du monde est vaincu par l'amour!

6.

Fuyez, fuyez strophes légères ;
Essaim frivole au sourire vermeil,
Partez, visions mensongères,
Et que la foudre éclate à son réveil!
La mer profonde
S'avance et gronde
Autour du roi,
Sous la tempête
Courbant la tête
Avec effroi!
O noires Euménides,
Accourez des enfers,
Que vos serpents avides
Se dressent dans les airs!
Les voilà! ce sont elles,
Les trois sœurs immortelles,
Sous le vent de leurs ailes
Agitant des flambeaux ;
O patrie! ô vengeance!
Les tyrans, vile engeance,
Frappent sans indulgence
Ta poitrine en lambeaux!
Et je vois dans mon rêve

Tes enfants, sur la grève
Immolés par le glaive,
En pâture aux corbeaux!
C'est leur voix qui te crie :
Vengeance, ô ma patrie,
Pour ta gloire flétrie,
Pour ces corps sans tombeaux!
Voyez, voyez! l'auditoire en furie
Porte la flamme aux remparts des Persans,
Brise leur temple et leurs dieux impuissants.
Chefs et soldats, tout trépigne de joie;
Le souverain s'élance vers sa proie :
Thaïs, une torche à la main
Éclairant son chemin,
Seconde Hélène, embrase une nouvelle Troie!

7.

Avant que dans les airs eût grondé le beffroi,
Quand les orgues étaient muettes,
Tel, Timothée enseignait aux poëtes
La volupté, la vengeance ou l'effroi.
Alors vint la tendre Cécile;
Dans sa main la lyre docile
Seconda les accents d'un immortel amour :
Et donnant aux nouveaux cantiques
Le rhythme et les grâces antiques,
Elle les fit pleurer et chanter tour à tour.
Ainsi, que nos justes louanges
Se partagent entre eux :
Le chant élève l'homme au séjour bienheureux,
Mais la prière en appelle les anges!

XIV.

LES AMOURS DES ANGES.

DE THOMAS MOORE.

Il advint en ces jours que les fils des hommes se furent multipliés, qu'ils eurent des filles belles etgracieuses; et lorsque les anges, les fils du ciel, les eurent vues, ils en tombèrent amoureux.

Livre d'Énoch, chap. VII, sect. 2.

A THOMAS MOORE.

Barde national d'un peuple qu'on immole,
D'où te vient le prestige entourant ta parole?
D'où jaillit la splendeur de ton front étoilé?
O Moore! n'es-tu pas un prophète voilé,
Ou l'un de ces enfants de Dieu, dont tu racontes
Les terrestres amours, les tourments et les hontes,
Qui planant dans l'espace, éblouis par ses yeux,
Pour le cœur d'une femme ont déserté les cieux?...
Du chantre des Péris partageant le délire,
Enfant, je m'enivrais des accents de ta lyre;
Les brises m'apportaient, sous un ciel plus serein,
Les bruits mélodieux de la harpe d'Érin :
Et souvent à ma voix, l'écho de la Vistule

A redit les soupirs du moderne Catulle.
Je t'admirais bien plus, quand tes hymnes vainqueurs
Des tigres d'Angleterre ont vaincu les rigueurs;
Quand des bords du Shannon, ta muse, jeune fée,
Mariant le sarcasme au divin miel d'Orphée,
Et des gloires d'Érin lui rendant les affronts,
Endormit les abois du Cerbère à trois fronts;
Lorsque, dieux des enfers, les rois que tu désarmes,
Sur les fers qu'ils rivaient ont dû verser des larmes (*)!

Émule de Byron et du barde écossais,
Le premier, Thomas Little instruisit le procès
Du lourd esprit saxon, ce grossier crépuscule,
Qui traînant à Guildhall son orgueil ridicule,
Et noyant dans le gin ses douteuses lueurs,
De ton île affamée exploite les sueurs.
A toi donc, Thomas Moore, à toi donc cette offrande,
Hommage à ton génie, aux larmes de l'Irlande!
La Pologne des mers, c'est le nom fraternel
Que donne notre cœur au pays d'O' Connell;
Mais plus heureux cent fois, il n'a pas le tzarisme
Étendant sur sa race un affreux terrorisme;
Ton peuple déjà mûr, instruit par tes leçons,
Lui-même va cueillir ses fruits et ses moissons;
L'oligarchie éteinte avec ses vieux ministres,
Viendront pour lui des temps moins durs et moins sinistres.
Vois ces jeunes essaims se groupant près de toi,
Fils du peuple et sans nom, mais ardents, pleins de foi,
A travers l'Océan répandus sur deux mondes,
Prêts à verser leur sang dans des luttes fécondes,
Tous, voulant que l'Irlande ait sa part au soleil,

(*) Voyez la mélodie « *Oh! blame not the bard*, etc. »

Et qui, chantant tes vers, salueront son réveil!
Mais nous... Vois ces brasiers rougissant des cieux mornes:
C'est l'enfer du dieu tzar, sans espoir et sans bornes!...
Ombres du beau Zaraph, de Léa, d'Azraël,
Venez, entourez-moi des images du ciel;
Parlez-moi de bonheur, d'enfance, de patrie,
Vous, exilés aussi, l'auréole flétrie,
Portant au cœur le deuil d'un éternel amour,
Mais non pas, comme moi, sans espoir de retour!

Deux archanges déjà, deux amis que tu pleures,
Sont montés, pleins de gloire, aux célestes demeures;
L'un, dans la fleur de l'âge, entouré de soldats,
Sur le sol où jadis mourut Léonidas,
L'autre, enfant d'Ossian, retrouvait dans les nues
Des héros qu'il chantait les ombres bien connues :
Tes frères tous les deux, frères par le devoir,
Frères par leurs instincts; car tous deux voulaient voir
Entre vos trois pays un parfait équilibre,
A leur exemple, un jour, l'Europe grande et libre!
Que ton front éclairé des deux astres jumeaux,
Ami, garde longtemps les palmes de Téos;
Que fidèle à ta voix, la lyre de Tyrtée,
Résonne encor longtemps sous ta main redoutée!

Ainsi, quand le soleil abdique sous les mers
Ses rayons souverains qui charmaient l'univers,
Et que la pâle Hécate, aux flottantes images,
Revêt d'un blanc linceul son trône de nuages,
Comme un phare sauveur, brille dans le lointain,
Toujours belle à nos yeux, l'étoile du matin.

Liége, 1835.

PROLOGUE.

C'était en Orient, au principe du monde.
Les heures commençaient leur course vagabonde,
Le temps venait de naître; et le ciel enchanté
Du soleil, jeune encore, admirait la beauté.
Sur les flancs des coteaux, au sommet des collines,
Les anges, les humains, deux natures divines,
Jouaient dans sa lumière et ne se fuyaient pas;
Avant qu'un jour le Crime et son fils le Trépas,
Entre le ciel jaloux et la terre coupable
N'eussent jeté leur voile immense, impénétrable.
La terre avec le ciel formait un paradis;
Et les hommes sans crainte, avant d'être maudits,
Voyaient les yeux d'azur, la chevelure blonde
D'un bel ange planant sur le berceau du monde.
Le Remords devait-il souiller des fronts divins,
Bannir du lieu natal hommes et séraphins!
Fallait-il que pour eux ce céleste anathème,
Cet exil sans espoir, fût né de l'Amour même!...

Au déclin d'un beau jour, quand le soleil couchant
D'un paisible coteau colorait le penchant,
Sur un lit de verdure et de fleurs inclinées,
Trois étrangers causaient de leurs jeunes années.
A leurs fronts, par moments levés avec amour
Vers l'espace où déjà fuyait l'aile du jour,
Interrogeant au loin la splendeur pâlissante
Et les bruits expirants de la patrie absente,
On devinait sans peine un groupe radieux

Des premiers nés du ciel; essaims mélodieux,
Du soleil sans déclin lumineuse auréole,
A travers l'infini transmettant sa parole.

Ils parlaient de l'Éden; et plus souvent encor
Des premières amours, des premiers rêves d'or;
Jusqu'à l'heure où cédant à la douce magie
Du silence étendu sur la vague rougie,
Des suaves parfums versés du sein des fleurs,
De l'aurore brillant des plus riches couleurs,
Comme au jour tant pleuré de la première ivresse,
Chacun d'eux raconta cet élan de tendresse,
Moment doux et fatal où, comme un jeune oiseau,
Désertant de son nid le mobile berceau,
Fasciné d'un regard qui le charme et l'attire,
Ainsi, l'ange a quitté le ciel pour un sourire.

Le premier qui parla fut celui dont les yeux
Gardaient à peine encore un souvenir des cieux;
Génie inférieur, dont les gloires éteintes
Ont pris plus aisément les terrestres empreintes.
Même avant son exil, étranger dans les chœurs
Des ardents Séraphins, les archanges vainqueurs
Qui plongèrent Satan au séjour des supplices,
Cet ange appartenait aux lointaines milices
Veillant sur le Chaos; dont les ailes d'azur
Reçoivent un éclat moins durable et moins pur.

Toujours beau, toujours fier; pourtant, son origine
Parmi les trois esprits semblait la moins divine;
Une blanche auréole entourait sa pâleur,
Mais ternie, altérée au souffle du malheur.

L'amour avait empreint sur ses traits diaphanes
Sa noble expression; mais des feux plus profanes,
Plus communs que l'amour ont touché ce beau front,
Et l'ont stigmatisé d'un éternel affront.

L'ange ayant soupiré, comme si la mémoire
Dévoilait au proscrit son passé plein de gloire,
En relevant la tête et ses yeux obscurcis,
Reprit avec douceur ces magiques récits :

HISTOIRE DU PREMIER ANGE.

C'était dans l'Yémen, le jardin de l'Asie;
Ce pays où la nuit, vivante poésie,
Éprise du soleil, se livre en souriant
A son beau fiancé qu'annonce l'Orient.
Un matin que, chargé d'un céleste message
Je flottais dans les airs, je vis sur mon passage...
(O charmant souvenir d'un prestige fatal!)
Se baignant comme un lis dans une eau de cristal,
Une enfant, une vierge aux formes séraphiques.
Dans leurs jeux caressants, les ondes pacifiques
Voilaient d'un arc-en-ciel sa naissante beauté.
Par ce réseau brillant, toute la royauté
De cet être divin, sans mystère et sans voile,
Rayonnait à mes yeux comme une blanche étoile.

J'arrêtai mon essor dans mon ravissement.
Presqu'au bord du ruisseau, fluide diamant,
Elle agitait des mains la vague familière,
Et faisait autour d'elle ondoyer sa lumière.
Pour admirer de près ce magique tableau,

De l'azur, lentement, je m'inclinai vers l'eau;
Mais au bruit rapproché de mes ailes de flamme
Que je sentais frémir du trouble de mon âme,
Désertant aussitôt sa mobile prison,
Légère, elle glissa sur la pente en gazon;
Plus blanche que la neige au ciel à peine éclose,
Teintée, aux feux du soir, des couleurs de la rose...
Elle était là... Jamais je n'oublierai ses yeux,
Ces deux saphirs vivants pleins du reflet des cieux,
De surprise et d'effroi ce pudique mélange,
Quand plongés dans l'espace, ils y virent un ange...
Comme l'héliotrope, amante du soleil,
Immobile et levant son visage vermeil,
On eût dit une fleur au sol enracinée,
Et d'un rayon de Dieu son âme illuminée!...

M'arrachant à regret à cette vision,
Mais voulant lui garder sa douce illusion,
Je descendis à terre, et sous l'or de mes ailes
Je voilai de mon front les gloires immortelles,
Les feux de mes regards, qui, je le sentais bien,
Répandaient trop d'éclat pour son cœur et le mien.
Et lorsque, découvrant ma paupière craintive,
Je regardai les eaux, et les fleurs, et la rive,
Elle avait déjà fui, bien loin, dans la forêt...
Telle, sur un beau ciel la lune disparaît
Quand un épais nuage, éclipsant son orbite,
Sur le monde attristé jette une ombre subite.
Oh! comment exprimer l'irrésistible émoi,
L'impérieuse ardeur qui s'empara de moi,
Quand nuit et jour, j'allais demandant son image
Au cristal des ruisseaux, aux ombres du bocage;

Et cherchant mon idole, à ses traces lié,
Dieu, patrie et devoir, j'avais tout oublié :
Tout au monde, excepté le rêve trop rapide
Sorti du sein brillant de la vague limpide!

J'ai pu, dans peu de jours, m'asseoir à ses côtés,
M'enivrant des splendeurs de ses jeunes beautés,
De sa voix si touchante, et dont les harmonies
Égalent en douceur les harpes des génies,
Quand l'amour fait vibrer leurs hymnes ravissants;
Mais sans lui, pourrait-on comparer leurs accents!
J'ai pu revoir ces yeux, dont la flamme est pareille
Au rayon d'un beau jour dans l'onde qui sommeille;
Où brillait pour mon âme un Éden plus charmant
Que l'Éden, mon berceau, perdu dès ce moment!
Que m'importait ce ciel dont j'osai redescendre,
Quand je pouvais ainsi l'admirer et l'entendre!
L'air que je respirais me semblait-il moins pur?
Les roses sans parfum? l'infini sans azur?
Son regard leur prêtait ses charmes, sa lumière;
Dès lors m'ont apparu dans la nature entière
Deux mondes bien distincts : l'un, ces flots, ce gazon,
Où je voyais toujours, sous le même horizon,
L'image de Léa, l'autre sombre et néfaste
Où Léa n'était pas, plus désert et plus vaste!

Tout soupir était vain, tout prestige impuissant.
Bien que pour obtenir de cet être innocent
Un regard plus humain, de plus douces étreintes,
J'aurais sans hésiter, brisant mes ailes saintes,
Répandu leurs lambeaux sur ces gouffres maudits
Ces feux, qu'on n'ose point nommer au paradis,

Rien n'a pu la toucher ; calme, sous ma parole,
Elle était comme un lis dont la blanche corolle
Reçoit sans se flétrir les baisers du soleil;
Et bien qu'elle m'aimât d'un amour sans pareil,
Cet amour n'avait rien d'une terrestre flamme.
Ce qu'elle aimait en moi, sans bornes, c'était l'âme ;
Je lui semblais alors l'être supérieur,
Le divin messager de ce monde meilleur
Fermé pour ses regards, mais qu'elle voit en rêve,
Vers qui dès le matin sa prière s'élève,
Et le soir, en pensée, elle se dresse encor :
Désirant, jeune fille, avoir deux ailes d'or
Pour quitter cette terre, et d'un vol séraphique
Remonter vers le ciel, son berceau magnifique!...

C'était, je m'en souviens, à l'approche du soir,
L'heure où près du ruisseau Léa venait s'asseoir.
Un jour elle admirait une étoile brillante,
Comme une fiancée, heureuse et souriante ;
Le silence régnait dans les bois, sûr les flots.
Son regard s'assombrit; le cœur plein de sanglots,
Elle dit : « Si j'étais le gardien, le génie
De cet astre que j'aime, à ses feux réunie,
Comme lui pure et sainte, à lui seul pour toujours,
A luire, à prier Dieu consacrant nuits et jours,
Si je pouvais de même en hymnes d'allégresse
De mon âme trop pleine épancher la tendresse,
Allumer au soleil mon céleste encensoir
Et l'agiter vers Dieu, le matin et le soir! »
Telle était cette enfant, angélique nature,
Et d'esprit et de corps exempte de souillure;
Chef-d'œuvre de beauté, de candeur : et jamais

Je ne saurais vous dire à quel point je l'aimais!

Oh ! si vous aviez vu ce regard plein de flamme
Quand le fatal aveu s'échappa de mon âme!
Non, ce n'était pourtant ni dédain ni courroux :
Elle ignorait l'orgueil; plus paisible et plus doux,
Comme après le réveil d'un songe plein de charmes,
C'était un long regret s'éteignant dans les larmes;
Tellement tout son cœur était plein jusqu'au bord,
Si grand, si douloureux lui paraissait l'effort
De songer désormais qu'un immortel génie
Dont l'amour tout divin, cette flamme bénie,
Aurait dû l'élever jusqu'à sa pureté,
D'un seul trait put déchoir de sa divinité
Jusqu'aux viles amours, jusqu'aux terrestres fanges
D'un désir flétrissant même le cœur des anges;
Désir qui le plus tôt étouffe en notre sein
Le principe éternel de tout noble dessein!
Et tandis qu'elle-même, être faible et fragile,
Pareille à l'exocet, quittant son corps d'argile,
Essayait, jeune oiseau, d'un élément plus pur,
Moi, fils du ciel, créé dans un berceau d'azur,
En tombant de ma gloire aux abîmes du monde,
Je devais l'entraîner dans ma chute profonde,
Et la forcer à boire à toute heure, en tout lieu,
Dans l'océan du mal, l'anathème de Dieu!...

De l'amour, du bonheur, les instants sont rapides!
Les sept Gardiens, planant sur les voûtes limpides,
Si quelque météore au brûlant tourbillon
Partageait le ciel bleu d'un rougeâtre sillon,
Croyaient y voir l'éclat de mon aile empourprée

Dans son retour vers Dieu traversant l'empyrée.
Que de fois, jour par jour, le Verbe essentiel
Confié par Dieu même aux envoyés du ciel,
Pour qu'il soit prononcé quand leur message expire,
Fut-il près d'échapper de ma bouche en délire !
Mais non, je n'osais plus quitter l'être adoré !
Une fois qu'en secret je l'avais murmuré,
Mon aile frissonna sous la brise céleste ;
Lorsqu'une voix chérie... ô prestige funeste !
Par un seul mot d'amour le charme fut détruit ;
Du Verbe inachevé j'avais perdu le fruit,
Et prête à s'élancer, l'aile d'or qui m'ombrage
Se reployait sur moi, sans force et sans courage !

Oh ! pouvais-je, loin d'elle ayant fui sans retour,
L'exiler de ce cœur si plein de son amour,
Que j'aurais renoncé, prêt à toute souffrance,
Au monde, au ciel, à Dieu, dans la seule espérance
De la voir, d'adorer son ombre, à tout moment,
Ou réprouvé, maudit, de mourir son amant !
Je n'avais désormais d'avenir, de patrie,
Que le cœur de Léa, ma seule idolâtrie ;
Plutôt que de la fuir, quittant cet univers,
Tenez, j'aurais bravé tous les feux des enfers !...

J'abrége mon récit. Une fête joyeuse
Eut lieu ce même soir ; la jeunesse rieuse
Accourut d'alentour à l'appel du plaisir,
Des roses sur le front, dans les yeux le désir.
De cent jeunes beautés, l'orgueil de la nature,
Elle était la plus belle, âme sereine et pure,
Bien qu'un léger nuage, au souffle matinal,

Eût attaché son voile à ce front virginal,
Le premier que jamais sur sa blancheur de neige
Ait mis le souvenir d'un aveu sacrilége.
Un noir linceul pesait sur mon âme ce soir.
Dans les mornes accès d'un secret désespoir
Je livrai tout mon cœur à cette fausse joie,
A ces élans fiévreux que l'orgueil seul déploie,
Que nomment enjouement, les jugeant par les leurs,
Ceux qui n'ont pas connu l'infini des douleurs;
Délire impétueux, qu'il soit sombre ou lucide,
Empruntant ses lueurs à la flamme homicide
Du choc des passions, et pareil aux éclairs
De deux glaives aigus se croisant dans les airs.
Puis, on me présenta cette essence maligne,
Ce nectar, ce poison exprimé de la vigne,
Dont le philtre enchanté fait devant nos regards
Surgir des visions, des fantômes hagards;
Ou parfois, nous berçant de stériles mirages,
Reflète l'arc-en-ciel sur l'ombre des orages,
Sur terre, autour de nous, fait descendre les cieux,
Et des êtres chéris environne nos yeux.
Alors, pour m'achever, ce breuvage perfide
Dans mon sein, pur encor, versa son feu liquide,
Étouffant sans pitié ce qui m'était resté
Des vertus de l'archange et de leur majesté;
Remplissant tout mon cœur de lugubres pensées,
De désirs effrénés et d'ardeurs insensées,
Sortiléges maudits, pareils à ces flambeaux
Qui s'agitent, la nuit, sur les flancs des tombeaux...

Voici le dénouement. La fête consommée,
J'allai dans le bosquet suivant ma bien-aimée.

Là, quand tombait le soir, sous les calmes rayons
De l'astre des amours, souvent nous nous trouvions...
Qu'elle était belle alors! Grand Dieu, toi qui la venges,
Pourquoi de la lumière as-tu doué les anges?
Ou pourquoi dans l'Éden ne pouvais-je cueillir
Des fleurs que sa beauté n'ait dû faire pâlir?
Comme au jour précédent, sa paupière attendrie
Suivait au fond des cieux son étoile chérie,
Qui des monts de l'Éden éclairant les sommets,
Rayonnait ce jour-là plus pure que jamais.
Elle aspirait sa flamme; et comme dans un vase,
Ses yeux, son âme entière, y puisaient leur extase!

Oh! dans ce doux tableau régnait une vertu,
Un charme que mon cœur n'aurait pas combattu,
Comme si de Dieu même il contemplait la gloire,
Si le vin n'eût troublé mes sens et ma mémoire.
Tandis que j'étais là, plein d'aveugles transports,
Et comme un criminel tremblant sous mes remords
Devant la faible enfant qu'un amour sans mélange
Plaçait en cet instant bien au-dessus de l'ange,
Elle a pourtant dû voir mon tendre dévouement,
Cet amour immortel d'un immortel amant,
Lorsqu'avec un accent plein de mélancolie
Auquel de mes désirs l'enivrante folie
Avait encore prêté son magique pouvoir,
Je lui dis, incliné sous le rayon du soir :

« Adieu, Léa, je pars... Dans mon vol solitaire,
Dois-je, sans ta pitié, m'exiler de la terre?
Sans emporter le seul, oui, le seul souvenir
Qui peut me consoler de tout mon avenir,

Et serait désormais bien plus cher à ton ange
Que tout ce que le ciel lui promet en échange!
Oh! voir un seul instant ce regard sans effroi,
Rayonnant de bonheur se reposer sur moi;
Sentir un seul instant sur ma joue enflammée
Se presser doucement cette lèvre embaumée,
Ou si c'est encor trop pour mon triste chemin,
Voir ce front si charmant s'incliner sur ma main...
Léa, pourquoi trembler? Une seule parole,
Un regard, un sourire, et soudain je m'envole,
Vois s'étendre et briller ce beau plumage d'or:
Vers mon exil bientôt je reprends mon essor,
Je pars, et pour jamais!... Une tendre caresse...
Dieu peut-il nous punir d'un seul moment d'ivresse?
Un baiser!... tu sauras le mot mystérieux,
A toi ce talisman qui me ramène aux cieux! »

Tandis que je parlais, frémissante, effrayée,
Sous ma parole en feu la vierge était ployée,
Comme sous le simoun les palmiers d'Engaddi
S'inclinent jusqu'à terre aux ardeurs de midi.
Mais quand je lui parlai du talisman céleste...
(Il m'en souvient encor, bien qu'un trouble funeste
Eût égaré ce jour et ma vue et mes sens),
Je vis, pleins de désir, ses yeux resplendissants
Se lever sur les miens; et d'une voix plus fière,
Qui trahissait dans l'âme un rayon de lumière :
« Oh! ce Verbe sacré, dis-le moi, je le veux;
Parle, s'écria-t-elle, et je cède à tes vœux! »
Éperdu, plein d'orgueil et réprouvé dans l'âme,
J'imprimai sur sa bouche un baiser plein de flamme,
Et je lui révélai, vainqueur audacieux,

Ce Verbe inentendu sous la voûte des cieux.
A peine avais-je dit, plus prompt que la pensée
Le saint nom échappé de ma bouche insensée
S'envola vers la sienne; et ses mains et sa voix
En se levant au ciel l'acclamèrent trois fois,
Avec ce fier regard de l'amour, du courage,
Qui ne laisse aucun voile, aucun intime outrage
Entre le ciel ouvert et le désir fervent,
Lorsqu'aux yeux de la Foi paraît le Dieu vivant!
Et dans ce même instant mon amante adorée
Devant moi, dans mes bras, parut transfigurée;
Je vis, rayons de feu, s'ouvrir à ses côtés
Deux ailes qui brillaient de changeantes clartés,
Semblables par leur forme aux ailes enflammées
Des plus purs séraphins de nos saintes armées!
Lorsqu'elle déploya sur mon front ébloui
Ces rayons de saphirs... ô prodige inoui!
Je vis, par ce réseau, l'orbe triple et suprême,
Le ciel trahi par moi, tous mes frères, Dieu même!
Vision de splendeur! Non, rien de si brillant
Ne parut à mes yeux, hors ce jour effrayant
Où Satan révolté, l'auteur de nos désastres,
Entraîna dans sa chute un tiers de tous les astres;
Et ce nouveau soleil rendait à l'univers
L'éclat qu'il a perdu par l'archange pervers!

Hélas! pouvais-je voir sa fuite de la terre
Sans prononcer aussi le Verbe du mystère,
Devant un jour au ciel, ma demeure jadis,
Bonheur qui vaut lui seul tous ceux du paradis,
Réunir pour jamais dans une sainte flamme
Son cœur avec mon cœur, son âme avec mon âme!

J'articulai trois fois le triphthongue divin;
Je pleurai, je priai, j'adjurai, mais en vain!
A mes cris, à mes pleurs, le ciel fut insensible;
Je me sentais étreint d'une chaîne invisible,
Et lorsque j'essayais de la suivre en son vol,
Le poids de l'infini m'attachait sur le sol...
Morte depuis ce jour, mon aile, arrêt funeste,
Jamais ne doit s'étendre à la brise céleste!...

N'était-ce pas un rêve ou quelque illusion?
Une fois je crus voir dans son ascension
Un regard de pitié pour l'ange solitaire
Que l'ombre de son aile effleurait sur la terre,
Pour celui qui l'aima, qui l'aimera toujours;
Et si l'on se souvient, là-haut, des heureux jours,
Si les yeux des élus s'abaissent vers ce monde,
Dont elle plaint l'exil, la tristesse profonde!

Ce rêve, le dernier, s'éteignit avant peu;
Plus loin, toujours plus loin brillait l'astre de feu,
Et je ne vis bientôt de Léa, mon idole,
Qu'une trace légère, une pâle auréole,
Pareille à ces lueurs que le jour épuisé
Dissipe en points brillants sur le ciel irisé.
Et lorsqu'elle plongea, bienheureuse et ravie,
Dans l'étoile-berceau de sa seconde vie,
Quand ses derniers rayons, à mes yeux éblouis,
Avec tout mon bonheur furent évanouis,
A ce moment fatal, je sentis dans mon âme
S'éteindre tout reflet de la céleste flamme;
Oubliant mon amour, insensible, abattu
Dans le poison des sens j'énervai ma vertu,

Des terrestres plaisirs je savourai la fange...
La débauche... voilà ce qui reste d'un ange!

L'esprit baissa son front noyé dans les regrets...
Pudeur, larme du ciel, toi seule nous dirais
Ce qu'il devait souffrir loin de ce lieu sublime
D'où l'amour l'a jeté dans les chemins du crime,
S'il ne restait plus rien de divin sur ce front,
Où d'humaines ardeurs ont laissé leur affront.
Quand l'innocence a fui, ta rougeur est l'aurore
Qui, par le repentir, la voit renaître encore!
Une fois seulement, vers la fin du récit,
L'ange se releva, son regard s'éclaircit;
En désignant au loin l'étoile radieuse
Où vivait sa Léa, toujours sainte et joyeuse,
Il semblait s'enivrer d'un souvenir charmant :
Puis, comme s'il sentait quelque horrible tourment
Briser ce cœur flétri, plongé dans l'indolence,
Il inclina la tête et garda le silence.

Quel est donc ce génie éclatant de beauté
Dont le front du malheur porte la royauté,
Et semble en souverain dominer tout l'espace?
Son regard, fulgurant comme un éclair qui passe,
Interroge et pénètre à travers l'infini
Les vastes profondeurs des cieux qui l'ont banni.
Dans le calme onctueux d'une belle soirée
Cent mobiles couleurs sur son aile moirée,
Couverte d'yeux ardents comme ceux d'un autour,
Font rayonner leurs feux sur les bois d'alentour.
Quoiqu'elle ait vu pâlir son nimbe de lumière

Et l'orient nacré de sa teinte première,
En regardant ses plis, ses contours gracieux,
Tout ange ou tout mortel aurait baissé les yeux.

Cet ange est Azraël..., un des plus beaux archanges
Entourant le Seigneur de leurs triples phalanges,
Les brillants Chérubins, les esprits du Savoir,
Sur le Temps et l'Espace étendant leur pouvoir;
Ne le cédant qu'à Dieu, dont les gloires sans nombre
Sont à leur propre éclat comme le jour à l'ombre.
Entre eux et le Très-Haut l'intervalle est pareil
Au chemin que parcourt le rayon du soleil
De sa source aux lointains où finit la matière.
Azraël fut leur chef; ses yeux, sa tête altière
Qu'environne toujours un cercle incandescent,
Ont gardé la fierté qu'ils avaient en naissant.
Sa parole rappelle à l'âme qui l'écoute
Le timbre harmonieux de l'écho sous la voûte,
Dans un vaste manoir dès longtemps oublié,
Par une voix amie en sursaut réveillé.
Son sourire d'archange a conservé la grâce
Du prisme fugitif, mais charmant, dont la trace
Forme autour de la lune un orbite d'azur.
Le feu de son regard, toujours limpide et pur,
S'imprègne par instants d'un rayon de tendresse;
Et bien que son beau front, que le malheur redresse,
Exprimât quelquefois un sinistre dédain,
Ces rapides lueurs se modéraient soudain,
Comme un dernier éclair, prompt mais terrible encore,
D'un superbe palais que la flamme dévore.

C'est l'ange de la Mort, guidant l'homme vers Dieu...

Son organe vibrant comme l'orgue au saint lieu
Frappa les airs muets, quand le premier génie
Eut raconté sa faute et sa peine infinie.
Et tandis qu'en parlant un sourire léger
Colorait sa pâleur d'un carmin passager,
Que tout accompagnait sa voix ardente et pure,
L'expression des yeux, le front, la chevelure,
Pareille aux vagues d'or sous les feux du couchant,
Il leur fit en ces mots son récit attachant :

HISTOIRE DU DEUXIÈME ANGE.

Vous souvient-il du jour, ô célestes génies,
Où traçant leur orbite aux étoiles bénies,
Le Verbe créateur nous appela soudain
Vers ce monde naissant, ce splendide jardin,
Afin d'y témoigner de la merveille étrange
Qu'il devait accomplir après l'homme et l'archange,
En donnant désormais à la création
Le dernier sceau de grâce et de perfection...
Ce jour, vous avez dû voir naître à son image
La femme, son dernier, son plus charmant ouvrage.
Autour de son berceau nous étions à genoux;
Elle ouvrit ses beaux yeux sur le monde et sur nous,
Et son premier regard, fleur de la vie éclose,
D'une extase d'amour embrasa toute chose.

Vous souvient-il encor comme au souffle des cieux
Un esprit s'éveillait dans ce corps gracieux;
Comme à chaque pensée une beauté nouvelle
Descendait sur ce front où l'âme se révèle;
Comme il nous semblait voir, ou plutôt nous voyions,

De son sein transparent s'épancher des rayons...
Ainsi, la tiède brise, en l'ouvrant sous ses ailes,
Fait jaillir de la vague un torrent d'étincelles
Et caresse des cieux les mobiles reflets;
Ainsi, des feux du soir s'illumine un palais :
Son front, qui tout le jour avait dormi dans l'ombre,
Lentement nous trahit ses prestiges sans nombre,
Jusqu'à paraître aux yeux, ravis de sa splendeur,
Un temple éblouissant de gloire et de grandeur!

Pourriez-vous oublier sa rougeur, sa surprise,
Quand sous ses cheveux d'or, ondulés par la brise,
Elle ouvrit sa paupière aux clartés du matin;
Lorsque écoutant un bruit d'ailes, dans le lointain,
Qui s'enfuyaient vers Dieu comme un essaim d'abeilles,
Elle vit nos regards, charmés de ses merveilles,
Peut-être aussi les miens, ne quittant qu'à regret
Cet astre nouveau-né, dont l'éclat m'enivrait!
Cette heure trop rapide, et jamais oubliée,
Décida de ma vie à la sienne liée;
Elle a causé ma perte, et pourtant je bénis
Le charme tout-puissant qui nous a réunis!
Quel que soit mon désir, ma pensée ou mon rêve,
A toute heure, en tout lieu, dans mon esprit s'élève
Sa radieuse image, et vient m'entretenir
D'elle, de ses amours, de sa race à venir.
Ce que je vois, j'entends, je respire, c'est elle;
Elle remplit ma vie et mon âme immortelle;
Ce qu'elle a de splendeur, de magie et d'attraits
A remplacé pour moi tout ce que j'admirais :
J'adore sa beauté, son cœur plus adorable,
Ce chef-d'œuvre du ciel, mystère inexplorable!

Mon destin l'a voulu... Depuis qu'en nous créant
Pour porter ses rayons dans l'ombre du néant,
Dieu jeta des soleils la poussière dorée
S'élançant de sa main dans leur voie ignorée,
Cet instinct de nature, instinct trop séduisant
Qu'on attise et grandit en le satisfaisant,
Et versant dans mon sein sa soif inassouvie
Devait être l'orgueil, le tourment de ma vie,
Car, selon son objet, criminel ou béni,
Ce fut, comme à présent, l'amour de l'infini!
Quelle que fût l'idole exerçant ce prestige,
J'explorais, je sondais chaque nouveau prodige,
Son principe, sa fin et son intime loi,
Comme si l'existence en dépendait pour moi!

Oh! combien j'admirai ces étoiles sans nombre,
Ces roses de l'Éden qui fleurissaient dans l'ombre,
Quand je les vis rouler sous mes regards surpris,
Comme des chars de feu pour porter les esprits!
Ce fut ma passion, ma volupté première;
J'aimais à me plonger dans leur bain de lumière,
Jusqu'à ce que mes sens, pénétrés, éblouis,
Dans un seul sentiment fussent évanouis;
J'aimais à mélanger leurs flammes nuancées,
Comme des arcs-en-ciel l'une à l'autre enlacées;
Et puis, je m'enfuyais vers ces vastes déserts
Où commence le vide et finit l'univers,
Où les yeux des soleils, lucides sentinelles,
Veillent sur les confins des clartés éternelles;
Précipitant toujours, mon vol silencieux,
Je suivais leurs chemins par l'abîme des cieux,
Demandant à chacun quel était le génie

Habitant ses ardeurs, guidant son harmonie,
Et cherchant à comprendre au feu de leurs rayons
Le langage secret de leurs émotions.
O plaisirs innocents! que de peines cruelles
Me serais-je épargné, si repliant mes ailes
Je n'eusse pas cherché le crime et le remord,
Pour être un jour nommé l'archange de la Mort!

Ces jeux, génie enfant, plaisaient à mon audace.
Que de fois, tout un jour, je suivis dans l'espace
Jusqu'à ce qu'à mes pieds le ciel se fût voilé,
Quelqu'ardent météore, immense, échevelé,
Promenant dans l'éther ses ailes vagabondes,
Pour visiter au loin les frontières des mondes!
Je n'oublierai jamais, comme au plus haut des cieux,
Je chantais de bonheur, quand soudain à mes yeux
Du sein de l'infini, des étoiles nomades
Sous la comète en feu naissaient par myriades!

Tels étaient mes plaisirs, ma seule ambition,
Pure de tout mélange et de séduction,
Avant d'avoir connu cette terre où nous sommes
Et la plus douce étoile offerte aux yeux des hommes,
Ce beau rêve d'Adam que nous vîmes jadis
Devenir femme et reine au sein du paradis.
Dès lors tout fut changé; mon âme tout entière,
Abandonnant le ciel, n'aima que la matière;
Et celui qui tantôt, d'un essor impuni,
S'élançait, l'aile ouverte, à travers l'infini,
Ne cherchait maintenant, devenu moins superbe,
Que l'ombre d'une femme ou sa trace sur l'herbe!
A la terre, à ce monde inclinaient désormais

Tous mes élans vers Dieu, les vœux que je formais :
Tel un pic dont le front semble porter la foudre,
Et dans le sein des mers l'ombre va se résoudre!

Pourtant ce n'était pas l'amour, je le sens bien,
Qui par un cœur de femme avait conquis le mien;
Ni la flamme des sens, qui brûle à son haleine
D'un amour chaste et pur l'angélique phalène;
Non, c'était cet instinct, cette admiration,
Dans mon cœur vierge encor changée en passion,
S'exerçant jusque-là sur toute œuvre divine,
Que l'œil ne peut sonder, mais que l'âme devine;
Ce besoin d'explorer les prestiges secrets
Du génie inspirant des yeux si pleins d'attraits;
D'y surprendre une fois, si comme dans la pierre
Pour en faire un rubis pénètre la lumière,
Les rayons de ces yeux pouvaient se reployer,
Pour illuminer l'âme à leur divin foyer!
J'attisais cette ardeur fatale, dont les flammes
Suivant jusqu'à ce jour tout le peuple des femmes,
N'attendaient qu'un regard, fût-il plein de tourments,
Pour n'adorer qu'un seul de tant d'êtres charmants!

Lorsque Ève eut admiré l'Éden, cette merveille
Que Dieu fit pour charmer toute âme qui s'éveille,
Lorsque les plus brillants, les plus purs d'entre nous,
Ravis de sa splendeur, l'entouraient à genoux,
Vous dirai-je à quel point ma fierté fut jalouse
De celui qui dès lors la nomma son épouse?
J'ai vu tout leur bonheur, fugitif, mais divin;
J'ai d'abord pressenti leur chute, mais en vain!
Pouvais-je préserver ce cœur plein de tendresse

De croire à toute voix dont le son la caresse?
De céder au désir, séducteur tout-puissant,
Lorsque des passions il emprunte l'accent?
Surtout à ce coupable instinct, que je partage,
Qui m'a dépossédé du céleste héritage,
Cherchant à pénétrer tout objet inconnu;
Qui de pur et divin, du ciel même venu,
Profané maintenant, jette sa nuit profonde,
La nuit du repentir, sur elle et sur le monde!
J'ai vu l'homme, enivré d'orgueil et de pouvoir,
A son premier soupir se laisser émouvoir,
Tomber aveuglément, ébloui par ses charmes;
Sa superbe raison fondre sous quelques larmes,
Comme un glacier s'écroule au soleil de l'été :
Même en quittant l'Éden perdu pour sa beauté,
Devant subir pour elle une mort infamante,
J'ai vu l'homme étreignant sur son cœur son amante,
Oublier son exil, et la nommer toujours
Comme au jour du réveil, sa Vie et ses amours (*)!

Sa Vie! oui, c'est le nom, plein d'un pardon sublime,
Que l'homme lui donna, réprouvé pour son crime;
Même quand de sa main, pour cet amour si beau,
Comme un premier présent, il reçut le tombeau!
Celle qui m'enseigna mon nom dans la nature,
Nom terrible... était là, céleste créature,
Reflétant les splendeurs dont ils sont exilés
Sur son front calme et pur, dans ses cheveux bouclés,
Épanchant à ses pieds leur cascade soyeuse;

(*) Ève, Ζωη en grec, *Chavah* dans les dialectes sémitiques, *Życia* en polonais, signifie *la Vie*.

Si douce de maintien, simple et mélodieuse,
Qu'il semblait qu'elle aurait par ses divins appas
De tous ceux qu'elle aimait racheté le trépas,
Excepté le sien même; ou l'aurait auprès d'elle
Fait paraître plus doux qu'une vie immortelle!
Oh! pouvais-je avec eux me défendre d'aimer
Un être si plaintif, si bien fait pour charmer;
Auquel le ciel dispense un empire si tendre
Pour donner le bonheur, le fixer, le reprendre;
Dont les traits sont toujours si fiers, si gracieux,
Qu'ils semblent sur la terre un souvenir des cieux!

Ici ne finit point ma brillante chimère;
Toutes les filles d'Ève ont reproduit leur mère;
Aussi riches de cœur, faciles à déchoir,
Arbitres des mortels soumis à leur pouvoir,
Par la honte ou l'orgueil, le blâme et la louange;
Elles que l'homme adore au-dessus de l'archange,
Si dignes de régner, que le ciel à leurs mains
Semble avoir départi le monde et les humains
Pour étendre sur eux la loi réparatrice,
Les perdre ou les sauver, au gré de leur caprice!
Oh! depuis, quelle ardeur a brûlé dans mon sein
De trouver quelque jour dans ce brillant essaim
Quelque femme choisie entre toutes les femmes,
Idéal merveilleux de leurs corps, de leurs âmes,
Dont j'apprendrais un jour, m'attachant à ses pas,
Tous les enchantements de leurs divins appas;
Ce pouvoir d'attirer, de charmer, de séduire,
Ou, selon mes instincts, de frapper et détruire;
Dont l'âme radieuse et le cœur virginal
Auraient pu m'enivrer au parfum matinal

De toutes ces beautés, pour le ciel même écloses,
Comme l'insecte à miel butine au cœur des roses.
Un jour, je blasphémai... car j'osai, sans trembler,
En secret prier Dieu de me la révéler...
Enfin... ce souvenir assombrit ma pensée...
Le destin exauça ma prière insensée :
Pour le ciel ou l'enfer? Anges, écoutez-moi ;
Voici mon châtiment plein de honte et d'effroi...

Il était une enfant parmi tous ces fantômes,
Assemblages divins de terrestres atomes,
Souveraine beauté, digne d'être l'autel
D'un amour angélique et d'un cœur immortel;
Par son front rayonnant, son port plein de mystère,
Tandis qu'inaperçue elle effleurait la terre,
Heureuse, elle semblait à mes regards épris
Faite pour s'envoler au monde des esprits,
Et planer librement dans cet azur sans voile
Où chacun de ses pas trouverait une étoile...
Ce n'est pas seulement ce maintien ravissant
Qui fascina mon cœur d'un charme tout-puissant;
Ni ses fraîches couleurs pleines de poésie,
Ni ses lèvres de rose exhalant l'ambroisie,
Ni sa taille ondoyante et pareille aux rameaux
Fleuris par le printemps sur les jeunes ormeaux,
Mais d'un divin corsage étalant la jeunesse,
Comme un fruit du soleil remplissant la promesse ;
Ce n'est pas seulement cet attrait de son corps
Éblouissant les yeux par de si doux accords
Qu'il pourrait de l'excès de sa grâce céleste
De ses mortelles sœurs embellir tout le reste ;
Non! ce fut la pensée en toute sa splendeur,

De Dieu sur son image attestant la grandeur;
Le prestige idéal, à ce front diaphane,
Trop radieux, trop fier pour un regard profane,
Imprimant le baiser de l'immortalité!
Ce fut cette harmonie, arcane inimité,
Reflétant l'ouvrier sur l'œuvre qu'il embrasse;
De tout ce qu'il a mis de majesté, de grâce,
De plus mélodieux, d'adorable et divin,
Dans le cœur d'une vierge et dans un séraphin!
Voilà ce que j'aimais dans cette âme ingénue,
Sainte fleur pour moi seul du ciel même venue,
Et devant avec moi remonter vers le ciel!

Oh! depuis... mais voici le châtiment cruel
D'un instant de bonheur... et, malgré les morsures
Du dard envenimé qui rouvre mes blessures,
Écoutez le récit de l'amour plein d'appas,
Et pourtant réprouvé, qui conduisit nos pas
Par un sentier de fleurs vers un même supplice,
Et nous perdit tous deux, moi l'ange et ma complice.

Depuis que je la vis, sans la quitter jamais,
Même aux pieds des autels, car déjà je l'aimais,
J'appris à lire au fond de toutes ses pensées;
Dans ces heures d'extase, hélas, trop tôt passées,
Je vis tous les désirs que l'amour seul comprit,
De leurs premiers éclairs traverser son esprit.
Ivresses du jeune âge et regrets pleins de charmes,
Sourires d'arc-en-ciel, s'éteignant dans les larmes;
Naissantes passions, germes de nos douleurs,
Pareilles au frelon qui dort au sein des fleurs;
Parmi tous ces penchants, ces rêves de l'enfance,

Je vis surgir aussi dans ce cœur sans défense
D'ambitieux souhaits d'elle-même ignorés,
Ou par son âme ardente en secret dévorés;
Tristesses sans objet, vagues instincts de gloire,
Courant vers toute chose invisible, illusoire,
Élans de fantaisie au vol audacieux,
Aiglons à peine éclos qui pressentent les cieux;
Mais avec tout cela, quelle faiblesse d'âme
Pour venir se briser à quelque piége infâme :
Car on n'a jamais vu dans un si jeune cœur
Un zèle de savoir plus ardent, plus vainqueur,
Dès l'instant où la femme, au genre humain funeste,
Possédant tous les fruits de son jardin céleste,
Préféra se couvrir d'un éternel linceul
Et renoncer à tous, qu'en ignorer un seul!

Ce fut dans le sommeil, ce pays de mensonges,
Que je voulus d'abord m'assurer de ses songes;
Durant ce crépuscule où, du corps endormi,
L'âme, effluve divin, degagée à demi,
De son pâle rayon confusément colore
Les mobiles tableaux qu'un rêve fait éclore.
Ce fut à sa faveur que j'offris à ses yeux
Des fantômes changeants, sombres ou gracieux,
Des Édens qui fuyaient sur l'aile des orages;
Dédales sans issue, éblouissants mirages,
Palais surnaturels qui, parfois entr'ouverts,
S'écroulaient et bientôt se fondaient dans les airs,
Perspectives sans fin, belles de transparence;
Enfin tout ce qui peut éveiller l'espérance,
Charmer l'ambition, irriter le désir,
Sans donner à leur vol un instant de loisir;

Et moi-même, à travers ces flottantes images,
Comme l'astre des nuits adoré par les mages,
Moi, l'habile enchanteur de ces illusions,
J'apparaissais, les mains pleines de visions,
Et lui disais : « Veux-tu ces couronnes d'étoiles ? »
Et puis, comme à plaisir, j'abaissais tous les voiles !

Lorsque, longtemps après, je vis que nuit et jour
Sa pensée et son cœur se livraient sans détour
Aux prestiges mouvants du magique royaume,
A moi, surtout, à moi, l'impalpable fantôme
Qui hantais sa pensée aux heures de la nuit,
Disparaissant le jour comme un chant qui s'enfuit,
Lorsque par le pouvoir de ces doux artifices
J'exaltai tous ses vœux de mes desseins complices,
Une nuit... nous étions dans un antre écarté,
Choisi pour y prier en toute liberté;
Dans des vases fleuris, attachés à chaque arbre,
Brillaient des feux discrets tamisés par le marbre,
Limpides et pareils au jour mystérieux
De son regard, qu'embrase un désir curieux;
Elle était à genoux, et tous les cris de l'âme,
Tous les ardents souhaits qui partageaient sa flamme
Entre un amour terrestre et le divin amour,
De son cœur à sa lèvre accouraient tour à tour,
Comme on voit au printemps la brume passagère
Trop dense pour monter, pour déchoir trop légère;
C'est alors que sa voix, pleine de passion,
Murmura vers l'autel cette invocation :

« Qui que tu sois, idole de mes songes,
Être mortel, souffle divin,

Pourquoi te plaire au trouble où tu me plonges?
  Faut-il t'aimer toujours en vain?
Homme ou génie, ô toi qui fais le rêve
  Plus beau que l'éclat du soleil,
Ah! laisse-moi, quand l'aurore se lève,
  T'aimer, te voir à mon réveil!

« Pourquoi ce voile, à mon âme ravie,
  Doit-il jour et nuit te couvrir?
Pour l'écarter, je te donne ma vie,
  Pour être à toi, je veux mourir!
Car bien longtemps, avant que tout mon être
  Fût troublé par ta vision,
J'avais déjà cette ardeur de connaître...
  Tu l'as changée en passion!

« Car tout objet qui brille sur la terre,
  Au fond des mers, au firmament,
Séduit mon cœur par l'attrait du mystère;
  Et toi surtout, ô mon amant!
Viens, viens à moi! je t'adjure et te nomme
  Du nom le plus saint dans ce lieu;
Veux-tu, mortel, être aimé comme un homme,
  Ou qu'on t'adore comme un dieu?

« Je rêve à toi la nuit, quand je sommeille;
  Je veux te voir les yeux ouverts :
Viens m'emporter sur ton aile vermeille
  Dans ton ciel ou dans tes enfers!
Ange ou démon, ô toi qui tiens le livre
  Des destins par l'homme oubliés,

Pour l'entr'ouvrir avec toi je veux vivre,
Et puis que j'expire à tes pieds!

« Par ta beauté, par ton aile adorée,
Plus pure que le diamant,
Dont chaque essor, là-haut, vers l'empyrée,
Est une idée, un sentiment!
Par ces cheveux, que les brises divines
Ont si récemment déployés,
Que leurs baisers, leurs senteurs les plus fines,
Dans tes boucles d'or sont noyés!

« Par ce regard, qui verse au fond de l'âme
Un rayon si doux, si touchant,
Qu'on croirait voir un océan de flamme
Baigné des splendeurs du couchant!
Descends vers moi de ta sainte demeure,
Mon seigneur, mon ange et mon roi;
Que je t'admire et te possède une heure :
Viens, je t'aime, et n'aime que toi! »

Sans force, sans haleine, inclinant la paupière,
Elle s'évanouit sur les marches de pierre,
Aussi blanche qu'un cygne, et comme si la mort
De cette âme trop tendre eût brisé le ressort;
Lorsqu'effleurant sa joue, un long soupir de flamme,
Harmonieux écho des élans de son âme,
La rendit à la vie : elle leva vers moi
Ses regards éblouis, son front pâle d'effroi.
J'étais devant l'autel, dans mon éclat suprême,
Mais moins fier qu'un archange, et sans mon diadème
Tressé de saintes fleurs, trop brillant pour ses yeux,
Que j'avais déposé sur la route des cieux.

Mon aile était ployée, ainsi qu'une bannière
Roulant après la paix sa toile prisonnière,
Ou comme un soir d'automne éteignant ses éclairs
Quand une jeune étoile apparaît dans les airs.
Oui, je dépouillai tout, hors le charme invincible
D'un prince aimé sans crainte et pour tous accessible,
D'un amant jeune et fier de son émotion,
Dont les yeux reflétaient toute sa passion,
Dont le tort fut égal, la chute fut la même,
Et qui perdait pour elle en ce jour d'anathème
Plus de splendeur céleste, étouffée à jamais,
Que Dieu même aux élus n'en rendrait désormais...
Mais quelle heure d'extase!...

A ce cri d'agonie
L'archange s'arrêta, comme si l'harmonie
De sa parole en feu donnait un libre cours
A des maux qu'il croyait assoupis pour toujours;
Telle au milieu d'un chant, la corde trop tendue
Se brise en y mêlant sa plainte inattendue.
Tandis que son beau front, penché comme une fleur,
S'appuyait sur sa main, sans force et sans couleur,
Levant les yeux, trop fier pour essuyer ses larmes,
Azraël acheva son récit plein de charmes :

Des jours, des mois entiers passèrent sur nos feux;
Et bien que le destin eût comblé tous mes vœux
En me donnant son cœur, étais-je heureux, sans crainte?
Mon Dieu! toi seul connais l'éternelle contrainte,
L'amour sans abandon, le plaisir infernal
Des archanges tombés dans les piéges du mal!
C'était une douleur poignante, vengeresse;

D'autant plus forte, hélas, que dans chaque caresse
Aux transports les plus doux elle mêlait son fiel;
Comme, près d'être admis aux délices du ciel,
Les esprits repentants entendent sous leurs nimbes
Les clameurs de l'enfer qui traversent les limbes...
Alors ma seule joie et le seul vrai plaisir
D'une âme abandonnée aux ardeurs du désir,
Fut de voir le bonheur de l'amante adorée;
Elle, la source vive à tout autre ignorée
Où ma lèvre puisait tout espoir, tout amour,
La trouvant pure et fraîche ainsi qu'au premier jour;
D'élever sa pensée, en reflétant sur elle
Mes rayons d'autrefois, gloire surnaturelle
Couvrant mon satellite et mon écho charmant,
Dont l'âme idolâtrait l'ombre de son amant!

Qu'elle était fière aussi, la noble créature,
Fière de mon amour! son ardente nature
Dans cette vertu même a trouvé son écueil;
Car son cœur débordait d'un si royal orgueil
Que nul autre, après Dieu, n'a vu fléchir encore
La hauteur de ce front, hors l'ange qu'elle adore :
Car cette passion d'apprendre ou deviner,
Que même son amour ne pouvait dominer,
C'est moi qui l'excitais par ma rage insensée!
C'est moi qui fis jaillir dans sa jeune pensée
De tels flots de splendeur, sans cesse épanouis,
Que des yeux immortels en seraient éblouis!
Sur la terre, dans l'onde et sous le ciel immense,
Où le savoir finit, le mystère commence,
Nous y fûmes en rois, et l'amour avec nous,
Certains d'être accueillis en triomphe, à genoux!

De ses trésors cachés prodiguant les largesses
J'instruisis la nature à porter ses richesses
En tribut à ses pieds, en lui disant toujours :
« Tout cela t'appartient, ô reine des amours! »
Alors le diamant aux facettes sans nombre,
Semblable aux yeux du lynx qui s'allument dans l'ombre,
Parut pour éclairer d'un reflet chatoyant
La soyeuse blancheur de son col ondoyant;
Alors, du sein des mers la vague qui déferle
Vint jeter à ses pieds l'écaille avec sa perle,
Telle qu'un noble esprit dans un corps déformé,
Pour couronner son front rayonnant et charmé;
Jamais, quelque jouet que son caprice appelle,
Ma Djéni n'oublia ce doux soin d'être belle,
Désir qui sied si bien à son sexe vainqueur,
Subjuguant par les yeux la pensée et le cœur;
Armant la royauté pour qui tout est possible
Des attraits féminins, d'un prestige invincible!
Lorsqu'elle désirait quelque nouveau trésor
Caressé par sa vue, aussitôt d'un essor
J'allais le lui porter; si son regard limpide
Vers les astres lointains s'élançait plus rapide,
Triste, je lui disais : « Oh! cesse de les voir,
Car de te les donner je n'ai plus le pouvoir! »

Mais outre les soleils, ces vivantes pensées
Ornant le sanctuaire où Dieu les a lancées,
Tout objet invisible, impalpable, éthéré,
Fascinait son esprit, de savoir enivré.
L'arcane ténébreux de la première source
D'où le fleuve vital a jailli dans sa course,
Soit qu'il doive animer par d'intimes chaleurs

Un ange ou des mortels, une étoile ou des fleurs ;
Le travail incessant de la divine idée
Sur la création, qui par elle guidée,
S'élançant du chaos dans l'orbite du ciel,
Durant l'éternité, jour providentiel,
Donne un souffle de vie à toute créature ;
Puis le traité que Dieu fit avec la nature
Après sa déchéance; et la chaîne du sort
Liant à l'infini l'homme, fils de la mort,
Jusqu'à l'heure où brisant son œuvre souveraine
Il rompra leur attache : où l'amour et la haine,
Où le bien et le mal se séparant entre eux,
Tout esprit renaîtra libre, aimant, bienheureux!

Tels étaient les secrets, les arcanes étranges,
A peine révélés aux plus purs des archanges,
Dont j'ornai son esprit curieux et mouvant;
Et, bien que mainte erreur s'y glissât trop souvent,
On pouvait voir déjà l'aurore du vrai culte
Pénétrer dans la nuit de ma science occulte,
Et, sans illuminer l'univers endormi,
Des pénombres du jour l'éclairant à demi.
Plus d'une vérité, plus d'un profond mystère
Caché sous un symbole aux regards de la terre
Jusqu'au Révélateur annoncé par les cieux,
Crépuscule hâtif, apparut à nos yeux ;
Des dogmes précurseurs de lumière inégale :
Telle au pôle glacé l'aurore boréale
Ensanglante la nuit de son orbe vermeil,
Et nous fait croire au jour, bien avant le soleil.

Quelques mois avaient fui dans cette heureuse ivresse,

Surtout pour ma Djéni, dont l'ardente tendresse
Ne voyait, n'aspirait que science et qu'amour;
Elle à qui je semblais, comme l'astre du jour,
Source de toute gloire et de toute harmonie,
Des cieux, du sol, des mers le souverain génie,
Dont le pouvoir sans fin, sans partage, immortel,
A pour foi son amour et son cœur pour autel.
Heureux enthousiasme! Oui, malgré la souffrance
Qui depuis de mon sein a banni l'espérance,
Malgré le noir exil, ce spectre à double front,
Qui voit les jours passés et tous ceux qui viendront,
Tous de même noyés dans les pleurs et dans l'ombre,
La vie à chaque pas plus déserte et plus sombre,
Oui, malgré tout cela, l'un à l'autre lié,
Jusqu'à l'Éden perdu, j'aurais tout oublié;
Ou bien, si le remords n'eût jamais pu s'éteindre,
J'aurais tout supporté, sans fléchir, sans me plaindre,
Si l'amer souvenir du Dieu que j'ai quitté,
D'un crime irréparable et de l'éternité,
Ne m'eût fait endurer l'incessante torture
De tout temps épargnée à l'humaine nature,
Et que seul peut connaître un génie abattu,
Dégradé jusqu'au vice en aimant la vertu!
Mais alors son regard, par sa douce puissance,
Ravivait mon amour, sinon mon innocence:
Comme l'astre des nuits, de son chaste baiser
Éclaire un flot troublé qu'il ne peut apaiser.

Que de fois j'éprouvai cette terreur profonde
Que tout cœur généreux dut connaître en ce monde,
S'il eut, en étreignant l'objet de son amour,
L'affreux pressentiment qu'il doit le perdre un jour;

Ce délire fiévreux remplissant de fantômes
L'extase du bonheur; dont les premiers symptômes
A deux pas du berceau nous montrent un cercueil...
Spectre au rire fatal, qui brisant notre orgueil,
Sous des appas divins nous fait voir des squelettes,
Et déploie un suaire entre deux jeunes têtes!...
Oh! sentir ce frisson, si cruel aux amants,
Éterniser pour moi ses immenses tourments;
Savoir qu'elle devait, comme la neige vierge,
A peine ayant touché le flot qui la submerge,
S'éteindre sans laisser la trace de ses pas;
Tandis qu'à mes sanglots refusant le trépas
Terme de tout exil, seul bienfait que j'envie,
Le sort m'infligerait chaque jour de ma vie
L'angoisse du tombeau, sans pouvoir expirer!...
Oui, parfois, le néant, j'ai pu le désirer;
Bien plus, je l'invoquai... quand son jeune sourire
Rempli d'une douceur que rien ne peut décrire,
Dissipait mes tourments, de toute ombre vainqueur,
Ou les illuminait des clartés de son cœur!
Il était un éclat dans sa belle existence
Qui semblait défier la commune sentence;
Un feu dans son regard! son baiser virginal
Était plein d'un parfum si pur, si matinal,
Qu'une île de l'Éden par le soir arrosée
N'a pas de plus doux fruits, de plus fraîche rosée!
Un charme dans sa voix! ayant pu l'écouter
Une fois, par hasard, qui donc pourrait douter
Qu'elle ne vînt du ciel, et craindrait sans blasphème
De voir s'évanouir cet écho de Dieu même!
Ainsi, j'ai dû rêver pour moi l'impunité,
Pour elle un avenir d'amour illimité!

Mais un bonheur coupable a trop peu de durée;
Son expiation vient à l'heure assurée.
Cet avenir si beau, c'est moi qui l'ai détruit,
Comme en brisant la fleur on fait mourir le fruit :
Oh! s'il vous reste encor des larmes à répandre,
Versez-les sur Djéni... Dieu peut-il les défendre?

C'était un soir d'automne, au déclin d'un beau jour,
Consacré sans partage aux rêves de l'amour;
C'était dans ce jardin et dans ce même asile
Où jadis, abusant d'un accès trop facile,
Et laissant ma couronne à la garde des cieux,
Pour la première fois j'apparus à ses yeux.
C'était la même ardeur... Tout rayonnait en elle;
Le ciel s'embellissait du feu de sa prunelle,
La brise par instants touchait les rameaux verts,
Et secouait les fleurs, nous en étions couverts.
Les lampes s'éteignaient sous la grotte paisible
Qu'un génie abritait de son aile invisible...
Nous écoutions tous deux, sans oser la troubler,
La voix de notre cœur qui semblait nous parler...
Sous le recueillement de cette heure muette
Je voyais ma Djéni frémissante, inquiète,
Croyant voir approcher dans ces calmes tableaux
Qu'un soir limpide étend sur les bois, sur les flots,
Le moment des adieux, la suprême agonie
De tout objet qui brille et de toute harmonie,
L'hymne de la nature à son dernier soleil,
Devant s'éteindre aussi dans la nuit sans réveil...
Alors une soudaine, une ardente pensée,
Épanouit son front de son âme élancée,
Ainsi qu'un jeune oiseau s'envole de son nid,

Lorsque aux feux du matin l'orient rajeunit;
Elle ouvrit ses beaux yeux pleins de l'ardeur mouvante
Que leur donne l'amour, la joie ou l'épouvante,
Et de ses doigts distraits déroulant mes cheveux,
Me fit, en souriant, ces timides aveux :

« J'ai cette nuit fait un rêve, ô mon ange,
Pareil à ceux des premiers jours
Nous annonçant un bonheur sans mélange,
Et préludant à nos amours.
Comme autrefois, ta couronne d'étoiles
Éclairait ton front calme et pur;
Comme autrefois, ces ailes que tu voiles
Rayonnaient de pourpre et d'azur.

« Le doux parfum, c'est l'âme de la rose;
Ainsi, tes cheveux écartés,
De ce beau front qui sur mon sein repose,
S'exhalaient de vives clartés.
Je me sentis doucement attirée
Sur ton cœur, mon ange et mon dieu;
Et je me vis aussitôt entourée
Par une atmosphère de feu.

« Et comme alors, ô merveille infinie!
Ton âme passait dans mon sein,
Pareille à toi, devenue un génie,
J'ai fui vers l'angélique essaim!
Oh! dis-le-moi, ce rêve magnifique
Doit-il jamais s'accomplir, dis!
Verrai-je encor ta beauté séraphique,
Dans tout l'éclat du paradis?

« Verrai-je encor resplendir ton plumage;
Et comme en ce rêve si doux,
Du Dieu d'amour la plus céleste image,
Sur ton cœur — non, à tes genoux?
Oh! quel orgueil de dire la première :
Ce brillant génie est à moi;
C'est mon amant, mon ange, ma lumière,
Mon époux, mon maître et mon roi!

« Si ta compagne était ange à ta place,
O mon Azraël, ne crois pas
Qu'elle oserait, sous ce bras qui l'enlace,
Voiler un seul de ses appas!
Non, non, jamais! Et toi, beauté suprême,
Viens sanctifier ton autel;
Et ne crois plus qu'à ce regard qui t'aime
Ton éclat puisse être mortel!

« Ange adoré! faut-il qu'un si beau rêve
De mon âme ait fui sans retour?
Non! jusqu'à toi que mon esprit s'élève,
Brûlant d'un éternel amour!
Fais-moi sentir la flamme de ton aile
Source d'une extase sans fin;
Que je la touche : et d'amante mortelle
Que je devienne séraphin! »

Ainsi disait Djéni, confiante et sans crainte,
Enlaçant son captif de la plus douce étreinte,
Femme par son amour, ange par sa beauté,
Qui voyait tout fléchir devant sa royauté,
Qui ne pouvant me suivre à la voûte éternelle,

L'abaissait en désir au niveau de son aile!
Ainsi disait Djéni, rêvant parmi les fleurs,
Sans voir à son chevet le spectre des douleurs!
Et moi qui ressemblais à ces mondes funèbres,
Moitié sous le soleil, moitié dans les ténèbres,
Je n'ai pas pressenti le supplice à venir!
Oh! comment évoquer ce cruel souvenir,
Comment vous retracer ce châtiment impie,
Sans subir de nouveau son horreur assoupie...
Pourtant, écoutez-moi... mon cœur éclaterait
S'il lui fallait garder ce terrible secret!...

Quelques vagues soupçons, aux heures les plus douces,
Dans mon âme, il est vrai, s'éveillaient par secousses;
D'obscures visions de quelque affreux péril,
Pour elle ou pour nous deux... présage puéril,
Me disais-je tout bas, ne pouvant le comprendre.
Ne puis-je à son désir sans faiblesse me rendre,
Et cette fois du moins, tout mystère écarté,
Lui dévoiler mon front dans toute sa clarté?
En parcourant l'espace et ces sombres parages
Où dans leurs noirs berceaux reposent les orages,
Pleines du feu divin, ces ailes dans les airs
Ont-elles fait jaillir un seul de leurs éclairs?
La neige, en retombant de ma main, froide et blanche,
N'est-elle pas toujours comme au ciel qui l'épanche?
Et mon amante aussi... la voyant reposer
N'ai-je pas imprimé plus d'un chaste baiser
Sur toutes ses beautés? puis quand venait l'aurore,
Ne brillait-elle pas au réveil, pure encore,
Comme la rose est pure, après qu'un rossignol
Cent fois durant la nuit l'a frôlée en son vol?...

Même quand j'épanchais l'éclat le plus intense
Sur ses rêves d'amour, sa seconde existence,
Aucun frisson mortel, aucun signe ennemi,
L'a-t-il fait tressaillir, éveillée à demi ?
Non ! ce feu plus subtil et plus vif que la foudre
Ne peut qu'éclairer l'âme et non pas la dissoudre;
Comme le ver-luisant, aux jours de la moisson,
Sans brûler une feuille illumine un buisson...

Ainsi, je conjurais toute crainte et tout blâme...
Devais-je, en refusant d'obéir à sa flamme
Inspirer le soupçon à celle que j'aimais,
Le regret d'un amour s'envole pour jamais ?...
Incliné jusque-là, doucement je me lève;
Elle aussi, près de voir s'accomplir son beau rêve,
Tremblante de désir, mais déjà sans effroi,
Tout espoir, tout amour, s'élance près de moi.
De toute la splendeur qui là-haut m'environne,
Je n'avais rien quitté que ma sainte couronne :
Voyez là, dans l'azur, un astre plus ardent,
Où ces flots constellés cinglent vers l'occident,
Des mondes à venir semence non germée;
C'est là que brille encor ma couronne fermée.
Ce don seul du Très-Haut dans sa gloire est resté...
Mais d'un front souverain la douce majesté,
Mais flottant sur mes bras, ma chevelure blonde
Pareille aux fleurs d'iris qui s'inclinent sur l'onde,
Des yeux auxquels l'amour de l'objet adoré
Ajoutait un éclat d'eux-mêmes ignoré,
Largement déployés, les rayons de mes ailes,
Du feu générateur lumineuses parcelles,
Tout couverts d'yeux vivants, frangés de pourpre et d'or,

J'avais tout emporté du céleste trésor,
De merveilles, d'attraits la riche panoplie
Qui pare un Chérubin d'une grâce accomplie.
Alors, fier d'étaler tous ces dons surhumains,
J'étais là, plein d'orgueil, je lui tendais les mains;
Et tandis que, n'osant supporter ma lumière,
Djéni jusqu'à mes pieds s'inclinait la première,
Ses deux bras entouraient d'un lien gracieux
L'ange, par son amour, déjà tombé des cieux...

Dieu clément, ta vengeance a-t-elle pu s'étendre
D'un coupable génie à cette âme si tendre?
Et ton bras devait-il foudroyer cette nuit
Avec le tentateur l'enfant qu'il a séduit?
A peine avais-je, hélas, sur mon cœur qui l'attire
Pressé l'infortunée... oh! c'est horrible à dire!
Qu'aussitôt de mon sein un éclair a jailli...
Comme un rameau brisé son corps a tressailli;
Et bientôt ma Djéni ne fut qu'un peu de cendre...
Grand Dieu! la mort sur elle a-t-elle osé descendre?
Quoi! ce baiser plus doux dans sa sérénité,
Que le premier nectar de l'immortalité
N'est à l'ange naissant aux célestes ivresses;
Ces deux bras étendus vers moi, dont les caresses
Étaient de tous mes vœux le cercle bien aimé,
L'horizon où mon âme avait tout renfermé,
Pour me faire oublier les suprêmes délices;
Qui même en cet instant de terreur, de supplices,
Serraient autour de moi leur lien dévorant,
Et malgré sa douleur, m'étreignaient en mourant;
Ces cheveux dont j'aurais au prix de mille vies
Sauvé les fleurs d'ébène à la flamme ravies;

Et toute sa beauté, jusqu'à ce jour fatal
Chef-d'œuvre sans pareil du monde oriental,
Oh ! comment tout cela n'est-il dans ma mémoire
Qu'une chose sans nom, méconnaissable et noire !
Et c'est moi dont l'orgueil devait la consumer,
Sans que tout mon amour puisse la ranimer;
Moi j'étais le démon dont la flamme assouvie
Devait rendre au néant une si belle vie !

Mais apprenez mon sort dans toute sa rigueur;
Si je n'avais brisé que sa vie et son cœur,
Ce serait moins horrible... Approchez... car le ciel
Frémirait trop d'entendre un aveu si cruel;
Dans son dernier regard j'ai vu, comme un blasphème,
Un cri de désespoir jeté contre Dieu même...
C'était le feu maudit... je tremble en le nommant,
De l'abîme des pleurs éternel élément !
Oui, je le vois encor... ce sera mon supplice...
Quelle que soit, mon Dieu, l'horreur de mon calice,
Ce souvenir est là, dans mon cœur, dans mon sang ;
Et de sa lèvre en feu ce baiser flétrissant,
Dernier embrassement de l'amour et du crime...
Voyez, même aujourd'hui... tourment que rien n'exprime !
En vain, sous mes cheveux je cherche à le cacher,
Ce stigmate infernal, je ne puis l'arracher !...
Peut-il en être ainsi, divine Providence,
Que tandis qu'elle aurait, avant cette imprudence,
Fait la joie et l'orgueil du séjour bienheureux,
Elle soit condamnée à déchoir... c'est affreux !
Ange à peine sorti de tes mains paternelles,
Pour un moment d'ivresse, aux flammes éternelles !
Non ! jamais, Dieu clément, ta bonté ne pourrait

Porter sur elle au moins l'irrévocable arrêt;
Et pourtant ce regard, non d'angoisse ou de crainte,
Ce regard de la haine... et cette noire empreinte
D'un feu qui ne ressemble à rien dans l'univers,
Si ce n'est, le dirai-je? aux flammes des enfers!...

Depuis, par le divin, l'inflexible anathème,
Je dois ôter la vie à tout être que j'aime;
Et je suis devenu, brisé par le remord,
De l'esprit du Savoir, l'archange de la Mort.
Concevez-vous l'effroi qui surgit dans mon âme
Quand je touche une fleur, une étoile, une femme,
Tout être rayonnant qui m'attire et me plaît,
Tout ce que j'aime encor... moi, dont le seul reflet
Donne un frisson mortel à toute âme vivante;
Maudit par tous, objet d'horreur et d'épouvante,
Déjà las de frapper, qui, pour me désarmer,
Me condamne au tourment de ne plus rien aimer!
Je vois l'oiseau tomber des cieux sous mon haleine;
Je sens l'herbe à mes pieds se flétrir sur la plaine;
Je sais tout ce que Dieu révèle à ses esprits,
Et n'ai pour mon savoir que haine et que mépris!
Je fuis, je fuis toujours, en cachant sous mon aile
Ce front maudit, ces yeux, cette ardente prunelle
Qui tue en regardant... Couvert de mon linceul,
Moi seul je ne meurs pas... je suis, je serai seul!...

C'est la première fois que depuis ma ruine,
A tes pieds, Dieu puissant, cette tête s'incline;
Si comptant mes sanglots, favorable à ma voix,
Tu te laisses toucher à ces pleurs que tu vois,
Si cet ange a failli, pardonne à sa jeunesse;

Sur ton sein créateur que sa beauté renaisse
Et la coupe des maux que tu gardais pour lui,
Sur mon front prosterné se répande aujourd'hui!
Deux autres exilés de ta gloire éternelle,
Eux-mêmes sans espoir, intercèdent pour elle;
Et pleins de repentir, ô mon père et mon roi,
Invoquent ton pardon pour leur sœur et pour moi!
A tes yeux souverains qui pourra trouver grâce,
Avec le criminel, si ta colère embrasse
Un être faible et pur, que rien ne protégeait,
Et dont la faute même eut le ciel pour objet!
Je t'implore à genoux, délivre ma victime;
A moi le châtiment, puisqu'à moi fut le crime,
Je suis le seul coupable : et pour tarir ses pleurs,
Je subirai, mon Dieu, d'éternelles douleurs!...
Il se tait... son beau front tombe sur sa poitrine;
Remplis de sa douleur solennelle et divine,
Moins coupables pourtant, les deux anges proscrits
Élèvent jusqu'à Dieu leurs cœurs et leurs esprits.
Tandis que de leur sein la prière s'envole,
Les brises de l'Éden caressent l'auréole
De leurs ailes de feu, qui ne brilleront plus
Des suprêmes splendeurs dont ils se sont exclus.
Providence du ciel! Si tu ne peux entendre
Leur muet repentir, leur prière si tendre,
Qui croira désormais ce que la piété
Raconte à l'univers de ta divinité?...

Ils priaient... quand soudain d'une touffe sauvage
De cèdres, de palmiers, couronnant ce rivage,
Vibra sur les hauteurs le son timide et lent

D'un luth aérien, qui suivait en tremblant
Quelque inspiration, pleine de fantaisie,
Mêlant aux bruits du soir sa fraîche poésie;
Plainte de tourterelle au collier de saphir,
Dont chaque note épanche un amoureux soupir.
Et comme l'alcyon de ses cris doux et vagues
Accompagne, en été, le murmure des vagues,
Bientôt, au fond du bois, un organe charmant
Vint se joindre aux accords du magique instrument;
De cette âme qui chante image cadencée,
Voix et luth s'inspirant formaient une pensée,
Qui sans le rhythme ailé traduisant ses amours
Dans les cordes d'argent sommeillerait toujours.

Tous trois furent frappés de ces accords étranges,
Mais surtout le plus beau, le plus jeune des anges
Dont les traits, de l'exil attestant la douleur,
Des roses de l'enfance ont gardé la couleur;
Comme si, dominant sa peine passagère,
L'espérance à son cœur n'était pas étrangère.
Ses yeux, bluets vivants échappés au glaneur,
Plutôt que la surprise exprimaient le bonheur,
Lorsqu'il les dirigea vers le bois solitaire
Où chantait cette voix trop douce pour la terre...
Il regarda, joyeux, les deux adolescents,
Tandis que le zéphire apportait ces accents :

« Où donc es-tu, mon amour, mon idole?
J'essaye en vain de prier aujourd'hui;
En vain vers Dieu ma pensée aura fui,
Si, jeune oiseau, ma prière s'envole
Avec mon cœur... O mon ange, pourquoi

Ne puis-je plus prier Dieu loin de toi?

« Sur ton autel, dans la verte clairière,
J'ai mis des fleurs, des branches de noyer;
Contre le froid j'ai couvert le foyer,
Mais il s'éteint, tout comme ma prière :
Sa flamme est morte... ô mon ange, pourquoi
Ne veut-il plus s'allumer loin de toi?

« Sans aviron, la nacelle échappée
Au gré des flots voguant seule à minuit;
Le luth plaintif dont l'accord est détruit,
D'un trait cruel la colombe frappée,
L'aile brisée et le cœur plein d'effroi,
C'est moi, Nama, quand je suis loin de toi!

« Sans ton amour, c'est mourir que de vivre;
Ne me fuis plus, comme ce soir encor;
Et quand vers Dieu tu prendras ton essor,
Ombre fidèle, au ciel je veux te suivre;
Même à tes pieds, ô mon ange et mon roi,
Bien plus heureuse ainsi, que loin de toi! »

Le chant avait cessé; lorsque de la colline
Où la pointe du bois vers le ruisseau s'incline,
Un rayon lumineux les effleura soudain,
Comme une luciole éclairant un jardin;
Et bientôt les proscrits, sous la ramée obscure
Virent un point brillant, une blanche figure
Qui, levant un flambeau, le feuillage écarté,
Sur le groupe divin dirigeait sa clarté.
Sous sa flamme on voyait, se frayant un passage,

Les saphirs de deux yeux, les roses d'un visage,
Pareils à ceux qu'évoque un poëte attardé
Sur un fond de brouillards trop longtemps regardé.
Ce ne fut qu'un instant; luth, sourire, lumière,
Tout s'éteignit dans l'ombre, et la voix la première;
Mais avant, l'ange aimé, devinant son effroi,
Lui jeta ces trois mots : « Nama, je suis à toi! »
Doucement murmurés d'une voix familière,
Cette voix dont l'accent, musique journalière,
Contient tous les trésors d'un pieux souvenir,
Embellit le présent, éclaire l'avenir;
Où parmi l'espérance et sa sœur la mémoire,
Nous trouvons tout bonheur, tout repos, toute gloire!

Celui des trois proscrits que la voix invoquait,
Zaraph, ne tarda pas à voler au bosquet;
Bientôt il eut conté cette histoire ingénue,
De ses jeunes amours, bien que déjà connue
De ses frères d'exil, plus désolés que lui,
Car pour eux d'être aimés l'espoir même avait fui.
Cette histoire du cœur fut depuis tout entière
Gravée en lettres d'or sur les tables de pierre,
Qu'un des fils de Noé, le pasteur chaldéen,
Cham, ravit aux fureurs du flot diluvien;
Voici cette légende échappée au désastre,
Que recueillit plus tard le mage Zoroastre
Sur les égarements des anges malheureux,
Et de Zaraph aussi, le plus jeune d'entre eux :

HISTOIRE DU TROISIÈME ANGE.

Parmi tous les esprits créés de pure flamme
Entourant le Très-Haut, le grand foyer de l'âme,
Sphère au centre divin, dont l'orbite géant
Va se perdre effacé dans la nuit du néant,
Les premiers-nés du ciel, dont l'essaim environne
La triple déité d'une triple couronne,
Sont les purs Séraphins; trois étoiles de feu
Tracent sur leur bannière : « Amour et gloire à Dieu ! »

Par son rang, ses honneurs dans les saintes phalanges
Le brillant Séraphin domine tous les anges,
Même ceux de Sagesse; ainsi que tout amour
Prévaut sur tout savoir, même au divin séjour.
Zaraph était l'un d'eux; parmi tous les génies
Nul autre n'éprouvait ces ardeurs infinies,
Ces élans de tendresse et de désir fervent,
Dont il donnait l'exemple aux pieds du Dieu vivant.
Son amour n'était point cette aurore banale
Qui jette sur nos fronts sa lueur matinale;
Mais le suprême instinct de tout autre vainqueur,
Mais l'âme de son âme et le cœur de son cœur.

Souvent, quand trop d'éclat, des lumières trop vives,
Éblouissaient les yeux des célestes convives;
Lorsqu'autour du Seigneur les anges à genoux
Sous leurs ailes de feu voilaient leurs fronts si doux,
L'audacieux Zaraph, seul parmi tous ses frères,
Comme un jeune aigle, ouvrait ses regards téméraires,
Aimant mieux les éteindre, aveuglés de splendeurs,

Que de les refermer aux divines grandeurs.
Quand les cieux célébraient aux accents du théorbe
Le nom du Dieu clément dont l'amour les absorbe;
Quand de toutes leurs voix, les esprits anxieux
Saluaient le moment qu'épiaient tous les yeux,
Où l'âme d'un pécheur, repentante, épurée,
Devait franchir le seuil du suprême empyrée,
Que la voix de Zaraph dominait leurs concerts!
Que son luth puissamment résonnait dans les airs!
L'amour, souffle céleste, animait chaque corde;
Un amour infini, comme Dieu seul l'accorde,
Jetant un cri de gloire, un cantique sans fin,
Que seul pouvait répandre un cœur de Séraphin!

Fallait-il que du mal le terrible mystère
Eût sa part dans le ciel, comme ici, sur la terre,
Où rien ne peut surgir de brillant et de beau
Qui n'ait à ses côtés pour ombre le tombeau;
Où souvent la vertu ressemble tant au crime,
Que ce que nous prenons pour un penchant sublime
Est le premier degré vers la séduction
D'un cœur où va pâlir le céleste rayon;
Où l'amour et la mort font intime alliance
Et, tandis qu'il embrase un cœur sans défiance,
Le serpent du désir se glisse sous l'autel,
Prêt à frapper le cœur de son venin mortel!
Hélas! tel fut le sort de Zaraph; ce prestige
Qui devait le jeter, comme pris de vertige,
De l'excès de l'amour à l'amour anormal,
Et des hauteurs du bien aux abîmes du mal,
En contraignant son cœur, fidèle à sa nature,
Après le Créateur, d'aimer la créature!

Au bord d'un lac, le soir, pour la première fois
Il entendit un luth et le son d'une voix
Qui glissait doucement sur la vague endormie,
Caressant son esprit comme une voix amie.
La chanson radieuse expirait en touchant
A la rive opposée, où brillait le couchant;
Où du jour fugitif la cascade dorée
Tombait sur l'horizon, de pourpre colorée.
Elle parlait du ciel, du divin Créateur,
De la sainte Pitié, l'ange consolateur
Qui de l'homme proscrit tarissant les alarmes
Rachète l'univers protégé par ses larmes,
Et quand Dieu va frapper, le supplie à genoux
De retenir l'éclair qu'il dirige vers nous;
De la Foi, lis du ciel, dont l'arome si tendre
Se mêle avec les pleurs que l'exil fait répandre.
Ainsi chantait la voix. La sainte Piété
Donnait à ses accords tant de sérénité,
Que Zaraph crut entendre, à travers les collines,
Un chœur d'esprits des eaux et des blanches ondines,
Ou l'écho de l'Éden traversant l'univers,
Par un ange captif répété sous les mers...

Bientôt, par la pensée, il découvrit la source
D'où transpiraient ces chants, ralentis dans leur course;
Et sur le bord du lac aux contours onduleux,
Il vit, blonde sirène, une vierge aux yeux bleus.
Dans son cristal poli reflétant son image,
L'onde, avec un sanglot, lui portait son hommage,
Comme aux pieds du calife un fellah méprisé
Vient jeter son tribut, et puis meurt épuisé.
Et tandis que son luth reposait auprès d'elle,

Comme s'il n'osait plus, interprète infidèle,
Suivre sa voix de fée, avec un doux soupir
Elle leva sur l'ange un regard de saphir,
Regard qui lui semblait, par sa beauté suprême,
Moins fait pour adorer qu'adorable lui-même;
Tel qu'on en voit briller du céleste séjour,
Mais vers lui n'ont jamais resplendi de retour!

Amour, Religion, Musique, sœurs chéries,
De l'Éden disparu roses toujours fleuries,
Vous que l'homme emporta du trésor de bonheur
Pour lui faire espérer le pardon du Seigneur,
Vous qui lui rappelez sa céleste origine,
Que vos plaisirs sont purs, votre extase est divine!
L'Amour sanctifié, dans toute région
S'abrite sur ton sein, douce Religion;
Là, des plaisirs maudits écartant les miasmes,
Il garde ses pudeurs et ses enthousiasmes;
Tous deux se révélant dans cet art précieux,
Harmonique lien qui les rattache aux cieux,
Langage intuitif de sa première vie,
Que l'âme eût oublié, par les sens asservie!

Le cœur du beau Zaraph, ému par ses douceurs,
Pouvait-il résister aux trois célestes sœurs?
Déjà près de déchoir, dans ce moment d'ivresse
Le jeune ange ignorait si c'était la tendresse,
L'harmonie ou la foi, dont le charme idéal
Avait séduit son âme et l'entraînait au mal.
Cette heure fut rapide; et quoique tant pleurée,
Jusqu'ici pour le monde elle reste sacrée;

Car on voyait alors pour la première fois
A l'autel du Seigneur, accourant à sa voix,
Par un saint hyménée et ses chaînes bénies
Dans la vie et la mort deux âmes réunies.
C'est alors que la rose et le lis matinal
Mêlèrent leurs splendeurs sur un front virginal,
Qui, sur un front de veuve une fois trépassées,
Jamais par d'autres fleurs ne seront remplacées.
Chaste et sainte union, seule ivresse sans fiel!
Chef-d'œuvre de bonheur digne d'un fils du ciel!
Sanctuaire où notre âme, abritant sa croyance,
Se refait un Éden, après sa déchéance !

Bien que l'ange infidèle à son premier devoir
De remonter là-haut ait perdu le pouvoir,
Jamais Dieu, châtiant Zaraph et sa complice,
Ne tendit au pécheur un plus léger calice;
Car leur amour naissant fut humble en son essor,
Avec crainte et respect gardé comme un trésor;
Pleins de reconnaissance ils en goûtaient les charmes,
Et sur un bien si doux leurs yeux versaient des larmes.
L'esprit d'humilité, ce germe des vertus,
Habitait ces deux cœurs par l'exil abattus;
Elle semblait encor plus vraie et plus profonde
Dans celui de Nama, qui seule dans ce monde
Paraissait ignorer le pouvoir de ses yeux,
Qui fit tomber Zaraph de la gloire des cieux.
Et lorsqu'elle pressait sur sa blanche poitrine
La main de son archange ou sa tête divine,
Elle disait tout bas : « Ai-je donc mérité
Ce comble de tendresse et de félicité ? »

Jamais on n'a surpris dans cette âme si chaste
Le désir de savoir, soif ardente et néfaste,
Pour la femme surtout trop féconde en malheurs,
Depuis Ève, quittant l'Éden avec des pleurs,
Jusqu'à Sarah la juive, aux pieds des tabernacles
Des anges, de Dieu même épiant les oracles.
Oh, non! Aimer et croire, ardemment et sans fin,
D'un cœur calme et pieux, comme son Séraphin,
Contre l'adversité, passant comme un orage,
Avoir pour bouclier la douceur, le courage,
Pour guide l'Espérance, astre au nimbe de feu,
Qui dans un noir torrent nous fait voir un ciel bleu,
Pour sagesse la Foi, qui jamais ne dévie,
Voilà ses voluptés, les trésors de sa vie;
Tant pour elle était vrai, ce récit le fait voir,
Qu'aimer, croire, espérer, vaut bien mieux que savoir!

Ainsi, devant son Dieu, ce couple solitaire,
Déchu, mais repentant, passait sur notre terre;
Et dans tout son orbite on chercherait en vain
Un exemple plus digne, un tableau plus divin,
Que lorsqu'ils unissaient leurs prières profondes,
Sous les rayons du ciel dorant leurs têtes blondes,
Se tenant par la main, l'un vers l'autre penchés;
De la chaîne d'amour deux chaînons détachés,
Mais toujours accouplés, jusqu'à l'heure funeste
Où la mort de leurs jours dispersera le reste :
Deux égales Splendeurs de l'Arbre immaculé
De boutons et de fruits en tous temps constellé,
Qui même en le quittant, jusqu'à l'heure dernière,
Garderont leur beauté, leur fraîcheur printanière!

Mais comme toute erreur porte des fruits amers
(Ajoute le récit sauvé du sein des mers),
Ces deux anges d'amour, sans foyer, sans patrie,
Tant que vivra la terre, encor jeune et fleurie,
Sous l'immense Océan comprimé dans ses bords,
L'un et l'autre immortels, pleins des mêmes transports,
Marcheront en levant leur paupière soumise
Vers le ciel, leur asile et leur Terre promise;
Pèlerins dont la route est le temps limité,
Dont le repos final sera l'éternité;
Subissant jusque-là toutes les destinées
De deux âmes de feu par les sens dominées :
Les angoisses du cœur attristant ses plaisirs,
Ses vœux non satisfaits, ses doutes, ses désirs,
Les mirages trompeurs qu'il perçoit dans sa course,
Invitant l'âme ardente à puiser à leur source,
Où n'ayant rien trouvé de pur, d'essentiel,
L'homme exilé reprend sa route vers le ciel,
De paix et de bonheur source tant désirée,
Où sa lèvre à jamais sera désaltérée!

Voilà ce qu'ils souffraient, résignés et constants.
Ils goûtaient toutefois d'angéliques instants;
Ces rencontres du soir sur le même rivage,
Après des jours entiers passés dans le veuvage;
Bonheur toujours nouveau, quand sous un calme abri,
Par une douce larme on voit l'objet chéri;
Ce besoin d'épancher le trésor des pensées,
D'une âme, sans témoins, dans une âme élancées,
Libres de toute crainte et pures de soupçon,
Comme un soleil rayonne aux jours de la moisson

Dissipant les vapeurs et les ombres lointaines,
Ou réfléchi sans tache au miroir des fontaines.
Mais parmi leurs plaisirs, le plus cher, le plus doux
C'est l'espoir du moment, bienheureux entre tous,
Où leurs esprits sauvés, que son pardon rassemble;
Infaillibles, vers Dieu remonteront ensemble;
Récompensés enfin de leur foi dans Celui
Dont nous vient ici-bas tout secours, tout appui;
Ce moment où du ciel les deux âmes bénies,
Déployant à la fois leurs ailes rajeunies,
S'enfuiront à jamais, libres par le trépas,
Vers la sainte patrie, où l'amour ne meurt pas!

Leur consolation suprême sur la terre,
Est ce pouvoir divin, pouvoir que rien n'altère,
Comme rien ne tarit la puissance de Dieu,
De répandre l'amour et la vie en tout lieu.
Pour les yeux de Zaraph l'avenir est sans voile;
Chacun de ses regards fait briller une étoile,
Chaque pas de Nama fait éclore une fleur.
La rose, sous leur main, ravive sa couleur;
Le lis, déjà flétri, lève sa tête blanche,
L'oiseau, saisi de froid, gazouille sur la branche;
L'enfant qu'ils ont touché, déjà près du trépas,
Tend les bras à sa mère et ne la quitte pas;
Les époux dont l'amour avait fui la chaumière
Retrouvent leurs transports, leur ivresse première;
Même inerte et stérile, à leur attouchement,
L'herbe devient épi, la pierre diamant.
Aussi, tout les invoque; et partout sur leurs traces,
On entend s'élever des actions de grâces :

Ils ne peuvent pourtant s'arrêter en chemin,
Et s'avancent toujours, se tenant par la main...

Dieu seul et les esprits, ceux dont la vigilance
Est commise à leur garde et les suit en silence,
Pourraient nous révéler en quels pays lointains
Ce couple séraphique accomplit ses destins.
Mais si nous rencontrons, en cherchant leurs vestiges,
Deux époux, de l'amour gardant tous les prestiges,
Qui, s'ils pouvaient avoir des ailes, à nos yeux
Sembleraient deux ramiers qui s'envolent aux cieux;
Et quel que soit le lot que le ciel leur assigne
Répandant sur leur trace une lumière insigne,
L'arome du genêt, qui mourrait sous nos pas
Si son humble parfum ne le trahissait pas;
Par le cœur et l'esprit deux âmes fiancées,
Exprimant à la fois de pareilles pensées,
Comme font deux échos, se renvoyant les bruits
Des vallons et des bois, ou comme deux beaux fruits,
Si semblables entre eux, qu'on ne peut reconnaître
Laquelle des deux fleurs la première a dû naître;
Ah! si nous retrouvons ces deux rares époux,
Courbés sur leur passage admirons à genoux,
Et ravis à l'aspect de ce bonheur étrange,
Disons : « Voici Nama qui passe avec l'Archange! »

Ainsi se rencontraient, réunis par le sort,
L'Archange de la Vie et celui de la Mort;
L'un au seuil du berceau, l'autre au seuil de la tombe,
Ouvrant l'un, fermant l'autre à l'humaine hécatombe,
Pour lui faire expier le crime originel,

Jusqu'au jour du pardon promis par l'Éternel.
De Zaraph désormais Azraël devint l'hôte;
Les feux du repentir ont consumé leur faute,
Tous deux bénis de Dieu, sauvés le même jour,
L'Archange du Savoir par celui de l'Amour.

ÉPILOGUE DE GRAJINA.

Amy lecteur qui ceste legende as parcourue avecques patience, sy la fin d'icelle n'est pas selon ton souhait, cela ne m'esbahira. La curiosité esveillee par recit embrouslié est incontinent incitee quand ne se voit moult satisfaicte.

En vain de moy vouldrois-tu t'enquesrir pourquoy le prince resta ceans ayant sa femme renvoyee; pourquoy dans ceste bastaille sy tardivement en aide arriva, pourquoy Litavor se prist de discords avecques les Allemands et sy la princesse ès son chief a tenu le lieu de son espoux. Sachez doncques l'escrivain qui ceste histoire recueillit, ayant faict brief recit de ce qu'il avoit veu et ouy (il estoit adonques dedans la ville) se tint coy sur le reste et n'en dict mot : et quand il trespassa, ie devins heritier du manuscript.

Ne pouvant demesler le vray, et cuidant, mon cher lecteur, vous faire plaisir publiant les secrets de ceste histoire, toutes fois ne vous abusant par vaines coniectures, souvent je m'enquesray des Novogrodiens, hommes de bonne feaulté, mais nul ne cognoisçoit rien fors le vieil Rymvid : et iceluy estant de vieillesse trespassé a aulcun ne confia son secret, comme sy fust par serment lié. Par adventure un aultre homme encor ce mystere cognoisçoit et celuy la estoit le paige de la princesse, present a tout ce qui fut faict. Iceluy comme homme simple, mais de langue moins pose, racontoit; et moy i'escrivois, voyant d'iceluy les revelations estre d'accord avecques le dict de l'aucteur.

Toutesfois sy sont icelles en touts poincts veritables, il seroit difficile de l'asseurer; et ne demanderay en champ clos qui de deceveur me traictera, car en ceste occasion ie n'invente rien de ma teste : et ce que de la bouche du paige ay ouy, mot pour mot le conteray.

Ores le paige disoit ainsy :

« La princesse navree a genoulx supplioit son espoux n'attirer plus nouveaulx ennemis sur les bras a la Lithuanie ; mais lui courroucé fut intraictable, et quand ayant escouté avec visaige moqeur les prieres et tousiours respondu : « Non » a touts sollicitements, icelle renvoya n'ayant rien accordé. La princesse souloit plus facilement luy en autre iour persuader ; manda que sur les remparts heraults soyent retenus quelque temps ou que soyent hors les murs relaschez. Ce qu'avecques grande diligence fist ; et de la tout le mal advint. Car le Komthour, irrité d'une response trop dure, a la place du secours apporta ſtamme et beliers ; et quand i'arrivay apportant ceste nouvelle a ma dame, icelle derechief vers son espoux courut, et de loing ie suivois. Quand nous entrasmes il faisoit desia sombre et nuict dedans la salle. Le prince, de fatigues lassé, estoit d'un profond somme endormy. Icelle s'arresta en face du lict, mais n'osa le resveiller ; soit que vaines suppliques ne voulust plus faire, soit iceluy dans son repos troubler : a la fin d'un aultre stratagemme fict employ.

« Prenant l'espee au chief du prince, de sa cotte de mailles son sein revestit et le ducal mantel sur ses blanchettes espaules suspendit ; et doulcement la porte fermant, vers le balcon se hasta m'ayant interdict d'ouvrir la bouche sur ceste chose la.

« Desia le destrier estoit sellé et harnaché quand icelle a le monter s'appresta ; et a son costé gauche ie n'ai plus veu l'espee pendante, icelle l'ayant apparemment oubliee ou perdue dans les tenebres.

« Ores ie cours, quiers et reviens. Mais desia la porte estoit close. Par la fenestre regarday : helas ! desia la troupe bien avant chevauchoit en plaine. Et l'effroy m'a saisy comme sy charbons ardents me couvroient. Ie ploure, sue, me desmene, ne sachant quoy faire. L'on voit esclairs reluire, tonerre des canons bien loing on ouyt. Ie me figuray que les Allemands la bastaille commençoient. Soudain Litavor du lict saulta, soit qu'il eust assez longtemps dormy, soit qu'il fust par le fracas esveillé. Il commande, en sa main frappe, commande derechief. Moy, tremblant, espoanté, me glisse sur genoulx vers un coing obscur de la salle. J'ai veu comme ses armes et son haubergeon il quesroit, et sur la porte frappoit. Soudain dans

la chambre de la princesse il court, revient, brise verroulx et saulte dedans la salle. Moy, m'eslevant tout doulcement a la fenestre (et le iour commençoit a poindre), i'ay veu le prince iettant les yeulx tout au tour, escoutant avecques soing, criant; mais au chasteaul il n'y a plus ame vivante. Apres, comme tout fors de soy, saulte en bas ou sont ses palefroys a leurs cresches attachez, part au galop vers les remparts ou faict un temps d'arrest, escoutant d'ou venoit le bruict des armes et feu des canons, et comme un esclair vole bride abattue a travers cour, pont, poterne, du costé de la capitale. Moy, ie regardois tousiours a la fenestre, attendant avecques grande impatience la fin; et tout s'apaisa, et vers le lever du soleil tout s'esteignit.

« Adoncques Litavor revient, Rymvid suivant; ayant descendu de la selle Graïina defaillante sur leurs bras icelle portoient. Horrible a penser! par ou passent un rieu de sang marque la trace. Transpercee au sein d'un coulp mortel, devant luy muette elle tombe; tantost d'iceluy les genoulx embrassant, tantost tordant et tendant vers luy mains glacees : « O mon espoux, pardonne! c'est de moy premiere et derniere infeaulté. Le prince ploure, icelle releve, mais s'evanouist encor et rend l'ame.

« Iceluy se leva, s'esloigna; et dedans les mains son chief cachant, immobile desmoura. Moy, a l'escart tout voyois, et quand se prindrent a deposer d'icelle le corps sur lict mortuaire, ie vuiday le camp. Ce qu'il advint depuis, touts vous cognoiscez. »

Voicy comment raportoit le paige, d'abord sous secret; mais Rymvid estant mort, la paour de la defense estant dispareue (car Rymvid avoit interdict de publier rien emmy le peuple), ceste nouvelle, au commencement celee, fust respandue de plus en plus, et maintenant nul en Novogrod qui ne chante la chanson sur Graïina : les ioueurs de vielle cognoiscent icelle, les filles repetent, et a ce champ de bastaille on a baillé nom de *Champ de la Lithuane*.

TABLE.

Préfaces .... VII.

Livre Ier. — L'HERBIER.

Sonnets et Poèmes.

Pages.

I. A Hélène 3
II. Dans les Alpes 4
III. Le Righi 5
IV. A l'Italie .... id.
V. A la Ristori 6
VI. A Saphira 7
VII. A lady Caroline 8
VIII. A Antoni Deschamps .... id
IX. Malheur 9
X. Au Christ 10
XI. Tableau d'histoire 11
XII. L'amour et la mort 13
XIII. Aux heureux 14
XIV. Le printemps 16
XV. L'exilé 17
XVI. L'orage 21
XVII. Sur son album 23
XVIII. Son portrait 24
XIX. Mon portrait 25
XX. Lucciola 30
XXI. La Spinarose 32

Pages.
XXII. Rose du ciel........ 33
XXIII. Hymne à la Vierge........ 35
XXIV. Chant de guerre........ 36
XXV. Reine des cieux........ 38
XXVI. Psaume........ 40
XXVII. Le trois mai........ 42
XXVIII. Rêve d'enfant........ 44
XXIX. Dans l'église de l'Assomption........ 45
XXX. Si tu m'aimais........ 47
XXXI. Oh! dis-moi........ 48
XXXII. Napolitaine........ 49
XXXIII. Absence........ 50
XXXIV. Les serments de sire Éloy........ 51
XXXV. La Rose aux bois........ 52
XXXVI. Conte de la reine Ginèvre........ 57
XXXVII. Prologue........ 59
XXXVIII. A Mlle Philippe Belphégor........ 62
XXXIX. Mignon........ 63
XL. Consolation........ 64
XLI. A M. Joseph Ricciardi........ *id.*
XLII. Serment à la patrie........ 65
XLIII. L'Offrande........ 66

Fables.

XLIV. Le boulet et l'âne........ 68
XLV. L'araignée........ 69
LVXI. Un miracle........ 70
XLVII. La mer et les vaisseaux........ *id.*
XLVIII. Le singe et ses enfants........ 71
XLIX. Le bijoutier en faux........ 73

Aiguillons.

L. Sur la mort de Rébard........ 77
LI. A Mlle Bérangère........ *id.*
LII. A M. A*** M***........ 78
LIII. A Rosette M***........ *id.*
LIV. Les deux Brohan........ 79
LV. La comtesse Ida........ *id.*
LVI. Le Mécène français........ *id.*

Pages.
LVII. A l'auteur d'*Ulysse* 80
LVIII. La géographie romaine .... *id.*
LIX. La sœur de Tartufe .... *id.*
LX. A ma tante Lucie M*** 81
LXI. A la même 82
LXII. Sur le portrait de J. Lelewel .... *id.*
LXIII. Au prince prétendant .... *id.*
LXIV. A M. Florimond Levol 83
LXV. A Mme la baronne de Montaran .... *id.*
LXVI. A MM. Émile et Antoni Deschamps 84
LXVII. Le lis .... *id.*

Livre II. — NUITS D'EXIL.

I. La Chenaie 89
II. Sur le monument de Kosciuszko 98
III. Le doute et la foi 106
IV. Le songe 115
V. Le néant 123
VI. Résignation 129
VII. Les deux âmes 139
VIII. Les dernières amours 148
IX. Le baiser des morts 154
X. Dernier rêve 156
XI. L'hommage du Pharis 159
XII. Eldjéni 165
XIII. A M. Ary Scheffer 172
XIV. A Tony Robert-Fleury 182

Livre III. — VARSOVIENNES.

I. Hymne à Kosciuszko 189
II. Le massacre de Praga 194
III. Non, tu ne mourras pas 210
IV. « *Boze ços Polske.* » 212
V. Gloire au sol polonais 214
VI. Liberté ! 217
VII. Le XXIX novembre 220
VIII. Le rêve de sang 240
IX. Le réveil 150

Pages.

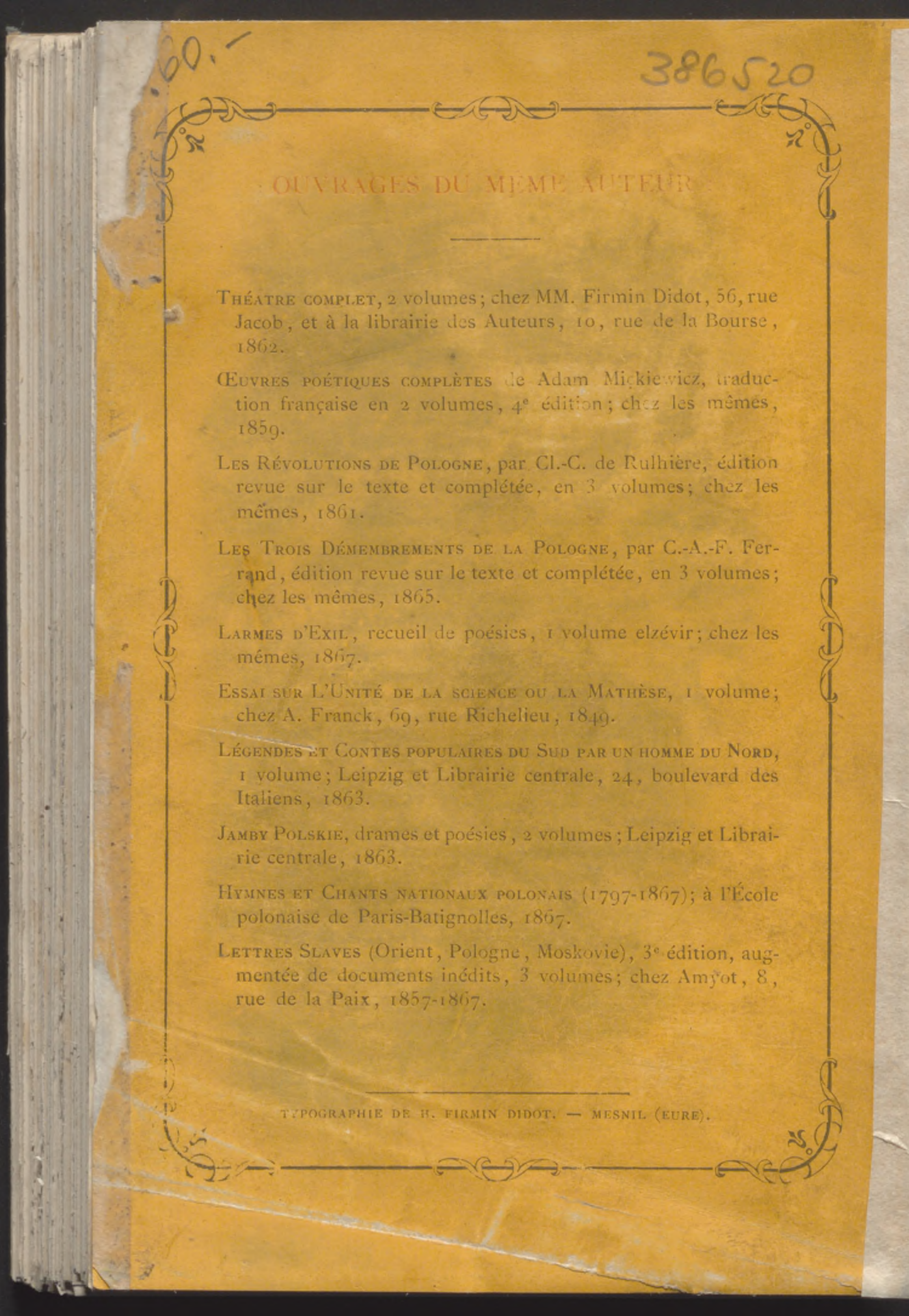
X. La Hongroise........ 261
XI. « Avec le sang... »........ 265
XII. Hymne à la Pologne........ 268
XIII. Vive la paix !........ 271
XIV. Ode à l'obélisque........ 274

Livre IV. — FRAGMENTS.

I. Julien Niemcewicz........ 283
II. Le major Antoine Rudzki........ 293
III. A une mère polonaise........ 299
IV. Le joueur de lyre........ 302
V. Le Pharis........ 309
VI. Le fort d'Ordon........ 316
VII. La mort de Marie........ 321
VIII. La Vilia........ 323
IX. Alpuhara........ 325
X. Grajina........ 328
XI. Le jugement de Libusza........ 364
XII. L'*Enfer* du Dante........ 369
XIII. Ode à sainte Cécile........ 376
XIV. Les amours des Anges........ 382
Épilogue de Grajina........ 441

FIN.





OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

THÉATRE COMPLET, 2 volumes; chez MM. Firmin Didot, 56, rue Jacob, et à la librairie des Auteurs, 10, rue de la Bourse, 1862.

ŒUVRES POÉTIQUES COMPLÈTES de Adam Mickiewicz, traduction française en 2 volumes, 4e édition; chez les mêmes, 1859.

LES RÉVOLUTIONS DE POLOGNE, par Cl.-C. de Rulhière, édition revue sur le texte et complétée, en 3 volumes; chez les mêmes, 1861.

LES TROIS DÉMEMBREMENTS DE LA POLOGNE, par C.-A.-F. Ferrand, édition revue sur le texte et complétée, en 3 volumes; chez les mêmes, 1865.

LARMES D'EXIL, recueil de poésies, 1 volume elzévir; chez les mêmes, 1867.

ESSAI SUR L'UNITÉ DE LA SCIENCE OU LA MATHÈSE, 1 volume; chez A. Franck, 69, rue Richelieu, 1849.

LÉGENDES ET CONTES POPULAIRES DU SUD PAR UN HOMME DU NORD, 1 volume; Leipzig et Librairie centrale, 24, boulevard des Italiens, 1863.

JAMBY POLSKIE, drames et poésies, 2 volumes; Leipzig et Librairie centrale, 1863.

HYMNES ET CHANTS NATIONAUX POLONAIS (1797-1867); à l'École polonaise de Paris-Batignolles, 1867.

LETTRES SLAVES (Orient, Pologne, Moskovie), 3e édition, augmentée de documents inédits, 3 volumes; chez Amyot, 8, rue de la Paix, 1857-1867.

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).